HAL
open science

Regards croisés sur l'Orient du XIXème siècle à travers les œuvres de trois voyageuses européennes, Ida Pfeiffer, Amalia Nizzoli et Isabelle Eberhardt

Renate Kuen

▶ **To cite this version:**

Renate Kuen. Regards croisés sur l'Orient du XIXème siècle à travers les œuvres de trois voyageuses européennes, Ida Pfeiffer, Amalia Nizzoli et Isabelle Eberhardt. Littératures. Université d'Angers; Universita Ca' Foscari, 2018. Français. NNT : 2018ANGE0066 . tel-02989687

HAL Id: tel-02989687

https://theses.hal.science/tel-02989687

Submitted on 5 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THESE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITE D'ANGERS
COMUE UNIVERSITE BRETAGNE LOIRE

ECOLE DOCTORALE N° 595
Arts, Lettres, Langues
Spécialité : *Littératures Comparées*

Par
Renate KUEN

« Regards croisés sur l'Orient du XIXe siècle à travers les œuvres de trois voyageuses européennes, Ida Pfeiffer, Amalia Nizzoli et Isabelle Eberhardt »

Thèse présentée et soutenue à Angers, le 26. 10. 2018
Unité de recherche : Laboratoire 3L.AM
Thèse N° :

Rapporteurs avant soutenance :

Yvan Daniel, Professeur, Université La Rochelle
Angela Fabris, Assoz. Professeur, Alpen Adria Universität Klagenfurt

Composition du Jury :

Président
Yvan Daniel, Professeur, Université de La Rochelle
Angela Fabris, Ass. Professeur, Université Kalgenfurt

Directeur de thèse
Anne-Rachel Hermetet, Professeur, Université d'Angers

Co-directeur de thèse
Ricciarda Ricorda, Professeur, Université Ca' Foscari, Venezia

Titre : : *Regards croisés sur l'Orient du XIXe siècle à travers les œuvres de trois voyageuses européennes Ida Pfeiffer, Amalia Nizzoli et Isabelle Eberhardt*

Mots clés : Littérature de voyage, littérature italienne, littérature de langue allemande, études de genre, études postcoloniales.

Résumé : La thèse compare les récits viatiques de trois voyageuses européennes dans certains pays de l'Afrique du Nord et du Moyen Orient à une époque précédant et durant l'expansion coloniale européenne. Ida Pfeiffer (1797), une voyageuse et écrivaine viennoise et Amalia Nizzoli (1806), originaire d'Italie, non encore autonome et unifiée, connaissent l'Orient sous la domination de l'Empire Ottoman de la première moitié du XIXe siècle. Isabelle Eberhardt (1877), quant à elle, voyage au Maghreb sous la domination française.

La lecture croisée s'interroge sur l'influence de l'appartenance au genre féminin sur la représentation de l'Orient et sur les changements de perspective dus à l'évènement du colonialisme. La thèse de l'Orient crée par l'Occident d'Edward Saïd constitue le point de départ de l'argumentation.

Title : Images of the Orient by three female writers in the 19th century, Amalia Nizzoli, Ida Pfeiffer and Isabelle Eberhardt

Keywords : Compared literature, gender studies, postcolonial studies, Italian literature, Austrian literature

Abstract : The thesis focuses on the travel writings of three European women who travelled to the Middle East and to North Africa in the 19th century. Two of them, Ida Pfeiffer (1797) and Amalia Nizzoli (1806) came from the Austro-Hungarian Empire and travelled in the Middle-East controlled by the Ottoman Empire. Isabelle Eberhardt (1877) travelled in the North African countries controlled by the French colonial power.
By comparing the narrations of the three writers of the oriental landscapes and their inhabitants with a special attention for the oriental women, the thesis questions whether being a woman affects their vision of the Orient.

Starting point is Edward Saïd's thesis of Orientalism, that is to say of the image of the East created by the West on the basis of a binary point of view according to which the two cultures are opposed to each other and the East is described as inferior to the West.
like in the descriptions of Isabelle Eberhardt of some regions subdued to the control by the West.

Corso di Dottorato di ricerca

In italianistica
Ciclo XXIX

Tesi di Ricerca
in cotutela con l'Università di Angers

Regards croisés sur l'Orient du XIXe siècle à travers les œuvres de trois voyageuses européennes, Ida Pfeiffer, Amalia Nizzoli et Isabelle Eberhardt

Settore scientifico disciplinare di afferenza: L-FIL-LET/11

Tesi di dottorato di Renate Kuen, matricola 956208

Coordinatore del Dottorato
Prof. Tiziano Zanato

Supervisori della dottoranda
Prof. Anne-Rachel Hermetet
Prof. Ricciarda Ricorda

Remerciements

Je tiens à remercier Madame Anne-Rachel Hermetet, professeur en littérature comparée de l'Université d'Angers, directrice de thèse, pour avoir accepté d'encadrer mon projet. Je lui suis reconnaissante de l'aide qu'elle m'a apporté pour la réalisation de ce travail, de ses conseils et du temps qu'elle a voulu me consacrer. Qu'elle trouve ici l'expression de ma profonde gratitude.

Je tiens à remercier également Madame Ricciarda Ricorda, professeur à l'Université Ca' Foscari de Venise et co-directrice de ma thèse, d'avoir accepté de m'aider tout au long de ce travail de thèse. Je tiens à lui exprimer également ma gratitude pour son soutien et ses conseils avisés.

Mes remerciements s'adressent également à Monsieur Yvan Daniel, professeur à l'Université de La Rochelle qui a accepté d'expertiser ce travail. Ses commentaires et ses remarques me seront très utiles.

Je tiens également à remercier Madame Angela Fabris, professeur associé à l'Université de Klagenfurt – Autriche, qui malgré un document en français a bien voulu expertiser ce travail.

Je remercie Monsieur Thomas Gabiache pour les corrections de texte de ma thèse.

Une pensée amicale à tous mes collègues du Département d'Allemand qui m'ont chaleureusement accueillie et accompagnée durant mon année d'ATER à l'Université d'Angers.

Je remercie mes parents Filomena et Franz et mon frère Gernot pour m'avoir soutenue et pour m'avoir accompagnée avec intérêt et patience dans cette nouvelle aventure.

Je remercie du fond du cœur Bruno pour m'avoir accompagnée le long de ce parcours, toujours à mes cotés pendant toutes les étapes de la réalisation de ce projet. Sans ses encouragements, ses conseils et ses relectures soigneuses, ma thèse n'aurait pas pu être réalisée. Sa patience, son écoute et toutes les grandes et petites attentions pendant ces années de présence et de travail à Angers resteront dans ma mémoire comme un trésor précieux dont il m'a fait don généreusement.

SOMMAIRE

Sommaire 7

Introduction 13

1. Le corpus d'étude 17

Premier chapitre

1. 1. Les femmes en voyage 21

1. 1. 1. La littérature viatique féminine en Orient 30

1. 1. 2. La Littérature viatique féminine : un genre à part ? 39

1. 2. L'émergence d'une littérature viatique féminine au XIXe siècle 41

1. 2. 1. Stratégies de légitimation dans les récits des voyageuses 44

1. 2. 2. Figures de réticence et d'autojustification dans les œuvres d'Ida Pfeiffer, d'Amalia Nizzoli et d'Isabelle Eberhardt 48

Deuxième chapitre

Biographies 56

2. 1. Biographies et actualité politique 56

2. 1. 1. Ida Pfeiffer et la Situation politique et culturelle dans l'Autriche entre Révolution et Restauration 58

2. 1. 2. Amalia Nizzoli et les évènements en Italie 61

2. 1. 3. Isabelle Eberhardt et la société genevoise à la fin du siècle 62

2. 2. L'éducation 66

2. 2. 1. L'éducation d'Ida Pfeiffer en Autriche 66

2. 2. 2. L'éducation d'Amalia Nizzoli en Italie 69

2. 2. 3. L'éducation d'Isabelle Eberhardt à Genève 73

Troisième chapitre

Les voyages

3. 1. Les circonstances de voyage **77**

3. 1. 1. Motivations et préparation au voyage 77

3. 1. 2. Les vêtements 84

3. 1. 3. La Langue 94

3. 1. 4. La Religion 99

3. 2. Développement et itinéraires de voyage **108**

3. 2. 1. Les voyages d'Ida Pfeiffer **108**

- Le voyage en Terre sainte 109
- Le voyage au Nord de L'Europe 110
- Le premier tour du monde 112
- Le deuxième tour du monde 116
- Le voyage à Madagascar 117

Le mode sentimental et le mode héroïque 119

3. 2. 2. Les voyages d'Amalia Nizzoli **121**

Excursus II

Wolfradine von Minutoli : Mes souvenirs d'Egypte, une source reniée **126**

3. 2. 3. Les voyages d'Isabelle Eberhardt **144**

- Deuxième voyage El-Oued et Sahel Tunisien 145
- Troisième voyage El-Oued 147
- Quatrième voyage - Le procès à Constantine – Marseille 1901-1902 149
- Cinquième voyage Bou-Sâada – Sud oranais – Oujda - Kenadsa 151

Quatrième chapitre

Les paysages

4. 1. Le premier contact avec l'Orient **155**

4. 1. 1. Le désert 156

4. 1. 2. La comparaison avec l'Europe 168

4. 1. 3. L'archéologie et la gloire du passée 172

4. 1. 4. Les Jardins 176

Cinquième chapitre

Les descriptions des femmes orientales **184**

5. 1. Les descriptions des harems des voyageuses du XIXe siècle **184**

5. 1. 1. La critique aux prédécesseurs 185

5. 1. 2. Vers une définition du harem 187

5. 1. 3. Luxe ou délabrement ? 188

5. 1. 4. La beauté 189

5. 1. 5. Le comportement, la moralité, le niveau culturel 192

5. 1. 6. Les bains 197

5. 2. Les femmes des harems racontées par

Amalia Nizzoli et par Ida Pfeiffer **200**

5. 2. 1. La critique aux prédécesseurs 200

5. 2. 2. Le luxe et la beauté 202

5. 2. 3. l'intérêt pour le harem 204

5. 2. 4. Le niveau culturel, le comportement, le bonheur 207

5. 2. 5. Les bains 210

5. 2. 6. La disparité sociale entre femmes et hommes 213

5. 3. Les descriptions des femmes dans les œuvres **219**

d'Ida Pfeiffer et d'Isabelle Eberhardt

5. 3. 1. les porteuses d'eau 219

5. 3. 2. Les jeunes filles 225
5. 3. 3. Les maraboutes 227
5. 3. 4. Les femmes et la guerre 229
5. 3. 5. Ida Pfeiffer chez les habitants 232

Sixième chapitre

6. 1. La population orientale - Représentation et autoreprésentation 238
6. 1. 1. Amalia Nizzoli et les Arabes 239
6. 1. 2. Ida Pfeiffer et les Orientaux 244
6. 1. 3. Isabelle Eberhardt et les Arabes 251

6. 2. Les minorités 255
6. 2. 1. Les esclaves 255
6. 2. 2. Les Juifs et Les Noirs 259

6. 3. L'actualité politique et sociale 265
6. 3. 1. La population européenne dans le récit d'Amalia Nizzoli 265
6. 3. 2. Méhémet Ali 269

6. 4. Le Maghreb 275
6. 4. 1. Le Maghreb à l'époque d'Isabelle Eberhardt 275
6. 4. 2. Le Maghreb dans la littérature de voyage 278
6. 4. 3. La population du Maghreb 280
6. 4. 4. Les soldats et la France 280
6. 4. 5. Les tribus du désert 284
6. 4. 6. Les tribus de pilleurs 288

6. 5. Pour ou contre une intervention européenne ? 290
6. 5. 1. Isabelle Eberhardt et l'administration coloniale 290
6. 5. 2. Ida Pfeiffer et les missionnaires 293

6. 5. 3. Le débat entre assimilationnistes et associationistes 295

Conclusion 297
Bibliographie 305
Index des noms 315

Publications 321

Traductions :
Dans un souci de fluidité, les œuvres sont citées en français dans le texte, et leurs versions originales sont données en note de bas de page. Les traductions en français des œuvres faisant partie du *corpus* primaire et secondaire sont, si ce n'est pas indiqué différemment, de l'auteur de ce manuscrit de thèse.

Introduction

Notre recherche s'intéresse particulièrement aux récits viatiques de trois voyageuses européennes qui ont pour décors certains pays d'Afrique du Nord et du Moyen Orient soit à l'époque précoloniale soit pendant l'expansion coloniale européenne. Les trois voyageuses sont, par ordre de leurs dates de naissance : Pfeiffer Ida (1797), une voyageuse et écrivaine viennoise ; Nizzoli Amalia (1806), originaire d'une Italie pas encore autonome ni unifiée ; et Eberhardt Isabelle (1877), d'origine russe, qui est née et a grandi à Genève. Seulement neuf ans séparent Ida Pfeiffer de la plus jeune Amalia Nizzoli, et ainsi ces deux voyageuses connaissent l'Orient sous la domination de l'Empire ottoman dans la première moitié du XIXe siècle : Amalia Nizzoli habite dans l'Égypte de Mehmet Ali entre 1819 et 1828, et Ida Pfeiffer se rend en Terre sainte et en Égypte quatorze ans plus tard, en 1842. Quatre ans plus tard, en 1846, pendant son premier voyage autour du monde, elle rejoint la Perse via Mascate (Oman), après avoir visité l'Inde. En traversant les régions kurdes, elle arrive en Irak.

Isabelle Eberhardt, étant plus jeune que les autres voyageuses de trois générations, voyage dans les pays du Maghreb désormais sous la domination des pays européens. L'avènement du colonialisme change inéluctablement la perspective des voyageurs sur l'Orient et influence ainsi la représentation qu'ils peuvent en donner. L'objectif de la présente recherche est d'analyser dans quelle mesure les œuvres viatiques des trois femmes écrivains s'alignent ou s'opposent à une représentation de l'Orient qu'Edward Saïd a décrit sous le titre de l'*Orientalisme*.

L'œuvre du comparatiste palestinien Edward Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, publié aux Etats Unis en 1978[1], est reconnu comme l'un des textes fondateurs du postcolonialisme, c'est-à-dire de l'ensemble des études qui analysent les représentations et les formes symboliques qui ont servi de base au colonialisme. Edward Saïd dans son analyse parcourt l'histoire des représentations occidentales de l'Orient depuis l'Antiquité. Ces représentations, loin de refléter la vérité sur les gens et sur la culture orientals, sont le résultat d'une construction discursive qui s'est développée au cours des siècles. Elle a commencé pendant l'Antiquité avec les grands auteurs

[1] Pour l'édition française Voir Saïd, Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident,* Paris, Seuil, 2003.

tragiques, Eschyle et Euripide, puis à travers le Moyen Âge de Dante et, renforcée par les études et les œuvres des grands orientalistes du XIXe siècle, elle est arrivée jusqu'à nos jours. Cette vision occidentale de l'Orient a son origine dans les mécanismes qui sont mis en place lorsqu'il y a une rencontre avec l'autre. L'autre oriental a été perçu comme menaçant par son étrangeté et par ses différences. Un sentiment qui a été accentué depuis l'avènement de l'Islam, car celui-ci représentait, depuis sa naissance, une menace réelle pour l'Europe chrétienne. Cette perception de menace est à l'origine d'une description négative de l'Orient qui, dans un jeu de projections, en a fait l'opposé d'un Occident qui se perçoit comme positif. En d'autres termes, l'Orient sert à l'Occident de surface de projection des qualités qu'il rejette pour lui même, pour se construire une identité positive. Ainsi, l'Occident a construit autour de l'Orient un système binaire de connaissances où Orient et Occident s'opposent et s'inscrivent dans un système hiérarchique dans lequel l'Orient est considéré comme négatif et inférieur à l'Occident. Le constat de l'infériorité de la culture orientale par rapport à la culture occidentale a eu, au-delà d'un impact culturel, un impact politique qui a servi pour justifier le colonialisme, considéré, au moins au début, comme un moyen nécessaire pour affranchir l'Orient de son état de sous-développement.

Ainsi Edward Saïd résume la fonction qu'a eue l'Orient pour l'Occident au cours de l'histoire :

> L'Orient n'est pas seulement le voisin immédiat de l'Europe, il est aussi la région où l'Europe a créé les plus vastes, les plus riches et les plus anciennes de ses colonies, la source de ses civilisations et de ses langues, il est son rival culturel et il lui fournit l'une des images de l'Autre qui s'impriment le plus profondément en lui. De plus, l'Orient a permis de définir l'Europe (ou l'Occident) par contraste : son idée, son image, sa personnalité, son expérience. Rien de cet Orient n'est pourtant purement imaginaire[2].

Pour la genèse de cette représentation de l'Orient qui ne correspond pas à une réalité mais qui n'est pourtant pas imaginaire, Edward Saïd renvoie à la théorie du discours de

[2] Saïd, Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident, op. cit.,* p. 14.

Michel Foucault. Selon cette théorie, les formations discursives produisent et transforment les objets dont ils parlent. La formation d'un discours est favorisée par une « attitude textuelle », qui consiste à s'en remettre aux livres au lieu de s'appuyer sur l'expérience. C'est une attitude répandue parmi les voyageurs qui sont toujours confrontés avec l'inconnu et qui se rassurent à l'aide des observations de leurs précurseurs. Cette confiance dans les textes fait que le savoir transmis par cette tradition textuelle crée peu à peu la réalité elle-même, ce que Michel Foucault a défini avec le terme « discours ».

L'œuvre d'Edward Saïd a été autant influente que critiquée. À côté du mérite reconnu d'avoir expliqué le pouvoir de la représentation, et ainsi, d'avoir inauguré une approche théorique qui invite à repenser les relations que nous avons avec l'autre, elle a aussi suscité des critiques.

Ces critiques, fréquentes, reprochent à Edward Saïd d'avoir théorisé un regard de l'Occident sur l'Orient qui est à la fois homogène et négatif, en négligeant l'existence d'autres regards qui s'opposent à celui là. Lisa Lowe, Sarga Moussa et Ulrike Stamm, pour ne citer que quelques exemples de chercheurs qui ont consacré leurs études à l'orientalisme, sont des auteurs qui visent à mettre en évidence l'hétérogénéité et la pluralité des regards occidentaux sur l'Orient[3]. Ils recherchent et décrivent des regards méconnus par l'auteur de *L'Orientalisme,* et qui peuvent faire éclater une vision de l'Orient fondée sur un système binaire qui oppose l'Orient à l'Occident tels qu'il les décrit dans son livre.

Un regard particulier qui n'a pas été assez mis en évidence dans l'œuvre d'Edward Saïd, est celui de Victor Segalen, qui dans son *Essai sur l'Exotisme*[4] de 1908, invite les lecteurs à ne pas vouloir assimiler l'autre à ses propres attentes et images, mais plutôt de jouir de son altérité qui ne se dissout pas si on est prêt à l'apercevoir et à la reconnaître. Cette approche de Victor Segalen nous semble bien décrire quelques observations de nos voyageuses.

---

[3] Voir Lisa Lowe, *Critical Terrains. French and British Orientalism,* London and Ithaca, Cornell University Press, 1991 ; Sarga Moussa, *La relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861).*

[4] Segalen, Victor, *Essai sur l'exotisme,* Paris, Fata Morgana, 1978.

Notre étude comparée veut se situer dans cette perspective de réception et de critique de l'œuvre d'Edward Saïd. Elle a pour objectif d'analyser les différents sujets abordés dans les récits de voyage des trois voyageuses en les mettant en dialogue avec l'optique orientaliste d'Edward Saïd afin de mettre en évidence soit les moments où les représentations que les trois voyageuses ont de l'Orient s'alignent avec la théorie de l'orientalisme, soit les moments où leurs représentations semblent s'en distancer. En analysant les différents sujets abordés par les trois voyageuses dans leurs récits, nous nous interrogeons sur les modalités et les raisons possibles de leur éloignement par rapport au modèle culturel de l'orientalisme. Notre thèse est que leur appartenance au genre féminin n'est pas étrangère à ce fait car pour des raisons culturelles les femmes au XIXe siècle ne participent pas aux modèles de socialisation et de formation culturelle et intellectuelle réservés aux hommes. Nous aborderons la question de savoir si le fait que les femmes européennes du XIXe siècle connaissent une position d'infériorité envers les hommes qui les entourent depuis leur naissance peut les amener à avoir un regard moins distancié et plus compréhensif envers les Orientaux, eux aussi considérés comme inférieurs ou si elles partagent plutôt le sentiment et l'attitude de supériorité des hommes qui voyagent en Orient. La question est de s'interroger si l'appartenance culturelle l'emporte sur l'appartenance du genre.

Le corpus d'étude

À la suite de l'œuvre d'Edward Saïd, la littérature de voyage en Orient est devenue un objet d'études indépendant, l'auteur de *L'Orientalisme* ayant relevé la forte composante orientaliste dans les récits de voyage en Orient[5]. En même temps se sont développées des études sur l'orientalisme dans les œuvres viatiques écrites par des femmes[6], pour compenser le manque d'analyse des œuvres écrits par des femmes par Edward Saïd. *L'Orientalisme,* en effet, est consacré aux écrits des grands orientalistes du XIXe siècle dont les plus importants sont pour la philologie les œuvres de Silvestre de Sacy et d'Auguste Renan ; pour l'ethnologie, les écrits d'Edward William Lane[7] et de Richard Burton[8] ; et pour le côté littéraire, les ouvrages de R. de Chateaubriand et de G. Flaubert. Cependant, seules quelques paragraphes sont consacrés à la romancière britannique George Eliot, ainsi qu'à l'exploratrice, archéologue et femme de lettre anglaise Gertrude Bell qui a pourtant rédigé un important et influent rapport sur la Mésopotamie, et à l'aventurière Esther Stanhope.

C'est dans cette perspective qu'il nous semble intéressant d'analyser les œuvres des trois voyageuses qui proviennent de différentes aires linguistiques et culturelles européennes. Ainsi, à l'interrogation sur une possible spécificité d'un point de vue féminin, s'ajoute l'interrogation sur d'éventuelles caractéristiques nationales. Cela nous

---

[5] Voir Sarga Moussa, *La relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-!861),* Paris, Klincksieck, 1995.

[6] Pour citer quelques examples dans les pays anglophons: Mills, Sara: *Discourses of Difference: An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism.* London/New York 1991; Lewis, Reina *Gendering Orientalism: Race, Femininity and Represetation,* London 1996; Melman, Billie Women's Orients. English Women and Middle East; Lowe Lisa, *Critical Terrains, French and British Orientalism.* Ithaka/New York, 1994. Dans les pays germanophones : Stamm, Ulrike, *Der Orient der Frauen. Reisebericht deutschsprachiger Autorinnen im frühen 19. Jahrhundert*, 2010; Ueckmann, Natascha *Frauen und Orientalismus.: Reisetexte französischer Autorinnen des 19. und 20. Jahrhunderts*. 2001; Palmier-Chatelain, Marie-Elise *L'Orient des femmes* 2002; Bird, Dúnlaith *Travelling in different skins: gender identity in European women's oriental travelogues, 1850 – 1950.* 2012.

[7] Edward William Lane est l'auteur de *An account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians*, publié en 1836. Cette œuvre a été considérée comme la description définitive des vies des Egyptiens. Des écrivains comme Nerval y s'en sont inspirés.

[8] Sir Richard Burton a réussi à faire un pèlerinage à la Mecque, sans être musulman. Son récit *A Personal Narrative of a Pilgrimage to Al-Medinah and Meccah* a été publié en 1855. Il est aussi l'auteur de la première traduction des *Milles et une nuit* en anglais qui ne recourt pas à la traduction française d'Antoine Galland. Elle a été publiée entre 1885 et 1888.

permet de considérer la littérature viatique féminine en Orient sur un axe synchronique qui vise à relever les spécificités de leurs représentations de l'Orient, dérivant de la culture de leurs pays de provenance. Une place particulière concerne les différentes positions de pouvoir liées à leurs pays d'origine au XIXe siècle : l'appartenance d'Amalia Nizzoli à un pays qui commence à se battre pour son unité nationale et qui commence à faire valoir ses droits envers les puissances européennes qui depuis des siècles dictent leurs lois sur son territoire, donne-t-elle un point de vue différent sur les peuples considérés comme inférieurs de l'Orient ? Le sentiment d'être originaire d'un grand empire multiethnique affecte-t-il la vision d'Ida Pfeiffer ? Enfin une voyageuse comme Isabelle Eberhardt, originaire d'un grand empire comme la Russie mais qui, avec le français, utilise la langue d'une importante puissance coloniale et qui, en outre, se sert de l'appui du gouvernement français pour ses voyages dans certaines régions désormais sous la domination française : quelles stratégies d'identification ou de délimitation peut-elle mettre en place pour approcher le colonialisme ?

Dans notre étude sur les voyageuses durant une période assez longue, de la moitié du XIXe siècle jusqu'au début du XXe siècle, nous pouvons aussi considérer un développement sur un axe diachronique. Pour certains aspects nous observons une évolution dans le regard que les voyageuses ont sur l'Orient. Nous avons déjà évoqué l'avènement du colonialisme comme possible catalyseur d'un changement dans la vision de l'Orient, qui se ressent particulièrement dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt. Cependant, les regards d'Amalia Nizzoli et d'Ida Pfeiffer changent aussi au fil des années.

Les textes que nous prendrons en considération sont l'unique œuvre de la voyageuse de langue italienne Amalia Nizzoli, *Memorie sull'Egitto ; e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il suo soggiorno in quel paese (1819-1828).* « Mémoires d'Égypte et spécialement sur les coutumes des femmes orientales et les harems, ouvrage écrit durant mon séjour dans ce pays (1819-1829) » paru à Milan en 1841 ; les récits de voyage d'Ida Pfeiffer concernant ses voyages dans le Moyen Orient, *Reise einer Wienerin in das heilige Land,* (Voyage d'une dame de Vienne en Terre sainte, jamais traduit en français) publié à Vienne en 1844 et *Eine Frauenfahrt um die*

Welt. Reise von Wien nach Brasilien, Chili, Tahiti, China, Ost-Indien, Persien und Kleinasien, ce dernier a été publié en 1850 et traduit en français en 1858 sous le titre *Voyage d'une femme autour du monde* ; et une sélection des œuvres d'Isabelle Eberhardt. Nous avons exclu de notre sélection tous les textes fictionnels de cette voyageuse, en privilégiant ses comptes rendus de voyages proprement dits et ses journaux intimes, car nous nous intéressons à l'observation directe des contrées traversées et aux récits de voyage qui ont une forte composante autobiographique et factuelle. Ainsi le corpus d'étude des œuvres d'Isabelle Eberhardt comprend la première partie des *Écrits sur le sable*, éditée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu en 1988. Cette première partie est consacrée, comme indiqué par le sous titre, aux *Récits, Notes et Journaliers*. « Journaliers « est le titre donné par Isabelle Eberhardt à ses journaux intimes. Ainsi, nous n'analyserons pas les œuvres plus strictement littéraires qui sont contenues dans le deuxième volume de cette édition sous titrée *Nouvelles et roman*.

Notre thèse se décompose en six chapitres :

Dans le premier chapitre nous traitons de différentes variantes des voyages de femmes au cours de l'histoire et nous retraçons le développement de la littérature viatique écrite par des voyageuses à partir du Ve siècle, depuis les origines du premier récit de voyage Féminin connu, jusqu'à l'époque sur laquelle nous nous focaliserons : la fin du XIXe siècle. Une attention particulière est portée sur les récits de voyage en Orient.

Le deuxième chapitre s'intéresse aux biographies des trois voyageuses et tout particulièrement à leurs éducations qui, dans les trois cas, font références mais aussi diffèrent de l'éducation normalement dispensée aux femmes dans leurs pays d'origine. Nous analyserons l'influence de l'éducation, du contexte familial, des évènements historiques et des changements dans la texture sociale des pays d'origine, afin de comprendre l'approche au voyage et les points de vue sur les populations rencontrées et sur les paysages décrits par les trois voyageuses.

Le troisième chapitre analyse les circonstances des voyages, c'est-à-dire les motivations, les choix vestimentaires, le rapport avec la langue et avec la religion des

trois voyageuses comme point de départ pour leur compréhension de l'Autre. L'étude en détail des itinéraires et des raisons qui ont amenées les voyageuses à choisir leurs destinations nous a conduite à découvrir des relations intertextuelles entre le récit de voyage d'Amalia Nizzoli et l'œuvre viatique de la voyageuse allemande Wolfradine von Minutoli. La dernière section du chapitre est ainsi dévouée à l'examen de cette relation intertextuelle.

Le quatrième chapitre s'intéresse aux paysages qui constituent le premier et plus immédiat contact avec l'étranger. Nous insistons sur les images du désert, des jardins et des sites archéologiques qui sont les paysages les plus récurrents dans les récits de voyage en Orient. L'analyse de leurs représentations, au delà de la réalité physique, renvoie à la vision du monde oriental des auteurs de ces représentations.

Dans le cinquième chapitre nous abordons les descriptions, centrales pour les œuvres viatiques en Orient des voyageuses du XIXe siècle, des femmes des harems. Une analyse croisée avec les œuvres des voyageuses précédentes révèle qu'il existe bien des influences entre les différents récits des voyageuses sur ce sujet.

La seconde section de ce chapitre est dédiée à la représentation des femmes dans d'autres contextes de vie hors du harem, décrits par Ida Pfeiffer et par Isabelle Eberhardt. Dans l'œuvre d'Amalia Nizzoli il n'y a pas de description des femmes hors des harems.

Dans le sixième chapitre nous nous intéressons aux représentations de la population orientale plus en général avec laquelle les voyageuses entrent en contact. Il s'agit des guides, des soldats, des tribus nomades et aussi des groupes sociaux marginalisés comme les communautés juives, les noirs et les esclaves.

La description de ces différents groupes sociaux faisant partie de la population orientale conduit les voyageuses vers une réflexion sur l'opportunité d'une intervention de l'Europe en Orient. C'est à ce genre des réflexions qu'est dédiée la dernière section de ce chapitre.

PREMIER CHAPITRE

1. 1. LES FEMMES EN VOYAGE

Voyager, sortir de son propre foyer pour se rendre dans des contrées lointaines est une activité associée à la liberté d'action, de mouvement et de choix. Elle présuppose, au moins dans les siècles passés, une constitution robuste, une bonne résistance et une adaptation aux différentes situations. C'est donc une activité traditionnellement liée aux hommes, lesquels incarnent ces caractéristiques dans l'imaginaire collectif des sociétés occidentales. Ainsi depuis l'Antiquité le voyage est une affaire réservée au genre masculin, les femmes restant à la maison à attendre leur retour. Le couple d'Ulysse et de Pénélope est un exemple souvent cité pour illustrer cet état de fait. Mais comme Pénélope qui, selon l'interprétation du mythe par Adriana Cavavero[9], avec la ruse de défaire pendant la nuit la toile qu'elle tisse pendant la journée, peut garder sa liberté dans une société qui veut disposer d'elle et définir sa situation, les voyageuses, grâce à une habilité qu'elles développent pour utiliser à leur avantage les nombreuses limites qui leur sont imposées, réussissent à être autonomes et à suivre leur inclinaison au déplacement et à la découverte de nouveaux pays, de nouvelles populations aux us et coutumes inconnus et ainsi, à se donner une identité nouvelle.

Les voyages des femmes sont très anciens comme le montrent les récentes découvertes autour du cas de la fille d'Egtved, les restes d'une femme de l'âge de Bronze retrouvés à Egtved au Danemark. Grâce aux nouvelles technologies, l'équipe de Karin Margarita Frei, archéologue du Musée national du Danemark, a révélé que cette jeune femme, enterrée entre ses 16 et 18 ans à Egtved il y a 3500 ans environ, a beaucoup voyagé. Ces études récentes ont révélé que la fille d'Egtved n'était pas danoise mais originaire de la Forêt-Noire, située à presque 1000 km de distance. Les chercheurs ont aussi mis en évidence le fait que son déplacement n'était pas unique, mais qu'elle a fait l'aller-retour entre les deux régions au moins trois fois durant les deux années précédant sa mort. Les raisons de ses déplacements ne sont pas encore

[9] Voir Cavavero, Adriana, *Nonostante Platone,* Milano, Editori Riuniti, 1992.

connues. Des suppositions indiquent qu'il pourrait s'agir d'une prêtresse ou tout simplement que ses déplacements avaient des raisons commerciales[10].

Dans des époques plus récentes, les femmes voyageuses sont peu nombreuses, et leurs histoires se développent tantôt en parallèle tantôt en divergence avec le développement des voyages des hommes.

Un type de voyage plus subi que choisi et spécifique au genre féminin est le voyage nuptial[11]. Les jeunes femmes sont envoyées en voyage par leurs familles à toutes les époques, mais surtout à partir du XVe siècle. De nombreuses biographies de jeunes femmes appartenant surtout aux familles nobles, mais aussi d'origine plus modeste, sont déterminées par ces déplacements forcés. Elles sont éduquées dans le seul but d'abandonner un jour leur village, leur ville ou leur pays, pour se marier et ainsi sceller l'amitié et l'alliance entre deux familles, deux régions ou deux États ou, tout simplement, pour se garantir une base de survie. Marie-Antoinette, qui, en 1770 doit se marier avec le dauphin de France Louis Auguste - qui deviendra le roi Louis XVI- pour garantir l'alliance entre les Habsbourg et les Bourbons, à côté du mariage forcé, subit le déplacement sans retour de Vienne à Paris. Ainsi, celui de la future souveraine de France est un des exemples les plus célèbres de voyage nuptial. Une des ses étapes a été décrit dans *Poésie et Vérité, Souvenirs de ma vie* (1804-1831), l'autobiographie de Johann Wolfgang Goethe, à l'époque étudiant à Strasbourg.

Une autre sorte de voyage au féminin, plus subi que choisi, est celui des femmes qui se déplacent pour contribuer à peupler les colonies du nouveau monde, aux Amériques, à partir du XVe siècle et plus tard pour contribuer à la colonisation en Afrique, au XIXe siècle[12]. De toutes ces femmes, voyageuses par contrainte, dont les voyages aboutissent normalement à une migration, car un retour aux lieux d'origine n'est pas prévu, l'histoire a fait trop peu de mention. Aujourd'hui, grâce aux études de genre, leurs

---

[10] Voir Frei, K.M. *et al.* Tracing the dynamic life story of a Bronze Age Female. *Sci. Rep.* **5**, 10431; doi: 10.1038/srep10431 (2015), disponible en ligne: https://www.nature.com/articles/srep10431

[11] Voir Christiane Coester, « Passages de frontières. Le voyage de la jeune mariée dans la haute noblesse des temps modernes (XVe-XVIIIe siècle) », *Genre & Histoire* [En ligne], 9 | Automne 2011, mis en ligne le 17 juin 2012, consulté le 10 novembre 2017. URL : http://genrehistoire.revues.org/1469.

[12] Voir Habinger, Gabriele, « Reisen, Raumaneignung und Weiblichkeit. Zur Geschichte und Motivationsstruktur weiblicher (Vergnügungs-) Reisen», *SWS-Rundschau* (46. Jg.) Heft 3 / 2006 : 271 – 295.

vicissitudes sont restituées à la mémoire et agrandissent ainsi la population des voyageurs du passé.

À côté des mariages, il y a toutefois aussi une autre histoire des femmes qu'elles tissent en parallèle à l'histoire des voyageurs et dans laquelle elles se découpent leur place et la possibilité de réaliser une affirmation de soi à l'extérieur des étroits espaces domestiques.

Depuis la légalisation du christianisme avec l'édit de Milan par l'empereur romain Constantin en 313, la religion chrétienne s'épanouit dans tout l'Empire. Avec la nouvelle foi, un nouveau mode de vie se répand parmi les fidèles, et grâce au pèlerinage en Terre sainte les chrétiens peuvent approfondir leur foi en visitant les lieux sacrés où se sont déroulés les faits importants qui ont donné naissance à la nouvelle religion. Le pèlerinage en Terre sainte devient rapidement un phénomène collectif qui permet aux hommes mais aussi aux femmes de se déplacer pour mieux connaître leur religion et pour prier. Une femme, Hélène, mère de l'empereur Constantin, la plus célèbre voyageuse en Terre sainte, s'y rend entre 326 et 328 et selon la légende, on lui doit la découverte de la Vraie Croix de Jésus. Son exemple de pèlerinage sera suivi par d'autres femmes qui affrontent ces voyages d'une durée normalement de plusieurs années.

Au Moyen Âge, le pèlerinage en Terre sainte est l'une des raisons les plus populaires pour se rendre en voyage. Cet usage devient tellement commun qu'il exige l'organisation des infrastructures permettant aux voyageurs de se reposer et de se nourrir. Ainsi, grâce à un confort de plus en plus amélioré, il y a de plus en plus des femmes qui se mettent en chemin pour visiter les endroits capitaux de la chrétienté. C'est de ces pèlerines en Terre sainte que paraît le premier récit de voyage, écrit par une religieuse d'identité incertaine, originaire du nord de l'Espagne ou d'Aquitaine du nom d'Égérie (ou Egeria), auteure du manuscrit en latin *Peregrinatio Aetheriae*, qui remonte au début du Ve siècle, et qui a été retrouvé dans une bibliothèque d'Arezzo en 1884[13]. À

Gian Francesco Gamurrini retrouva le manuscrit qui contenait *l'Itinerarium Egeriae* et deux autres textes. Il fut publié sous le nom de *Codex Aretinus VI, 3*. L'itinerarium est disponible en langue italienne sous le titre : Egeria, *Pellegrinaggio in Terra Santa,* Rome, Città Nuova, 2008. Dans la préface l'éditeur souligne qu'il ne s'agit pas d'un récit de voyage mais du compte rendu d'un pèlerinage. Une édition française existe également : Égérie, *Mon pèlerinage en Terre sainte,* dans la traduction de Pétré, Hélène, Paris, Éd. du Cerf, 1977.

côté des voyageuses pieuses qui partent pour l'Orient pour prier, il y en a aussi qui partent avec les croisades pour défendre la religion chrétienne avec les armes contre l'avancée de l'Islam. Si l'image par Gustave Doré de Florine de Bourgogne à cheval, une épée à la main, en train de se battre contre les ennemis pendant la première croisade (1096-1099) peut paraître forcée, des témoignages de l'époque montrent comment les femmes furent impliquées dans les combats des croisades[14].

Une deuxième voyageuse nous ayant légué un récit de ses expériences pendant son pèlerinage en Orient est une dame laïque, Margery Kempe, une voyageuse britannique qui part en pèlerinage en Terre sainte en 1413. Sa biographie montre que voyager, après avoir accompli les devoirs conjugaux et de procréation, comme c'est aussi le cas pour Ida Pfeiffer, est une option rare, mais pourtant quelque fois possible. Margery Kempe part seule en voyage à l'âge de quarante ans, après avoir vécu pendant vingt ans une vie conjugale et avoir donné la vie à quatorze enfants. Après son premier voyage en Terre sainte, elle repart pour les autres itinéraires de pèlerinage classiques : Rome, Saint-Jacques-de-Compostelle et Aix-la-Chapelle. Ses mémoires *The book of Margery Kempe,* écrits à la troisième personne, ont vraisemblablement été dictés à un prêtre et sont connus pour être la première biographie en langue anglaise. Après cette œuvre, plus axée sur la religiosité de son auteur que sur les régions visitées, on ne connaît pas de récits de voyage des femmes en Orient jusqu'au XVIIIe siècle. Toutefois, des voyageuses qui ne laissent pas de témoignages sous forme de récits de voyage, mais bien de lettres ou d'autres traces traversent l'Europe et les mers.

Au XVIe siècle, l'époque de la Contre Réforme, ce sont surtout les religieuses qui se déplacent pour fonder des nouveaux ordres et des nouveaux couvents. En Europe, il s'agit de religieuses appartenant à l'ordre de Mary Ward, mais il y a aussi des

---

[14] Voir Deschamps Paul. Chevaliers et femmes de France aux Croisades. *In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°1, mars;1954. pp. 77-88 doi : 10.3406/bude.1954.4586*
http://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1954_num_1_1_4586
Voir Carraz, Damien, *Des nouvelles Amazones? Les Femmes aux croisades,* Histoire et images médiévales, n° 13 thématique, Jul. 2008,

religieuses qui partent vers le Nouveau Monde comme Marie Guyart[15] qui fonde les Ursulines de la Nouvelle France[16].

En général, les femmes de la noblesse du XVIIe siècle participent à la mobilité caractérisant le mode de vie de la haute noblesse de l'époque[17]. En France on connaît les correspondances et les mémoires des dames aristocrates qui donnent témoignage de leurs voyages et de leurs conditions matérielles. Les noms de Madame de Scudéry (1607-1701), d'Hortense (1646-1699) et de Marie (1639-1715) Mancini et de Marie-Sidonie de Lénoncourt (1650-1685), sont associés à cette époque : elles voyagent pour s'enfuir de leurs vies conjugales malheureuses et pour commencer une vie plus aventureuse[18]. Les voyages de Sophie de Hanovre en Italie et en France, et de sa fille Sophie Charlotte, ainsi que ceux d'Émilie de Hesse-Cassel sont différents. Dorothea Nolde[19] montre que leurs voyages d'une cour européenne à l'autre ont souvent une fonction politique avec les mariages qu'elles organisent, mais aussi avec l'échange culturel qu'elles promeuvent.

Lors de ce siècle, parmi les jeunes aristocrates se développe une nouvelle forme de voyage, une transformation de la *peregrinatio academica* des âges précédents, pendant laquelle les jeunes étudiants visitent différentes universités en Europe pour accomplir leur formation. Avec la naissante science moderne qui se fonde sur l'empirisme, les étudiants et les scientifiques sont amenés à se tourner vers l'expérience directe comme moyen fiable de connaissance : ainsi, le voyage de formation change. Francis Bacon, dans son essai *Of Travel*[20] (1625), invite les jeunes et aussi les adultes à se rendre en

---

[15] Chabot, Marie-Emmanuel, o.s.u., « GUYART, MARIE, dite de l'Incarnation (Martin) », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 1, Université Laval/University of Toronto, 2003– , consulté le 18 mars 2018, http://www.biographi.ca/fr/bio/guyart_marie_1F.html.

[16] Sur la mobilité des moniales aux XVIe et XVIIe siècle, voir Nicole Pellegrin, « La Clôture en voyage (fin XVIe-début XVIIIe siècle) », Clio. Histoire, femmes et sociétés [En ligne], 28 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 01 octobre 2016. URL : http://clio.revues.org/7942 ; DOI :10.4000/clio.7942

[17] Nolde, Dorothea, « Princesses voyageuses au XVIIe siècle », Clio. Histoire, femmes et sociétés [En ligne], 28 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 08 octobre 2016. URL : http:// clio.revues.org/7833 ; DOI : 10.4000/clio.7833

[18] Voir Havelange, Isabelle, « Les voyageuses françaises au prisme de la bibliographie annuelle de l'histoire de France (de 1970 à 2010) », dans *Genre & Histoire* [En ligne], 8 | Printemps 2011, mis en ligne le 21 novembre 2011, consulté le 30 octobre 2017. URL : http://genrehistoire.revues.org/1308.

[19] Nolde, Dorothea, *op.cit.*

[20] Bacon, Francis, *Of Travel, dans, The Essays or Counsels, Civill and Moral,* Oxford, The Floating Press, 2014. Disponible en ligne,

voyage pour s'informer sur les conditions des différents pays européens et pour s'enrichir d'expériences et à la suite rentrer dans le propre pays et y travailler. C'est la naissance du Grand Tour, le voyage en Europe de plusieurs années où sont observées les coutumes, la politique et l'économie des autres pays. Au début réservé aux jeunes aristocrates, le Grand Tour devient à l'âge des Lumières aussi un moment de formation important pour les jeunes hommes de la bourgeoisie. L'essai de Francis Bacon est la source d'inspiration de voyageurs différents, comme le fait remarquer Federica Frediani[21]. Il a généré soit les récits de voyage des savants, où la subjectivité de l'auteur disparaît dans la description objective des phénomènes observés, soit les carnet de notes des voyageurs *grandtouristes*, dont le développement conduit jusqu'au *Sentimental Journey* de Laurence Sterne (1768)[22].

Côté voyageuses, parmi les auteurs des récits de voyage des savants à caractère encyclopédique, se distingue l'œuvre de l'artiste peintre allemande Anna Maria Sybilla Merian[23]. Elle voyage au Suriname, en Amérique du Sud, à l'âge de cinquante-deux ans, accompagnée de sa jeune fille, pour y étudier les papillons. Son œuvre, très populaire à l'époque pour la précision scientifique de ses observations et de ses dessins, *Metamorphosis insectorum Surinamensis,* est publiée à Amsterdam en 1705.

Les voyages deviennent très populaires à cette époque des Lumières et les livres de voyage deviennent « la production littéraire la plus répandue, passionnément suivie par un grand nombre de lecteurs »[24]. En France Madame de Genlis développe à la fin du siècle sa conception du voyage comme moment de formation pour les hommes comme pour les femmes dans son œuvre *Adèle et Théodore* (1782) : toutefois, le voyage

---

https://books.google.fr/books?id=bqRcAAAAcAAJ&printsec=frontcover&dq=Francis+Bacon+of+travel&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwi___fl8ZDYAhWFB8AKHSqFCZ8Q6AEIPjAD#v=onepage&q=Francis%20Bacon%20of%20travel&f=false p. 173-177.

[21] Voir Frediani, Federica, *Uscire. La scrittura di viaggio al femminile: dai paradigmi mitici alle immagini orientaliste,* Reggio Emilia, Diabasis, 2007.

[4] Sterne, Laurence, *A sentimental Journey through France and Italy,* Paris, Renouard, 1802. Disponible en version numérique sur : https://books.google.fr/books?id=PLUNAAAAQAAJ&printsec=frontcover&dq=Sterne+A+Sentimental+journey&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwig5O_t85DYAhUDC8AKHV8TAdUQ6AEIKzAA#v=onepage&q=Sterne%20A%20Sentimental%20journey&f=false

[23] Voir Habinger, Gabriele, *Geschlecht, Differenzen und die Macht der Räume. Diskurse und Repräsentation von reisenden Europäerinnen im 19. und beginnenden 20. Jahrhundert,* Dissertation, thèse, Vienne, 2002.

[24] Brilli, Attilio, *Quand voyager était un art. Le roman du Grand Tour.* Paris, G. Monfort, 2001, p. 18.

éducatif pour les femmes n'est pas trop répandu en France[25]. On en a néanmoins des témoignages de la part de quelques voyageuses italiennes appartenant à la classe nobiliaire. C'est le cas de l'écrivain et salonnière vénitienne Isabella Teotochi Albrizzi, amie des écrivains et des artistes importants de son époque comme Vivant Denon, Antonio Canova, Ugo Foscolo et Ippolito Pindemonte. Isabella Teotochi Albrizzi est auteur d'un *Diario di viaggio e visita di Firenze*[26] (1798), un journal de son voyage à Florence avec son père et son mari. Son voyage est à la fois voyage d'instruction et aussi moment d'affirmation de soi et de vérification de ses capacités grâce au contact avec le milieu intellectuel de Florence[27]. Comme Isabella Teotochi Albrizzi, une autre dame de l'aristocratie italienne, la salonnière de Bergame, Paolina Secco Suardo Grismondi se rend en voyage en France, où elle rencontre des personnages illustres comme le comte de Buffon, Voltaire, Denis Diderot, Madame Du Boccage. Ses mémoires de voyages nous sont transmises par des lettres mais aussi, comme le remarque Ricciarda Ricorda[28], par une forme littéraire rare pour la littérature viatique féminine, c'est-à-dire par des poèmes. Une autre voyageuse de l'époque est Marianna Candidi Dionigi, une salonnière passionnée de l'archéologie, qui visite les cinq villes de la région du Latium célèbres pour ses mystérieuses enceintes de ville mégalithiques. Elle y réalise des gravures de ces monuments, qu'elle commente dans *Viaggi in alcune città del Lazio che diconsi fondate dal re Saturno* (« voyages dans quelques villes du Latium qu'on dit fondées par le roi Saturne »), publié en 1809[29]. D'autres Italiennes du XVIIIe voyagent pour des raisons professionnelles : c'est le cas de Rosalba Carriera, une peintre vénitienne qui, dans son *Diario degli anni MDCCXX e MDCCXXI scritto di propria mano in Parigi da Rosalba Carriera dipintrice famosa*[30] (« Journal de Rosalba Carriera pendant son séjour à Paris en 1720 »), raconte son année passée à Paris pour y réaliser ses portraits en miniature pour les dames aristocrates qui étaient complètement emportées par son art.

---

[25] Voir Havelange, Isabelle, « Les voyageuses françaises au prisme de la bibliographie annuelle de l'histoire de France (de 1970 à 2010) », *Genre & Histoire* [En ligne], 8 | Printemps 2011, mis en ligne le 21 novembre 2011, consulté le 30 octobre 2017. URL : http://genrehistoire.revues.org/1308.
[26] *Diario di viaggio e visita di Firenze*, a cura di Cinzia Giorgietti, in «Studi italiani», IV, 8, 1992.
[27] Voir Ricorda, Ricciarda, *Viaggiatrici italiane tra Settecento e Ottocento,* Bari, Palomar, 2011, p. 21.
[28] *Ibid.,* p. 22.
[29] *Ibid.,* p. 23.
[30] *Ibid.,* p. 18.

Le XVIIIe siècle a ainsi définitivement établi le voyage au féminin, et avec celui-ci, la littérature viatique féminine. Madame Du Boccage (1710-1802) est appréciée non seulement pour ses succès comme dramaturge, mais aussi pour ses *Lettres sur l'Angleterre, l'Hollande et l'Italie*, Lady Mary Wortley Montagu (1689-1762) sera remarquée pour ses *Oriental Letters* qui seront toutefois publiées à titre posthume, Hester Lynch Piozzi (1741-1821) sera rappelée pour son A *Journey through France, Italy and Germany*.

Dans l'époque du développement de la bourgeoisie, de la fin du XVIIIe siècle au début du XIXe siècle, le rôle de la femme devient de plus en plus défini comme celui d'épouse et de mère qui trouve sa place, comme « ange de foyer », à l'intérieur de la maison[31]. Nombreux sont les témoignages des femmes qui souffrent de cette condition, et qui subissent les interdictions et la réprobation du voyage en version féminine. C'est le cas de Ulrike von Kleist, la sœur préférée du poète et dramaturge allemand Heinrich von Kleist et de Paolina Leopardi, sœur du poète Giacomo Leopardi. D'une lettre de Heinrich von Kleist à sa sœur, nous apprenons que le dramaturge préfère voir sa petite sœur accomplir les devoirs réservés à son sexe, c'est-à-dire se marier et avoir des enfants, que de seconder son désir de se mettre en voyage.

> Comment tu voudrais parcourir le monde ? Est-ce-que c'est en voyage qu'on cherche et qu'on trouve l'amour ? Est-ce là qu'on accomplit les devoirs d'une épouse et d'une mère ?[32]

Paolina Leopardi, au début du XIXe siècle, se voit aussi interdire le voyage par ses parents, qui l'obligent à une vie presque de recluse dans leur maison de Recanati, une petite ville de la région des Marches. Malgré toutes les interdictions et les difficultés,

---

[31] Sur le lien entre le développement de modernes sociétés capitalistes et la séparation de la sphère privée et de la sphère publique et le rôle croissant des femmes à l'intérieur de la maison. Voir Mazohl-Wallnig, Brigitte, « Männliche Öffentlichkeit und weibliche Privatsphäre ? Zur fragwürdigen Polarisierung bürgerlicher Lebenswelten. *dans* M. Friedrich/P. Urbanitsch, *Von Bürgern und ihren Frauen. Bürgertum in der Habsburgermonarchie,* Vienne, Cologne, Weimar, Böhlau, 1996, p. 125-140. Voir Habinger, Gabriele, *Frauen reisen in die Fremde. Diskurse und Repräsentationen von reisenden Europäerinnen im 19. und beginnenden 20. Jhr.,* Vienne, Promedia, 2006.

[32] « Du möchtest die Welt bereisen? Ist es auf Reisen, dass man geliebte suchet und findet? Ist es dort wo man die Pflichten der Gattin und der Mutter am zweckmäßigsten erfüllt ? »Von Kleist, Heinrich, *Werke und Briefe,* Bd.IV: *Briefe*. Berlin et Weimar 1978, p. 39. Cité de Scheitler, Irmgard, *Gattung und Geschlecht,*Tübingen, Niemeyer, 1999, p. 23.

ces deux femmes qui ne se marieront jamais, passent une bonne partie de leur vie en voyage. Et malgré toutes les difficultés posées par un ordre social qui voudrait les femmes dévouées exclusivement à la vie familiale, les femmes voyagent de plus en plus et témoignent de plus en plus par écrit des leurs expériences. Selon une périodisation d'Irmgard Scheitler, c'est à partir des années 1780 qu'il y a un véritable essor des récits de voyages des femmes. En Grande-Bretagne ce développement commence déjà en 1770, comme le note Katharine Turner. Les raisons pour ce développement sont à rechercher dans la diffusion des moyens de transport comme le bateau à vapeur et le chemin de fer. Ils permettent de voyager plus aisément, plus rapidement et plus loin. C'est ainsi qu'à cette époque, le voyage en Orient devient populaire. Après les révolutions de 1848, la création des premiers mouvements féministes et l'invention d'un tourisme de masse, grâce aux voyages organisés par Thomas Cook à partir de 1841, facilitent aux femmes aussi bien les voyages que la publication de leurs comptes rendus sur les expériences recueillies en mouvement.

Ainsi, si le XVIIIe siècle est considéré comme l'âge d'or du récit de voyage[33], le XIXe siècle correspond quant à lui à l'âge d'or du récit de voyage écrit par des femmes.

[33] Voir Peter Brenner, *Der Reisebericht in der deutschen Literatur, ein Forschungsüberblick als Vorstudie zu einer Gattungsgeschichte*, Tübingen, Niemeyer,1990.
Friedrich Wolfzettel/ Frank Estelmann/Sarga Moussa, Voyageuses européennes au XIXe siècle, Paris, PUP, 2012.

1. 1. 1. La litterature viatique feminine en Orient

Les œuvres de trois voyageuses analysées s'inscrivent dans le genre de plus en plus important au XIXe siècle, du récit de voyage en Orient. Le voyage dans l'Orient méditerranéen a une très longue tradition en Europe. Les *Histoires* d'Hérodote, qui s'intéressent à l'histoire et aux coutumes des peuples des rives orientales de la Méditerranée, en sont un fameux exemple pour l'Antiquité. Depuis le IVe siècle, comme nous l'avons déjà mentionné, la Terre sainte est visitée et décrite par de nombreux pèlerins, dont aussi des femmes qui vont rendre hommage au cénotaphe de Jésus Christ et visitent les lieux saints. Du XIe au XIVe siècle, ces pèlerins qui se rendent très nombreux en Terre sainte ne se distinguent pas toujours des croisades[34], qui ont pour objectif de conquérir et de défendre les pays abritant les lieux saints contre l'Islam. Dans les époques suivantes, les voyages des Européens dans « les pays riverains de la Méditerranée orientale » se multiplient pour des raisons variées comme la religion, les commerces et la curiosité. Dans son introduction à l'anthologie *Le voyage en Orient*[35]*,* Jean-Claude Berchet analyse l'histoire moderne du voyage en Orient et retrace la création d'un imaginaire européen de cette région. Le terme « Orient » pour désigner tous les pays sous la souveraineté ottomane, comme l'explique Jean-Claude Berchet, est récent : il a été créé en France au XIXe siècle pour traduire le titre *A description of the East*, publié en 1743 par l'anthropologue et égyptologue anglais P. Pococke. Depuis cette traduction on parle d'« un Orient », terme qui couvre tous les pays sous la souveraineté de l'Empire ottoman : la Grèce, la Turquie, la Syrie, et l'Égypte. Et c'est depuis ce siècle que le « voyage en Orient » et le genre du récit de voyage en Orient jouissent d'une très grande popularité. En lien avec le développement des moyens de transport, le voyage en Orient devient, au tournant du siècle, un phénomène touristique.

---

[34] Sur les croisades et les pélérinages en Terre sainte voir le recueil: Régnier-Bohler, Danielle (dir.) *Croisades et pèlerinages. Recits chroniques et voyages en Terre sainte XIIe-XVIe siècle,* Paris, Laffont, 1997.

[35] Berchet, Jean-Claude, *Voyage en Orient,* Paris, Laffont, 1985.

Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer traversent ces pays à une époque durant laquelle le tourisme, dans ces régions, n'est pas encore développé. Dans la première moitié du XIXe siècle, il est difficile de s'y rendre ou de se déplacer une fois sur place. Les itinéraires typiques sont d'un port en Italie jusqu'à Alexandrie : c'est ainsi qu'arrive Amalia Nizzoli au départ du port de Livourne (Italie) en vingt-et-un jours de navigation, ou par le long du Danube jusqu'à la mer Noire pour rejoindre Constantinople. C'est par cet itinéraire de voyage qu'Ida Pfeiffer arrive dans la capitale de l'Empire ottoman directement de Vienne, en seize jours. Les deux voyageuses décrivent les désagréments de ces voyages, surtout lors des tempêtes pendant lesquelles elles ont à craindre pour leurs vies. Une fois en Égypte les déplacements à l'époque d'Amalia Nizzoli et d'Ida Pfeiffer se réalisent à cheval ou à dos de chameau. C'est seulement après la moitié du siècle que les voyages deviennent plus faciles : le chemin de fer en Égypte relie Alexandrie au Caire et à Assouan depuis 1850. À partir de 1880 il devient possible de voyager de Paris jusqu'à Constantinople avec l'Orient Express. Isabelle Eberhardt qui réalise son premier voyage en Orient en 1897, ne profite pas de ce genre de moyens de transport de luxe, mais elle part du port de Marseille et arrive à Tunis en deux jours de navigation. En Tunisie, et pour se déplacer dans les grandes villes du Maghreb, elle profite du train ; après avoir repéré des sites d'intérêts comme les régions du désert, elle se déplace en caravane ou à dos de cheval.

Quand Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer publient leurs récits de voyage vers 1840, une littérature de voyage en Orient est déjà codifiée. Depuis l'âge des Lumières, l'Orient est mentionné comme un exemple de despotisme et d'immobilité par des auteurs comme Montesquieu et Voltaire. La France et plus généralement l'Europe, éprouvées par les révolutions, reconnaissent dans cette immobilité décrite par les auteurs des Lumières soit un retard des pays orientaux qui nécessite d'être récupéré, soit une correspondance à la nostalgie d'une permanence et d'immobilisme. Ces deux visions sont l'expression d'une même attitude colonialiste[36].

En 1763 est publié un des récits de voyage les plus populaires et les plus importants pour ce qui concerne la littérature viatique féminine en Orient. Il s'agit des déjà

[36] Voir Berchet, Jean-Claude, *Voyage en Orient,* Paris, Laffont, 1985.

nommées *Turkish Embassy Letters* de Lady Mary Montagu[37], cinquante-deux lettres écrites par Lady Montagu entre 1716 et 1718 pendant son séjour à Constantinople avec son mari, ambassadeur britannique auprès de l'Empire ottoman. Le fait que Lady Montagu ait prévu la publication de son œuvre après sa mort, fait penser qu'elle voulait se protéger des médisances que les arguments traités, les harems, les bains turcs mais aussi des chevauchées en chemise aux manches courtes, peu adaptés à une femme aristocrate, auraient pu lui apporter. L'importance de cette œuvre réside dans le fait que c'est le premier compte rendu d'une femme d'un voyage en Orient qui n'ait pas un contenu religieux. Parmi les sujets traités dans ses lettres, Lady Montagu critique et dément les descriptions partielles et fantastiques des harems faites par des hommes qui, à cause de l'interdiction d'y entrer, ont dû s'en remettre à leur imagination. Ainsi l'œuvre a une riche histoire de réception : traduite en plusieurs langues, elle est lue et citée par des voyageurs célèbres comme Claude Étienne Savary qui reprend la vision idéalisée de la condition des femmes des harems, et Gérard de Nerval et le Baron de Tott qui, au contraire, critiquent la vision euphorique[38] et idéalisée de l'Orient et de la situation des femmes présentée par Lady Montagu. Les *Lettres Orientales* de Lady Montagu sont en outre la référence pour les descriptions des voyageuses en Orient lesquelles font du harem leur sujet par excellence. Nous analyserons plus en détail les représentations des harems par les voyageuses du XIXe siècle dans une des sections suivantes consacrée aux images des femmes données par les trois voyageuses.

Suite à cette première œuvre de Lady Montagu, la succession de nombreux récits de voyages en Orient écrits par des femmes, preuve que l'Orient devient une destination très appréciée par les voyageuses du XIXe siècle.

Bien que dans la plupart des cas les femmes arrivent en Orient pour accompagner leurs maris dans leurs voyages professionnels, il y a aussi des femmes qui voyagent dans ces régions pour des raisons plus inattendues. C'est le cas de l'aventurière zurichoise, enthousiaste de Napoléon, Regula Engel. Elle arrive en Égypte en 1798 avec les troupes napoléoniennes dont fait partie aussi son mari mais elle partage tout à fait la vie des hommes de troupe. Elle reste en Égypte et participe à la guerre comme

[37] Montagu-Wortley, Mary, *Letters of the right honourable lady M--y W---y M----e: written during her travels in Europe, Asia and Africa,* London, 1783. [en ligne] p. 19.
[38] Voir Sarga Moussa, *La relation orientale. op. cit.,* p. 179-183.

lieutenant en habits d'homme, jusqu'à la retraite des troupes françaises en juin 1800. Pendant ces quatre années elle se bat en guerre comme soldat et elle devient plusieurs fois mère. Dans son récit, *Memoiren einer Amazone aus Napoleonischer Zeit*, publiées en 1801, elle témoigne, entre autres, des batailles et de l'avancée de troupes napoléoniennes jusqu'en Terre sainte, elle parle de la situation des Suisses dans son époque et de son amitié avec la femme du pacha avec laquelle elle visite une mosquée pendant la prière des femmes. Ce compte rendu est le premier récit de voyage en langue allemande sur l'Orient.

Plus nombreuses sont les femmes qui se rendent en Orient, notamment en Égypte, pour des expéditions archéologiques en accompagnant leurs maris. C'est le cas de la voyageuse britannique Sarah Belzoni qui arrive en Égypte avec le célèbre Giovanni Battista Belzoni. Elle publie ses mémoires de voyage en 1820 sous le titre *Sarah Belzoni's trifling account of the women of Egypt, Nubia and Syria*, en annexe au récit de son mari.[39] En 1826 suit le récit *Mes Souvenirs d'Égypte* de Wolfradine von Minutoli, une voyageuse allemande partie en Orient avec son mari, le général Menu von Minutoli, célèbre pour avoir ramené d'Égypte nombreuses œuvres d'art qui se trouvent aujourd'hui au musée égyptologique de Berlin. Amalia Nizzoli arrive en Égypte avec ses parents et est tout de suite mariée avec un employé de l'ambassade autrichienne, Giuseppe Nizzoli, également archéologue passionné. Le couple reste en Égypte pendant les neuf ans suivants, entre 1819 et 1828. C'est à la même époque que Wolfradine von Minutoli se trouve dans le pays. Cette contemporanéité du séjour des deux voyageuses nous intéressera dans une section suivante, car la lecture croisée de leurs œuvres qui se ressemblent déjà dans le titre, *Memorie sull'Egitto* d'Amalia Nizzoli et *Souvenirs d'Égypte* de Wolfradine von Minutoli, nous a permis de découvrir la présence des relations intertextuelles entre les deux récits.

Une autre femme qui voyage avec son mari et qui s'intéresse à l'archéologie au moins autant que lui, est Jane Dieulafoy. Le couple Dieulafoy voyage en Iran en

[39] Le titre de l'oeuvre de Giovanni Battista Belzoni est: *Narrative of the Operations and Recent Discoveries within the Pyramids, Temples, Tombs, and Excavations, in Egypt and Nubia; and of a Journey to the Coast of the Red Sea, in Search of the Ancient Berenice; and Another to the Oasis of Jupiter Ammon*. By G. Belzoni.

mission archéologique : Jane Dieulafoy publie ses impressions de voyage dans *La Perse, la Chaldée et la Susiane* en 1887.

De nombreuses autres voyageuses arrivent en Orient pour des raisons les plus disparates, c'est le cas de Suzanne Voilquin, qui arrive en Égypte pour y rejoindre les saint-simoniens qui s'y sont établis depuis 1833 à cause de leur exil de France. Elle y reste de 1834 jusqu'à 1836 et y apprend le métier de sage-femme. La publication dans un périodique entre février et novembre 1837 des *Lettres sur l'Egypte* l'aidera, une fois rentrée en France, à financier ses études à la faculté de médecine.

Le voyage de Thérèse von Bacheracht en compagnie de son mari est dû au deuil pour la mort de leur seul enfant. Ils arrivent à Constantinople en 1835, leur long voyage les amenant à travers toute l'Italie jusqu'à Messine, où ils s'embarquent pour Smyrne d'où ils partent pour Constantinople. Le récit de Therese von Bacheracht *Thereses Briefe aus dem Süden*[40] est publié sous forme anonyme en 1841. Ce récit est cité par la voyageuse très populaire à son époque, Ida Hahn-Hahn, qui déclare l'avoir lu et utilisé pour son propre voyage en Orient en 1843. Cette déclaration montre que la présence des relations intertextuelles entre des récits de voyage écrits par des femmes n'est pas rare. Les voyageuses lisent les œuvres des leurs prédécesseurs et s'en servent pour s'en inspirer.

Sophie Lane Poole arrive en Égypte pour y rejoindre son frère, le célèbre orientaliste Edward William Lane, auteur de *Account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians*. Bien conscient qu'il ne pouvait pas décrire les femmes en Égypte et surtout les femmes des harems, ce dernier invite sa sœur à s'occuper de ce sujet. En 1842 paraît ainsi le récit *The Englishwoman en Egypt*[41] de Sophie Lane Poole.

Peu fréquentes sont les descriptions des pays du Maghreb dans cette époque par les voyageuses. Une première voyageuse dans ces pays est Ida Saint-Elme, une aventurière

---

[40] von Bacheracht, Therese, *Thereses Briefe aus dem Süden,* Braunschweig, 1841, disponible en ligne https://books.googleusercontent.com/books/content?req=AKW5QacCITWAaSeEbZQEXiKWkQeZHLheHBBb82UZ5TsqxO60mkjrlgsGySwdkHgInbLt4P_kmiEiUT1CR0g4CjPjDHlKvc7lOb_c0sgcBjqnz07_uRYAfe780y-9HXD-ZOQ-3EJF76Gcgkv_RZZsOYlri2m9BQy0dHMrHsys7_J1TGYFcvlozqKlGkrrASe1tnBCzlq52VzlcOwlFA1VeCMw1lC2za0_2VQkoI4iigQ41VxkL5J-NtyJDkeki49KPWXBr-DNgXsXah1ecYtM2w9uPtphSpsGZg

[41] Lane-Pool, Sophia, *The Englishwoman in Egypt. Letters from Cairo written during a residence there in 1842, 3 &4,* London, Charles Knight & Co., 1844. Disponible en ligne, https://books.google.fr/books?id=PDcPAAAAYAAJ&printsec=frontcover&dq=Sophia+Lane+Poole+An+english&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwju-vSBsoDaAhXMCMAKHZEVA60Q6AEIKDAA#v=onepage&q=Sophia%20Lane%20Poole%20An%20english&f=false

surnommée « la Contemporaine » qui part pour l'Orient en 1829. Après avoir visité l'Égypte, cette dernière arrive en novembre 1830 à Alger, conquise par la France quatre mois plus tôt[42]. Son récit, *La Contemporaine en Égypte*, publié en 1831, consacre deux chapitres à son séjour à Alger.

Friederike London, la femme d'un missionnaire qui s'établi à Tunis, publie en 1845 *Die Berberei. Eine Darstellung der religiösen und bürgerlichen Sitten und Gebräuche der Bewohner Nordafrikas*[43]. Elle y recueille ses propres observations pendant son séjour en Tunisie mais aussi des extraits de récits d'autres voyageurs, surtout anglais. Nombreuses sont, en effet, les voyageuses britanniques qui se rendent au Maghreb, considéré par les Anglais comme un lieu de villégiature dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Le voyage est, pour les femmes originaires de Grande-Bretagne, un vrai style de vie à cette époque et c'est surtout l'Inde colonisée par l'Angleterre qui les attire. L'Afrique représente toutefois, comme le fait remarquer Rebecca Rogers[44], leur destination de voyage préféré par rapport à l'Inde, car elle est plus proche et, en outre, étant sous la juridiction française, dispense les voyageuses de se considérer obligées « de transformer les mœurs ou d'intervenir dans l'éducation ou dans les soins de santé comme en terrain colonial »[45]. De plus, comme le remarque Rebecca Rogers, les voyageuses anglaises considèrent les colonies françaises avec un sens de supériorité, face à la colonisation britannique de l'Inde.

Marie Espérance von Schwartz, polyglotte d'origine allemande, connue pour sa vie aventureuse, son engagement social montré pendant son séjour sur l'île de Crète et pour avoir traduit en allemand les *Mémoires* de Giuseppe Garibaldi, avec lequel elle était liée d'amitié, voyage au Maghreb avec son mari avant leur divorce. Dans sa description de

---

[42] Voir Laurent, Franck, *Le voyage en Algérie,* Paris, Laffont, 2008, p. 5-31.

[43] London, Friederike, *Die Berberei. Eine Darstellung der religiösen und bürgerlichen sitten und Gebräuche der Bewohner Nordafrikas,* Frankfurt am Main, 1845, disponible en ligne, https://books.google.fr/books?id=iyJXAAAAcAAJ&pg=PP13&dq=Friederike+London+Die+Berberei&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwi7hrSlsYDaAhUoK8AKHV6gB7gQ6AEIODAC#v=onepage&q=Friederike%20London%20Die%20Berberei&f=false

[44] Rogers, Rebecca, «Décrypter le regard National: voyageuses anglaises et françaises en Algérie au XIXe siècle», *dans* Nicolas, Bourgunat, *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècles),* Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, p. 95.

[45] *Ibid.,* p. 91.

la Tunisie et de l'Algérie coloniale, *Blätter eines africanischen Reisetagbuches einer Dame*[46] elle se dit favorable au colonialisme bien qu'il ait détruit le « véritable Orient ».

Intéressantes pour leur variété sont les descriptions des femmes qui arrivent au Maghreb avec leurs époux qui sont employés par le gouvernement colonial, dont Anne-Caroline Voisins d'Ambre[47] qui vit en Algérie pendant vingt-six ans avec son mari, fonctionnaire français. Dans *Excursions d'une française dans la régence de Tunis* de 1884, elle raconte cette époque de sa vie en Algérie. Pauline de Noirfontaine[48] vit en Algérie pendant trois années qu'elle perçoit comme une période de réclusion. Dans ses lettres réunies dans l'œuvre *Algérie. Un regard écrit*, elle décrit les intérieurs et des scènes de vie des Algériens.

L'œuvre de Hubertine Auclert qui arrive en Algérie en 1888 et y passe quatre ans, est politiquement engagée. En 1900 elle publie *Les femmes arabes en Algérie*[49]. Elle y critique la colonisation et s'engage pour l'amélioration de la vie de femmes autochtones ; elle se prononce contre le mariage prématuré et la polygamie, et déplore le fait que ces usages ne soient pas abolis par le législateur français, omission qu'elle met en relation avec le fait que les femmes françaises présentes sur le territoire n'ont pas le droit de voter et de légiférer.

Ida Pfeiffer fait partie des voyageuses solitaires, catégorie dont fait également partie une autre voyageuse autrichienne de l'époque, la religieuse Maria Schuber qui en 1848 entreprend un pèlerinage en Terre sainte à pied. Elle déclare avoir lu au moins une dizaine de récits de voyage en Orient parmi lesquels elle cite aussi celui d'Ida Pfeiffer. Son récit est mentionné par Ulrike Stamm comme étant écarté des qualités orientalistes[50].

Célèbre femme de lettres et patriote italienne originaire de Milan, Cristina di Belgiojoso participe aux insurrections contre l'Autriche pour l'unité et l'indépendance

---

[46] Von Schwartz, Maria Espérance, *Blätter eines africanischen Reisetagbuches einer Dame,* Braunschweig, 1849.

[47] Voir Isabelle Ernot, « Voyageuses occidentales et impérialisme : l'Orient à la croisée des représentations (XIXe siècle) », *Genre & Histoire* [En ligne], 8 | Printemps 2011, mis en ligne le 21 novembre 2011, consulté le 24 novembre 2017. URL : http://genrehistoire.revues.org/1272

[48] *Ibid.*

[49] Auclert, Hubertine, *Les femmes arabes en Algérie,* Paris, Societé d'éditions littéraires, 1900, consultable en ligne: http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5461656c.texteImage

[50] Stamm, Ulrike, *Der Orient der Frauen,* Köln, Weimar, Wien, Böhlau 2010, p. 231et suivantes.

de l'Italie. Déçue par les défaites des patriotes italiens, elle se rend en Orient, en Asie Mineure, où elle crée une ferme dans la vallée de Ciaq Maq Ouglù. En 1852, elle part en voyage vers Jérusalem et en 1855, elle publie son récit en langue française, *Asie Mineure et Syrie. Souvenirs de Voyage.*

La comtesse Ida Hahn-Hahn, est une écrivaine déjà très appréciée lors de la publication des ses *Orientalische Briefe* (Lettres Orientales). Elle est une voyageuse infatigable et aimant le luxe et visite l'Égypte entre 1843 et 1844 avec son compagnon de voyage, le Baron Bystram, compagnie qui suscite le scandale, la comtesse étant divorcée.

En 1847, la comtesse de Gasparin débarque à Alexandrie avec son mari Agénor de Gasparin. Le couple d'écrivains, profondément religieux, part en pèlerinage en Terre sainte pour deux ans. Le *Journal d'un voyage au Levant* par la comtesse Gasparin est publié en 1848 sous forme anonyme[51] pour ne pas heurter la sensibilité de l'époque qui ne tolère pas que les femmes publient des œuvres autobiographiques.

La voyageuse, femme de lettres, féministe et journaliste Olympe Audouard[52] décide soudainement avec son père de partir pour Constantinople. Elle publie ses relations de voyage en Orient *Les mystères du Sérail et des Harems turcs* en 1863, et *L'Orient et ses peuplades* en 1867.

Une autre voyageuse, Carla Serena, originaire d'Anvers mais qui pour avoir grandi et vécu en Italie se déclare italienne, voyage en Orient pour seconder sa passion pour le journalisme. Forte de son voyage en Perse entre 1877 et 1878, elle publie son récit écrit en français, *Hommes et choses en Perse*. Une bonne partie de ce récit de voyage est,

---

[51] Voir Sarga Moussa. *L'Égypte en groupe, en couple ou en solitaire. Trois modalités du voyage au féminin au XIXe siècle (Suzanne Voilquin, Valérie de Gasparin et Lucie Duff-Gordon).* Voyageuses européennes au XIXe siècle. Identités, genres, codes, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2012, p. 241-255.
L'anonymat de cette publication est "relatif" car, bien que le nom de l'auteur n'apparait pas, sous le titre on lit « par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien* ». La thèse de Sarga Moussa est que l'auteur peut publier sous son nom une œuvre morale mais pas un récit de voyage en tant qu'œuvre autobiographique, car à l'époque une dame mariée n'avait pas le droit de s'exposer de cette façon. Cette même question détermine aussi le choix d'Ida Pfeiffer de publier son premier récit de voyage anonymement et constitue une des caractéristiques partagées par nombreuses voyageuses écrivaines de l'époque.

[52] Voir Isabelle Ernot, « Voyageuses occidentales et impérialisme : l'Orient à la croisée des représentations (XIXe siècle) », *op. cit.*

comme le souligne Anna Vanzan[53], le résultat d'emprunts d'œuvres précédents sur l'Orient, qui étaient déjà nombreuses à l'époque de Carla Serena. De son côté, Anna Vanzan remarque la présence d'une attitude orientaliste très prononcé qui va d'une « veine orientaliste, dans l'acception négative d'Edward Saïd »[54] au plus « rustre orientalisme sexiste »[55].

En effet, c'est avec le colonialisme que l'esprit de voyageuses en Orient change. Leur regard est inévitablement confronté à l'action coloniale, à la généralisation réductrice de l'Orient, de sa culture et de ses habitants. C'est dans ce contexte historique que se situe l'œuvre d'Isabelle Eberhardt qui, en tant que voyageuse « tardive[56] » développe une nouvelle façon de décrire l'Orient qui n'est plus ancrée à une image négative mais qui réagit aux injustices causées par l'occupation coloniale.

Les voyageuses en Orient du XIXe siècle sont nombreuses et différentes sont les raisons qui les amènent à voyager dans ces régions. À la suite d'un mari employé d'ambassades ou d'intérêts plus aventureux, participant aux entreprises archéologiques, aventurières solitaires ou pèlerines qui visitent les lieux saints, elles posent un regard individuel sur l'Orient et les personnes qui le peuplent et en donnent les représentations les plus disparates.

---

[53] Vanzan, Anna, «Viaggiatrici italiane e Orientalismi diversi: le donne dell'Islam attraverso gli occhi di Amalia Nizzoli e Carla Serena» *dans,* f. Frediani/R. Ricorda/L. Rossi (dir.) *Spazi, segni, parole*, Milano, Franco Angeli, 2012, pp. 65-80.
[54] *Ibid*., p.77.
[55] *Ibid*., p.79.
[56] L'expression est d'Ali Behdad dans son livre *Belated travelers*. Voir Behdad, Ali, *Belated Travelers,* Durham and London, Duke University Press, 1994.

1. 1. 2. La litterature viatique feminine : un genre a part ?

Quand les femmes partent en voyage, les raisons, les conditions et les caractéristiques de leurs déplacements diffèrent de ceux des hommes et prennent des tournures spécifiques. Cette même spécificité se déploie-t-elle aussi quand les femmes commencent à mettre par écrit les expériences qu'elles ont vécues en voyage ?

Cette question a un caractère fallacieux car elle pourrait amener à rechercher une définition de l'écriture féminine qui, avec la subsomption d'œuvres hétérogènes sous un si vaste dénominateur commun, risque d'effacer toutes les spécificités et les individualités. De plus une idée de littérature féminine a été utilisée au XIXe siècle par les hommes écrivains pour décrire une littérature qui, pour ses différences, a été considérée comme moins structurée et moins professionnelle : bref comme inférieure à celle produite par les hommes. Depuis les années 1970, l'idée d'une littérature féminine est, en revanche, utilisée par des théoriciennes féministes comme Luce Irigaray, Hélène Cixous et Julia Kristeva pour affirmer une différence positive, une spécificité féminine qu'il faut s'approprier en tant que femme et tourner à son avantage pour renverser un ordre symbolique d'une société qui s'est servie d'une idée de différence pour infériorisier les femmes. Dans l'analyse des textes littéraires et des récits de voyage, les pratiques consistant à se fixer sur la différence et sur la spécificité féminine perçues soit comme négatives, comme c'était le cas dans le passé, soit comme positives, ont l'effet nuisible ainsi décrit par Christine Planté :

> En regroupant les femmes écrivains dans une unité-identité, elles les réduisent à leur plus petit dénominateur commun – le *féminin*, donné soit comme une détermination biologique, soit comme une construction historico-sociale-, et les nient comme individus, comme écrivains à part entière et comme sujet.[57]

D'une façon analogue à ce qui se produit dans l'orientalisme, le regroupement des individus et de leurs productions culturelles dans une seule catégorie qui en souligne une présumée « différence » d'une culture considérée comme « officielle », efface les

[57] Planté, Christine, *La Pétite soeur de Balzac. Essai sur la femme auteur,* Lyon, Presse Universitaire de Lyon, 2015, p. 18.

différences et les particularités et empêche d'analyser et d'apprécier tous les aspects qui ne se subsument pas sous les termes de cette catégorie.

Le risque de niveler les femmes et leurs œuvres sous le titre du féminin et d'effacer ainsi leur individualité, ne doit pourtant pas freiner dans l'intention d'analyser les stratégies qu'elles ont mises en place au XIXe siècle, à la naissance d'une littérature viatique féminine, pour développer et faire entendre leur voix afin de se libérer des jugements qui pesaient sur elles et sur leurs productions littéraires. Ces stratégies ont permis de ne plus considérer le voyage et ses représentations comme activités dont les femmes sont naturellement exclues, et elles ont aussi permis aux femmes de se montrer au public en tant qu'individus avec des exigences, des intérêts, des goûts et des jugements personnels. Des auteurs comme Christine Planté, Irmgard Scheitler, Natasha Ueckmann, Bénédicte Monicat, Friedrich Wolfzettel et Sarga Moussa[58] ont suivi cette approche et ont analysé les caractéristiques de l'écriture de voyage des femmes pour montrer comment l'idéologie des différences sexuelles a influé sur leur production textuelle.

Dans notre analyse nous considérons donc les œuvres d'Amalia Nizzoli, d'Ida Pfeiffer et d'Isabelle Eberhardt comme faisant part d'une écriture viatique féminine du XIXe siècle qui a développé ses propres stratégies et caractéristiques pour pouvoir émerger et s'affirmer dans un domaine éminemment masculin. Après le changement de conditions des femmes voyageuses et écrivaines des récits de voyage, quelques-unes des formes spécifiques développées dans le genre viatique féminin disparaissent. C'est le cas, comme nous le verrons dans la section suivante, des stratégies de modestie qui, une fois que le fait de publier des récits de voyage devient un droit acquis pour les voyageuses, n'ont plus de raison d'être. Ainsi, quelques aspects que nous observons dans les œuvres d'Amalia Nizzoli et d'Ida Pfeiffer ne sont plus présents dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt.

---

[58] Sarga Moussa, *La Relation Orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*, Paris, Klincksieck, 1995, Natasha Ueckmann, *Frauen und Orientalismus : Reisetexte französischsprachiger Autorinnen des 19. und 20. Jahrhunderts.* Stuttgart und Weimar, 2001. Scheitler, Irmgard, *Gattung und Geschlecht,* Tübingen, Niemeyer, 1999.

1. 2. L'émergence d'une littérature viatique féminine au XIXe siècle

L'émergence d'une littérature viatique féminine au XIXe siècle n'est pas seulement liée au développement des moyens de transport et d'un réseau pour accueillir les voyageurs, lesquels permettent dorénavant aussi aux femmes de finalement voyager sans courir trop de risques. Ces deux droits, loin d'être tout simplement donnés aux femmes, ont dû auparavant être conquis, car concernant les moyens de transport, ils leur sont déconseillés sous le prétexte qu'ils nuisent à la santé des organes féminins ; de plus, concernant l'accueil, les femmes seules, surtout si étrangères, n'ont pas la vie vraiment facile : en effet, comme en témoigne l'opuscule du 1835 de la voyageuse française Flora Tristan, *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*[59], elles sont souvent victimes de comportements xénophobes et misogynes.

> Pour peindre un tableau fidèle de toutes les souffrances auxquelles est en butte la femme seule et étrangère, nous croyons devoir commencer par la représenter dans une de ces grandes et populeuses capitales, centres de civilisation; et Paris nous fournira plus de matière qu'il n'en faudrait pour glacer le sang dans les veines de toutes les personnes qui ont reçu de la nature la faculté de comprendre le malheur d'une position pénible[60].

Une fois que les femmes réussissent à voyager, il s'agit de bien choisir la destination de voyage pour ne pas heurter la sensibilité d'une société qui voit la place des femmes entre les murs « protecteurs » d'une maison. Ainsi les voyageuses qui partent en solitaire comme Ida Pfeiffer et Fanny Lewald (1811-1889), écrivain féministe d'origine allemande, choisissent des destinations justifiables comme le pèlerinage en Terre sainte comme première destination, et le voyage en Italie en 1847, également capitale du culte chrétien, comme seconde destination. Comme nous l'avons remarqué dans notre bref récapitulatif sur les femmes en voyage, le pèlerinage constitue une motivation importante pour les voyageuses, et c'est en partie dû à leur aspiration de fortifier et

---

[59] Voir Haubert Maxime. Flora Tristan, *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*. In: *Tiers-Monde*, tome 31, n°121, 1990. Égypte : années 80. Éléments pour un bilan de l' « ouverture », sous la direction de Mahmoud Abdel-Fadil et Alain Roussillon. p. 232-233.

[60] Tristan, Flora, *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*, ed. par Denys Cuche, Paris, l'Harmattan, 1988, p. 57.

d'approfondir leur foi, mais c'est aussi dû au fait que seuls les pèlerinages représentent des voyages tolérés et justifiés pour des motivations religieuses pour les femmes, qui peuvent même partir et voyager en solitaire, si elles le désirent, sans être sanctionnées. Des autres destinations prisées par les femmes du XIXe siècle sont les localités balnéaires et les régions aux températures douces du Sud, parmi lesquelles figure l'Italie. Ici, l'intérêt pour les conditions climatiques s'enrichit avec l'intérêt pour la richesse des témoignages artistiques du passé, qui est le motif du voyage en Italie de Fanny Lewald. La Suisse, en tant qu'étape vers l'Italie des voyageuses allemandes, est une destination souvent décrite pour ses paysages qui dans l'époque du romantisme, génèrent un fort intérêt chez les voyageurs. Il s'agit alors de destinations très classiques choisies par les voyageuses, tandis que les voyages de découverte sont d'apanage masculin. Seule Ida Pfeiffer, une fois acquise une certaine notoriété, s'aventure dans des régions de la terre peu connues, en s'attirant toutefois la critique de ses détracteurs.

Les genres littéraires auxquels les voyageuses confient leurs observations pendant leurs déplacements sont aussi, dans un premier temps, le fruit d'un choix induit par l'attente de discrétion de la société vis-à-vis des femmes. Ainsi, les voyageuses mettent par écrit leurs expériences sous la forme de lettres ou de journaux intimes. Les choix des titres[61] des œuvres viatiques des femmes qui renvoient à des genres littéraires privés et personnels comme *lettres, journaux, mémoires, souvenir, remarques,* relèvent d'un point commun : au contraire des titres qui déclarent la destination du voyage, comme le nom d'une ville ou d'une région, ces titres révèlent d'une intention subjective de l'auteur du récit. De plus, la référence dans le titre à un genre littéraire privé, renforce l'impression que ces récits de voyage ne sont pas conçus pour la publication mais rendus publics sur demande des amis et des familiers.

Le développement d'une littérature de voyage des femmes est lié à la naissance d'une nouvelle typologie de littérature viatique qui se réalise à la fin du XVIIIe siècle. C'est à cette époque que la littérature de voyage savante se sépare d'une littérature de voyage subjective. Dans les pays de langue allemande ce développement est introduit par de voyageurs comme Georg Forster qui, avec son *Reise um die Welt* (*Voyage autour*

[61] Sur les titres choisis par les voyageuses pour leurs ouvrages, voir Scheitler, Irmgard. *Gattung und Geschlecht*. Tübingen: Niemeyer, 1999.

du monde), publié en 1778, réalise un compte rendu du deuxième voyage autour du monde de James Cook auquel il participe. La particularité de ce récit de voyage est que, pour la première fois, des informations scientifiques sont intercalées avec des descriptions philosophiques et personnelles. Sarga Moussa utilise l'expression de « glissement vers l'autobiographique[62] » pour définir une évolution qu'on doit surtout à des écrivains voyageurs comme Laurence Sterne qui en 1768 publie *A Sentimental Journey through France and Italy* (*Voyage sentimental à travers la France et l'Italie)* et René de Chateaubriand qui en 1811 publie son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Ces deux auteurs renoncent à une exposition des connaissances objectives, caractérisant le récit de voyage du siècle des Lumières, pour une représentation des sentiments et des impressions subjectives.

> Avec celui qui se veut à la fois le père du romantisme et des générations futures de voyageurs en Orient s'ouvre la carrière du je-voyageur moderne, celui dont la fascination pour les pays étrangers va de pair avec la recherche de sa propre identité[63].

Pourtant, alors que pour les hommes le « glissement vers l'autobiographique » dans les récits de voyage permet, comme le fait remarquer Jean-Claude Roland Le Huenen, de se servir du « double alibi » de choisir des destinations que ne sont pas inédites, dans une époque où les grandes découvertes ont déjà été faites, et de « parler ouvertement de soi alors que l'on prétend illustrer autre chose[64] », pour les femmes qui souvent ne disposent pas d'une formation nécessaire pour rédiger des écrits scientifiques, cette narration subjective est une condition qui leur permet d'écrire leurs expériences et de les publier sans craindre un possible reproche d'être trop ambitieuses et de vouloir rivaliser en savoir avec les hommes.

---

[62] L'expression est de Sarga Moussa, voir Sarga Moussa, *La Relation Orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*, Paris, Klincksieck, 1995.

[63] Sarga Moussa, *La Relation Orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 31. Planté, Christine, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur,* Lyon, Presse Universitaire de Lyon, 2015. Stamm, Ulrike, *Der Orient der Frauen,* Köln, Weimar, Wien, Böhlau 2010.

[64] Le Huenen, Roland, *dans* Frank Estelmann, Sarga Moussa & Friedrich Wolfzettel (dir.), *Voyageuses européennes au XIXe siècle*, *Identités, genres, codes,* Paris, Presses universitaires Paris Sorbonne, 2012, p. 37-38.

1. 2. 1. STRATEGIES DE LEGITIMATION DANS LES RECITS DES VOYAGEUSES

La publication d'un récit de voyage, malgré cette tournure vers l'autobiographie du genre, reste toutefois encore problématique pour les voyageuses, car cette même subjectivité, ce parler de soi, est un obstacle pour des femmes qui vivent dans une société qui leur impose la modestie et la discrétion et ainsi rejette la forme de visibilité qui est donnée par la publication d'un ouvrage à caractère subjectif et personnel. À cette époque, les femmes qui décident d'écrire et de publier des récits de voyage et des œuvres littéraires sont traitées de bas-bleus, et exclues de la société en tant que femmes, comme le souligne cette remarque très éloquente de l'institutrice au Palais Royal et écrivain Madame de Genlis (1746-1830) sur le traitement des femmes auteurs :

> J'ai lu dans un journal cette étrange sentence contre les femmes auteurs : qu'elles ne méritent aucun égard, parce qu'en devenant auteurs elles abjurent leur sexe et renoncent à tous leurs droits, etc. […] Quoi ! Madame de la Fayette, Mme de Lambert, Mme de Graffigny, ces femmes charmantes, d'une conduite irréprochable, d'un talent si distingué, *abjurèrent leur sexe* en devenant auteurs, et ne *méritèrent plus d'égards* ![65]

Christine Planté attire l'attention sur le fait qu'être auteur d'un livre est aussi être auteur de soi-même, et c'est précisément ce que l'époque n'accepte pas, car elle reconnaît la femme seulement en tant que personne totalement dévouée aux autres, à son mari et à ses enfants.

La difficulté rencontrée par les femmes écrivains de trouver leur place dans la société est illustrée aussi par Stéphane Michaud dans son article paru dans l'*Histoire des femmes en Occident* éditée par G. Fraisse et M. Perrot[66]. S. Michaud cite trois exemples célèbres : Madame de Staël, laquelle, malgré son succès et sa notoriété exclame que la « femme de lettre traîne sa malheureuse existence comme le Paria de l'Inde[67] » ;

---

[65] S.-F. de Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature française*, p. 31, cité de Planté Christine, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur,* Lyon, Presse Universitaire de Lyon, 2015, p. 224.
[66] Michaud, Stéphane, " Représentations artistiques et littéraires" *dans* Geneviève Fraisse, Michelle Perrot, *Histoire des Femmes en Occident Iv. Le XIXe siècle,* Roma-Bari, Laterza, 1991, ed. française Paris, Plon, 1992, ed. utilisé, Paris, 2002, p. 147-173.
[67] Michaud, Stéphane, " Représentations artistiques et littéraires", *op. cit.,* p. 164

l'Allemande Rahel Varnhagen qui à l'époque de la Restauration, renonce à publier sa correspondance pour ne pas se plier aux règles imposées par une société misogyne ; ou encore Bettina Brentano qui, quand elle commence à publier autour de 1835, reçoit des reproches de son frère Armin von Brentano, pour s'être livrée au public et avoir ainsi blessé la pudeur.

Pour les femmes qui désirent publier un récit de voyage à caractère autobiographique, la question de la pudeur est encore plus délicate car dans la description de leur quotidienneté de voyageuses, elles risquent de se montrer et de se dévoiler plus profondément dans des situations intimes. Elles mettent alors en place des stratégies pour éviter d'être blâmées et sanctionnées pour leur activité qui comporte cette double infraction aux règles sociales, de voyager et de se montrer en tant que individus en publiant un récit.

Ces stratégies se trouvent surtout dans les introductions aux récits où les classiques formules de *captatio benevolentiae* des voyageurs sont transformées par les voyageuses. Comme l'écrit Natascha Ueckman :

> Au début de nombreux récits de voyage, on tombe sur des justifications multiples et sur une tendance à douter de soi ; il y a peu de récits de voyage sans préface légitimant l'acte du voyage en même temps que l'acte de publication. […] La légitimation devient un aspect caractérisant le genre du récit de voyage au féminin.[68]

Une de ces formules est la déclaration de ne pas avoir écrit pour la publication, mais d'avoir cédé aux insistances des amis et des parents qui ont poussé pour une publication de l'œuvre. Ce *topos*, comme le fait remarquer Irmgard Scheitler est présent comme une figure de rhétorique aussi dans les œuvres des voyageurs. En effet, dans l'œuvre de F. R. de Chateaubriand, nous lisons

[68] Natascha Ueckman "*Voyage en couple et deguisement masculin: Jeane Dieulafoy"*, in Estelman/Moussa/Wofzettel, *Voyageuses européennes au XIXe siécle*, Paris, PUPS, 2012, p. 91.

> Au reste c'est l'homme, beaucoup plus que l'auteur que l'on verra partout ; je parle éternellement de moi, et j'en parlais en sûreté puisque je ne comptais point publier ces mémoires[69].

Dans les récits de voyage des femmes, cette formule a pourtant une fonction plus importante : de donner une légitimité à leur publication, en justifiant le fait qu'elle est en rupture avec la règle de la réticence et de la pudeur qu'impose aux femmes de ne pas se montrer en public. Il ne s'agit alors pas seulement comme dans le cas de F. R. de Chateaubriand de justifier la subjectivité de l'œuvre.

Dans le développement de l'œuvre d'Ida Pfeiffer le fait de se montrer réticente est évident non seulement dans ses explications dans l'avant-propos de son premier récit de voyage qui dans le deuxième n'est plus nécessaire, mais aussi dans la forme choisie dans ses récits. Patricia Howe[70] montre que dans l'œuvre d'Ida Pfeiffer on peut remarquer un changement progressif de style d'une initiale subjectivité qui s'exprime presque dans le ton d'un journal intime vers un ton à l'accent plus professionnel dans ses récits suivants où aux descriptions s'ajoutent des informations utiles, qui ressemblent à celles des manuels de voyage, à titre de renseignements pour ces lecteurs qui veulent parcourir les mêmes itinéraires qu'elle.

Un autre caractère qui distingue les œuvres viatiques des voyageuses de l'époque est leur focalisation sur des domaines réservés aux femmes[71] comme les espaces domestiques, les autres femmes, la morale, l'éducation. Par là s'explique la curiosité des voyageuses en Orient pour les harems, un sujet presque toujours présent dans leurs récits qui les légitime en tant que voyageuses et en tant qu'écrivaines. Il s'agit non seulement de l'aire domestique où on aime les voir, mais aussi d'un sujet exclusif car les hommes n'ont pas accès aux endroits réservés aux femmes. Ainsi une autre légitimation possible pour les récits de voyage des femmes est leur faculté de corriger les descriptions préalables des hommes, qui se basent sur des fabulations et sur des

---

[69] Chateuabriand, François-René, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Flammarion, Paris 1968, p. 41-42. Cité de Frediani, Federica, *Uscire. La scrittura di viaggio al femminile: dai paradigmi mitici alle immagini orientaliste,* Reggio Emilia, Diabasis, 2007. p.78.

[70] Howe, Patricia, «*"Das Beste sind Reisebeschreibungen". Reisende Frauen um die Mitte des neunzehnten Jahrhunderts und ihre Texte.*» dans Anne Fuchs, Theo Harden, *Reisen im Diskurs. Modelle der literarischen Fremderfahung von den Pilgerberichten bis zur Postmoderne.* Tagungsakt des internationalen Symposions zur Reiseliteratur. University College Dublin, 1994. Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 1995, p. 315.

[71] Voir Sarga Moussa, Cfr. Sarga Moussa, *La relation orientale. op. cit.*

images tirées des *Mille et une Nuits* qui circulent en Europe depuis la première traduction par Antoine Galland entre 1704 et 1707. L'accès exclusif des femmes aux harems, conduit des orientalistes célèbres comme Giovanni Battista Belzoni et Edward William Lane à confier à des femmes, à son épouse, Sarah Belzoni, pour le premier, et à sa sœur, Sophie Lane Poole pour le second, la composition des chapitres relatifs aux femmes des harems.

La spécificité de l'écriture de voyage féminine au XIXe siècle s'exprime aussi dans le choix fréquent de publier leurs récits sous un pseudonyme ou anonyme ou encore sous le nom du mari[72] comme le font Ida Pfeiffer et la comtesse de Gasparin, pour préserver, non seulement elles-mêmes, mais aussi leurs maris et leurs familles de la médisance.

Une autre stratégie des voyageuses, souvent adoptée pour se préserver des critiques trop acharnées, est de s'adresser dans l'avant-propos de l'œuvre à des autres femmes, un public considéré peut-être comme moins exigeant que des hommes. Cette stratégie a une tournure intéressante dans l'œuvre d'Amalia Nizzoli, car elle se croise avec une autre stratégie de l'auteur, comme nous le verrons dans le paragraphe suivant. Dédier son œuvre à un public restreint équivaut à en minimiser l'importance, ce qui est réalisé par d'autres voyageuses qui déclarent que leurs propres mémoires sont des « causeries de femmes sur des sujets de moindre importance[73] » et que l'œuvre est sans prétention, comme le remarque Irmgard Scheitler dans les ouvres de plusieurs voyageuses allemandes comme Johanna Schopenhauer, Maria Belli, Thérèse von Bacheracht et Ida Pfeiffer. Irmgard Scheitler remarque que cette tendance à insérer des formules de modestie dans les récits de voyage semble être une spécificité allemande qu'on trouve rarement dans les œuvres des voyageuses anglaises et françaises. Irmgard Scheitler fait référence particulièrement aux œuvres de Madame du Boccage *Relation du voyage d'Espagne* et de Mary Morgan *A tour to Milford Haeven* (1795)[74]. Pour ce qui concerne

[72] Therese Marie Huber au début du siècle, publie ses écrits sous le nom de Ludwig Ferdinand Huber, son mari, car elle était de l'avis que ni le fait de se montrer au public ni l'activité rémunérée n'étaient convenables à une femme. Voir Scheitler, Irmgard, *Gattung und Geschlecht, op. cit.,* p. 293.
[73] Voir Scheitler, Irmgard, *Gattung und Geschlecht. op. cit.* p. 132.
[74] *Ibid.* p. 125-126.

l'Italie dans l'œuvre d'Amalia Nizzoli, nous observons la présence de ces genres de formules.

1. 2. 2. FIGURES DE RETICENCE ET D'AUTOJUSTIFICATION DANS LES ŒUVRES D'IDA PFEIFFER, D'AMALIA NIZZOLI ET D'ISABELLE EBERHARDT

Les formes particulières de *captatio benevolentiae* observées dans les récits de voyages des femmes sont présentes dans les œuvres d'Amalia Nizzoli et d'Ida Pfeiffer, mais elles le sont moins dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt.

La réticence lors de la publication de son œuvre est perceptible dans la conclusion des *Memorie sull'Egitto* d'Amalia Nizzoli. L'impression qu'elle donne de vouloir se justifier pour la publication de son récit est très nette lorsqu'elle s'adresse à ses *benevoli lettori/bienveillants lecteurs,* auxquels elle déclare qu'elle n'aurait jamais osé accepter *le sévère jugement du public*[75] si elle n'avait pas été encouragée par des hommes cultivés[76]. En écrivant ses journaux intimes, son but, déclare-t-elle, est d'évoquer toutes les impressions reçues pendant son séjour en Orient, pour, plus tard, en faire don à sa fille comme un témoignage. Elle prie donc ses *benevoli lettori* de ne pas comparer ce journal intime aux nombreuses œuvres sur l'Égypte réalisées à cette époque par des « hommes de grand talent ». Elle déclare que son journal intime est adapté à un public italien restreint et essentiellement féminin pour :

> […] Faire connaître, comme femme italienne à mes concitoyennes, les us et coutumes que j'ai observés, les anecdotes et aventures soit méconnues soit considérablement déformées .[77]

Cette restriction de son public idéal aux seules femmes italiennes est une déclaration d'humilité qu'elle conforte avec la déclaration que son œuvre n'a pas la rigueur d'un

---

[75] « Né contuttociò avrei ardito affrontare il severo giudizio del Pubblico, se non veniva animata da uomini colti ed imparziali cui diedi a leggere le note raccolte nei miei viaggi », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem*, *scritte durante il suo soggiorno in quel Paese (1819-1828)*, Milano, Tipografia e Libreria Pirrotta & C. 1841. p. XV.

[76] Probablement elle pensa à Francesco Cusani, l'éditeur de son oeuvre.

[77] « … se alfine mi arresi alle ripetute insinuazioni di dare alla luce queste Memorie, non fu che colla mira di far conoscere, come dona italiana, alle mie concittadine i costumi e le usanze da me esaminati, anedotti ed avventure o non troppo noti, o grandemente travisati», Amalia Sola Nizzoli, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem*, *op. cit.,* p. XVII.

traité scientifique sur l'Égypte. Il faut ici rappeler que son œuvre est publiée à une époque dite de « redécouverte » de l'Égypte après que Jean-François Champollion en 1821 a déchiffré les hiéroglyphes. Cette découverte a permis de faire renaître l'intérêt et les études sur l'Égypte par de nombreux experts. Certains d'entre eux sont présentés à Amalia Nizzoli puisque son mari est un employé de l'ambassade d'Autriche en Égypte et aussi un archéologue passionné. En effet, elle publie dans ses *Memorie* une lettre qu'un de ces experts lui a adressée, le célèbre naturaliste Giovanni Battista Brocchi, auteur d'un *Giornale delle osservazioni fatte ne' viaggi in Egitto, nella Siria e nella Nubia*[78]*(«* Journal des observations faites pendant les voyages en Égypte, en Syrie et en Nubie »). Mais ce fait explique seulement en partie le souhait de l'auteur des *Memorie* de restreindre son public aux femmes italiennes. Elle écrit en italien à une époque où le français est la langue d'une élite intellectuelle. Cristina Trivulzio Belgiojoso, bien que patriote italienne, rédige ses récits de voyage en Orient *Asie Mineure et Syrie* (1858) et *Scènes de la vie Turque (1858)* en français, Wolfradine von Minutoli, une voyageuse allemande rédige aussi son récit de voyage *Mes Souvenirs d'Égypte* en français. Il est donc raisonnable de penser qu'Amalia Nizzoli ait choisi de mentionner comme public les femmes italiennes, car son récit, écrit en italien, est une exception et il ne peut pas être lu, comme les œuvres en français dans toute l'Europe. La dédicace d'Amalia Nizzoli aux femmes italiennes peut être lue comme une double manifestation de modestie, pour une raison linguistique qui en réalité constitue la spécificité et l'intérêt de son livre, et pour le fait que le contenu de son œuvre, ne peut pas rivaliser avec les œuvres érudites sur l'Égypte.

L'éditeur Francesco Cusani, qui publie les *Memorie d'Egitto* d'Amalia Nizzoli écrit une introduction dans laquelle il indique aux lecteurs l'importance de l'œuvre de son amie. Contrairement à ce qu'elle-même déclare, Francesco Cusani remarque que ce récit est d'un « genre tout à fait nouveau parmi les nombreux livres qui traitaient des questions sur l'Égypte[79] ». Le caractère nouveau pour l'éditeur réside dans le fait que

[78] Brocchi, Giovanni Battista, 1772-1825, fut un important minéralogiste, géologue, paléontologue, botaniste et zoologue. Il fut envoyé en Haute Égypte par le vice-roi égyptien Méhémet-Ali pour rechercher des anciennes mines pharaoniques connues à l'époque. Il écrivit le *Giornale delle osservazioni fatte ne' viaggi in Egitto, nella Siria e nella Nubia,* Roberti Editore, Bassano 1841-1843.
[79] Cusani, Francesco, Introduzione, VII, *dans* Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto*, *op. cit.*

l'auteur des *Memorie* est une femme. Seule une femme, a accès à des lieux très discrets exclusivement réservés aux femmes en Orient, c'est-à-dire les harems et les bains. De plus, Amalia Nizzoli, ajoute l'éditeur, parle arabe et peut donc aisément s'entretenir avec les femmes qu'elle rencontre. Ces entretiens, selon l'auteur de l'introduction, permettent à la voyageuse de donner une image plus fidèle de la vie des femmes par rapport aux nombreuses descriptions données par des hommes qui n'ont pas accès aux harems. Le point de vue féminin est ainsi valorisé dans cette introduction.

On peut remarquer que, contrairement à la présentation de l'œuvre par Francesco Cusani, particulièrement ciblée sur les femmes et malgré le titre *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem/Mémoires sur l'Égypte et surtout sur les mœurs des femmes orientales et les harems,* Amalia Nizzoli ne consacre que trois chapitres sur douze aux femmes. Cette présentation de Francesco Cusani semble, alors, plus correspondre à une stratégie commerciale. D'après Luca Clerici, le titre de cette œuvre, censée traiter de certains aspects de la vie des femmes, attirait la curiosité des lecteurs désireux d'en savoir plus sur la vie dans les harems, souvent décrite avec des détails grivois dans la littérature sur l'Orient[80]. Avec une introduction qui s'adresse explicitement aux femmes italiennes et avec l'aide de Francesco Cusani, lequel a, peut-être, reconnu le potentiel de l'œuvre et de son titre d'attirer un public masculin, les *Memorie* d'Amalia Nizzoli ont eu un certain succès puisque le titre de cette œuvre est bien répertorié dans la *Bibliografia dei viaggiatori italiani (Bibliographie des voyageurs Italiens)* compilée par Pietro Amat di San Filippo en 1874[81].

Ida Pfeiffer, contrairement à Amalia Nizzoli, part seule en voyage, sans aucune motivation autre que son désir de « sortir pour voir le monde ». Plusieurs fois, dans ses deux premières œuvres et dans ses *Notes Biographiques*[82], elle s'empresse de se justifier pour ses voyages. Elle souligne à maintes reprises que bien qu'elle envisageât de voyager depuis plusieurs années, elle a attendu que ses fils soient autonomes avant

---

[80] Clerici, Luca (a cura di) Scrittori Italiani di Viaggio, 1841 Amalia Nizzoli, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, II Edizione, Milano 2009, p. 1173-1178.*

[81] Pietro Amat di San Filippo, *Bibliografia dei viaggiatori italiani*, Roma, Salviucci, 1874, p. 91-92. Disponible en ligne.

[82] Voir Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land*, Vienne, Promedia, 2e édition, 2012; *Nordlandfahrt*, Vienne, Promedia, 2e édition, 1999, Ida Pfeiffer, *Verschwörung im Regenwald*, Vienne, Lenos, 1999.

de partir en Terre sainte. Dans l'introduction de son deuxième livre *Nordlandfahrt*[83] *(Voyages aux pays du Nord)*, elle se décrit comme une petite fille qui regarde, avec nostalgie, tous les carrosses qui, en s'éloignant, disparaissent à l'horizon. Un peu plus tard, dès l'âge de treize ans, elle devient une lectrice curieuse et infatigable de récits de voyages. Elle envie tous les navigateurs et naturalistes qui font le tour du monde.

Dans son premier récit de voyage, Ida Pfeiffer témoigne que sa famille essaie de la dissuader de partir lorsqu'elle leur annonce son projet de visiter la Terre sainte. Les arguments qu'ils énoncent pour s'opposer à ce projet consistent, en conformité avec l'esprit de l'époque, à présenter ce voyage comme une aventure uniquement réservée aux hommes qui auraient déjà du mal à affronter toutes les difficultés d'un voyage dans une région où la *peste, les insectes la mauvaise nutrition* menacent leur santé et entament leur détermination. Ces conditions doivent être trop dures et insupportables pour une femme seule. Ida Pfeiffer, au moment du départ, raconte alors à ses proches qu'elle se rend à Constantinople pour voir une amie pour se soustraire à ces tentatives de dissuasion.

La publication de son récit est également difficile et contrastée par sa famille : dans la postface de son œuvre, elle déclare que l'idée d'une publication ne vient pas d'elle-même, mais plutôt de son entourage et de son éditeur. Elle explique que c'est suite à la pression des amis qui désirent lire ses mémoires de voyage, mais aussi pour l'intérêt qui leur porte l'éditeur Jakob Dirnböck, qu'elle accepte enfin de les publier. En même temps, elle prévient les lecteurs que son livre n'est pas une œuvre littéraire, mais qu'il s'agit simplement de quelques notes personnelles prises pendant son voyage.

> Je ne suis pas une écrivaine, je n'ai jamais rien écrit excepté des lettres. Pour cette raison, mon journal intime ne peut pas être considéré comme une œuvre littéraire. C'est juste un récit dans lequel je décris toutes les choses telles que je les ai vécues. C'est donc un recueil de notes que j'ai écrit sans prétention pour garder en mémoire ce que j'ai vu et je n'ai jamais pensé qu'il pourrait devenir accessible pour le vaste monde[84].

---

[83] Pfeiffer, Ida, *Nordlandfahrt. Eine Reise nach Skandinavien und Island im Jahre 1845*. Vienne, Promedia, 2e édition, 1999, p. 15-16.

[84] Ich bin keine Schriftstellerin, ich habe nie etwas anderes als Briefe geschrieben, mein Tagebuch kann daher nicht als literarisches Werk betrachtet werden. Es ist eine einfache Erzählung, in der ich alles beschreibe, wie es *mir* vorkam; es ist eine Sammlung Notizen, die ich anspruchslos niederschrieb, um

Il s'agit donc d'un journal intime conçu pour un usage personnel, qui présente tous les défauts d'une œuvre qui n'est pas pensée pour la publication et qui est tout à fait « sans prétention », une formule récurrente dans les préfaces de plusieurs récits de voyages des femmes allemandes de l'époque[85].

Ces formules de modestie sont d'autant plus nécessaires si l'on considère le contexte de la publication de l'œuvre. La publication de la première édition du récit d'Ida Pfeiffer se réalise de manière anonyme mais d'une lettre à un libraire, collaborateur de l'éditeur, on a pu comprendre que ce n'était probablement pas de son propre choix. Lors de son retour à Vienne, l'éditeur Jakob Dirnböck, impressionné par l'entreprise de la voyageuse, veut publier ses journaux. Il obtient les quatorze cahiers de notes de la main d'Ida Pfeiffer, mais au moment de les publier, la famille de la voyageuse en exige la restitution pour contrôler leur contenu. Ida Pfeiffer, dès ce moment, ne dispose plus librement de son œuvre et ne peut pas contracter directement avec l'éditeur, mais est obligée de passer par un avocat de son mari. Quelques passages sont effacés et le texte est enfin publié anonyme[86]. Cet épisode montre bien, comme le fait remarquer Gabriele Habinger, que les femmes de l'époque en Autriche sont obligées de demander l'approbation de leurs actions aux hommes, maris ou pères, sans exception, même dans le cas d'Ida Pfeiffer où on sait que le couple ne vit plus ensemble depuis longtemps.

Avec la déclaration dans l'introduction du récit de la part de l'éditeur que l'anonymat est le seul moyen de convaincre la voyageuse de publier son récit, l'opération de sauvegarde de la réputation de la famille de la voyageuse est complétée, car il la protège d'un reproche de présomption pour avoir voulu publier un récit de voyage.

Ida Pfeiffer elle-même garde ce réflexe de se justifier pour ne pas paraître présomptueuse. Dans son deuxième récit de voyage au nord de l'Europe, elle dédie les cinq pages de l'introduction à se justifier pour avoir encore une fois voyagé et publié, comme pour prévenir la critique du public.

---

mich immer an das Gesehene zu erinnern, und von denen ich nie glaubte, dass sie den Weg in die große Welt finden werden.
Ida Pfeiffer, *Reise in das heilige Land*, Wien, Promedia, 2. Auflage 2012, p. 272

[85] Voir Scheitler, Irmgard, *Gattung und Geschlecht, op. cit.* p 124. I. Scheitler cite à ce propos les voyageuses Johanna Schopenhauer, Therese von Bacheracht et Maria Belli.

[86] Voir Habinger, Gabriele, *Frauen reisen in die Fremde. Diskurs und Repräsentationen von reisenden Europäerinnen im 19. und beginnenden 20. Jahrhundert.* Wien, Promedia, 2006, p. 145.

> Encore un voyage, et en plus dans des régions que quiconque fuit au lieu de les chercher. On a l'impression que « cette dame fait ces voyages seulement pour faire sensation » […] Je pense, à vrai dire, ne pas agir avec présomption contre la bonté divine, ni de pouvoir être accusée d'un besoin d'être admirée, si je suis mon besoin intérieur de visiter encore le monde […].Toi, cher lecteur, je te prie de ne pas me poursuivre de ton courroux, si j'ai autant écrit de moi, uniquement parce que ce désir de voyager que j'ai, selon les idées de la plupart des gens, ne convient pas à une femme, alors j'espère que mon intérêt inné parlera pour moi et me défendra[87].

Ida Pfeiffer réfléchit constamment sur son appartenance au genre féminin et sur les attentes de son public envers une voyageuse. Elle ressent l'exigence de se justifier pour son choix de parcourir le monde et pour son prédilection pour de destinations considérées comme inaccessibles aux femmes.

Quant à Isabelle Eberhardt, plus jeune de plusieurs générations qu'Amalia Nizzoli et qu'Ida Pfeiffer, elle n'est pas dans le même état d'esprit concernant la publication de ses écrits. Dans une lettre à son ami Ali Wahab, elle écrit qu'elle ne pense pas à publier et que l'écriture est pour elle une discipline, un exercice quotidien pour satisfaire une exigence personnelle.

> Ici je ne bouge pas, je ne cause pas, j'étudie et j'écris. Peut être avez-vous deviné que, chez moi, l'ambition de me faire un nom et une position par ma plume (chose à laquelle je n'ai guère confiance d'ailleurs, et que je n'espère pas même atteindre), cette ambition est au second plan. J'écris parce que j'aime le « processus » de création littéraire, j'écris comme j'aime, parce que telle est ma destinée, probablement. Et c'est ma seule vraie consolation.[88]

---

[87] « Abermals eine Reise, und noch dazu in Gegenden, die Jedermann eher flieht als aufsucht. Es Schein „diese Frau macht solche Reisen nur, um Aufsehen zu erregen „ […] Ich glaube nun, weder vermessen gegen Gottes Güte zu handeln, noch der Sucht nach Bewunderung beschuldigt werden zu können, wenn ich meinem inneren Drange folge, und mich noch weiter in der Welt umsehe. […] .Dich lieben Leser, bitte ich, mir nicht zu zürnen, dass ich so viel von mir schrieb. Allein weil diese meine Reisebegierde sich, nach den Begriffen der meisten Menschen, für eine Frau nicht ziemt, so mögen diese meine angeborenen Gefühle für mich sprechen und mich verteidigen » Pfeiffer, Ida, *Reise nach dem skandinavischen Norden und der Insel Island.* Zweite Auflage. Erster Band, Pest, Hedenast,1855, p. IV-V.

[88] Eberhardt, Isabelle, *Lettres et Journaliers*, Prèsentation et commentaires par Eglal Errera, Actes Sud, Arles, 1987, p. 51.

Isabelle Eberhardt écrit cette lettre en 1897, lors de son premier voyage en Algérie, elle a alors vingt ans. On perçoit dans ce passage de la lettre qu'elle est totalement dévouée à l'écriture. C'est pour elle une véritable vocation à laquelle elle se sent destinée.

Plus tard elle n'hésite pas à manifester son ambition littéraire comme dans ce passage qu'elle confie au *Quatrième Journalier* de l'année 1902 :

> L'esprit littéraire se réveille en moi et je tâcherai au moins de me faire un nom dans la presse algérienne, en attendant de pouvoir en faire autant dans celle de Paris, qui seule vaut la peine qu'on s'en occupe, et qui seule fait une réputation.[89]

Dans ses *Journaliers,* des écrits privés, non destinés et pensés pour la publication ni pour être lus, la voyageuse exprime l'intention de travailler pour la presse. Cela contredit toutefois l'opinion exprimée par Eglal Erreira qui affirme que « la notoriété littéraire la laisse réellement indifférente »[90]. Isabelle Eberhardt, bien qu'elle publie peu pendant sa vie, est intéressée par l'écriture et par la publication de ses œuvres. Sa collaboration avec Victor Barrucand et son journal *l'Akhbar* en sont la preuve. Si sa tentative de publier dans un journal de Paris son récit intitulé *Pays oublié* sur la Sardaigne qu'elle a écrit pendant sa permanence d'un mois dans la grande île italienne échoue, c'est parce que les contacts qu'elle a grâce à son amie, autrefois correspondante du *Figaro*, Lydia Paschkoff, la dissuadent de telle sorte qu'elle abandonne ce projet de publication. En revanche, elle accepte la mission de la marquise Medora Mendes qui consiste à faire des recherches sur l'assassinat de son mari, le marquis de Morès, survenu en Algérie.[91] Cette mission, qu'Isabelle Eberhardt n'accomplira jamais, lui permet dans l'immédiat d'obtenir de l'argent et aussi de rentrer en Algérie, objectif qu'elle considère comme prioritaire à la publication de son écrit. Néanmoins, « le travail littéraire » représente pour Isabelle Eberhardt un refuge, un échappement de la vie réelle, « hostile et inextricable[92] ». Elle répète son propos de s'y consacrer, « quels

---

[89] Eberhardt, Isabelle, *Oeuvres complètes, Écrits sur le sable,*vol. I, Paris, Grasset, 1988, p. 438.
[90] Isabelle Eberhardt, *Lettres et Journaliers*, *op. cit.*, p. 120.
[91] *Ibid.*, p. 125-126.
[92] *Ibid.* p. 439.

qu'en soient les résultats au point de vue carrière ou profit », comme elle l'écrit en 1902[93].

Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer ne se sont jamais considérées comme des écrivains, et déclarent que le but de leurs écrits est plutôt personnel et qu'elles ne cherchent pas à publier. Ces déclarations sont, cependant, contredites par la suite. Ida Pfeiffer, après son premier livre, publie encore quatre récits de voyage. Amalia Nizzoli, même si elle ne réalise pas ce projet, annonce vouloir écrire une œuvre sur l'île de Corfou, où elle vit avec son mari à partir de 1835. Si on considère les publications et/ou les projets de publication qui suivirent, Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer montrent bien des fois une certaine réticence doublée d'une modestie que ne sont pas forcément sincères. Dans un contexte plus général, elles confirment que ce sentiment de modestie est une attitude commune et partagée par des femmes qui commencent alors à voyager et à témoigner de leurs expériences par écrit au XIXe siècle.

Pour Isabelle Eberhardt ces expressions de modestie ne sont pas nécessaires, car à son époque nombreuses femmes ont déjà publié des récits de voyage et, à ne pas négliger, à la différence d'Amalia Nizzoli et d'Ida Pfeiffer, la plus jeune voyageuse désire faire de l'écriture une source de subsistance.

[93] *Ibid.*, p. 307-308.

DEUXIEME CHAPITRE

BIOGRAPHIES

Les conditions qui ont déterminé les choix d'Ida Pfeiffer, d'Amalia Nizzoli et d'Isabelle Eberhardt de voyager, d'écrire et de publier leurs récits de voyages ainsi que les situations culturelles et juridiques qui ont conditionné leurs publications, sont très importantes pour comprendre leurs attitudes envers leurs voyages et les observations qu'elles ont pu faire dans les pays visités ainsi que, dans le cas d'Amalia Nizzoli et d'Ida Pfeiffer, certaines formules de modestie disséminées dans leurs textes. Un regard plus attentif sur la situation politique, sur les systèmes éducatifs et sur la position des femmes dans les pays de provenance des trois écrivains, pourrait donner des indications sur leurs pensées, leurs ambitions et leurs intérêts en vu de commenter leurs œuvres et leurs visions de l'Orient.

Dans les paragraphes suivants nous analyserons la situation politique de l'époque de trois voyageuses dans leurs pays d'origine, à savoir l'Autriche, l'Italie et la Suisse, en mettant leurs biographies en relation avec les événements qui ont caractérisé l'époque. Nous mettrons en lumière l'attachement ou la désaffection de ces trois femmes pour leur pays d'origine comme ils sont exprimés dans leurs écrits. Ces sentiments pourraient donner des éléments d'analyse de leurs descriptions de l'Orient.

Ensuite, nous analyserons l'éducation reçue par les trois voyageuses en mettant en relation cette éducation avec les principes éducatifs de leurs pays d'origine pour estimer le degré d'adhésion ou de détachement de leur entourage familier aux opinions dominantes sur la formation et sur les attentes concernant les parcours de vies réservés aux femmes. Ces éléments pourront être utiles pour comprendre les différents regards que les trois voyageuses portent sur elles-mêmes et sur l'Orient. Ils peuvent aussi renseigner sur leur intérêt ou leur désintérêt envers les femmes rencontrées pendant leur séjour en Orient et, en général, sur leur vision des gens et des mœurs des pays orientaux visités.

Les informations données dans les paragraphes suivants, concernant les biographies de ces trois écrivains, sont contenues pour la plupart dans leurs œuvres. À propos d'Ida

Pfeiffer il s'agit de la *Notice biographique d'après ses propres notes,* une biographie qui met au premier plan surtout le caractère aventureux et fort de la voyageuse. La *Notice* fut rédigée probablement par son fils Oscar qui l'intégra dans le dernier récit d'Ida Pfeiffer *Voyage à Madagascar* dont il dirigea la parution posthume en 1861. Cette biographie est composée de parties écrites à la troisième personne et de parties écrites à la première personne, probablement des citations d'une autobiographie d'Ida Pfeiffer qui n'a jamais été publiée[94].

Concernant les informations biographiques sur Amalia Nizzoli, elles sont en majorité tirées de son récit de voyage *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem scritte durante il suo soggiorno in quel paese*[95]*,* pour simplifier nous les appellerons ici simplement *Memorie*. D'autres informations sont tirées des ouvrages assez récents qui ont été écrits autour des premières années de l'archéologie de l'Égypte ancienne au XIXe siècle, dans ce qu'on a nommé l'époque des Consuls, moment dans lequel Amalia Nizzoli et son mari Giuseppe Nizzoli sont directement impliqués grâce à leur activité dans les fouilles de Saqqarah. Parmi ces textes figurent les essais présents dans le recueil *Ricerche di Egittologia e di Antichità Copte* dirigé par Sergio Pernigotti[96].

Pour la partie relative à Isabelle Eberhardt nous nous sommes appuyées sur les lettres écrites par Isabelle Eberhardt et publiées dans le recueil *Ecrits intimes*[97]*,* sur la biographie d'Edmonde-Charles Roux[98], consacrée à l'enfance et à l'adolescence de l'écrivaine et sur la biographie plus récente de Tiffany Tavernier, *Isabelle Eberhardt : un destin dans l'Islam*[99].

---

[94] Voir Pfeiffer, Ida, *Verschwörung im Regenwald. Ida Pfeiffers Reise nach Madagaskar,* par Gabriele Habinger, Bâle, Schörnbach, 1999.
[95] Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem*, *scritte durante il suo soggiorno in quel Paese (1819-1828)*, *op. cit*.
[96] Pernigotti, Sergio/Davoli, Paola (dir.) *Ricerche di Egittologia e di Antichità Copte*, Bologna, La Mandragora, 2010, p. 55-75.
[97] Eberhardt, Isabelle, *Écrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés,* par Delacour, Marie Odile et Huleu, Jean-René, Paris, Payot, 1991.
[98] Charles-Roux, Edmonde, *Un désir d'Orient: jeunesse d'Isabelle Eberhardt, 1877-1899,* Paris, Librairie générale française, 1991.
[99] Tavernier, Tiffany, *Isabelle Eberhardt. Un déstin dans l'Islam,* Paris, Tallandier, 2016.

2. 1. BIOGRAPHIES ET ACTUALITE POLITIQUE

2. 1. 1. IDA PFEIFFER ET LA SITUATION POLITIQUE ET CULTURELLE DANS L'AUTRICHE ENTRE REVOLUTION ET RESTAURATION

Ida Reyer Pfeiffer, née en 1797, a vécu sa jeunesse entre la période napoléonienne et la Restauration. Ses parents s'enfuient à Vienne lors de l'invasion de Klagenfurt par les troupes napoléoniennes en 1797, quelques mois avant la naissance de la voyageuse. Plus tard la jeune fille vit personnellement l'arrivée des troupes napoléoniennes à Vienne en 1809. Elle est directement témoin de cette invasion car les 80 000 soldats arrivés dans la ville, doivent trouver un logement pendant les quatre mois qu'ils y restent. La famille Reyer est alors contrainte d'héberger certains d'entre eux dans son habitation située au centre de Vienne. Cette expérience doit générer un certain patriotisme de la part de la petite Ida Reyer comme l'indique la *Notice biographique* :

> Malheureusement, les Français furent vainqueurs, l'ennemi entra à Vienne et l'Autriche se trouva dans une situation désastreuse. La petite patriote eut le chagrin de voir les odieux vainqueurs installés dans la maison de ses parents, y jouer le principal rôle, y diner à table et y réclamer toute espèce de prévenances.[100]

Ce patriotisme va si loin qu'elle se souvient de l'attentat contre Napoléon, en indiquant : « Il me semblait que si j'avais pu moi-même assassiner Napoléon, je n'aurais pas hésité un instant à le faire »[101] .

La période de la Restauration redonne à l'Autriche la souveraineté sur ses anciens territoires et rétablit son ancienne organisation sociale. Le Chancelier Metternich avec les *Décrets de Karlsbad* (*Karlsbader Beschlüsse)* de 1819, met en place tout un programme de censure visant à contrôler les tendances libérales et nationales qui se sont répandues en Europe depuis la Révolution Française. Un produit de cette répression est la culture Biedermeier. Dérivant son nom de Gottlieb Biedermeier, un personnage fictif créé par l'écrivain Ludwig Eichradt, ce titre désigne un attachement très fort à la vie privée et familiale. Ses vertus principales sont le sens du devoir et un style de vie

---

[100] Pfeiffer, Ida, *Notice biographique d'aprés ses propres notes,* dans *Voyage à Madagascar,* Traduit de l'allemand pr W. de Suckau, Paris, Hachette, 1881, p. XCI.
[101] *Ibid.,* p. XCI.

empreint à la modestie. Durant cette période, Ida Pfeiffer, surnommée *Biedermeierdame,* une dame Biedermeier, dans la biographie de Gabriele Habinger[102], vit une jeunesse tranquille, plutôt influencée par l'esprit et par les valeurs *Biedermeier*. Elle accepte un mariage imposé par sa mère en 1820 avec Mark Anton Pfeiffer, un avocat veuf de vingt-quatre ans son ainé et déménage à 800 km de Vienne, à Lemberg, ville en Ukraine, aujourd'hui nommée Lviv et à l'époque province de l'Empire austro-hongrois. Après une première période passée dans cette ville, période dont nous n'avons aucun témoignage, Ida Pfeiffer déménage à Vienne avec ses deux enfants, Alfred et Oscar sous le prétexte qu'ils peuvent avoir une meilleure instruction dans la capitale. Bien qu'Oscar ait fait une belle carrière en tant que musicien, la nécessité d'un éducation plus spécifique et adaptée ne semble être qu'une partie de la réalité. Marc Anton Pfeiffer a perdu toute sa clientèle suite à une plainte qu'il a déposée contre des fonctionnaires galiciens. Bien que le tribunal lui donne raison, il perd toute sa clientèle, ainsi le mari d'Ida Pfeiffer passe les années suivantes à chercher un emploi. C'est dans ce moment que la voyageuse décide de rentrer à Vienne et qu'elle, comme le rapporte la *Notice biographique,* n'a pas assez d'argent pour acheter de la nourriture pour ses enfants. La *Biedermeierdame* doit s'adapter à donner secrètement des leçons de musique et de dessin pour nourrir et éduquer ses deux fils. Jusqu'à l'âge de quarante trois ans, elle continue de s'occuper de ses enfants. En 1842, une fois qu'elle a accompli ses devoirs de mère et que ses fils sont devenus autonomes, elle part pour son premier grand voyage en Terre sainte. C'est après ce premier voyage qu'elle commence son activité d'écrivaine et qu'elle fait de ses voyages une vraie profession.

Dans les écrits d'Ida Pfeiffer les références à la situation politique de son pays ne sont pas nombreuses mais quelques évènements importants qui l'ont touché, comme l'invasion par les troupes Napoléoniennes et les évènements qui se déroulent en Autriche lors de la révolution de 1848 sont commentés par la voyageuse. Dans son livre, *Voyage d'une femme autour du monde,* nous pouvons lire des annotations traduisant ses réflexions sur cette révolution qui commence pacifiquement au mois de

[102] Voir Habinger, Gabriele, *Eine wiener Biedermeierdame erobert die Welt. Die Lebensgeschichte der Ida Pfeiffer, (1797-1858)* Vienne, Promedia, 4e édition, 2014.

mars et qui conduit à la démission du Chancelier Metternich. Au cours de la même année, les agitations sont durement réprimées par les troupes impériales autrichiennes.

Les commentaires d'Ida Pfeiffer sur ces évènements sont les suivants :

> C'était à ne pas y croire […] Mes bons, mes paisibles Autrichiens […] renverser le gouvernement ! Quel réveil après une si longue léthargie ! […] Les événements du mois de mars m'avaient enchantée et enthousiasmée au point que j'étais fière d'être Autrichienne.[103]

Evidemment Ida Pfeiffer, fille de la classe bourgeoise, est contente des évènements qui se succèdent dans son pays où la bourgeoisie et le milieu ouvrier commencent à se battre unis pour renverser la monarchie et la politique metternichienne qui a si longuement privé les Autrichiens de la liberté et du droit d'une participation active à la vie politique du pays. Quand au mois d'octobre les ouvriers persistent dans leurs protestations, car les droits accordés suite à la révolution de mars – la liberté de la presse, une constitution qui pourtant, exclut les ouvriers du droit de vote – ne les satisfont pas, leur deuxième vague révolutionnaire ne plut pas davantage à la bourgeoisie. Par conséquent l'état d'âme « révolutionnaire » d'Ida Pfeiffer dans cette deuxième phase de la révolution de 1848 en Autriche, reflète celui de la classe bourgeoise du pays qui s'est désormais désintéressée de la révolution.

> Ah ! La catastrophe du 6 octobre m'affligea tellement, que je n'eus plus d'intérêt pour rien. D'ailleurs, tous les miens étaient à Vienne, et j'étais sans nouvelles de ma famille.[104]

Cette deuxième phase de la révolution est réprimée dans le sang par l'armée, les révolutionnaires sont tués ou arrêtés et l'élan de la population étouffé. C'est ainsi qu'Ida Pfeiffer, juste arrivée à Athènes après avoir accompli un tour du monde, qui de l'Amérique du Sud l'a amené en Inde et en Chine, se détourne des évènements politiques pour songer à sa famille qu'elle n'a pas vue pendant deux années. Ida Pfeiffer, comme nous l'avons vu dans ce paragraphe, s'identifie avec son pays et est fière de son attachement à l'Autriche. Elle a absorbé la culture *Biedermeier* qui

---

[103] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde,* Paris, Hachette, deuxième édition,1859, traduit de l'allemand par W.de Suckau, pag. 597.
[104] *Ibid.,* pag. 597.

caractérise son époque et s'est adaptée à la vie casanière imposée aux femmes par la société de son pays. Quand elle décide de vouer sa vie aux voyages elle n'oublie pas l'éducation qu'elle a reçue et s'efforce toujours, même dans des situations où c'est très difficile, de garder la conduite d'une dame de la bourgeoisie autrichienne.

Les évènements politiques qui se succèdent dans son pays, continuent de l'intéresser au cours des années qu'elle consacre aux voyages, car elle se considère toujours très liée à son pays. Ce fort lien, son sens d'appartenance est présent dans ses descriptions de ses voyages, des gens qu'elle rencontre, de situations qu'elle vit et des paysages qu'elle traverse. Tout ceci explique le caractère très détaché de ses comptes rendus comme nous l'illustrerons dans la partie consacrée aux récits de voyage.

2. 1. 2. Amalia Nizzoli et les evenements en Italie

Amalia Sola Nizzoli est née à Livourne d'une famille originaire de Turin en 1805[105]. De façon similaire à la famille d'Ida Pfeiffer, ses parents, Giacomo et Orsola Sola, s'enfuient du Piémont en Toscane, à Livourne, lors de l'arrivée des Français dans le Piémont.

La Toscane, où la voyageuse vit ses premières années, passe, avec l'accord de Fontainebleau en 1807, de l'influence autrichienne sous l'influence française. La région change de nom, passant de *Royaume d'Étrurie* en *Département de la Méditerranée*. Elisa Bonaparte Baciocchi, la sœur de Napoléon Bonaparte, déjà princesse de Lucques et de Piombino, est chargée de gouverner la région. En 1814, la région passe de nouveau sous le contrôle autrichien.

En 1819, l'année du départ de la famille Sola pour l'Égypte, leurs régions de provenance, le Piémont et la Toscane, après les alternances de gouvernements entre l'Autriche et la France, sont éprouvées et réduites à la pauvreté. De plus, une éventuelle stabilité politique n'est pas en vue. C'est, peut-être pour cette raison que les parents

[105] Suivant les recherches faites par Livia Gabrielli les informations qu'Amalia elle-même a données sur différentes dates concernant sa vie ne sont pas correctes. Les dates ici données se reportent au texte de Gabrielli, Livia «Amalia Nizzoli, nuovi documenti per una biografia» dans Sergio Pernigotti/Paola Davoli, (dir.) *Ricerche di Egittologia e di Antichità Copte*, Bologna, La Mandragora, 2010, p. 55-75.

d'Amalia Nizzoli n'hésitent pas, lorsqu'ils reçoivent une invitation d'un oncle, à le rejoindre en Égypte.

Amalia Nizzoli, au contraire d'Ida Pfeiffer, dans ses écrits ne se montre pas intéressée par la situation politique de son pays d'origine ou, au moins, elle n'en fait pas mention dans ses *Memorie*. Elle ne signale pas, par exemple, les insurrections qui se produisent à Naples et en Piémont en 1821 et qui sont les signes avant-coureurs du *Risorgimento*. Pourtant ces insurrections se déroulent à peine une année avant le premier voyage en Italie d'Amalia Nizzoli avec son mari.

Une des raisons de la voyageuse italienne pour ne pas relater ces faits observés en Italie est qu'elle a quitté son pays très jeune. Une autre raison peut être aussi la charge administrative de son mari, Giuseppe Nizzoli, comme employé de l'état autrichien. Etant chancelier à l'ambassade d'Autriche du Caire et plus tard d'Alexandrie, Giuseppe Nizzoli n'a probablement pas intérêt à ce que dans le livre de sa femme paraissent quelques réflexions et/ou allusions sur la soumission de l'Italie par le gouvernement autrichien. Une raison supplémentaire est la censure introduite dans toutes les régions sous l'influence de l'Empire autrichien par les Décrets de Karlsbad, censures qui sévissent donc aussi à Milan où le livre est publié. La censure bloque tous les écrits qui présentent des commentaires sur le gouvernement autrichien.

Bien qu'Amalia Nizzoli ne parle pas des évènements politiques qui se succèdent dans son pays, son attachement à l'Italie est souvent mentionné dans ses *Memorie* et elle manifeste, à plusieurs reprises, son identification avec la société européenne présente en Égypte.

2. 1. 3. Isabelle Eberhardt et la societe genevoise a la fin du siecle

Isabelle Eberhardt a grandi à l'écart de la population suisse de Genève, la ville où elle est née et où elle a passé ses premiers années jusqu'à son départ pour l'Afrique du nord. La raison est que ses parents sont immigrés de Russie et gardent les traditions de leur pays. En plus, les habitants de Genève qui ont toujours accueilli des immigrés, vers la fin du XIXe siècle commencent à changer d'attitude envers les étrangers. Isabelle Eberhardt, passe une enfance isolée dans une grande villa de campagne, la *Villa Neuve*,

sans avoir de véritables amies. Elle n'a donc pas de raisons de développer un attachement particulier à la ville qui l'accueille et plus généralement, à la Suisse.

La mère d'Isabelle Eberhardt, Nathalia Nicolaevna Eberhardt, arrive de Saint-Pétersbourg en Europe avec son mari, le général de Moerder et ses enfants pour soigner la santé du fils ainé, Constantin. Quand le général, pour des raisons professionnelles, doit rentrer en Russie, Nathalia ne le suit pas mais reste en Europe et s'installe à Genève avec les enfants et leur précepteur, Nicolas Trophimowsky. Ici, en 1877, naît Isabelle Eberhardt comme fille naturelle de Nathalia Nicolaevna Eberhardt. Cette naissance hors du mariage bouleverse les relations avec la famille en Russie. Le fils ainé, Constantin, est rappelé à Saint-Pétersbourg par la famille du général de Moerder et Nathalia Nicolaevna reste à Genève avec Nicolas Trophimowsky dont on n'a jamais vraiment su s'il était le père d'Isabelle Eberhardt.

Deux ans après la naissance de la voyageuse, la famille s'installe à la *Villa Neuve*, une maison de campagne très retirée à quelques kilomètres de Genève où la famille vit isolée pendant plusieurs années et où Isabelle Eberhardt et ses frères sont éduqués en privé par leur précepteur. Isabelle Eberhardt se souvient des années passées dans cette maison de campagne comme d'une période malheureuse, comme nous pouvons le constater dans une lettre à son ami Ali Wahab :

> Depuis 1879, ma famille a toujours habité la campagne – à quatre kilomètres de Genève, dans un lieu très retiré. Depuis lors, jusqu'au 21 mai 1897, jour de mon départ pour l'Algérie, j'ai été littéralement enfermée là-bas, au milieu des plus épouvantables dissensions de famille, en proie aux persécutions […] Je me trouvais - toute petite -, entre ma mère toujours malade et mon père – dont j'ignorais alors la qualité – (c.à.d que j'ignorais mes origines, et je le prenais pour un vague « tuteur ») toujours absent ou occupé à débrouiller les intrigues de la maison[106].

Outre le fait de révéler l'identité de son père en Nicolas Trophimowsky, comme elle le fera encore une fois dans une autre lettre à Ali Wahab, Isabelle Eberhardt dénonce la solitude dans laquelle elle a passé son enfance.

---

[106] Eberhardt, Isabelle, *Écrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés,* édition établie, annotée et présentée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, avec la collaboration avec Faïza Abdul Wahab, Paris, Payot, 1991, ed. de poche 1998, p. 82.

Genève à cette époque est une ville ouverte aux immigrés et aux réfugiés. L'université accueille des étudiants étrangers provenant de Russie, surtout des opposants au tsarisme, et des jeunes provenant de l'Empire Ottoman qui s'opposent au régime du sultan Abdul Hamid[107]. Dans les années 1890 l'Université de Genève compte 63% d'étudiants étrangers. Ces étrangers, étudiants et autres, sont pour la plupart réduits à la pauvreté et ne sont pas bien vus par la population genevoise. Les contrôles de la police sont quotidiens pour les étrangers présents en ville. Les suspects, parmi lesquels la police du canton de Genève et le commissariat spécial de Surveillance des étrangers comptent aussi les habitants de la *Villa Neuve*, sont régulièrement contrôlés et surveillés. Edmonde-Charles Roux affirme que la famille d'Isabelle Eberhardt est contrôlée pendant vingt-sept ans[108]. Il n'est donc pas surprenant qu'ils préfèrent rester dans leur isolement à la campagne.

Ces circonstances, c'est à dire la famille russe très attachée à son pays d'origine, l'isolement dans la *Villa Neuve* et le sentiment de n'être pas bien accueillie par la population locale, doivent certainement susciter chez Isabelle Eberhardt un sentiment d'étrangeté et de non appartenance envers la ville et le pays où elle habite. Un sentiment de non appartenance qui a été appelé avec le terme allemand de *Heimatlose*, apatride par Hedi Abdel-Jaouad[109]. Des *Journaliers* nous apprenons que les meilleurs amis d'Isabelle Eberhardt appartiennent à cette population d'étudiants étrangers que la population genevoise évite. Isabelle Eberhardt nous présente ses amis Véra Popova, une étudiante en médecine russe, et Archavir Gasparianz, un étudiant arménien qui se bat pour la cause des Arméniens turcs. Ces amitiés, qui témoignent en même temps qu'elle n'a pas de liaisons avec la population locale, montrent aussi l'intérêt qu'elle porte envers les gens qui, comme les membres de sa famille, viennent de pays lointains.

---

[107] Parmi ces derniers il y avait des Arméniens échappés aux *Massacres Hamidiens*, orchestrés par le sultan Abdülhamid II, lesquels entre 1894 et 1896, firent plus de 250.000 victimes dans toutes les provinces de l'Empire Ottoman.

[108] Voir Charles-Roux Edmonde, *Un désir d'Orient, la jeunesse d'Isabelle Eberhardt,* Paris, Grasset, 1988, p. 14-15.

[109] Hedi Abdel-Jaouad, *Portrait of the artist as a young Nomad,* Yale French Studies, No. 83, Post/Colonial Conditions: Exiles, Migrations, andNomadisms, Volume 2 (1993), Yale University Press, pp. 93-117, Stable URL: http://www.jstor.org/stable/2930089, Accessed: 20-06-2018 21:25 UTC

Comme nous pouvons le lire dans les *Journaliers,* Isabelle Eberhardt continue à cultiver ces amitiés dans les années suivant son départ de Genève.

Parmi les trois voyageuses, seule Ida Pfeiffer montre un attachement à son pays d'origine. En effet seulement la voyageuse autrichienne, dans les quarante-deux ans pendant lesquels elle est restée en Autriche ou entre les confins de l'Empire austro-hongrois, a pu vivre dans son pays et ainsi mieux le connaître avec ses défauts et ses qualités. La parenthèse de Lemberg avec son mari, doit renforcer son sentiment et, peut-être aussi son orgueil, d'appartenir à un grand empire, qui jusqu'à la fin de la première Guerre Mondiale s'étend au Sud jusqu'à la Dalmatie, à l'Est jusqu'à l'Ukraine, à l'Ouest jusqu'à la Lombardie et au Nord jusqu'à la République Tchèque d'aujourd'hui.

L'attachement d'Amalia Nizzoli pour son pays est défini, au contraire, par la nostalgie des lieus perdus de l'enfance et n'est pas caractérisé, au moins dans ses écrits, par l'intérêt pour ses évènements et sa destinée politiques. L'Italie devient un lieu idéalisé et dans la vie adulte d'Amalia Nizzoli elle est un lieu de vacances qu'elle traverse plusieurs fois en tant que touriste, comme elle le décrit dans ses *Memorie*.

Isabelle Eberhardt dans ses œuvres ne montre aucun attachement pour Genève et pour la Suisse. Au contraire, après avoir perdu sa mère et son précepteur, son seul souhait est de vendre la *Villa Neuve* et de se débarrasser de son passé à Genève, avec le seul regret de se séparer de ses amis. Les seules villes européennes où elle reviendra, sans pourtant les aimer, seront Marseille, où son frère Augustin s'est établi, et Paris où elle essaye de s'affirmer dans le monde littéraire. Son statut de fille naturelle d'une mère immigrée et son éducation très particulière, ne lui permettent pas un enracinement mais lui donnent le goût pour le voyage et, peut-être, aussi le désir de s'établir dans une région où le nomadisme, qui aux yeux de la voyageuse représente l'opposé de l'enracinement, est encore un mode de vie.

2. 2. L'EDUCATION

Un regard sur l'éducation reçue pourrait nous renseigner sur les attentes, les connaissances et la mentalité acquises par les trois voyageuses au cours de leur enfance. Ces caractéristiques se reflètent probablement dans leurs perceptions et leurs descriptions des pays visités.

Au XIXe siècle il y a une polarisation très forte entre les deux sexes en matière d'éducation. Dans cette section nous analysons les systèmes éducatifs dans les pays de provenance des trois voyageuses et les comparer avec l'instruction qu'elles ont réellement reçue, pour mettre en évidence leur adhésion ou leur écart avec une société dans laquelle les parcours de vie possibles pour les individus sont en stricte relation avec leur sexe.

2. 2. 1. L'EDUCATION D'IDA PFEIFFER EN AUTRICHE

L'Autriche des Habsbourg, où grandit et est éduquée Ida Pfeiffer, est un des premiers pays en Europe où l'enseignement primaire pour garçons et pour filles devient obligatoire. Depuis la réforme du système éducatif voulue par Marie Thérèse et réalisée par Johannes Ignaz von Felbiger dans les années 1770, il y a trois différents types d'écoles en fonction du milieu social[110] de provenance des élèves. Pour les filles, il y a des programmes différentiés. Elles doivent apprendre des activités réservées aux femmes comme par exemple tricoter et coudre et, en plus, elles sont censées apprendre les « principes qui servent à faire de bonnes épouses, des femmes au foyer soigneuses, des mères tendres »[111].

Au-delà de cette instruction obligatoire, il y a aussi des écoles réservées à l'enseignement supérieur pour les jeunes femmes. Des règlements de ces écoles nous

---

[110] Voir Faimann, Gabriele, *Mädchenerziehung in den pädagogischen Schriften Johann Ignaz von Felbigers, Eine Spurensuche in seiner Literatur zum Elementarschulwesen in der Habsburgermonarchie.* Wien, Diplomarbeit, 2007.

[111] « Grundsätze welche dazu dienen aus den Schülerinnen gute Ehegattinnen, sorgfältige Hausfrauen, liebevolle Mütter zu erziehen. », *Ibid.*, p. 52.

pouvons tirer les mêmes conclusions sur le but d'une instruction adaptée aux jeunes femmes lesquelles, bien que de conditions aisées, doivent se préparer à être de futures femmes au foyer. Il y a en premier lieu l'éducation religieuse, puisque ces écoles sont souvent dirigées par des ordres religieux. Les jeunes filles doivent approfondir leur connaissance de l'allemand, apprendre le français et souvent aussi l'italien. L'histoire, la géographie, l'arithmétique et le dessin sont aussi au programme des études. L'enseignement des activités liées au foyer, comme les travaux de couturière et de cuisinière ne doivent pas manquer. Les matières techniques, les mathématiques et les sciences naturelles, par contre, ne sont pas prévues. Le but est, ainsi, de donner aux jeunes filles une bonne connaissance des langues, un aperçu de culture générale et de bonnes connaissances des habilités requises pour s'occuper du foyer et des enfants.

À côté de ces écoles, à l'époque d'Ida Pfeiffer, et pour les jeunes filles il y a aussi la possibilité d'être éduquées à la maison par un précepteur. C'est le genre d'éducation choisie pour Ida Pfeiffer. Les enseignements qu'elle reçoit dans ses premières années, ne s'accordent pas tout à fait avec les programmes d'enseignements classiques pour les jeunes filles. C'est, en effet son père, monsieur Reyer lui-même qui, jusqu'à sa mort, s'occupe de l'éducation de tous ses enfants. Ida Reyer, la seule fille du petit groupe de six élèves, est traitée par son père comme ses frères. Sur le programme d'études pour Ida Reyer ne sont pas prévues des activités pour jeunes filles et monsieur Reyer préfère voir sa fille habillée en garçon. De la *Notice biographique* nous apprenons, en outre, que monsieur Reyer tient à une éducation sévère, il veut enseigner à ses enfants l'autodiscipline par les privations et l'économie. Nous lisons que :

> Les enfants devaient se contenter d'une nourriture modeste, simple et à peine suffisante […] La sévérité du père allait jusqu'à leur refuser la chose la plus juste, le plaisir le plus naturel, rien que pour les habituer aux privations.[112]

Après la mort de son père en 1806, les choses changent pour la petite Ida Reyer, qui à l'époque a neuf ans. Sa mère, Rosina von Schwerenfeld, prend la place de monsieur Reyer dans la direction de son entreprise et dans les décisions regardant les enfants. Ses idées concernant l'instruction ne s'accordent pas avec celles de son défunt mari. Elle

[112] Pfeiffer, Ida, *Notice biographique d'aprés ses propre notes, op.cit.*, p. LXXXIX.

envoie les garçons dans un pensionnat et s'implique pour donner à sa fille une éducation qu'elle considère plus adaptée à son sexe. Elle l'oblige tout de suite à abandonner les vêtements de garçon, pour s'habiller comme une femme, à jouer du piano à étudier les matières aptes à la rendre une bonne femme au foyer. De cette période de la vie de la voyageuse, nous avons un témoignage dans les *Notes Biographiques* où nous découvrons plusieurs anecdotes sur les difficultés de la jeune fille à s'adapter à ces changements. Elle refuse la nouveauté de s'habiller en femme à tel point qu'elle en tombe malade. Elle refuse d'apprendre à jouer du piano qui, comme nous l'apprenons des *Notes Biographiques*, est un instrument de musique réservé aux femmes :

> L'étude du piano lui semblant plutôt une occupation de femme, elle se fit souvent des coupures aux doigts ou se les brûla avec de la cire pour échapper à ces odieux exercices. Elle aurait eu grande envie d'apprendre le violon, mais sa mère ne voulut pas, et le professeur du piano fut imposé et maintenu de force.[113]

À l'arrivée de monsieur Trimmel, le précepteur qui doit l'éduquer conformément aux programmes d'enseignements prévus pour jeunes filles, elle refuse son intervention, jusqu'au moment où, grâce à l'amour qui l'envahit pour lui, Ida Reyer considère sa transformation de « garçon turbulent » en « modeste jeune fille » achevée.

> Il (le Précepteur Trimmel) dirigea toute mon éducation, et quoiqu'il m'en coûtât bien des larmes pour renoncer à mes chimères enfantines et pour m'occuper de choses que je n'avais autrefois considérées qu'avec le plus profond dédain, je le fis cependant par amour pour lui. Je m'appliquais même à tous les travaux de femme : j'appris à coudre, à tricoter et à faire la cuisine. Grace à ses soins, j'arrivai en trois ou quatre ans à connaître parfaitement tous les devoirs de mon sexe et, de garçon turbulent, je devins modeste jeune fille.[114]

Le système éducatif de monsieur Trimmel est tellement efficace qu'Ida Reyer tombe amoureuse de lui, ses sentiments sont partagés par le précepteur et les deux jeunes gens désirent se marier, mais c'est Madame Schwerenfeld qui a le dernier mot, et celle ci refuse ce mariage entre sa fille et un précepteur aux revenus trop modestes pour une jeune femme de la bourgeoisie. Néanmoins sous la tutelle du monsieur Trimmel Ida

---

[113] *Ibid.,* p. XC.
[114] *Ibid*., p. XCII-XCIII.

Reyer a appris, outre les « travaux de femme » déjà mentionnés, l'italien et le français, l'histoire et la géographie, le piano, le dessin, la danse et l'intérêt pour les voyages, dont lui-même est passionné.

Dans les livres d'Ida Pfeiffer, des témoignages sur les regrets de ne pas avoir pu acquérir des notions de latin et de sciences naturelles, sont bien perceptibles. Par contre sa connaissance des langues étrangères lui est nécessaire dans ses voyages et aussi son habilité à jouer du piano, qu'elle a appris contre sa volonté, lui est quelque fois utile. Non seulement dans les moments de crise financière pendant la première partie de sa vie, mais aussi pendant son voyage à Madagascar où, avec un petit concert pour la reine, elle gagne sa bienveillance et reçoit en récompense des volailles et des œufs, des cadeaux sûrement bienvenus pour la voyageuse toujours à court d'argent.

Ida Pfeiffer, depuis l'âge de neuf ans, reçoit une éducation typique pour les femmes de son époque et parfaitement adaptée à une vie dévouée au foyer. Mais des remarques dans les *Notes Biographiques* sur l'éducation reçue de son père dans son plus jeune âge et sur son refus d'accepter une éducation « féminine » plus tard, nous comprenons aussi qu'Ida Pfeiffer ne considère pas son éducation comme adaptée à conduire une vie autonome, périlleuse et fatigante comme celle qu'elle mènera pendant ses voyages. En effet les *Notes Biographiques* insistent beaucoup sur l'éducation reçue de monsieur Reyer, qui aurait forgé le caractère fort, déterminé et courageux de la voyageuse.

2. 2. 2. L'EDUCATION D'AMALIA NIZZOLI EN ITALIE

La situation de l'instruction en Italie dans l'époque d'Amalia Nizzoli est moins évoluée qu'en Autriche. Bien qu'il y ait une obligation scolaire jusqu'à 12 ans, elle n'est pas respectée. En Toscane, la région de provenance d'Amalia Nizzoli, Elisa Bonaparte Baciocchi, s'investit pour le développement de la formation des jeunes filles

et ouvre la voie à la sécularisation de l'enseignement[115] qui est auparavant surtout dans les mains des ordres religieux.

En 1807 la sœur de Napoléon Bonaparte fonde l'*Institut Elisa,* dans la ville de Lucques. De ses règlements, nous apprenons que cette école accueille les jeunes filles de sept à quatorze ans provenant des familles aisées. Les règles de discipline et les matières enseignées sont reprises par d'autres écoles de la région et elles ne sont pas changées après la transition du pouvoir des Français aux Autrichiens après le Congrès de Vienne.

L'organisation des journées dans ces écoles est très stricte et détaillée. Huit heures par jour sont réservées aux études. Les matières enseignées sont : la lecture, l'écriture, la religion, l'arithmétique, les langues italienne, française et anglaise, la géographie, l'histoire « sacrée » et l'histoire « profane » et les travaux manuels. Les jeunes filles peuvent aussi, si elles le souhaitent, apprendre la danse, le dessin, le chant et le piano. Comme on l'a déjà observé pour les écoles autrichiennes, en Italie également, ces écoles pour jeunes filles donnent une formation différente de l'éducation destinée aux garçons. Cette dernière est plus axée sur des matières techniques et scientifiques.[116]

En général, comme dans les autres pays européens, les écoles pour jeunes filles ont pour but de leur donner une éducation qui permette de « se présenter en société avec grâce et distinction » pour bien représenter le rang social du mari. L'éducation doit surtout faire des élèves « des bonnes mères, des épouses vertueuses », comme l'écrit dans une lettre Elisa Baciocchi Bonaparte elle-même.[117]

Les mêmes programmes d'enseignement et les mêmes finalités de l'instruction des jeunes filles se trouvent dans les règlements du *Collegio delle fanciulle di Milano,* ouvert par Napoléon, et dans une école de Vérone ouverte par le vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais. Dans le discours inaugural prononcé par ce dernier, nous lisons encore une fois que le but de l'école est de former des « jeunes filles dociles, des

---

[115] Voir Merger Marie-France «L'enseignement du francais à Lucques de 1805 à 1814 : une expérience novatrice» dans : *document pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 28 | 2002, mis en ligne le 31 janvier 2014, URL : http://dhfles.revue.org/2650

[116] Voir Trebiliani, Maria Luisa « Educandati a Lucca, dalla Restaurazione all'Unità » dans Simonetta, Soldani (dir.), *L'educazione delle donne. Scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'Ottocento,* Milano, Franco Angeli, 1989, p.202.

[117] Voir Merger Marie-France, «L'enseignement du francais à Lucques de 1805 à 1814 : une expérience novatrice », *op. cit.*

épouses bienveillantes, des mères sages et respectueuses des lois et de l'ordre »[118]. Cette école est très probablement l'école où est éduquée Elisa, la fille d'Amalia Nizzoli. A partir du récit d'Amalia Nizzoli, nous avons des bonnes raisons de croire que, de ses sept ans jusqu'à son départ pour l'Égypte, elle fréquente une école semblable à celle de Lucques.

Comme Ida Pfeiffer, Amalia Nizzoli sort d'un milieu aisé. Son père est médecin et son oncle du côté maternel, Giuseppe Marucchi, exerce avec succès la même profession en Égypte pour le Defterdar-Bey, le ministre des finances. Un autre oncle, comme nous l'apprenons dans les *Memorie,* est le gouverneur de la ville d'Ivrea[119], une petite ville à cinquante kilométrés de Turin. Il s'agit donc d'une famille assez importante.

L'éducation d'Amalia Nizzoli est, comme celle d'Ida Pfeiffer, typiquement une éducation pour les filles de familles aisées de son pays mais sans la parenthèse d'une éducation « en garçon » que la voyageuse autrichienne a reçue. La supposition de Livia Gabrielli[120] qu'Amalia Nizzoli est éduquée dans ses premières années dans un pensionnat est confirmée par une déclaration de la voyageuse dans son récit de voyage :

> Je me souviens que je ne faisais rien d'autre que pleurer à l'idée d'abandonner la belle Toscane où j'avais passé mes premières années, et mes amies du pensionnat[121].

Une fois arrivée en Égypte, la famille Sola passe huit mois à Assiout dans la maison de l'oncle Giuseppe Marucchi. Ici Amalia Nizzoli perfectionne son instruction avec des lectures des livres présents dans la bibliothèque de son oncle, qui est aussi responsable du choix des livres les plus adaptés pour elle et pour sa sœur. A cette époque Amalia Nizzoli s'occupe aussi d'apprendre la langue arabe avec l'aide, comme elle l'écrit, d'une esclave noire. Ses journées pendant son séjour sont décrites dans les *Memorie* de la façon suivante :

---

[118] « Figlie ubbidienti e amorose, spose compiacenti, madri sagge, e amanti delle leggi e dell'ordine », Franchini, Silvia, *gli educandati nell'Italia postunitaria,* in Soldani, Simonetta, *l'Educazione delle donne. Scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'Ottocento,* Milano, Franco Angeli, 1989, p. 59.

[119] Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto op. cit.,* p. 124.

[120] Gabrielli, Livia, «Amalia Nizzoli, nuovi documenti per una biografia» dans Sergio Pernigotti/Paola Davoli, (dir.) *Ricerche di Egittologia e di Antichità Copte*, Bologna, La Mandragora, p. 55-75.

[121] « […] mi ricordo che io non faceva che piangere all'idea di abbandonare la bella Toscana, ove aveva passato i miei primi anni, e le mie compagne di collegio », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto op.cit.,* p. 3.

> Se lever très tôt, prendre le petit déjeuner après une heure, ensuite se dédier au travail consistant en broderies et autres objets pour la maison, un peu de lecture de livres sélectionnés, qui nous donnait notre oncle ; le repas, un peu de récréation, après reprendre le travail et, une heure avant nuit, marcher dans la cour plutôt vaste et jolie.[122]

Nous ne connaissons donc pas, à l'exception des exercices de broderies et de l'apprentissage de la langue arabe, les contenus de l'instruction qu'a reçue Amalia Nizzoli à partir de son séjour en Égypte. Grâce à une analyse des *Memorie* par Livia Gabrielli[123], nous pouvons néanmoins avoir une idée du niveau de la culture de la voyageuse. Des citations du deuxième livre des *Histoires* consacré à l'Égypte de l'historien grec Hérodote, et des citations de *L'Orlando Furioso* (*Roland Furieux)* du poète de la Renaissance Arioste, confirment la culture humaniste d'Amalia Nizzoli[124].

Ses amitiés dont elle parle dans ses *Memorie,* attestent aussi le fait qu'Amalia Nizzoli est appréciée par les hommes et les femmes cultivés de son temps qu'elle rencontre en Égypte et pendant ses séjours en Italie. Elle correspond avec le naturaliste et géologue Gian Battista Brocchi, et dans les *Memorie* elle publie les lettres que le savant lui a écrites de Nubie avant sa mort. Pendant son séjour à Saqqarah, où elle dirige les fouilles archéologiques pour son mari, Amalia Nizzoli fait plusieurs excursions avec Giovanni Battista Caviglia, l'archéologue qui a donné une importante contribution aux fouilles autour du sphinx de Gizeh et qui a découvert un des colosses de Ramsès II à Memphis.

Arrivée à Zakynthos où Giuseppe Nizzoli est envoyé comme vice-consul en 1830, Amalia Nizzoli se lie d'amitié avec le comte Ermanno Lunzi, auteur de plusieurs livres d'histoire parmi lesquels un sur la République des Sept-Îles, les îles situées dans la mer

---

[122] « Levarsi per tempissimo, far colazione dopo un'ora, poi dedicarsi al lavoro consistente in ricami ed altri oggetti familiari, un po' di lettura di scelti libri che ci forniva lo zio; il pranzo, un poco di icreazione, poscia riprendere il lavoro, ed un'ora prima di notte passeggiare nel cortile assai spazioso e bello», Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli Harem scritte drante il suo soggiorno in quel Paese op. cit.*, p. 46-47.

[123] Voir Gabrielli, Livia «Amalia Nizzoli, nuovi documenti per una biografia» dans Sergio Pernigotti/Paola Davoli, (dir.) *Ricerche di Egittologia e di Antichità Copte*, Bologna, La Mandragora, p. 55-75.

[124] *Ibid.*

Ionienne dont fait partie aussi Zakynthos, et un livre sur le Christianisme[125]. A Zakynthos, enfin, elle fait la connaissance du traducteur et auteur de récits de voyages Francesco Cusani, qui s'occupe de publier les *Memorie* et qui décrit Amalia Nizzoli ainsi :

> Je m'arrêtais plusieurs jours à Zakynthos pour visiter cette très belle parmi les iles Ioniennes à juste titre nommée Fleur du Levant et je rencontrai la cultivée et attentionnée Madame Nizzoli, établie là bas avec son mari le vice-consul autrichien.[126]

Amalia Nizzoli, comme il est attesté dans ses *Memorie*, se fait apprécier aussi par des dames importantes de son époque, comme la marquise Busca de Serbelloni de Milan, une salonnière très réputée pour sa culture. Parmi ses amis, en outre, il n'y a pas seulement des lettrés, des scientifiques et des dames qui tiennent des salons en Italie. Dans ses *Memorie* elle raconte ses amitiés avec les dames des harems, ce qui atteste son ouverture et son intérêt pour la société orientale.

Le constat que nous avons fait, pendant les recherches pour cette thèse, qu'Amalia Nizzoli dans ses *Memorie* s'inspire de l'œuvre de la voyageuse allemande Wolfradine von Minutoli, démontre qu'elle est une observatrice attentive des nouveautés dans le domaine des récits de voyages sur l'Égypte, mais aussi qu'elle n'hésite pas à s'en servir, sans pourtant le déclarer. Nous revendrions plus loin sur cette question.

2. 2. 3. L'EDUCATION D'ISABELLE EBERHARDT A GENEVE

Comme nous l'avons déjà mentionné, Isabelle Eberhardt est éduquée à la maison par son précepteur Nicholas Trophimowsky, lequel ne fait aucun effort pour adapter son éducation à celle donnée aux jeunes filles genevoises. A cette époque, dans les années

---

[125] Les titres des livres par Ermanno Lunzi sont les suivants: *Il Cristianesimo in relazione con la Storia Universale*, Bologna Tipi Fava e Garagnani, 1867*, Della Repubblica Settinsulare,* Bologna 1863, *Storia delle Isole Ionie sotto il reggimento dei repubblicani francesi,* Venezia, Tipografia del Commercio 1860, *Della condizione politica delle Isole Ionie sotto il dominio veneto,* Venezia, Tipografia del Commercio, 1858.

[126] « […] io mi fermai alquanti giorni in Zante per visitare quella bellissima tra le Isole dell'Ionio, meritamente chiamata Fior di Levante, e conobbi la colta e gentile signora Nizzoli, ivi stabilita col marito Vice console austriaco », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli Harem scritte drante il suo soggiorno in quel Paese (1819-1828), op. cit.,* pag. IX.

1880, les jeunes femmes des familles aisées de Genève fréquentent la section supérieure des écoles publiques[127] dont l'objectif déclaré est, comme en Autriche et comme en Italie, de les préparer à leur future vie de femmes au foyer.

Genève, la ville de Jean Jacques Rousseau, en matière d'éducation pour jeunes filles, applique la pensée du philosophe :

> Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et donc ; voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance.[128]

Nicolas Trophimowsky ne se soucie pas des idées du philosophe suisse en matière de l'éducation d'Isabelle Eberhardt. À la *Villa Neuve,* il travaille avec les enfants de Moerder et avec Isabelle Eberhardt en accord avec ses idées très personnelles sur l'éducation. Pendant les matinées, les jeunes doivent étudier l'histoire, la géographie, les langues anciennes et modernes, la littérature avec une attention particulière pour la littérature russe. Pendant les après-midis les jeunes doivent se consacrer aux travaux manuels, s'occuper des plantes, du jardin et des nombreuses serres qui entourent la maison. Beaucoup de place est laissée à la libre initiative des jeunes, ainsi Nicolas Trophimowsky n'impose pas des matières ou des lectures à Isabelle Eberhardt qui, lectrice passionnée, peut commander elle-même les livres qu'elle souhaite lire. D'une liste de livres datant de 1895 rédigée par Isabelle Eberhardt, nous avons des informations sur ses lectures à l'âge de 18 ans : les ouvrages de Zola, des œuvres de l'Antiquité grecque et romaine, les classiques italiens et français et les ouvrages d'écrivains de la nouvelle génération comme Charles Baudelaire et Edgar Allen Poe. Elle consulte aussi des dictionnaires turcs, arabes et des ouvrages de grammaire des différentes langues[129].

---

[127] Voir Fry, Chantal Renevey (dir.) *En attendant le prince charmant – l'éducation des jeunes filles à Genéve 1740-1970*. Service de la recherche en éducation et Musée d'ethnographie, Genève, 1997, p.110-130.

[128] Rousseau, Jean Jacques*, Emile ou de l'éducation*, Ed. Michel Launay, Paris 1966. Cité de Chantal Renevey Fry (dir.) *En attendant le prince charmant – l'éducation des jeunes filles à Genéve 1740-1970*. Service de la recherche en éducation et Musée d'ethnographie, Genève, 1997, p. 88.

[129] Voir Charles-Roux-Edmonde, *Un désir d'Orient-jeunesse d'Isabelle Eberhardt, 1877-1899,* Paris, Grasset, 1988, p. 643, note 51.

Les connaissances d'Isabelle Eberhardt vont bien au-delà de tout ce que peuvent apprendre la plupart des jeunes femmes de son âge à Genève. De son précepteur, elle apprend les langues anciennes, le grec et le latin, l'italien et l'allemand. Elle parle le français et le russe. De sa libre initiative elle commence l'étude des langues Turque et Arabe et elle suit des cours de dessin. Son amour pour la lecture la pousse à lire les classiques français, italiens et russes et les poètes contemporains. Pour résumer avec les mots d'Isabelle Eberhardt, comme elle l'écrit dans une lettre à Ali Abdul Wahab, elle a reçu « une instruction fort **incohérente** et cependant assez étendue »[130].

Son éducation, qui n'a rien à voir avec l'éducation pour jeunes filles souhaitée par Jean Jacques Rousseau, et en général en Europe au tournant de ce siècle, donne à Isabelle Eberhardt les connaissances littéraires et linguistiques qui lui permettent d'envisager de gagner sa vie comme écrivaine. La liberté et l'autonomie intellectuelle auxquelles elle a été habituée par son précepteur, lui permettent d'avoir un parcours de vie aussi complexe qu'extraordinaire dans lequel elle essaye de suivre ses passions pour l'écriture et pour une vie aventureuse de voyages.

Les trois voyageuses ont reçu une éducation humaniste, très axée sur la connaissance des langues étrangères et des belles lettres typiquement destinées aux femmes issues de la bourgeoisie de l'époque. L'expérience commune d'Ida Pfeiffer, bien que pour une période limitée, et d'Isabelle Eberhardt d'une éducation qui veut surmonter la séparation classique des genres a marqué les deux voyageuses tant elles déclarent cette période de leur vie comme étant importante pour le développement de leurs caractères et de leurs intérêts, strictement en relation avec le voyage dans des régions pas encore tout à fait accessibles pour des femmes solitaires.

L'éducation reçue par Amalia Nizzoli, bien plus classique, a pour objectif de lui apprendre toutes les aptitudes pour en faire une parfaite compagne pour son futur mari, bien élevée, bien éduquée et bonne mère de famille. Amalia Nizzoli, dans sa vie et dans les témoignages qu'elle confie à ses *Memorie*, montre qu'elle est complètement adaptée

[130] Eberhardt, Isabelle, *Écrits intimes, op. cit.,* p. 82. Evidence dans l'original.

à ce rôle préétabli et qu'elle agit à l'intérieur des espaces qui lui sont réservés en tant que femme et épouse.

TROISIEME CHAPITRE

LES VOYAGES

3. 1. Les circonstances de voyage

Les biographies des trois voyageuses analysées sont très différentes. Comme point commun, nous pouvons reconnaître leur provenance de familles bourgeoises européennes et le fait qu'elles ont passée une partie de leurs vies en voyage et dehors de l'Europe. Leurs motivations, leurs attitudes et leurs objectifs sont très personnels, et sont liés au milieu dans lequel elles ont grandi et vécu et aux attentes de leurs entourages par rapport à leur appartenance au genre féminin. Tandis que les biographies d'Ida Pfeiffer et d'Amalia Nizzoli subissent des développements obligés en accord avec les attentes de la société envers les jeunes filles, Isabelle Eberhardt, jouit d'une plus grande liberté par rapport aux rôles réservés aux femmes en Europe au tournant du XIXe siècle. Cela influence leurs façons de voyager et de se présenter soit aux populations qu'elles rencontrent soit aux lecteurs.

Les motivations pour le voyage, les vêtements choisis, leurs rapports à la religion et aux langues des pays qu'elles visitent, définissent leurs attitudes envers les sites visités et leurs habitants.

3. 1. 1. MOTIVATIONS ET PREPARATION AU VOYAGE

Pour Ida Pfeiffer, le départ pour son premier voyage est une vraie conquête, car elle est obligée de se battre contre sa famille et son entourage pour leur arracher l'autorisation et leur accord pour partir. À la fin, elle cache sa vraie destination, la Terre sainte, pour partir tranquille sans être constamment rappelée aux périls auxquels elle s'expose. Contrairement à Amalia Nizzoli, qu'est obligée de suivre sa famille, Ida Pfeiffer arrive en Orient avec beaucoup de connaissances sur les pays qu'elle se prépare à traverser. L'itinéraire de son premier voyage est très bien défini avant son départ de Vienne et la voyageuse dispose de beaucoup d'informations sur les meilleures façons de voyager et sur les meilleurs logements pour les nuits.

Dès son arrivée dans des villes ou des villages, Ida Pfeiffer se renseigne, comme elle le déclare à son arrivée à Constantinople, « tout de suite sur les attractions[131] » locales pour partir à leur découverte. Partout où elle arrive, elle s'unit à des groupes d'autres touristes avec lesquels elle peut plus facilement affronter les différentes traversées nécessaires pour rejoindre les endroits qu'elle souhaite visiter. Ainsi, grâce à l'accueil d'un groupe de touristes européens, elle peut, contre toute attente, traverser le désert de Judée pour atteindre la mer Morte. Ida Pfeiffer, bien que voyageuse solitaire, ne refuse jamais l'aide et le soutien d'autres voyageurs si cela peut être favorable à la réalisation de ses programmes de voyage. On reconnaît depuis son premier récit de voyage son pragmatisme et que ce qui compte pour elle est de visiter le plus grand nombre d'endroits possible, sans trop s'occuper de la communication avec les populations qu'elle rencontre sur son chemin.

Depuis son premier récit de voyage, dès son arrivée à Constantinople, elle se décrit comme hyperactive, transportée par le bonheur d'être sur le point d'atteindre la destination dont elle rêve depuis longtemps. Le jour même de son arrivée à Istanbul, après un voyage de quinze jours depuis son départ de Vienne, elle se rend dans une mosquée de Pera, un des anciens quartiers de la ville, pour voir les derviches danseurs. Le jour suivant, elle se rend à Scutari, sur la rive asiatique du Bosphore, pour visiter son fameux cimetière et assister au spectacle de derviches hurleurs[132]. Dans les lignes qui résument sa traversée du Bosphore, qui symbolise le passage en Asie, Ida Pfeiffer exprime son enthousiasme d'avoir finalement atteint son objectif :

> Un sentiment particulier me saisit lors que je marchai pour la première fois de ma vie dans une autre partie du monde. C'était comme si ce n'était que maintenant que j'étais séparée – infiniment loin de mon pays[133].

L'éloignement de l'Europe, de sa ville et de l'Autriche et son arrivée à Constantinople, considérée comme la première ville orientale, est célébré par la voyageuse comme un achèvement extraordinaire dans sa vie.

---

[131] « Ich erkundigte mich sogleich, was es Sehenswertes gäbe », Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.,* p. 41.
[132] Voir la section 3.1.2.
[133] « Ein eigenes Gefühl ergriff mich, als ich zum ersten Mal in meinem Leben einen anderen Weltteil betrat. Es war mir, als ob ich jetzt erst getrennt – unendlich weit von meiner Heimat wäre », Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.,* p. 47.

Les raisons qui amènent Amalia Nizzoli à partir d'Italie ne lui permettent pas de ressentir et d'exprimer le même enthousiasme que celui décrit par Ida Pfeiffer. Le récit *Memorie sull'Egitto* d'Amalia Nizzoli s'étend sur une durée de neuf ans, c'est à dire les années qu'elle passe en Égypte de son adolescence jusqu'à ses 23 ans. Pour cette raison, la description de son voyage est étroitement liée avec des étapes importantes de sa biographie, dans laquelle nous constatons une évolution dans son attitude vis-à-vis du pays.

Le voyage en Égypte et la résidence dans ce pays suite au mariage arrangé par sa famille, sont pour la jeune Amalia Nizzoli une contrainte et jamais un choix. Dans les premiers chapitres de son récit, le lecteur est souvent confronté à une profonde tristesse qu'éprouve la jeune voyageuse avec, en plus, une grande déception envers un pays qu'elle n'a auparavant pas imaginé de visiter. Par conséquent, l'Italie devient la cause de toutes ses nostalgies, et l'Égypte, considérée comme « un nouveau monde », ne l'intéresse que partiellement.

Dès le premier chapitre, Amalia Nizzoli informe les lecteurs de son désespoir à l'idée de rester dans le pays pour une durée qui ne lui est pas précisée. Un premier enthousiasme lié à la beauté du port d'Alexandrie, est ainsi toute de suite remplacé par la déception vécue pendant une sortie du bateau pour se rendre à une église.

> J'attendais avec impatience le moment de découvrir Alexandrie. Pauvre de moi, quelle tromperie ! […] Comme ville turque, la première que je voyais, elle n'avait rien pour flatter ceux qui, comme moi, y abordaient sans rien s'en attendre après avoir abandonné la belle Italie ! [134]

Peu après elle renchérit son jugement, en affirmant que sa première et rapide visite l'a laissée complètement sans espoir de découvrir quelque chose d'intéressant ou de plaisant, au point qu'elle souhaite ne plus sortir du navire qui l'a amenée jusqu'à Alexandrie du port de Livourne.

---

[134] « Sospirava il momento di scoprire Alessandria. Me infelice, quale inganno ! (…) come città turca, la prima che vedeva, non aveva nulla da lusingare chi al pari di me senza viste d'interesse vi approdava dopo avere lasciata la bella Italia ! », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828)*, *op. cit.,* p. 8.

> Je restais tellement découragée en constatant à quel point Alexandrie correspondait peu à l'idée que je m'en étais faite que j'aurais volontiers tout donné pour ne plus sortir du navire et retourner là d'où j'étais partie. [135]

Les cinq ou six jours passés à Alexandrie ne changent pas les idées de la jeune voyageuse. Cette déception se répète à son arrivée au Caire, où son désespoir la laisse s'effondrer en larmes dans la solitude de sa chambre.

> À l'arrivée au Caire, je m'enfermais dans ma chambre, et là, dans le silence, je donnais libre cours aux larmes pour ainsi soulager mon cœur opprimé. Ah, où m'ont-ils amenée ! Me disais-je. Ma chère patrie, ah ma belle Italie ! Qui sait quand je te reverrai ; oh combien je pleurerai pour toi si loin ! Mon Dieu, je ne vous demande autre grâce que celle de retourner en Europe.[136]

Les mêmes sentiments sont évoqués lors de son arrivée avec ses parents et sa sœur à la destination finale, Assiout, où ils sont attendus par le docteur Peruzzi, l'oncle qui travaille dans cette ville comme médecin privé du Defterdar-Bey.

> Mon chagrin était à son comble et je ne sais pas comment je ne tombais pas malade de douleur […] Le lendemain je ne fus pas capable de me lever du lit tant j'avais pleuré.[137]

Avec ce type de déploration tout à fait rare dans les récits de voyage, Amalia Nizzoli décrit ses premiers temps en Égypte comme très malheureux : elle est, en effet, une voyageuse malgré elle qui a besoin de beaucoup de temps pour s'habituer à la nouvelle situation.

Au malaise exprimé par Amalia Nizzoli dans les premières pages des *Memorie* sur le fait qu'elle doit s'établir en Égypte, s'ajoutent les moments d'effroi qu'elle vit pendant les premiers semaines à cause d'un manque total d'informations sur ce nouveau pays. Les parents Sola, en effet, décident de se rendre en Égypte soudainement quand, au port

---

[135] « Io restai così avvilita nell'aver veduto quanto poco Alessandria corrispondesse all'idea che mi ero formata, che avrei dato volentieri qualunque cosa per non uscire più dal bastimento e ritornarmene là onde era partita », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828 op. cit.*, p. 12.

[136] « All'arrivo al Cairo : …mi Chiusi in istanza, ed ivi nel silenzio lasciai libero corso alle lacrime, cercando così di sollevare l'oppresso cuore. Ah dove mi hanno mai condotta ! diceva fra me. Cara mia patria, ah bella Italia ! chi sa quando più ti rivedrò ; oh quanto ti piangerò lontana ! Mio Dio non vi domando altra grazia che di ritornare in Europa », *ibid.,* p. 50.

[137] « All'indomani non fui in grado di alzarmi dal letto per il gran piangere che avevo fatto tutta la notte », *ibid.*, p. 60.

de Livourne, où ils attendent de partir pour le Piémont via Gênes pour visiter des parents, ils reçoivent une lettre d'un oncle qui les invite à le rejoindre en Égypte, où il travaille comme médecin chez le Defterdar-Bey, le ministre des finances de Méhémet Ali.

Ces circonstances d'un départ hors programme expliquent pourquoi les membres de la famille Sola, à leur arrivée en Égypte, semblent avoir une faible connaissance des us et coutumes du pays. Dès descriptions d'Amalia Nizzoli on a l'impression qu'ils ignorent que les femmes sortent de leurs habitations seulement voilées. Les deux jeunes sœurs Sola et leur mère sont ainsi exposées à la colère de la population locale, parce qu'elles se déplacent le visage entièrement découvert. À Rosette, sur leur parcours vers le Caire, elles sont accueillies par des jeunes qui leur lancent des pierres. Au Caire, l'angoisse perturbe la fascination de la jeune voyageuse en train d'admirer un cortège d'Ibrahim Pacha, le fils du vice-roi Méhémet Ali, parce qu'elle se sent menacée par les regards et les réactions des hommes qui entourent la famille :

> Les Turcs nous regardaient avec un air de curiosité et de dérision : trois femmes seules avec le visage découvert parmi des milliers d'hommes et accompagnées seulement par deux serviteurs, le vieux père et le très jeune cousin. […] Beaucoup de Turcs en nous voyant, s'amusaient en faisant courir tout d'un coup leurs chevaux à toute vitesse vers nous, en les arrêtant d'un éclair à un ou deux pas de distance.[138]

Seulement une fois arrivés à Assiout, comme le raconte Amalia Nizzoli dans son récit, les membres de la famille Sola sont informés du fait qu'en Égypte, les femmes ne montrent jamais leurs visages et sont toujours couvertes d'une « sorte de drap de toile turquoise ». Ainsi, Amalia Nizzoli commence à s'adapter et à choisir consciemment avec quels habits sortir. Une connaissance de cette règle comportementale aurait toutefois pu éviter à la très jeune voyageuse ce genre de choc culturel à son arrivée en Égypte, et aurait aussi pu l'aider à mieux apprécier le nouveau pays. Dans son texte toutefois l'énoncé de cet épisode permet à la voyageuse de montrer les soldats orientaux

[138] « I Turchi ci guardavano con aria di curiosità e derisione : tre sole donne in abito europeo a viso scoperto, fra mezzo a tante migliaia di uomini, ed accompagnate appena da due servi, oltre il vecchio padre ed il cugino giovinissimo. […] Molti Turchi, vedendoci, si divertivano facendo ad un tratto correre di carriera aperta i loro cavalli verso di noi, arrestandoli colla celerità del lampo ad uno o due passi di distanza », *ibid.,* p. 43-44.

comme féroces et méprisants vis-à-vis des Européens. Ce qui lui permet de montrer d'avantage le sens d'étrangeté qu'elle a éprouvé dans ces premiers moments. Cela rend ses efforts pour s'adapter au nouveau pays encore plus remarquable. Une fois à Assiout, Amalia Nizzoli apprend non seulement les règles concernant les habits, mais elle essaye tout de suite à s'adapter à la nouvelle situation en commençant à apprendre la langue arabe.

Comme Ida Pfeiffer, Isabelle Eberhardt arrive au Maghreb bien informée sur le nouveau pays où elle débarque. Elle suit, en effet, depuis plusieurs années les pas de ses frères. En 1883, son demi-frère, Nicolas de Moerder, s'engage dans la Légion étrangère, et Augustin de Moerder, douze ans plus tard, fait la même chose et part pour Sidi-Bel-Abbès, en Algérie. En suivant les vicissitudes de ses frères, surtout celles d'Augustin, Isabelle Eberhardt se documente sur le pays où ils demeurent et s'y intéresse au point d'apprendre l'arabe. Après avoir fait des études autodidactes, elle trouve un enseignant de la langue arabe, en James Sanua, un érudit égyptien qui, chassé de son pays par le gouvernement, désormais sous le protectorat anglais depuis 1882, s'est établi à Paris. James Sanua est très connu dans les cercles orientalistes de la capitale française et se fait appeler Cheik Abu Naddara. Il deviendra un ami qui soutiendra Isabelle Eberhardt dans les années à venir, et il lui présente Ali Abdul Wahab, futur ami et confident d'Isabelle Eberhardt pendant les années suivantes. Ainsi la jeune voyageuse connaît déjà assez bien le monde arabe, et commence à parler et à écrire la langue du Coran déjà en Europe, en préparation d'un futur voyage en Orient.

Contrairement à Ida Pfeiffer et à Amalia Nizzoli qui, pour des raisons différentes, ont des départs problématiques et difficiles, Isabelle Eberhardt semble avoir un premier voyage serein pour le nord de l'Afrique. Son départ est un projet qu'elle a depuis longtemps et qu'elle réalise en 1897 en compagnie de sa mère, Natalia de Moerder et de son précepteur, Nicolas Trophimowsky. À cette époque, les colonies françaises de l'Afrique du Nord offrent, aux Européens francophones entre autres, une « nouvelle patrie » où se rendre pour recommencer une vie pour les plus pauvres et pour les plus aisés, pour reconstituer leur santé dans un climat plus doux, avec des hivers plus chauds

que ceux qu'ils connaissent en Europe. Il est possible que Nicolas Trophimowsky et Nathalia de Moerder planifient un futur en Algérie pour soigner la santé de cette dernière, malade depuis longtemps. La jeune Isabelle Eberhardt arrive ainsi, à l'âge de vingt ans, à Bône, ville sur la côte algérienne, avec la compagnie rassurante de sa mère et de son précepteur[139]. La présence de ce dernier n'est pas mentionnée dans les nombreuses biographies sur Isabelle Eberhardt mais elle est bien attestée dans une lettre d'Isabelle Eberhardt à Abdul Wahab du 22 août 1897 :

> À peine installés à Bône, mon père[140] se mit en quête d'un maitre d'arabe pour moi […] on lui indiqua Si Mohammed El Khoudja ben Abdallah Hamidi.[141]

Nicolas Trophimowsky rentre bientôt à Genève et les deux dames séjournent ensemble à Bône pendant plusieurs mois, de mai à novembre. Isabelle Eberhardt se dit finalement heureuse, mais en même temps, elle manifeste sa désapprobation contre l'attitude des colons français envers les autochtones.

> Cette vie vaut en effet bien la peine qu'on la décrive, vu qu'elle ne ressemble en rien à celle des demoiselles en général. Je vous dirais seulement que les Musulmans m'ont reçue à bras ouverts et que je ne connais pas *encore un seul Français* ni *Française.* Ce qui m'écœure ici, c'est l'*odieuse* conduite des Européens envers les Arabes, ce peuple que j'aime et qui, *Inch'Allah,* sera mon peuple à moi.[142]

Sa désapprobation à l'égard de l'attitude des Européens envers les Arabes, dans ce premier voyage en Algérie, est contrecarrée par un profond intérêt pour les habitants du pays et pour leur religion, l'islam. Cet intérêt est reconnaissable dans les écrits d'Isabelle Eberhardt et dans ses choix de vie dont aussi ses choix vestimentaires.

---

[139] Ils louent une maison dans le quartier européen de la ville, appartenant à un couple de photographes, Cécile et Louis David, amis d'Augustin.

[140] Dans une lettre suivant, après la mort de Nathalie Eberhardt et de Nicolas Trophimowsky Isabelle Eberhardt précise à l'ami Ali Wahab qu'elle a appris « avec documents à l'appui » que Nicolas Trophimowsky n'était pas son père, mais qu'elle est « le triste résultat d'un viol ». Les documents mentionnés n'ont jamais étés retrouvés. Voir Eberhardt, Isabelle, *Écrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés,* édition établie, annotée et présentée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, avec la collaboration avec Faïza Abdul Wahab, Paris, Payot, 1991, ed. de poche 1998, p. 133.

[141] Eberhardt, Isabelle, *Écrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés. op. cit.,* p. 85.

[142] *Ibid*, (lettre à Ali Wahab) p. 74.

3. 1. 2. LES VETEMENTS

L'habillement porté en voyage en Orient est un sujet débattu par la plupart des voyageuses du XIXe siècle dans leurs récits, car il est évident que les habits des femmes européennes de l'époque ne sont pas particulièrement adaptés aux voyages. De plus dans un environnement qui est l'Orient du XIXe et du début du XXe siècle, les voyageuses doivent s'adapter à l'usage de se montrer seulement voilées.

Quant à la commodité et à la fonctionnalité des habits des femmes européennes au XIXe siècle, il faut rappeler que, après une parenthèse pendant la Révolution française, les dames en Europe serrent de nouveau leurs bustes dans un corset[143] et ne portent pas le pantalon, vêtement réservé aux hommes et considéré comme une expression de virilité et de pouvoir.

Une fois en voyage ou avant de partir, les voyageuses se posent alors la question de savoir quels vêtements porter pour mieux s'adapter aux désagréments des traversées en mer, des chevauchées, de longs déplacements à pied, exposées aux intempéries et à des nuits passées à la belle étoile. La réponse, dans une époque à laquelle les habits sont expression de la position sociale du porteur, n'est pas si simple. En Europe il existent, en effet, de restrictions importantes concernant l'habillement : au XIXe siècle les classes sociales et les deux sexes ont leurs propres vêtements et normalement une pratique de *cross dressing*, c'est-à-dire d'adopter les habits réservés à une autre classe sociale ou aux hommes pour les femmes, est considérée comme une appropriation indue et pour cela sanctionnée.

Le choix pour les voyageuses se pose alors entre l'habillement en femme européenne ou les vêtements des femmes autochtones, ou encore entre les habits des hommes européens ou des hommes autochtones. Chaque option comporte des effets différents et est expression des exigences, du caractère et de l'attitude des voyageuses envers les populations locales.

Le choix des voyageuses de garder leurs habits de femmes européennes a pour fonction de leur éviter la critique dans leurs pays d'origine, où le pantalon n'est pas bien vu pour les femmes, mais aussi de signaler leur appartenance à une société dominante

[143] Voir Bard, Christine, *Une histoire politique du pantalon,* Paris, Seuil, 2010.

par rapport aux pays orientaux où elles voyagent[144], c'est grâce à leurs habits que les voyageuses reçoivent un traitement de faveur parce qu'elles sont reconnues comme Européennes.

L'habillement en femme orientale est plus problématique. Il ne permet pas aux voyageuses d'être reconnues en tant qu'Européennes, et par conséquent, elles sont soumises aux mêmes restrictions de mouvement imposées aux femmes orientales. Ainsi, ce choix est assez rare et les voyageuses obligées par des exigences de sécurité de s'habiller en femmes orientales, trouvent souvent des astuces pour signaler leur identité occidentale.

L'habillement en homme européen, adopté par quelques voyageuses, surtout françaises, n'est pas un choix très facile pour l'époque. Une femme qui adopte le pantalon, considéré comme l'habit masculin par excellence, signale qu'elle « grimpe dans la hiérarchie » et qu'elle s'approprie des privilèges réservés aux hommes[145]. C'est facile d'imaginer alors, que le choix du pantalon est sanctionné même pour la femme en voyage.

Les solutions adoptées par les trois voyageuses analysées sont très différentes. Le choix des habits d'Ida Pfeiffer exprime son attachement à son pays, à ses valeurs et à sa culture et confirme son conservatisme. Elle refuse de s'habiller comme un homme, même quand on lui conseille de le faire pour sa sécurité. De la même façon, elle refuse de s'habiller en femme orientale, et trouve toujours une alternative pour éviter de se couvrir intégralement. Dans la plupart de ses voyages, dans les régions les plus fréquentées par les touristes européens, mais aussi quand elle traverse les déserts, Ida Pfeiffer adapte ses habits de femme européenne. Une pratique qui lui a valu le surnom de « voyageuse en crinoline »[146].

> On me conseilla de faire le voyage en habits d'homme, seulement je ne trouvai pas ce conseil bien avisé, car ma silhouette petite et maigre aurait bien convenu à un jeune homme, mon visage mûr toutefois me rendait plus

[144] Voir Habinger, Gabriele, *Frauen reisen in die Fremde. Diskurse und Repräsentationen von reisenden Europäerinnen im 19. und beginnenden 20. Jahrhundert,* Wien, Promedi, 2006, p. 178-186.
[145] Voir Bard, Christine, *Une histoire politique du pantalon, op. cit.,* p. 18.
[146] Voir Mouchard, Christel, *Aventurières en crinoline,* Paris, Seuil, 1987.

> semblable à un homme adulte. Mais, puisque je n'avais pas de barbe, on se serait tout de suite douté du travestissement et ça m'aurait attiré des ennuis. Je préférais ma simple tenue européenne, qui consistait en une chemise et des pantalons. Sur la tête, j'avais un chapeau de paille rond. Par la suite, j'étais de plus en plus convaincue d'avoir bien fait de ne pas renier mon sexe. Partout, on me traitait avec respect et on était souvent indulgent et gentil avec moi, justement parce qu'on tenait compte de mon sexe[147].

Avec cette tenue plutôt personnalisée et malgré son pantalon bien couvert par sa longue chemise, Ida Pfeiffer est toujours bien reconnaissable en tant que femme, et refuse pour la plupart du temps d'utiliser le voile. Le fait que la population locale ne se montre pas dérangée et que « les histoires sur l'intolérance des orientaux envers les femmes habillées à la façon occidentale sont exagérées », confirme la thèse que ses habits, qui la rendent reconnaissable en tant qu'Européenne, lui confèrent prestige et autorité sur la population locale qui n'a aucune intention de l'attaquer. Une des préoccupations majeures de la voyageuse autrichienne est de montrer, malgré ses détracteurs, qu'elle peut affronter seule un voyage dans des contrées lointaines et que sa façon de s'habiller, comme le fait qu'elle est une femme, ne constitue pas un obstacle à ce projet. Elle est, toutefois, suffisamment prudente et accepte, lorsque c'est nécessaire, les habits de femme de certaines régions orientales, comme par exemple à Bagdad :

> Je dus me procurer avant tout un *isar* (grande toile pour envelopper tout le corps) un petit bonnet (*finer*), avec un mouchoir (*baschlo*) qui, roulé autour du finer forme une espèce de turban. Quant au bouclier roide et épais, tissé de crin, qui couvre le visage, je ne m'en servis pas, parce qu'on étouffe presque dessous. On ne peut pas se figurer de costume plus incommode pour les femmes que celui qu'on porte dans ce pays. L'isar ramasse la poussière du sol, et il faut une certaine adresse pour le tenir de manière à ce que tout le corps reste enveloppé. Je plaignais beaucoup les pauvres femmes, souvent forcées de porter encore un enfant ou un paquet, ou bien d'aller laver le linge à la rivière. Elles n'en revenaient jamais sans être trempées. Les plus petites filles même sont vêtues ainsi quand elles sortent.

---

[147] « Man riet mir, die Reise in Männerkleidung zu machen, allein ich fand diesen Rat nicht klug, indem meine kleine magere Gestalt wohl für einen Jüngling, mein ältliches Gesicht aber für einen Mann gepasst hätte. Da mir aber der Bart fehlte, so würde man die Verkleidung gleich geahnt und mich dadurch mancher Unannehmlichkeit ausgesetzt haben. Ich zog es vor, meine einfache europäische Tracht, die aus einer Bluse und Beinkleidern bestand, beizubehalten. Auf dem Kopf trug ich einen runden Strohhut. In der Folge wurde ich immer ehr überzeugt, wie gut ich getan, mein Geschlecht nicht zu verleugnen. Man begegnete mir überall mit Achtung und hatte oft Nachsicht und Güte für mich, gerade weil man auf mein Geschlecht einige Rücksicht nahm », Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.,* p. 78 -79.

> Grâce à mon costume oriental, et même sans me couvrir le visage, je pus circuler librement partout[148].

La voyageuse s'adapte à la coutume locale et trouve le bon compromis. Elle adopte les habits orientaux qui lui permettent encore d'être reconnaissable en tant qu'Européenne. Ainsi, elle signale toujours son appartenance à un pays occidental pour ne pas perdre la position dominante que cette identité lui garantit. Dans le choix des habits, Ida Pfeiffer reste fidèle à son principe de voyageuse qui tient à sa culture et qui veut se démarquer de la population locale et qui désire aussi signaler son appartenance au genre féminin.

Amalia Nizzoli est très flexible en matière d'habits. Elle accepte soit de s'habiller en femme orientale quand elle se rend au harem de Rossane, soit en homme européen si les circonstances, c'est-à-dire des situations de danger, le requièrent. Dans quelques pages de son récit, elle souligne le danger qu'il y a pour une femme européenne de se montrer à visage découvert dans certains quartiers du Caire :

> Se présenter dans ces endroits fait peur et plaisir au même temps, je ne pouvais traverser les bazars ou passer devant les mosquées et les quartiers des soldats sans battements de cœur. Avec ma façon de m'habiller et avec le visage découvert, attirant naturellement les regards des passants, j'avais toujours peur de rencontrer un Turc dévoué anxieux de gagner le paradis à mes dépens, car les Turcs croient qu'en tuant un chrétien, ils vont plus facilement gagner la béatitude[149].

Amalia Nizzoli généralise un évènement qu'elle rappelle quelques pages auparavant, et qui est résumé aussi dans le récit de voyage de Wolfradine von Minutoli. Il s'agit du meurtre d'une jeune femme, la fille du consul suédois, par un soldat d'origine bosniaque. L'explication donnée à ce meurtre était que la jeune femme se promenait à visage découvert.

---

[148] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.,* p. 435 – 436.

[149] « Il presentarsi in que' luoghi fa spavento e piacere ad un tempo stesso, né mi era fattibile di traversare bazari, o davanti le moschee e quartieri di soldati, senza battiti di cuore. Col mio costume di vestire e col viso scoperto, attirando naturalmente gli sguardi dei passeggeri, avevo sempre timore d'incontrare qualche Turco zelante di guadagnarsi il paradiso a mie spese, giacché i Turchi credono, uccidendo un Cristiano, di andare più facilmente a godere l'eterna beatitudine », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828, op. cit.*, p. 170.

Les dangers auxquels sont exposés les femmes habillées à la façon européenne, sont réels dans l'Égypte connue par Amalia Nizzoli dans ses premières années dans le pays, car les habitants n'ont pas encore l'habitude de voir des étrangères. La voyageuse elle-même, subit des agressions à cause de ses habits, à sa première arrivée en Égypte. Plus tard, pour éviter de s'attirer la rage de la population locale, pendant ses déplacements pour des raisons « touristiques » vers Abousabel, un campement d'entraînement militaire d'Ali Pacha aux alentours du Caire, Amalia Nizzoli raconte qu'elle est déguisée en homme pour des raisons de sécurité :

> Moi, la femme du consul de Naples et quelques autres dames, étions habillées en hommes, formant ainsi un seul groupe de cavaliers. C'était une mesure de prudence, car nous devions traverser avec nos chevaux les quartiers plus grands et plus bondés du Caire[150].

Amalia Nizzoli vit en Orient très tôt par rapport aux deux autres voyageuses. Dans la première moitié du XIXe siècle, elle est parmi les premières Européennes à s'être établies en Égypte et, comme elle le mentionne dans son récit :

> […] seules les Européennes sont à visage découvert, ce qui scandalise fortement les Turcs, bien que la présence des Francs de plus en plus importante aujourd'hui, les ait rendus un peu plus tolérants[151].

Les Francs, les Européens présents en Orient, ne sont pas enclins à s'adapter aux mœurs du pays où ils sont des étrangers. Amalia Nizzoli partage cette même arrogance des Européens qui imposent leur présence au pays et qui veulent que la population s'adapte à leurs coutumes. Ainsi, si à leur arrivée en Égypte les femmes de la famille d'Amalia Nizzoli ne se couvrent pas à la façon égyptienne à cause de leur ignorance des coutumes du pays, plus tard le choix de s'habiller de préférence en dame italienne témoigne d'une attitude qui met l'identité européenne au premier plan. En tant que

---

[150] « Io, la moglie del console di Napoli, e qualche altra signora, eravamo vestite da uomo, formando così un sola partita di cavalieri. Era questa una misura di prudenza, giacché dovevamo traversare colle nostre cavalcature le principali contrade del Cairo e le più affollate », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828, op. cit.*, p. 282.

[151] « […] le sole europee camminano a viso scoperto, ciocché scandalizza grandemente i Turchi, per quanto l'attuale concorso dei Franchi gli abbia resi oggidì un poco più tolleranti », *ibid.*, p. 146.

femme d'un employé d'une ambassade européenne, elle tient à se signaler par les vêtements qui montrent une appartenance sociale et culturelle.

Pour Isabelle Eberhardt, le choix des habits témoigne d'un style et d'une décision irrévocable : en s'habillant comme un homme arabe, elle se crée une nouvelle identité. Pour Ida Pfeiffer et pour Amalia Nizzoli, les habits sont un moyen pour atteindre plus facilement leurs buts. Pour cette raison, elles acceptent épisodiquement des déguisements dans toutes les versions possibles, à l'exception de ceux choisis par Isabelle Eberhardt. Par leurs récits de voyage, nous ne pouvons établir ni pour l'une ni pour l'autre, qu'elles se soient jamais habillées en hommes orientaux.

Le choix vestimentaire d'Isabelle Eberhardt en Orient doit être considéré en continuité avec sa façon de s'habiller depuis son enfance. Elle s'habille en homme pendant la plupart de sa vie. Des photographies d'Isabelle Eberhardt adolescente la montrent habillée en matelot, et pendant ses voyages au Maghreb, son choix vestimentaire se porte sur des habits masculins arabes.

Bien qu'à l'époque, le déguisement en homme soit considéré comme outrageux au point qu'à Paris il faut demander une permission aux autorités[152], les femmes de lettres et les voyageuses qui s'habillent en homme sont nombreuses : George Sand, Rachilde, Colette, Jane Dieulafoy portent des vêtements masculins pour des raisons pratiques, pour se déplacer plus aisément et aussi pour se faire respecter plus facilement. Il s'agit dans ces cas d'habits d'homme européen. Dans le choix des vêtements d'homme oriental, Isabelle Eberhardt a un précurseur en Lady Ester Stanhope qui s'est établie en Orient depuis 1814. Cette dame anglaise s'habille, selon des témoins français, parmi lesquels Alphonse de Lamartine, avec des vêtements d'homme qui la font rassembler à un cheikh bédouin. Néanmoins, la richesse des tissus choisis et les variantes apportées permettent de reconnaître la femme européenne qui les porte.[153]

---

[152] Voir Bard, Christine, *Le " DB58" aux Archives de la Préfecture de Police,* Clio, n° 10, 1999. Christine Bard analyse l'ordonnance du 16 brumaire IX (7 novembre 1800) qui resta en vigueur jusqu'à 1890 mais qui fut réactivée pour confirmer la radiation de Violette Morris, championne olympique, de la Fédération féminine sportive de France à cause de son comportement et de ses vêtements masculins.

[153] Sarga Moussa, *Le mythe bédouin chez les voyageurs aux XVIIIe et XIXe siècles,* Paris, PUPS, 2016, p. 227.

Isabelle Eberhardt choisit le costume des hommes orientaux : costumes tunisien dans ses voyages en Algérie, turc en Tunisie et marocain au Maroc. Elle n'est donc pas tout de suite reconnaissable en tant que femme européenne. Comme cela a été plusieurs fois remarqué, elle adopte les habits des populations dominées. Ce choix, qui se heurte à l'incompréhension des Français présents au Maghreb, est pour la voyageuse plus qu'une simple stratégie pour parcourir le désert et les villages des régions en guerre sans être dérangée, et pour étudier de façon plus précise la vie des hommes arabes. Ses vêtements lui permettent de participer à tous les moments de la vie des hommes, y compris les moments de recueillement religieux, les prières et le jeûne, auxquels elle donne une grande valeur, non pour un intérêt ethnographique mais parce qu'elle désire vivre sa foi, qu'elle trouve dans l'islam. Sa passion pour une vie errante devient possible en s'intégrant dans la société masculine des Arabes. Pour cela, un déguisement en homme, uni à sa conversion, est un avantage certain pour une femme. Nous en avons le témoignage dans la lettre suivante à Ali Wahab :

> Je commençais, selon mon habitude constante, par échanger mon stupide costume européen contre l'habit bédouin, commode et imposant, ce qui me permet toujours d'éviter la société fastidieuse des femmes arabes et de me mêler aux hommes dont j'aime l'admirable calme et la grande intelligence toute islamique d'ailleurs[154].

Les habits choisis par Isabelle Eberhardt établissent une distance voulue des femmes arabes, sur lesquelles elle s'exprime avec des mots peu flatteurs. Lynda Chouiten souligne que d'un côté, Isabelle Eberhardt adopte les habits de la population soumise, mais d'un autre côté, en préférant les vêtements des hommes, elle choisit de se positionner non pas du côté faible, celui des femmes, mais du côté du pouvoir, celui des hommes. Ce faisant, elle soutient la hiérarchisation des sexes[155], renforcée par ses propos misogynes.

Pour Ali Behdad[156] ce *cross dressing* d'Isabelle Eberhardt recèle une ambivalence, car d'une part il lui permet d'explorer tout un monde qui reste caché au touriste. Derrière ses habits d'homme arabe se cacherait donc une attitude d'appropriation plus

---

[154] Eberhardt, Isabelle, *Écrits intimes*, *op. cit.*, 1991, p. 107.
[155] Voir Chouiten, Lynda, *Isabelle Eberhardt and North Africa. A Carnivalesque Mirage, op. cit.*, p. 100.
[156] Voir Behdad, Ali, *Belated travelers*, Durham/London, Duke University Press, 1994, p. 113-132.

que d'identification avec le monde Arabe. Ali Behdad affirme que les connaissances acquises par Isabelle Eberhardt sont utilisées par l'administration coloniale, en particulier par le général Lyautey. D'autre part ses habits masculins rendent possibles ses séjours dans les *zaouïas*, inaccessibles aux femmes. Son désir de comprendre et d'adopter les idées de l'islam, rendent possible une « transformation culturelle » de la voyageuse qui lui permet de comprendre le système culturel oriental.

Le choix d'Isabelle Eberhardt de s'habiller en homme, entraîne toutefois aussi de conséquences qu'elle est obligée d'accepter, ainsi elle ne peut pas avoir les entretiens avec quelques femmes, notamment l'administratrice de la *zaouïa* de Kenadsa, qu'elle souhaiterait.

> Je ne la verrai jamais, cette « Lella » toute-puissante, si vénérée, [...]. Comment est-elle, cette grande dame musulmane, auprès de laquelle je ne puis pénétrer, puisque je suis Sidi Mahmoud et qu'on continue à me traiter comme tel ? – Si même, par les indiscrétions de Béchar, on a des soupçons, on se gardera bien de me le faire sentir, car ce serait gravement manquer à la politesse musulmane.[157]

Face à ce regret d'Isabelle Eberhardt de ne pas pouvoir rencontrer cette *maraboute* à cause des ses choix vestimentaires, c'est évident qu'il s'agit d'une décision problématique, qui comporte des exclusions. Toutefois, d'un point de vue pragmatique il faut observer qu'Isabelle Eberhardt aurait eu plus de difficultés à se rendre dans les régions sahariennes en habits de femme.

Isabelle Eberhardt est consciente que ses amis de voyage arabes sont au courant qu'elle est une femme occidentale. Ainsi, après avoir salué les *spahis* et les *mokhazni* du Sud oranais, « les braves camarades simples des jours écoulés, les compagnons de mes promenades et de mes veillées »[158], elle écrit :

> Ils savaient bien, par tant d'indiscrétions européennes, que Si Mahmoud était une femme. Mais avec la belle discrétion arabe, ils se disaient que cela ne les regardait pas, qu'il eût été malséant d'y faire allusion, et ils continuaient à me traiter comme aux premiers jours, en camarade lettré et un peu supérieur[159].

---

[157] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,* vol. I*, op. cit.,* p. 255.
[158] *Ibid*., p. 202.
[159] *Ibid.,* p. 203.

Le déguisement d'Isabelle Eberhardt est probablement accepté précisément parce qu'elle est étrangère, parce qu'elle appartient à une autre culture qui s'impose comme supérieure et aussi parce qu'elle est, comme elle le souligne, cultivée. Ce sont deux caractéristiques qui la mettent dans une position de pouvoir par rapport à la plupart des personnes qu'elle rencontre dans ses voyages. Le fait de s'habiller en femme lui aurait permis l'accès à un monde différent, celui des femmes, pour lequel toutefois, à part quelques exceptions, elle a peu d'intérêt. Isabelle Eberhardt se rend en Orient pour y vivre ses projets de vie en tant que voyageuse et écrivaine. Elle recherche ainsi la meilleure solution pour le faire, et ce n'est pas en s'habillant en femme européenne ou algérienne qu'elle peut voyager et écrire des reportages sur les régions où les colonisateurs européens et la population autochtone entretiennent des conflits armés.

Son choix de porter des habits d'homme s'impose à Isabelle Eberhardt déjà en Europe, où elle remarque qu'il est bien plus pratique et facile de visiter les villes «habillée en homme » qu'avec de jolies robes de femme :

> Sous un costume correct de jeune fille européenne, je n'aurais jamais rien vu, le monde eût été fermé pour moi, car la vie extérieure semble avoir été faite pour l'homme et non pour la femme. Cependant j'aime à me plonger dans le bain de la vie populaire, à sentir les ondes de la foule couler sur moi, à m'imprégner des fluides du peuple. Ainsi seulement je possède une ville et j'en sais ce que le touriste ne comprendra jamais, malgré toutes les explications de ses guides[160].

En 1900, comme aujourd'hui, à Marseille comme ailleurs, une femme seule ne peut pas s'aventurer dans tous les coins de la ville en fonction de ses envies sans se mettre en danger. Les habits d'homme, non seulement plus pratiques, sont alors très utiles, comme une sorte de laissez-passer pour la voyageuse qui veut se promener sans être dérangée. Toutefois, à l'époque d'Isabelle Eberhardt, il n'est pas si facile qu'aujourd'hui de s'habiller en homme, comme l'indique Christine Bard dans son article *Femmes travesties : un « mauvais » genre*. Cette recherche montre comment, au XIXe siècle en France, il est interdit aux femmes de s'habiller en homme. Suite à une ordonnance du 7 novembre 1800, il est obligatoire pour les femmes qui veulent

[160] *Ibid.,* p. 73.

s'habiller en homme de demander une autorisation à la préfecture de police. Dans les dossiers analysés par Christine Bard, il y a celui qui raconte la mésaventure de Madame Libert qui, en 1889, suite à une lettre de dénonciation pour ses habits d'homme, se retrouve au commissariat. Encore en 1890, il y a seulement une dizaine de femmes autorisées à s'habiller en homme. En 1930, « la championne olympique Violette Morris porte plainte contre la Fédération féminine sportive de France qui l'a radiée à cause de son comportement et de ses vêtements masculins ». Le jugement du tribunal confirme toutefois sa radiation de la Fédération[161].

Porter des vêtements masculins n'est donc pas du tout une banalité à l'époque d'Isabelle Eberhardt, bien que, comme le souligne Christine Bard, l'ordonnance ne mentionne pas quel genre de contravention comporte l'infraction de l'interdiction, qui a donc « surtout une portée symbolique ». Toutefois, comme le précise l'auteur de l'article, il faut bien savoir et vouloir se placer dans le rôle masculin pour ne pas être reconnue. Il est nécessaire de prendre conscience de sa propre valeur pour aller contre les normes sociales établies. La biographie d'Isabelle Eberhardt témoigne bien de cette force de caractère et d'autonomie. Pour elle, le fait de s'habiller en homme arabe est plus qu'un déguisement. Il s'agit en effet d'une transformation. Isabelle Eberhardt, rentrée de ses voyages dans le désert, ne change pas ses habits dans les villes, et même en compagnie de son mari, elle reste habillée en homme arabe.

Avec ce choix des habits, elle prend, il est vrai, des distances envers les femmes occidentales et orientales avec lesquelles elle ne s'identifie pas. Elle prend également des distances envers les hommes occidentaux, et donc avec la société d'où elle est originaire. Ses habits expriment son rejet de la culture européenne et de la distinction hiérarchisante des deux sexes en Orient et en Occident. Son choix des habits est un choix de liberté encore plus parce qu'elle ne cache pas toujours à ses compagnons de voyage, d'être une femme. Pourtant, il est également vrai qu'en choisissant les habits d'homme arabe, elle choisit une position de pouvoir qui est acceptée par les Arabes seulement parce qu'elle appartient à une élite culturelle de la société européenne.

---

161 Voir Christine BARD, « Le « DB58 » aux Archives de la Préfecture de Police », Clio. Histoire, femmes et sociétés [En ligne], 10 | 1999, mis en ligne le 22 mai 2006, consulté le 30 septembre 2016. URL : http:// clio.revues.org/258 ; DOI : 10.4000/clio.258.

Comme les habits, ainsi la connaissance et l'usage de la langue, notamment de l'arabe, jouent un rôle important dans la façon que les trois voyageuses ont de se positionner par rapport aux populations qu'elles rencontrent.

3. 1. 3. La langue

Pour Ida Pfeiffer une limite pour ses voyages en Orient est son manque de connaissance de la langue arabe. Ce qui lui pose des problèmes, surtout lorsqu'elle souhaite communiquer avec les femmes des harems ou avec les habitants des petits villages en dehors des grandes villes. Quant à la communication de tous les jours dans les grandes villes, Ida Pfeiffer nous renseigne de la façon suivante :

> L'italien est une langue tellement répandue dans tout l'Orient mais particulièrement à Alexandrie et au Caire, comme j'ai pu le constater plus tard […], qu'on peut trouver assez de personnes, même dans les classes sociales les plus modestes, qui comprennent et parlent cette langue[162].

Ida Pfeiffer connaît bien l'italien et le français, et peut donc aisément communiquer avec la population plus exposée aux voyageurs européens. Pour des destinations dans des endroits plus écartés, elle se prépare des listes de vocables pour les questions plus importantes et pour des occasions spéciales elle recourt à l'aide d'un *drogman*, un guide-interprète oriental. En tout cas, on ne peut pas affirmer qu'elle ait une curiosité pour les langues orientales et ses textes témoignent souvent de son désintérêt pour la communication avec les personnes qu'elle rencontre.

Amalia Nizzoli, grâce aussi à son séjour prolongé en Égypte, a une façon très différente d'aborder la question de la langue qui revêt pour elle une certaine importance. Déjà dans l'introduction de son œuvre, en effet, elle déclare connaître la langue arabe et pouvoir ainsi communiquer aisément avec les femmes du harem.

> On ajoute à cela que, puisque j'avais tout de suite appris la langue arabe à mon arrivée dans le pays, il m'était plus facile d'observer les mœurs du

[162] « Italienisch (ist) im ganzen Orient, besonders aber in Alexandrien und Kairo eine so heimische Sprache (…), wie ich mich später überzeugte, dass man unter der gemeinsten Klasse genug Leute trifft, die selbe verstehen und sprechen », Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.,* p. 224.

> Levant et aussi de me lier d'amitié avec les femmes et d'accéder aux harems inaccessibles aux étrangers[163].

Ida Pfeiffer, au contraire, ressent fortement le manque de communication et, après sa première visite à un harem, conclut de la façon suivante :

> L'échange n'était parfois pas très important, parce que nous n'avions pas à côté un drogman qui pouvait traduire nos conversations. Nous devions nous contenter de deviner ce que l'autre voulait dire, et à la fin, je restais muette entre elles, et je fus contente lorsque après une heure, on me vint chercher pour continuer le voyage[164].

En effet, les *drogmans* étant des hommes, n'ont pas accès aux harems, et de ce fait, les voyageuses sont laissées dans l'impossibilité d'avoir un échange avec les femmes dans les harems. La voyageuse autrichienne confirme cet état de fait dans le compte rendu de sa visite chez la femme d'un prince persan[165] :

> Notre conversation ne fut pas précisément très animée, l'interprète n'ayant pas pu me suivre dans ce sanctuaire. Réduites à nous regarder l'une l'autre, il fallut nous contenter du langage des signes[166].

L'argument d'Amalia Nizzoli de la connaissance de la langue arabe est donc très important parce qu'il la démarque d'Ida Pfeiffer et de la plupart des voyageuses en Orient de l'époque. Toutefois il ne persuade pas complètement, car comme nous l'apprenons d'autres récits de voyage de l'époque, notamment de celui de Wolfradine von Minutoli, les dames des harems en Égypte « ne parlaient que le turc[167] ». Amalia Nizzoli elle-même confirme cette information, mais seulement en marge, dans les dernières pages du chapitre dédié à ce sujet, où elle affirme que l'arabe n'était pas la seule et la première langue parlée dans le harem qu'elle visite.

---

[163] « Aggiungasi che avendo imparata tosto che giunsi colà, la lingua araba, riuscivamo facile di meglio studiare gli usi del Levante, e di stringere amicizia colle donne, penetrando negli harem, inaccessibili agli stranieri », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. XV-XVI.

[164] « Die Unterhaltung war im ganzen nicht sehr groß, weil wir keinen Dragoman an der Seite hatten, der unsere Gespräche übersetzt hätte. Wir mussten nur jedes erraten, was das andere sagen wollte, und am Ende saß ich stumm unter ihnen und war froh, als ich nach einer Stunde zur Fortsetzung unserer Reise abgeholt wurde »,Pfeiffer, Ida, *Reise einer Wienerin in das heilige Land, op. cit.*, p. 174.

[165] L'identité de ce prince est fourni par la voyageuse, il s'appelle Il-Hany-Aly-Culy-Mirza et il passe les journées plus chaudes de l'été dans un campement pour échapper à la chaleur de la ville.

[166] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.,* p. 449.

[167] Wolfradine von Minutoli, *Mes Souvenirs d'Egypte, op. cit.,* p. 9.

> Je parlais, comme je l'ai déjà dit, assez bien l'arabe, une langue que les Turques parlent parfaitement et cela me permettait de m'insinuer dans l'âme de la dame.[168]

Cette affirmation ne résulte pas encore complète, car elle ne rend pas compte de la multiplicité des langues parlées par les femmes d'un harem, qui sont d'origines souvent très différentes, comme encore une fois la voyageuse elle-même en informe les lecteurs. Le harem de Rossane est composé « d'au moins soixante esclaves de différentes nations grecques, géorgiennes, circassiennes, toutes jeunes et belles[169] ». Ces femmes, communément appelées « Turques » par les voyageuses en Égypte, sont issues de la traite entre le Caucase et l'Empire ottoman. Ce fait est aussi confirmé par la narration de l'histoire de Rossane où nous apprenons que, originaire du Caucase, elle fut vendue par son père et destinée au harem du pacha d'Égypte.

Il doit donc y avoir un mélange très important des différentes langues dans ce harem qui ressemble probablement à celui décrit par Daniel Lançon :

> Quant aux langues entendues, elles sont absentes des textes dont nous disposons, qu'il s'agisse du turc de l'élite ottomane, de l'arabe dialectal égyptien, de la langue circassienne (aujourd'hui tcherkesse) ; quant à l'amharique des Abyssiniennes, au nubien des femmes du Darfour, au swahili d'autres Africaines, elles ne s'échangeaient que dans les lieux non visités du harem[170].

Dans les harems de l'élite dirigeante d'Égypte fréquentés par Amalia Nizzoli, cohabitent alors plusieurs langues. Ce fait, qui paraît pourtant intéressant, n'est pas témoigné par la voyageuse et ne semble pas affecter sa communication avec les femmes du harem de Rossane. Ce manque de précision dans l'œuvre d'Amalia Nizzoli, bien qu'il s'agisse d'un manque que Daniel Lançon reconnaît à la plupart des récits sur les harems du XIXe siècle, nous réconforte dans notre idée qu'une partie des *Memorie*,

---

[168] « Io parlava, come dissi, abbastanza bene l'arabo, lingua che le Turche in generale conoscono perfettamente, e cui davami lusinga d'insinuarmi nell'animo della signora », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. 210.

[169] *Ibid.,* p. 184.

[170] Lançon, Daniel, *Le harem en Egypte au XIXe siècle : un lieu interdit ?* Séminaires publics de littérature française de l'Université de Bâle (Suisse), 2 avril 2011, p. 8.

notamment celle sur les femmes des harems, est le résultat d'une compilation[171] des différentes informations tirées de plusieurs sources, comme le récit de voyage de Wolfradine von Minutoli, mais aussi d'œuvres littéraires de son temps qui vont intégrer les informations qu'elle a pu apprendre grâce à ses expériences personnelles et à ses observations directes. Cela aligne l'œuvre d'Amalia Nizzoli avec les œuvres classifiées orientalistes par Edward Saïd, au moins en ce qui concerne son attitude textuelle, c'est-à-dire le fait de s'appuyer plus sur les textes préexistants que sur l'observation autoptique[172].

La différence entre le récit d'Amalia Nizzoli et d'autres récits de voyage de l'époque est que cette connaissance de la langue et cet avantage réel ou fictif dans la communication avec les dames des harems lui permet d'aborder le sujet différemment : tandis que les autres voyageuses déclarent leur frustration pour la difficulté de communiquer, Amalia Nizzoli peut aisément citer ses conversations avec les dames qu'elle fréquente : elle peut poser des questions, exiger des explications, leur communiquer son accord ou désaccord avec certains comportements ou avec certains arguments.

Complètement diffèrent est le comportement d'Isabelle Eberhardt pour la langue arabe qui l'étudie depuis des années avant son départ en Algérie et qui est polyglotte depuis son enfance, ce que s'exprime dans tous ces écrits dans lesquels l'usage linguistique est très particulier. Dans ses récits de voyages, ses journaux intimes et ses lettres Isabelle Eberhardt développe, dès son plus jeune âge, un mélange de plusieurs langues : le français, langue de base, est « contaminé »[173] par des mots en russe, en latin, en grec et en arabe.

Cette flexibilité dans l'usage de la langue est particulièrement évidente dans ses *Journaliers*, dans ses récits fictionnels et dans ses reportages sur le Maghreb et sur le Sahara. Ainsi, des termes appartenant au champ lexical de la religion, comme *mekhtoub* (le destin), *ramadhane, zaouïa, eddhen* (appel à la prière), ou des termes en rapport avec

---

[171] Nous reviendrons sur ce point dans la deuxième section de ce chapitre.

[172] « C'est, semble-t-il, un défaut fort courant que de préférer l'autorité schématique d'un texte aux contacts humains directs, qui risquent d'être déconcertants », Saïd, Edward, *L'Orientalisme, op. cit.,* p. 112.

[1] L'expression est de Hedi Abdel-Jaouad, voir Hedi Abdel-Jaouad dans *Isabelle Eberhardt : Portrait of the Artist as a Young Nomad. op. cit.,* p. 93-117.

les habitations, comme *douar* (groupement d'habitations), *feggaguir* (canal souterrain pour l'irrigation), *gourbi* (maison en terre), ou encore des termes pour désigner les vêtements, comme *ihram* (vêtement de pèlerinage), *bournous* et *djellaba* (survêtement masculin), et beaucoup d'autres, sont présents dans les récits d'Isabelle Eberhardt. Comme le fait remarquer Hedi Abdel-Jaouad[174], cette technique témoigne d'une volonté de décrire les contrées visitées de l'intérieur, sans vouloir les assujettir linguistiquement à l'Europe.

> Isabelle essayait aussi de saper la langue française dominante en l'exilant à l'extérieur de son ontologie et de sa tradition. Au lieu d'une homogénéité, elle s'efforçait de créer une œuvre interlinguistique, internationale et interculturelle[175].

En enrichissant la langue française de mots arabes pour désigner ce qui n'existe pas en France, la voyageuse renonce à une assimilation du Maghreb par la langue, et trouve ainsi une façon de décrire les pays où elle voyage qui reste respectueuse des différences et des spécificités. Ce style peut effectivement dériver, comme l'affirme Hedi Abdel-Jaouad, de son expérience d'exilée, de *heimatlose*, qu'elle a vécue depuis son enfance au sein de sa famille, en tant que fille naturelle, et à Genève en tant qu'immigrée de Russie qui, dans les années de sa jeunesse, commence à ne plus être bienvenue dans la ville suisse. Cette condition d'exilée aurait permis à Isabelle Eberhardt d'être plus ouverte envers les étrangers.

> Le fait qu'elle était une *heimatlose* aiguisa son sens d'humanité et pourrait expliquer l'empathie qu'elle montra pour les déshérités, qui furent appelés *Les Damnés de la Terre* par Frantz Fanon un demi-siècle après.[176]

---

[174] Hedi Abdel-Jaouad dans Hedi Abdel-Jaouad dans *Isabelle Eberhardt : Portrait of the Artist as a Young Nomad*. Yale French Studies, No. 83, Post/Colonial Conditions: Exiles, Migrations, and Nomadisms, Volume 2 (1993), Yale University Press, p. 93-117.

[175] « As she subverted other forms of hegemony, Isabelle also sought to undermine the dominant French language by exiling it outside its ontology and tradition. Instead of homogeneity, she set out to find and create an interlingual, international, and intercultural literary œuvre », *ibid.,* p. 114.

[176] « That she was a *heimatlose*, no doubt, sharpened her sense of humanity, and may explain the empathy she showed for the disinherited, whom a half-century later Frantz Fanon would call *The Wretched of the Earth*. », *ibid.,* p. 101.

Ce genre d'ouverture est, à notre avis, bien présente pour la partie masculine et Arabe de la population du Maghreb et pour les femmes vivant une vie éloignée des villes. Elle ne se manifeste pas pour les femmes des villes, desquelles elle se distancie, comme c'est démontré plusieurs fois et aussi par ces lignes extraites d'une lettre à Ali Wahab :

> Le patron me sachant femme, il fallut gagner la chambre où plus de quatre-vingt-dix femmes dormaient par terre, sur des matelas. Cela ne faisait point mon affaire : l'air étouffant, les enfants braillards, les babillages sots des femmes.[177]

Et elle ne se manifeste pas pour d'autres parties de la population du Maghreb, les esclaves noirs ou les Juifs. Dans les textes d'Isabelle Eberhardt, on peut bien reconnaître une hiérarchisation entre les différentes populations présentes au Maghreb, hiérarchisation sur laquelle nous reviendrons plus loin.

3. 1. 4. La religion

L'intérêt pour la religion devient progressivement de plus en plus important pour Isabelle Eberhardt au cours de son expérience en Afrique du Nord. Déjà, avant son premier voyage en Algérie, elle s'intéresse à l'islam et pendant son premier voyage elle se convertit avec sa mère à cette religion.

La conversion de Nathalia de Moerder est attestée par le fait qu'à sa mort, début décembre 1897, à la suite d'une pleurésie, Isabelle Eberhardt et Nicolas Trophimowsky font enterrer son corps dans le cimetière musulman de Bône. Une sépulture dans ce cimetière est possible seulement parce que Nathalia de Moerder a peu avant prononcé la *Chahada*, la profession de foi islamique, devant des témoins, ce qui suffit pour rejoindre la communauté musulmane. Isabelle Eberhardt partage donc avec sa mère l'intérêt pour la religion islamique, jusqu'au point de devenir, toutes les deux, musulmanes.

Pour Lynda Chouiten[178], qui interprète l'expérience au Maghreb d'Isabelle Eberhardt comme un parcours pour assouvir une « volonté de puissance », cette conversion à

[177] Voir Eberhardt, Isabelle, *Écrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés, op. cit*., p. 108.
[178] Voir Chouiten, Linda, *Isabelle Eberhardt and North Africa. A carnivalesque mirage. op. cit*.

l'islam de la voyageuse ne correspond pas seulement à un intérêt religieux mais recèle également une certaine convenance. En effet, c'est grâce à son adhésion à l'islam qu'elle peut voyager avec les Arabes et qu'elle peut être accueillie comme l'une des leurs. De plus, toujours selon Lynda Chouiten, Isabelle Eberhardt profiterait de sa conversion pour se faire protéger par les Français, en particulier par le général Hubert Lyautey, qui s'intéresse à la voyageuse pour sa connaissance de la culture et de la langue arabe[179]. Un dernier avantage que la conversion d'Isabelle Eberhardt aurait lui apporté, est son mariage avec un musulman, Slimène Ehnni. C'est grâce à ce mariage qu'elle obtient enfin la nationalité française dont elle a besoin pour rester en Algérie après son expulsion du pays.

Si la conversion à l'islam contribue effectivement à la réalisation de quelques aspirations d'Isabelle Eberhardt, c'est également indéniable que la voyageuse pousse son intérêt pour l'islam bien plus loin, jusqu'à entrer, par l'intermédiaire de son mari, dans la confrérie des *Quadriya*. Cette confrérie soufie[180], fondée par Abdelkader El Djilani au XIIe siècle, est un des plus grands ordres religieux de l'Algérie à l'époque d'Isabelle Eberhardt. L'adhésion à cet ordre est, comme le fait remarquer Benamara Khelifa[181], très sélective mais Isabelle Eberhardt est quand même acceptée dans les réunions des adeptes. Concernant son expérience mystique, la voyageuse ne progresse toutefois jamais plus loin que la première étape, c'est-à-dire qu'elle reste, selon Benamara Khelifa, une « aspirante mystique ». Toutefois, ainsi conclut le biographe, « sa sincérité et sa fidélité à l'ordre religieux ne peuvent pas être mises en doute »[182].

La confrérie soufi des *Quadriya* a néanmoins un intérêt particulier pour une femme qui désire s'émanciper des contraintes réservées à son sexe par les deux sociétés, occidentale et orientale. Ce courant de l'islam permet, en effet, aux femmes les mêmes avantages que les hommes de s'élever au rang de chefs des *zaouïas*. Les *maraboutes*, ainsi sont appelées les croyantes qui, grâce à leur mysticisme, sont investies du pouvoir

---

[179] Selon Ali Behdad c'est surtout le général Lyautey qui profite des connaissances du monde arabe et de l'Islam d'Isabelle Eberhardt pour organiser la prise du pouvoir dans le sud de l'Algérie. Voir Behdad, Ali, *Belated Travelers, op. cit.,* p. 113-132.

[180] Sur la confrérie des Quadriya cfr. Benamara, Khelifa, *Le destin d'Isabelle Eberhardt en Algérie. Amour, mystique, espionnage et mort violente. Biographie,* Algér, Dalimen, 2013, p. 85-114.

[181] Voir Benamara, Khelifa, *Le destin d'Isabelle Eberhardt en Algérie. Amour, mystique, espionnage et mort violente. Biographie,* Algér, Dalimen, 2013.

[182] *Ibid*., p. 112.

et de l'autorité sur la population des écoles coraniques, peuvent voyager seules et se soustraire à la marginalisation et à la ségrégation normalement réservées aux femmes. Isabelle Eberhardt, en effet, signale plusieurs fois dans ses textes et dans ses lettres son intérêt pour le *maraboutisme*[183]. Certains critiques sont alors venus à la conclusion que cet intérêt pour le soufisme est une expression de la « volonté de puissance[184] » de la voyageuse. Elle demeure toutefois loin d'achever un des états supérieurs du soufisme qui lui permettrait d'aspirer à une position de pouvoir au sein de la *Quadriya*. Il est ainsi difficile d'affirmer que l'intérêt qu'elle porte à l'islam et au soufisme est dû aux avantages qu'ils peuvent lui apporter. Bien que, comme l'affirment les critiques, ses propres témoignages sur son initiation soufie soient assez exigus, son intérêt pour l'islam est souvent expliqué dans ses écrits, comme dans cette lettre destinée à son confident Ali Wahab, pendant son premier voyage en Algérie

> Je n'attribue, au fond de mon âme, le peu de bonheur qui m'est échu sur la terre qu'à la clémence de *Dieu Clément et Miséricordieux*, et tous mes malheurs à ce *Mektoub* mystérieux, contre quoi il est parfaitement inutile et si insensé de s'insurger.
> Et voilà peut-être une des causes de ce respect et de cet attachement profond que je ressens pour l'Islam – si ce n'est la raison fondamentale. […] J'attribue ma venue *en pays musulman* à la volonté auguste de Dieu qui a, sans doute, voulu me sauver un jour *des ténèbres de l'ignorance*, et me faire pénétrer sur le sentier fleuri de la résignation et de la paix.[185]

Comme cela a été remarqué par ses biographes, s'en remettre au *Mektoub* peut avoir un effet thérapeutique sur Isabelle Eberhardt qui, depuis son très jeune âge, voit son entourage familiale troublé par des conflits entre certains membres de sa famille restés en Russie et sa mère et ses demi frères en Suisse. Les deuils successifs de sa mère, de son précepteur et le suicide de son frère Wladimir, survenus en très peu de temps après sa première arrivée en Algérie, donnent de bonnes raisons à la jeune voyageuse de considérer le destin comme étant une force inaltérable contre laquelle il est vain de lutter.

---

[183] Voir le cinquième chapitre.
[184] Voir Chouiten, Lynda, *Isabelle Eberhardt and North Africa. A carnivalesque mirage, op. cit.,* p. 80.
[185] Eberhardt, Isabelle, *Écrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés, op. cit.*, p. 94.

Au côté du *mektoub*, ce qui fascine la voyageuse dans l'islam sont le calme, la simplicité et une façon de vivre à l'opposée de celle qu'elle a connu en Europe, c'est à dire « la résignation, le rêve très vague, l'insouciance profonde des choses de la vie et de la mort[186] ». L'adhésion d'Isabelle Eberhardt à l'islam et son initiation au soufisme correspondent alors à une exigence personnelle et ne sont pas nécessairement en lien avec des activités d'espionnage[187] ou avec une « volonté de puissance ». Rachel Bouvet dans son analyse de *Les voies insolites de l'initiation soufie de Mahmoud Saadi/Isabelle Eberhardt*[188] fait ressortir le positionnement de la voyageuse dans une « zone frontière » où les différentes cultures russe, française et arabe et les religions musulmane et judéo-chrétienne cohabitent sans être opposées. La libre interprétation de l'islam et du soufisme par Isabelle Eberhardt qui ne se souci pas d'avoir un guide spirituel et de suivre les étapes prévues mais préfère rester indépendante et voyager de *zaouïa* en *zaouïa*, montre une discordance par rapport à la tradition soufie. Sa vision du désert comme étant en harmonie avec la religion pendant que dans l'imaginaire arabo-musulman le désert est la région dont les Arabes souhaitent s'éloigner, sont des exemples d'une interprétation très autonome de l'islam, du soufisme et de la culture arabe. Ces différents points montrent comment Isabelle Eberhardt fait partie de ces « individus qui ont abordé les communautés musulmanes autrement que par le biais du mépris ou de l'incompréhension[189] ».

Cette autonomie d'Isabelle Eberhardt par rapport aux coutumes occidentales et orientales en fait un personnage encore aujourd'hui considéré ambiguë au point qu'elle est toujours la cible de critiques diverses.

Le motif religieux a une grande importance aussi dans le premier récit de voyage d'Ida Pfeiffer pour laquelle l'islam n'a toutefois pas d'intérêt. Au contraire, les

---

[186] Eberhardt, Isabelle, *Oevres complètes*, vol I, Paris, Grasset, 1988, p. 185.

[187] Pour l'hypothèse d'une activité d'espionnage et la protection par Lyautey, Rachel Bouvet indique l'article de Karim Hamdy « Eberhardt and Mysticism. The intoxicated Mystic : Eberhardt's Suf Experience » dans Karim Hamdy and Laura Rice, dir. *Isabelle Eberhardt. Departures,* San Francisco, City Light Books, 1994, p. 225-242.

[188] Voir Bouvet, Rachel, « Les voies insolites de l'initiation soufi de Mahmoud Saadi/Isabelle Eberhardt » *dans* Lucienne, Martini, Jean-François, Durand, *Les cahiers de la SIELEC N° 5, Ecrivains français d'Algérie et societé coloniale 1900-1950,* Paris, Kailash, 2008, p. 99-119.
En ligne, http://www.sielec.net/pages_site/FIGURES/bouvet_eberhardt/bouvet_eberhardt_9.htm

[189] *Ibid.,* p. 119.

descriptions sur son rapprochement avec le mysticisme musulman, c'est-à-dire des « spectacles » des derviches danseurs et des derviches hurleurs, montrent qu'elle a peu de compréhension pour ce qu'elle voit. La danse et la musique des derviches danseurs sont peintes comme de « si mauvaise qualité qu'ils n'appellent à aucune critique[190] » et l'exhibition des derviches hurleurs est considérée comme un « spectacle épouvantable[191] ».

L'Orient n'est, en effet, pas reconnu en tant que terre de l'islam mais plutôt comme le berceau de la religion chrétienne. C'est ce que la voyageuse exprime dès les premiers moments après son arrivée :

> Désormais j'étais donc dans cette partie du monde, dans laquelle l'Homme a eu ses origines, dans laquelle il s'était élevé pour ensuite retomber tellement bas, que Dieu, dans sa juste rage, l'aurait presque détruit. Et c'était encore ici, en Asie, que le fils de Dieu apparut pour offrir à l'Homme tombé la palme du salut. Mon désir ardent et si longtemps alimenté de marcher dans cette partie la plus étrangère du monde était maintenant satisfait, et j'espère atteindre également, avec l'aide de Dieu et avec une confiance joyeuse, les endroits desquels émana la vraie lumière de l'humanité.[192]

Le sentiment de dépaysement, le bonheur d'être finalement séparée de son monde européen et d'avoir atteint un ailleurs complètement diffèrent de chez elle, est intensifié par l'enthousiasme d'être dans les endroits où se sont déroulés des évènements importants liés à sa religion. Ce premier voyage d'Ida Pfeiffer, même si ce n'est pas annoncé par le titre du récit, est un vrai pèlerinage en Terre sainte. La quête des origines du christianisme et des expériences spirituelles est racontée plusieurs fois dans les pages de son premier récit de voyage, *Reise in das heilige Land* (Voyage en Terre sainte), dont l'état d'esprit est tout à fait religieux. Ainsi, les étapes qui amènent Ida Pfeiffer jusqu'à

---

[190] Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.,* p. 41.
[191] *Ibid.,* p. 49.
[192] « Ein eigenes Gefühl ergriff mich, als ich zum ersten Mal in meinem Leben einen anderen Weltteil betrat. Es war mir, als ob ich jetzt erst getrennt – unendlich weit von meiner Heimat wäre [...].
Nun stand ich also in dem Wellteil, aus dem der Mensch seinen Ursprung herleitet, in dem er hochgestiegen und auch wieder so tief gefallen, dass ihn Gott in seinem gerechten Zorn bald für immer vertilgt hätte. Und hier in Asien war es wieder, wo Gottes Sohn erschien, um den gefallenen Menschen die Palme der Rettung zu reichen. Mein lang genährter, heißer Wunsch, diesen merkwürdigsten Weltteil zu betretenen, war nun erfüllt, und unter Gottes Hilfe hoffe ich mit froher Zuversicht auch jene Stellen zu erreichen, von welchen das wahre Licht der Menschheit ausging! », Pfeiffer, Ida, *Reise einer Wienerin in das Heilige Land, op. cit.,* p.47.

Jérusalem sont consacrées aux lieux qui rappellent l'Ancien et le Nouveau Testament, et elle ne manque pas de les mentionner et de les décrire avec enthousiasme : à Acre, la voyageuse reconnaît le sol sacré où Jésus « a marché pour nous » ; le désert de Judée est décrit comme le lieu « où Jésus jeûna pendant quarante jours[193] » ; à Beyrouth, elle se rend dans la grotte où saint Georges, selon la légende, aurait terrassé le dragon. L'arrivée à Jérusalem, après un long voyage à cheval de seize heures, est commentée par une forte émotion :

> Juste au début de l'aube, nous étions aux portes de Jérusalem, et pour moi commençait la plus belle matinée de ma vie ! – J'étais tellement plongée dans mes pensées et mes louanges que je ne voyais et n'entendais pas ce qui se passait autour de moi[194].

L'expression de bonheur pour son arrivée à destination caractérise ces pages du premier récit d'Ida Pfeiffer. La nuit passée dans l'Église du Saint-Sépulcre, et l'exclamation « Il s'agissait des plus belles heures de ma vie – celui qui vit ce genre de moment a assez vécu ![195] » confirment que le but ultime de son voyage est de nature religieuse. Toutefois, le fait que l'esprit religieux devienne de moins en moins important dans les récits de voyages suivants laisse Gabriele Habinger[196] conclure que la foi religieuse exprimée dans ce premier récit correspond plus à un expédient pour s'assurer la compréhension de ses contemporains pour son désir de voyager qu'à un ressentir réel. Cette supposition est autant plus vraisemblable que les pèlerinages, comment nous l'avons déjà mentionné, étaient des destinations qui pouvaient être envisagées par les femmes au XIXe siècle, même en solitaire, sans devoir craindre d'encourir des sanctions sociales. Ainsi les exclamations de bonheur pour se trouver en Orient et pour finalement visiter les lieus saints cités plus haut acquièrent une nouvelle signification de pure concession à des conventions qui n'équivalent pas à une expérience spirituelle personnelle.

---

[193] Pfeiffer, Ida, *Reise einer Wienerin in das heilige Land, op. cit.,* p. 140.
[194] « Gerade als die Morgenröte anbrach, standen wir an den Mauern Jerusalems, und mir ging der schönste Morgen meines Lebens auf! – Ich war so in Gedanken und Lobpreisungen versunken, dass ich nicht sah und hörte was um mich vorging », Pfeiffer, Ida, *ibid. op. cit.* p. 112.
[195] « Dies waren die schönsten Stunden meines Lebens, - wer die erlebt, hat genug gelebt! », *ibid.,* p. 122.
[196] Voir Habinger, Gabriele, *Ida Pfeiffer. Eine Forschungsreisende des Biedermeier,* Vienne, Milena, 2004, p. 60.

Dans l'œuvre d'Amalia Nizzoli la religion, bien qu'elle témoigne plusieurs fois dans son récit de l'attachement de sa famille au christianisme, joue un rôle assez marginal.

L'islam, quand il est mentionné, est considéré en relation avec le christianisme, comme religion inférieure. Les conversions à l'islam de la part des Européens, qui constituera un sujet que nous aborderons plus tard[197], sont considérées comme une perte de l'individu lui-même. Ses descriptions de la prière, en outre, tendent à ridiculiser la religion orientale, comme c'est évident dans la description suivante lors de sa visite du hammam avec les femmes du harem :

> Après quelques instants elles se levaient toutes d'un seul coup pour la prière et puisque je ne pouvais pas leur tenir compagnie […] je restais toute seule sur le divan. Par hasard je me trouvais exactement sur le côté vers lequel elles devaient se tourner, c'est-à-dire vers l'orient. On avait ainsi l'impression que, quand elles se prosternaient, c'était moi l'objet de leur adoration. J'avoue ma puérilité, durant ce moment et j'avais envie de rire […]. La prière finie, elles me dirent qu'elles avaient prié cette fois aussi pour moi, pour que je puisse embrasser la vraie religion ![198]

Cette image présente les femmes occupées dans la prière avec un trait enfantin. La voyageuse ne prête pas de la considération à leurs recueillements et leurs invitations à la conversion, qui n'est pas pris au sérieux, mais elle est, comme le suggère le point d'exclamation à la fin de la phrase, raillée.

Quant à la religion chrétienne, l'Égypte n'offre pas à Amalia Nizzoli les mêmes sujets de réflexion que la Terre sainte offre à Ida Pfeiffer. Ainsi, c'est dans peu de moments que la voyageuse italienne évoque son appartenance à cette religion. C'est dans un moment de solitude, pendant une traversée du désert avec sa famille, qu'elle ressent une émotion liée au souvenir de son éducation religieuse reçue en Italie et qui a

---

[197] Dans le sixième chapitre.

[198] « Dopo alcun tempo s'alzarono tutte a un tratto per fare la preghiera, ed io non potendo tener loro compagnia […] rimasi tutta sola seduta sul divano. Per un azzardo ero collocata proprio verso il lato, dirimpetto a cui dovevano voltarsi, cioè verso oriente. Sembrava perciò, quando esse si prostravano a terra, che io fosso l'oggetto della loro adorazione. Confesso la mia puerilità, in quel momento mi veniva voglia di ridere […] Terminata la preghiera mi dissero che anche quella volta avevano pregato per me, onde potessi abbracciare la vera religione ! », Nizzoli, Amailia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. 223-224.

contribué à forger son image d'un Orient qui se base sur les légendes des vies des saints[199].

Cette évocation de lectures d'enfance par Amalia Nizzoli et la recherche des lieux qui ont été à l'origine de la chrétienté par Ida Pfeiffer, sont des attitudes très répandues par les voyageurs de l'époque comme le souligne Jean-Claude Berchet :

> Même des agnostiques, comme Lamartine et Pierre Loti, sont émus de retrouver, en Égypte ou en Palestine, les images des Histoires saintes de leur enfance[200].

Il ne s'agit toutefois pas simplement de retrouver ce que l'on a perdu en grandissant, mais aussi de méconnaître l'Orient, car celui-ci n'est considéré qu'en fonction de l'Occident, en tant que berceau de sa religion et de sa culture. Jean-Claude Berchet se sert de l'image du « palimpseste » pour décrire cette attitude des voyageurs en Orient du XIXe siècle qui y cherchent un passé qui serait seulement caché par les images du présent.

> Il suffit de faire disparaître les écritures de surface, de ne plus les *voir*, pour exhumer notre passé, notre bien. Imaginer de la sorte un Orient palimpseste, cela signifie plus ou moins disqualifier un Islam usurpateur, le considérer comme une simple parenthèse historique, afin de recouvrer notre *héritage*[201].

La recherche en Orient des origines de la religion chrétienne et, en général, de la culture européenne, équivaut à effacer le présent des pays orientaux. Il s'agit alors, selon Jean-Claude Berchet, d'une « entreprise de colonisation » et d'une « réappropriation par les Européens, au nom de la pseudo-continuité des civilisations »[202] de l'Orient. Ainsi, l'histoire, la religion et la culture propres aux régions orientales et à leurs habitants, perdent d'importance aux yeux de l'Occident et peuvent être facilement soumises à une culture européenne qui retrouve ses propres sources et qui se prétend plus avancée. Dans les textes d'Amalia Nizzoli et d'Ida

---

[199] Voir Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828),, op. cit.,* p. 21-22.
[200] Berchet, Jean Claude, *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle,* Paris, Laffont, 1985, p. 12.
[201] *Ibid*.
[202] *Ibid.*

Pfeiffer cet effacement de l'Islam est tout à fait évident, dans l'intérêt d'Ida Pfeiffer pour l'Orient comme berceau de la religion chrétienne et dans la ridiculisation des moments de prière de femmes musulmanes par Amalia Nizzoli. L'intérêt porté à l'islam par les deux voyageuses montre tout à fait une attitude qui traduit un sentiment d'appartenance à une culture et une adhésion à une religion considérées comme supérieures.

3. 2. Développement et itinéraires de voyage

3. 2. 1. Les voyages d'Ida Pfeiffer

Ida Pfeiffer est, comme le démontrent sa biographie et les nombreux voyages qu'elle effectue, une voyageuse par vocation. Comme nous l'avons déjà noté, elle débute ses voyages assez tard dans sa vie à l'âge de 42 ans, et elle ne s'arrête pas pendant les seize années suivantes, jusqu'à quelques semaines avant sa mort en 1858.

De ses expériences, elle nous lègue cinq publications dans lesquelles elle décrit ses voyages en Orient, en Islande, en Scandinavie, à Madagascar et ses deux tours du monde. En effet, Ida Pfeiffer est la première femme seule qui voyage autour du monde, et sa notoriété est telle qu'elle est présentée aux souverains et aux savants des différents pays.

Son amitié avec Alexander von Humboldt donne une idée de sa notoriété. Le savant, dans le quatrième volume de son *Cosmos. Essai d'une description physique du Monde*, décrit Ida Pfeiffer comme une « voyageuse excellente et audacieuse ». La voyageuse et Alexander von Humboldt ont une correspondance régulière, et dans une de ses lettres datant du 22 février 1856, le savant la décrit de la manière suivante :

> J'adore Votre persévérance, votre courage, la richesse de Vos collections […] j'admire en Vous surtout la noble simplicité du récit, les sentiments libres et vraiment humains et la noble beauté du mérite qui s'ignore.[203]

En 1885 Alexander von Humboldt lui-même présente la voyageuse aux souverains de Prusse. Le roi Friedrich Wilhelm IV, confère à la voyageuse la médaille d'or de la science et de l'art. La prestigieuse Société de géographie de Berlin « Die Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin » l'accepte parmi ses membres, ce qui pour l'époque constitue un honneur rare pour une femme.[204]

---

[203] Ida Pfeiffer, *Voyage en Madagascar traduit de l'allemand par W. de Suckau et precédé d'une notice historique sur Madagascar par Francis Riaux ; (avant propos d'Oscar Pfeiffer)*, Paris, 1881, Appendice, Lettres de Alexandre de Humboldt à Ida Pfeiffer, p. 252.

[204] Voir Gabriele Habinger, *Ida Pfeiffer, Wir leben nach Matrosenweise*, Promedia, Wien, 2008, p. 135.

Les récits de voyages d'Ida Pfeiffer sont tellement appréciés que plusieurs éditions sont publiées et traduites en différentes langues (comme par exemple en tchèque, en néerlandais et même en malais)[205]. La popularité de cette voyageuse durant sa vie ne disparaît pas totalement dans les décennies suivant sa mort, mais elle est alimentée de nouveau à partir des années 1980 grâce à des chercheuses comme Gabriele Habinger et Hiltgrund Jehle, qui la font connaître au grand public de lecteurs contemporains avec la publication de nouvelles éditions de ses œuvres et avec des recherches sur sa vie et sur sa personnalité.

La fascination exercée par cette voyageuse est due au caractère extraordinaire de ses itinéraires qui la conduisent hors des terrains battus à l'époque, et parfois aussi dans des endroits encore inexplorés. C'est pour cette raison qu'ils méritent d'être présentés.

- **Le voyage en Terre Sainte**

C'est en 1842 qu'Ida Pfeiffer part pour son premier voyage. À Vienne, elle annonce qu'elle va visiter une amie à Constantinople (ancien nom d'Istanbul jusqu'en 1923, date de l'avènement de la Turquie). Ida Pfeiffer n'ose plus parler de son intention de suivre une route de pèlerinage en Terre Sainte car, lorsqu'elle exprime cette idée, elle est traitée de folle et devient la cible de plusieurs tentatives de dissuasion qui rendent son départ plutôt difficile. En effet, la voyageuse commente son départ avec les mots suivants :

> Je fis mon testament, organisais tout de façon que, en cas de mort, à laquelle je devrais m'attendre encore plus qu'à mon heureux retour, les miens puissent retrouver tout en ordre.[206]

[205] Voir Lagarde-Fouquet, Annie, *Ida Pfeiffer, première femme exploratrice 1797-1858*, L'Harmattan, Paris 2009, p. 8.

[206] « Ich machte mein Testament, bestellte alles derart, dass im Falle des Todes, worauf ich mehr gefasst sein musste als auf eine glückliche Rückkehr, die Meinigen alles in bester Ordnung fänden », Ida Pfeiffer, *Reise in das heilige Land*, *op. cit.*, p.15.

L'organisation et le départ en voyage ne sont pas simples. Les moyens économiques d'Ida Pfeiffer ne sont pas suffisants, et le fait de partir seule, bien que ce soit son choix, ne la laisse pas sans inquiétude.

Le voyage se déroule avec plusieurs bateaux à vapeur le long du Danube, de Vienne à Istanbul. La description de cette navigation réalisée entre le 22 mars et le 07 avril 1842 est très détaillée : le passage graduel de régions de l'Empire austro-hongrois à celles faisant partie de l'Empire ottoman, avec leurs différents paysages et architectures et la traversée de la mer Noire, constituent une lecture très intéressante. Après la visite de Constantinople et de ses alentours, Ida Pfeiffer reprend un autre bateau, cette fois pour traverser la mer de Marmara et arriver dans la Méditerranée, d'où elle fait route vers Jérusalem, en passant par Izmir, Rhodes, Cyprès, Damas et Beyrouth.

Avant de repartir en Europe, elle s'arrête en Égypte pour visiter Le Caire, les pyramides de Gizeh et Suez. Au retour, elle passe par Malte, la Sicile et l'Italie. Son premier voyage dure presque neuf mois, de mars à décembre 1842, et correspond à des variantes de l'itinéraire inventé par Chateaubriand[207] dans son voyage en Terre sainte.

Le livre *Reise einer Wienerin in das heilige Land* (« Voyage d'une Viennoise en Terre Sainte ») est publié en 1844 et a un certain succès, comme l'attestent quatre éditions et la traduction en anglais en 1844 et en tchèque en 1846[208]. C'est grâce à cette publication, qui est, comme nous l'avons déjà décrit, très contestée par sa famille, qu'Ida Pfeiffer gagne l'argent nécessaire pour ensuite financer son deuxième voyage.

○ Le voyage au Nord de L'Europe

Dès son retour, Ida Pfeiffer commence à se préparer pour une nouvelle aventure. Elle apprend l'anglais, le danois et la technique de la daguerréotypie, grâce à laquelle elle fait des photographies de l'Islande, considérées par Gabriele Habinger parmi les premières photographies de ce pays[209].

---

[207] Voir Sarga Moussa, *La Relation orientale, op. cit.*
[208] Voir Lagarde-Fouquet, *Ida Pfeiffer, première femme exploratrice 1797-1858*, L'Harmattan, Paris, 2009, p.31.
[209] Voir Habinger, Gabriele, *Ida Pfeiffer, Wir leben nach Matrosenweise*, *op. cit,,* p. 282.

En 1845, la voyageuse part vers le nord de l'Europe. Du mois d'avril jusqu'à octobre, elle visite l'Islande et la Scandinavie. Les étapes de son voyage vont du Danemark jusqu'à l'Islande, où elle fait l'ascension du volcan Hekla ; de retour d'Islande, elle part pour la Suède, elle se rend à Göteborg, d'où elle part pour Christiania (Oslo) ; de retour de Norvège, elle arrive à Stockholm, en Suède, où elle est déjà tellement connue qu'elle est présentée à la reine.

C'est pendant ce voyage qu'Ida Pfeiffer se passionne pour la collection d'objets naturels, qu'elle continue à collectionner pour les revendre et ainsi financer les voyages qui suivront. Après son voyage dans le Nord, Ida Pfeiffer publie son deuxième titre : *Reise nach den Skandinavischen Norden und der Insel Island im Jahre 1845* (« Voyage en Scandinavie et en Islande en 1845 ») chez l'éditeur Heckenast à Budapest en 1846. Le nom d'Ida Pfeiffer apparaît sur la page de garde, sur laquelle il est également précisé que l'écrivaine est aussi l'auteur du récit : *Reise einer Wienerin in das heilige Land* (« Voyage d'une Viennoise en Terre sainte »). C'est la première fois qu'elle est publiquement déclarée comme étant l'auteur de ce récit de voyage. L'ouvrage est réédité en 1855. Le livre est traduit deux fois en anglais, en Angleterre et aux États-Unis, mais il n'est jamais traduit en français[210].

Le succès de son deuxième livre motive la voyageuse à envisager une nouvelle aventure, mais cette fois autour du monde.

Ida Pfeiffer a gagné de l'argent avec sa publication et avec la vente des objets qu'elle a collectionnés durant ses voyages dans le Nord. Pourtant, ses moyens restent modestes, mais pour la voyageuse, selon ses mots, cela ne représente pas un frein à ses ambitions. Dans la *Notice Biographique*, nous pouvons lire :

> Les peines et les privations ne pouvaient être nulle part plus grandes qu'en Syrie et en Islande. Les frais ne m'effrayaient pas non plus, car je savais par expérience combien on a peu de besoins quand on sait se restreindre au strict nécessaire et que l'on est disposé à renoncer à toutes les commodités et à toutes les choses superflues. Grâce à mes économies, je me trouvais en possession de fonds qui, pour un voyageur comme le prince Puckler-Muskau, ou comme Chateaubriand et Lamartine, auraient à peine suffi à un

[210] Voir Lagarde-Fouquet, Annie, *Ida Pfeiffer, prèmiere femme esploratrice 1797-1858*, *op. cit.*, p.42.

> voyage de quinze jours mais qui, pour une modeste voyageuse comme moi, me semblait devoir suffire à des voyages de deux et trois ans, et qui, j'en eus la preuve par la suite, était réellement suffisant.[211]

Ida Pfeiffer a gagné tellement de notoriété qu'elle-même, et à raison, s'inscrit dans le cercle des grands voyageurs. Néanmoins, elle se montre fière de pouvoir se différencier de ces voyageurs qui s'entourent du superflu et du luxe, en voyageant économiquement et en toute simplicité.

○ Le premier tour du monde

Pendant presque deux ans et demi, du 1er mai 1846 jusqu'au 30 octobre 1848, Ida Pfeiffer s'engage dans son premier tour du monde.

Désormais, la voyageuse n'est plus obligée de partir presque en cachette pour ne pas nuire au nom de sa famille. Dès son départ, sa notoriété est telle que le journal *Sonntagsblätter für heimatliche Interessen* de Ludwig Frankl, publie un reportage sur l'entreprise d'Ida Pfeiffer.

Après son premier tour du monde, elle publie le récit de voyage *Eine Frauenfahrt um die Welt. Reise von Wien nach Brasilien, Chili, Tahiti, China, Ost-Indien, Persien und Kleinasien* par l'éditeur Carl von Gerold, à Vienne, en 1850.

Le livre est traduit en anglais en 1852, et d'après Annie Lagarde-Fouquet, Charles Dickens aurait utilisé le texte d'Ida Pfeiffer pour décrire Tahiti dans son œuvre *The World Here and There* en 1852[212].

Cette œuvre est le premier récit de voyage d'Ida Pfeiffer à être aussi traduit en français sous le titre de *Voyage d'une femme autour du monde.* Le livre, traduit par W. de Suckau, est publié à Paris en 1858 par l'éditeur Hachette. Toutefois, avant cette date, les éditions en allemand et en anglais sont déjà lues en France par des spécialistes. Auguste de Saint Hilare par exemple, dans son *Voyage à l'intérieur du Brésil,* publié en

---

[211] Ida Pfeiffer, *Voyage en Madagascar traduit de l'allemand par W. de Suckau et précédé d'une notice historique sur Madagascar par Francis Riaux ; (avant-propos d'Oscar Pfeiffer)*, Paris, 1881, p. CV.
[212] Voir, Lagarde-Fouquet, Annie, *Ida Pfeiffer, première femme exploratrice 1797-1858*, *op. cit*., p. 152.

1851, cite plusieurs fois Madame Pfeiffer à propos de la colonie suisse de Nova Friburgo[213].

Le long voyage d'Ida Pfeiffer commence à Hambourg, d'où elle part pour Rio de Janeiro en bateau à voile. Accompagnée pendant deux mois et demi par Leopold Graf Berchtold, un médecin et naturaliste de Prague connu pendant son voyage en Terre sainte, Ida Pfeiffer continue son voyage seule, suite à une agression que les deux aventuriers ont subi. Le comte Berchtold étant blessé et contraint d'interrompre son voyage, Ida Pfeiffer décide de repartir seule pour le cap Horn et ensuite pour Valparaíso ; du Chili, elle part en bateau à voile pour la Chine. Après un mois de navigation, elle arrive à Papeete, à Tahiti, où elle séjourne trois semaines ; de Tahiti, elle part ensuite pour Macao et Canton ; elle arrive à Hong Kong et à Singapour ; du Sri Lanka, enfin, elle se rend en Inde, où elle visite Madras, Calcutta, Bénarès, Dehli, Indore et Bombay. En 1848, rentrant d'Inde, elle arrive à Bassora en Irak. De là, elle visite Mascate à Oman, Bendr-Abas en Iran, Bagdad et Mossoul en Irak, puis elle traverse des parties du Kurdistan pour arriver de nouveau en Iran, où elle visite Ourmia, Tabriz et Marand, avant de passer en Arménie.

Dans ce deuxième récit de voyage en Orient d'Ida Pfeiffer, le sentiment religieux est bien moins présent que dans *Reise in das heilige Land*. La voyageuse, désormais expérimentée, est désireuse d'avoir une vision la plus complète possible des pays qu'elle visite. Les étapes suivies sont ajustées au fur et à mesure qu'elle progresse dans son voyage, en fonction des situations politiques des pays et aussi des possibilités de trouver des guides ou des caravanes auxquelles se joindre. À Bagdad, elle visite les sites archéologiques près de Hilla, puis souhaite partir pour Ispahan en Iran. Des troubles politiques l'obligent à reconsidérer ses plans et à renoncer à visiter les sites plus importants de l'Iran comme Chiraz et Persépolis, Ispahan et Téhéran. Elle décide cependant de suivre une caravane pour traverser le désert et arriver à Mossoul, en espérant pouvoir encore se rendre en Perse par cette voie. Il s'agit d'une traversée de quinze jours avec des haltes de quelques jours à Kirkouk et à Erbil. Ida Pfeiffer décrit les étapes de cette traversée et ne cache pas les difficultés qu'elle doit endurer : au

[213] *Ibid.*, p. 152.

contraire, elle les remarque expressément pour souligner l'énergie et la résistance qu'un tel voyage demande aux voyageurs, et ainsi, à elle-même :

> Les voyages des caravanes sont très fatigants ; on marche, il est vrai, toujours au pas, mais sans arrêt, pendant neuf ou douze heures. Par conséquent pas de sommeil pendant la nuit, et le jour on reste étendu en plein air ; mais la grande chaleur et parfois aussi les mouches et les moustiques empêchent de goûter le repos dont on a besoin[214].

La caravane se déplace pendant les nuits pour échapper à la chaleur des journées du mois de juin. Souvent, quand les haltes sont près des villages, Ida Pfeiffer en profite pour chercher de la nourriture comme du lait, des œufs ou des concombres. Pendant les haltes plus longues, elle en profite pour observer et décrire la vie des villageoises. La façon de se déplacer pour découvrir de nouvelles régions relie Ida Pfeiffer à Isabelle Eberhardt. Cette dernière ne craint pas non plus ni la fatigue ni les privations, et se retrouve la seule femme, même si elle est déguisée en homme, dans les caravanes. Cet esprit d'aventure est plus ou moins absent chez Amalia Nizzoli qui, grâce à son mariage, devient membre de la classe privilégiée des attachés d'ambassades, qui se déplacent en groupe clos pour visiter le pays.

Ida Pfeiffer, de temps en temps, rentre aussi dans cette société close des Européens présents sur le sol oriental. C'est le cas à Mossoul, où elle est logée chez le vice-consul anglais, M. Rassam, et est accompagnée par une sœur de celui-ci pour visiter la ville et les fouilles autour de Ninive. Mais le plus souvent, Ida Pfeiffer se plaint de sa situation de voyageuse peu connue qui, malgré les lettres de présentations qu'elle amène de l'Europe, n'est pas toujours bien accueillie par les ambassades.

Bien qu'elle déclare aimer la compagnie des Européens, les nuits paisibles sous un toit et la nourriture assurée tous les jours, Ida Pfeiffer est une voyageuse qui ne s'arrête jamais longtemps, et elle désire fortement arriver en Perse. Ainsi, après une parenthèse de huit jours, elle est de nouveau en compagnie d'une caravane qui, de Mossoul, l'amène à Tabriz. La traversée conduit la caravane à travers le pays habité par les Kurdes, puis elle arrive à Ravandus, « une des plus misérables villes que j'eusse jamais

---

[214] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, par Mme Ida Pfeiffer, traduit de l'allemand par W. de Suckau*. *op. cit.*, p. 462.

rencontrées »[215], où elle est obligée de rester pendant quatre jours en attendant de trouver les moyens de se rendre finalement en Perse. Elle arrive en caravane à Sauh-Bulak, en Perse, où elle doit s'arrêter encore une fois. Après cinq jours d'attente, poussée par l'impatience et par l'ennui causés par la famille chrétienne qui l'héberge, Ida Pfeiffer n'attend plus une caravane et repart seule avec un guide en direction d'Ourmia, qu'elle souhaite visiter, car il s'agit du lieu de naissance de Zoroastre. De là, elle repart tout de suite pour se rendre à Tabriz, la dernière ville en Perse qu'elle visite, et qui est la « résidence de l'héritier présomptif du trône de Perse[216] ». Ici, elle y arrive malgré elle pendant le ramadan. Elle est reçue par le prince héritier de Perse, dont elle raconte l'histoire.

De Tabriz, ayant désormais abandonné l'idée de visiter Chiraz, Ispahan et Téhéran, Ida Pfeiffer, malgré l'interdiction du gouvernement russe à tous les étrangers d'entrer dans son empire après les événements politiques en Europe – on est en 1848 –, obtient la permission de se rendre en Arménie pour visiter les pays faisant partie de l'Empire russe.

Le retour en Europe passe par l'Irak et la Perse. Elle traverse le désert en caravane, et arrive à Mossoul et à Ninive. En Irak, elle a la permission du vice-roi Vali-Ahd de visiter son harem. De nouveau en route, elle traverse la Géorgie, puis l'Arménie. D'Istanbul, elle passe par Athènes et Trieste. Enfin, elle arrive à Vienne en novembre 1848.

Avant de partir pour son second voyage autour du monde, Ida Pfeiffer se rend à Berlin, où elle souhaite prendre contact avec des scientifiques. En effet, elle rencontre Alexander von Humboldt, la poétesse Bettina von Arnim, le compositeur Giacomo Meyerbeer et le Prince von Pückler-Muskau, extravagant voyageur en Orient déjà très connu à l'époque.

---

[215] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.*, p. 490.
[216] *Ibid.,* p. 520.

- **Le deuxième tour du monde**

Quand Ida Pfeiffer part à Londres en mars 1851 pour entreprendre son deuxième tour du monde, elle n'a pas de programme bien défini. Elle est intéressée par l'Australie, mais ce pays, envahi par les chercheurs d'or, est une destination trop chère pour la voyageuse. Ida Pfeiffer a bien reçu un financement du gouvernement autrichien de 1 500 florins, mais cette somme ne suffit pas pour ce genre de voyage.

De Londres, elle arrive donc au Cap, d'où elle embarque sur un bateau à voile pour Singapour. En 1852, elle visite l'Indonésie. Ses itinéraires deviennent de plus en plus téméraires, la conduisant jusqu'à des régions inexplorées où elle rencontre des peuples encore inconnus. À Bornéo, elle se rend chez la tribu des Dayaks, les scalpeurs de têtes, et contre toute attente, Ida Pfeiffer y est bien reçue. À Sumatra, elle se rend chez les Bataks, une tribu connue pour être anthropophage : ils voient pour la première fois une Européenne et, malgré les tentatives d'Ida Pfeiffer pour traverser les forêts, ils lui barrent la route.

À Sumatra, elle est atteinte deux fois de « fièvres malignes » : il s'agit vraisemblablement du paludisme, cause probable de sa mort six ans après.

De Java, elle part pour l'Amérique, et après plus de deux mois, elle arrive à San Francisco. Trois mois plus tard, à la fin de l'année 1853, elle part pour Panama et ensuite pour le Pérou, d'où elle gagne l'Équateur. Dans ce pays, elle traverse la Cordillère des Andes et passe près du Chimborazo et du Cotopaxi, où elle a la chance de voir le spectacle d'une éruption volcanique.

De Quito, elle veut atteindre l'Amazone pour arriver à la côte orientale de l'Amérique du Sud, mais elle doit renoncer à son projet car elle ne trouve pas une escorte fiable pour l'aider : par conséquent, elle doit regagner Panama, d'où elle part pour la Nouvelle-Orléans ; le long du Mississippi, elle rejoint Saint Paul puis Chicago ; de Chicago, elle traverse le Lac Michigan pour rejoindre les Chutes du Niagara ; après Toronto, Montréal et Québec, elle part pour New York et Boston ; de New York, elle part en bateau et, après une traversée de dix jours, elle arrive à Liverpool. À ce grand voyage, elle rajoute un détour, puisqu'elle rejoint les Açores pour rendre visite à son fils

Oscar, qui s'est installé à San Miguel. Des Açores, elle va ensuite à Lisbonne, Londres, Hambourg, Berlin, Prague, et enfin, à la mi-juillet de 1855, elle atteint Vienne.

De ce voyage en 1856 est tirée la publication en quatre parties *Meine zweite Weltreise* (« Mon second voyage autour du monde »). Le livre est traduit en anglais, aux États-Unis la même année. Il est publié en français trois ans plus tard à Paris en 1859, par l'éditeur Hachette.

- **Le voyage à Madagascar**

En 1856, Ida Pfeiffer part pour son dernier voyage, qui la conduit à Madagascar. Le projet de se rendre dans la Grande Île est ambitieux, car cette dernière est peu connue en Europe et difficile d'accès. Alexander von Humboldt et Carl Ritter, les deux savants qu'Ida Pfeiffer rencontre encore une fois à Berlin avant de partir, essayent, de la dissuader de son projet, en vain.

Pendant trois mois, de juin à août, Ida Pfeiffer voyage d'une ville européenne à l'autre, de Berlin à Londres, de Londres à Paris, puis à Amsterdam, sans trouver le moyen de donner suite à son projet. Elle s'embarque enfin à Rotterdam pour Le Cap. Sur le bateau, elle est contactée par un certain Jean-François Lambert, aventurier et homme d'affaire breton qui, lié d'amitié avec le prince Rakoto de Madagascar, a obtenu de ce dernier l'autorisation d'exploiter les bassins miniers, les forêts et les terres inoccupées de l'Île. On connaît ce document sous le nom de « charte Lambert », signée en 1855. Monsieur Lambert, par la suite, participe avec le prince Rakoto à l'organisation du putsch contre sa mère, la reine Ranavalona I^{ère,} qui est épouvantablement cruelle envers ses sujets.

Quand Ida Pfeiffer accepte l'invitation de Jean-François Lambert de se rendre à Madagascar avec lui, elle ignore son projet de renverser le pouvoir en place, et ainsi, elle ignore le péril auquel elle s'expose. La voyageuse attend sur l'île Maurice la fin de la saison des pluies, et en mars, elle part seule pour Madagascar pendant que Monsieur Lambert s'occupe du commerce d'esclaves à Zanzibar et au Mozambique[217].

[217] Voir Habinger, Gabriele (Hg.) *Ida Pfeiffer, Wir leben nach Matrosenweise*, *op. cit.*, p. 158.

À la suite de la tentative du putsch, Ida Pfeiffer est bannie de l'île avec Jean-François Lambert et Monsieur Laborde, un autre conspirateur contre la reine. Comme Ida Pfeiffer l'écrit dans une lettre à la rédaction du journal du soir *Ostdeutsche Post*[218], la reine n'exécute pas directement les conspirateurs et Ida Pfeiffer avec eux, uniquement par peur des représailles venant des Européens, mais elle les contraint à traverser l'île à pied pendant 53 jours, pour arriver au port d'embarquement et partir de Madagascar. Ida Pfeiffer et Jean-François Lambert souffrent de fièvre, probablement du paludisme. L'expédition affecte fortement la santé d'Ida Pfeiffer à tel point que lors de son arrivée sur l'île Maurice, elle est en danger de mort. Un mois après elle est hors de danger et, malgré sa convalescence, elle commence à préparer de nouvelles aventures. Le 19 novembre elle écrit une lettre à George Robert Waterhouse, conservateur au British Museum, dans laquelle elle déclare ses nouvelles intentions de voyages :

> Si ma santé et les petits fonds dont je dispose le permettent, alors je partirai pour Sidney, puis en Nouvelle Zélande et peut être en Nouvelle-Calédonie, je dois et je souhaite faire une belle collection.[219]

Dans une lettre à son fils Oscar datant de décembre, nous apprenons toutefois qu'elle se trouve encore à l'île Maurice, toujours atteinte de fièvre. Dans une nouvelle lettre écrite en février, elle annonce de nouveau son intention de partir pour Sidney. Cependant, au mois de mars, elle communique son intention de se rendre le plus rapidement possible dans son pays.

Bien qu'éprouvée par la maladie, elle hésite à rentrer directement à Vienne. En août, elle arrive à Berlin, où elle rend visite à une amie. Très gravement malade, elle arrive à Cracovie, où elle accepte finalement l'aide de sa belle-sœur, qui l'accompagne à Vienne en train. Le 15 septembre 1858, Ida Pfeiffer atteint Vienne gravement malade. Elle meurt le 27 octobre de la même année.

Son dernier livre paraît à titre posthume en 1861 sous le titre *Reise nach Madagascar* (« Voyage à Madagascar ») chez l'éditeur Carl Gerold's Sohn. Harper & Brothers publie le récit aux États-Unis la même année. En France, il sort sous le titre *Voyage à Madagascar par Mme Ida Pfeiffer* chez l'éditeur Hachette en 1881.

---

[218] *Ibid.,* p. 167.
[219] *Ibid*., p. 169.

Le Mode sentimental et le mode héroïque

Ida Pfeiffer est une des très rares voyageuses du XIXe siècle qui partent seules en exploration autour du monde. Elle défie les voyageurs en partant à la recherche de régions inconnues et pour affronter de périls et des situations extrêmes. C'est la raison du succès de ses récits de voyage mais aussi la raison pour laquelle, dans tous ses comptes rendus, elle s'interroge sur la capacité et les possibilités pour les femmes de voyager. La réponse qu'elle donne à ce sujet est personnelle. La voyageuse se présente comme une exception à la règle d'une société qui décrit les femmes comme incapables de voyager parce que trop fragiles. Ainsi Ida Pfeiffer souligne souvent sa prédisposition extraordinaire pour les voyages, due à la force de son caractère, à son courage et à son endurance. Á Beyrouth, où elle ne trouve pas un logement pour la nuit, elle décrit sa situation de la façon suivante :

> Si je n'avais pas eu une force surnaturelle, je me serai perdue dans cette situation. Mais même dans ce cas j'ai heureusement su me débrouiller[220].

Ce genre d'auto - description est fréquent dans les œuvres d'Ida Pfeiffer et Ulrike Stamm, dans son *Der Orient der Frauen* (L'Orient des Femmes), la définit comme le résultat d'une « attitude héroïque[221] ». Á une attitude sentimentale que correspond aux récits de voyage subjectifs qui se sont développés au tournant du XVIIIe siècle et que nous avons associés aux noms de Georg Foster, Laurence Sterne et François-René de Chateaubriand, qui mettent en premier plan leur subjectivité et leurs sentiments, Ulrike Stamm n'oppose pas, pour la littérature viatique féminine, une attitude objective et factuelle typique des récits de voyage savants ou scientifiques. Les voyageuses, en effet, à cause de leur formation spécifique, ne disposent pas, dans la plupart des cas, d'un savoir suffisamment fondé pour réaliser des descriptions scientifiques. Une autre raison est qu'elles sont toujours confrontées avec leur appartenance au genre féminin, qu'elles

---

[220] « Wenn ich nicht übernatürliche Kraft gehabt hätte, wäre ich in dieser Lage halb untergegangen. Allein Auch hier wusste ich mir glücklicherweise zu helfen », Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.,* p. 180.

[221] Voir Stamm Ulrike, *Der Orient der Frauen,* Köln, Weimar,Wien, Bohlau, 2010, p. 131-157.

citent dans leurs écrits. Pour cette raison, leurs récits de voyage ont toujours une composante subjective. La voyageuse qui base son auto description sur le mode héroïque, décrit par Ulrike Stamm, met en évidence sa force physique et mentale extraordinaires par rapport au modèle féminin classique. L'auto présentation en mode héroïque, recourt à des images de contrôle sur le propre corps et sur l'environnement à l'opposé de l'auto présentation en mode sentimental qui recourt aux images féminines typiques, comme la sensibilité extrême et l'ouverture à toute sorte d'influences. Ces attitudes sont deux stratégies différentes, que les voyageuses mettent au point pour atteindre les mêmes objectifs qui sont de se rendre en voyage et de publier des récits dans lesquels les sujets principaux sont elles-mêmes, tout en évitant d'encourir les sanctions sociales auxquelles elles s'exposent avec ces genres d'activités. Pour l'attitude héroïque il s'agit alors de se proposer en tant qu'exception à la règle, pour l'attitude sentimentale, au contraire, il s'agit de répondre aux attentes du public en se soumettant à l'image féminine typique. Les conséquences de ces deux attitudes sont également différentes, Ulrike Stamm observe, grâce à l'exemple d'Ida Pfeiffer, qu'une attitude héroïque, qui s'appuie sur un sens de supériorité, et qui correspond à une « positional superiority » décrit par Edward Saïd, comme une composante de l'orientalisme, ne permet pas la même ouverture envers les populations étrangères qu'une attitude sentimentale, où l'admission d'une faiblesse rend un rencontre entre différentes cultures, en particulière entre les femmes des ces différentes cultures, plus facile.

3. 2. 2. Les voyages d'Amalia Nizzoli

Les itinéraires de voyage d'Amalia Nizzoli confirment notre conviction que pendant sa présence en Égypte, elle n'a pas l'objectif d'explorer et de connaître le pays, mais qu'elle y est arrivée contre sa volonté et que cela n'a pas éveillé son intérêt pour le voyage. Durant les années passées en Égypte, Amalia Nizzoli n'effectue pas de déplacements importants. Elle passe la plupart de ses neuf années au Caire, où Giuseppe Nizzoli travaille à l'ambassade d'Autriche. Juste après son arrivée en Égypte, elle habite pendant huit mois à Assiout et plus tard, suite à son mariage, elle demeure pendant quelques mois à Alexandrie. À l'exception de ces déplacements, Amalia Nizzoli voyage très peu dans le pays et elle ne se déplace jamais plus au sud qu'Assiout.

La ville d'Alexandrie est la première destination de la famille Sola à leur arrivée d'Italie. À la différence d'Ida Pfeiffer, qui est impatiente de tout découvrir dès son débarquement, les parents d'Amalia Nizzoli hésitent à sortir du navire qui les a amenés d'Italie, au point qu'on a l'impression qu'ils ne sont ni pressés ni curieux de visiter la ville. Comme première démarche, en effet, ils cherchent une église pour prier. C'est certes une initiative compréhensible pour une famille catholique pratiquante qui vient d'achever une longue traversée en mer de vingt et un jours, mais dans ce contexte, la ville, ses rues, ses bruits, ses parfums, ses couleurs et ses habitants passent totalement inaperçus pour la voyageuse qui, en effet, n'en fait pas du tout mention dans son récit. Une première remarque reflète ainsi le dépaysement ressenti en observant l'habitude de séparer à l'intérieur de l'église les espaces des femmes, cachées derrière une grille, et ceux des hommes.

Seulement deux jours après son arrivée, la famille Sola traverse la ville, bien que, encore une fois, ce ne soit pas pour l'envie de connaître et de découvrir le nouveau pays, mais pour se rendre à la maison où ils doivent loger pour quelques jours. C'est pendant cette promenade qu'Amalia Nizzoli semble pour la première fois remarquer les gens qui habitent Alexandrie. Après une description vibrante de la vie frémissante dans ses rues, elle nous présente une image stéréotypée et théâtrale des seules femmes qu'elle semble rencontrer dans l'effervescence de cette ville orientale :

> […] les cris des femmes payées pour pleurer en accompagnant quelques cortèges funèbres et le désespoir de celles qui, liées avec un lien de sang ou d'amitié avec le défunt, s'arrachent les cheveux sur la rue et se frappent follement avec les mains le visage et la poitrine ; le bruit retentissant dans le sens inverse d'un cortège nuptial qui passe avec l'épouse couverte de la tête aux pieds sous un baldaquin[222].

Cette description, qui croise remarquablement un enterrement et un mariage, est la seule où, dans ce premier chapitre, est mentionnée la présence des femmes. À partir des informations que la voyageuse donne dans quelques pages précédentes, nous sommes déjà renseignés du fait que la rédaction des premiers chapitres de son récit de voyage est rétrospective :

> J'étais encore trop jeune à mon arrivée en Égypte pour penser à tenir compte de ce que j'aurais pu voir pendant mes déplacements. Toutefois, en continuant à y demeurer et étant de jour en jour de plus en plus impressionnée par les nouveaux objets sur ce sol classique, j'eus l'idée de noter ce qui me paraissait unique et remarquable, rappelant à l'esprit les circonstances plus intéressantes que j'avais vécues à partir du premier instant où je vis l'Égypte[223].

Il est alors compréhensible que la voyageuse ait oublié quelques-unes des premières images qu'elle a eues de l'Égypte. Nous sommes toutefois surprise qu'elle ne semble pas être très intéressée par la population orientale, qui est par contre l'un des premiers sujets abordés par d'autres voyageuses, comme par exemple par l'Autrichienne Maria Schuber[224], frappée par la vision des femmes avec leurs vêtements qui les recouvrent entièrement, ou comme Sophia Lane-Poole qui, dans sa première lettre, remarque :

---

[222] « Gli urli delle donne pagate per piangere accompagnando qualche convoglio funebre, e la disperazione di quelle che legate da vincoli di sangue o di amicizia col defunto, si strappano per la via i capelli e si percuotono follemente con le mani il viso ed il petto ; lo strepitoso rumore in senso inverso di un corteggio di nozze che passa colla sposa coperta da capo a fondo sotto di un baldacchino », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op.cit.,* p. 12-13.

[223] « Troppo giovinetta era ancora quando giunsi la prima volta in Egitto, non poteva cadermi in mente di tener conto di quanto avrei veduto nelle mie peregrinazioni. Tuttavia continuando colà la mia dimora, e sentendomi ogni giorno più colpita da tanta varietà d'oggetti in quel classico suolo, mi venne il pensiero di tener nota di ciò che mi pareva singolare e rimarchevole, richiamando alla memoria le circostanze più interessanti trascorse fino dal primo istante in cui vidi l'Egitto », *ibid.,* p. XIII-XIV.

[224] Voir Schuber, Maria, *Meine Pilgerreise über Rom, Griechenland und Egypten durch die Wüste nach Jerusalem und zurück. Vom 4. Oktober 1847 bis 25. September 1848,* Graz, 1850. Maria Schuber décrit les femmes voilées, une vision étrange pour quelqu'un qui arrive pour la première fois de l'Europe.

> Tu croiras que mon attention était dirigée vers les femmes voilées, ne montrant, dans leur monotone déguisement, aucun autre attrait qu'un degré de majesté dans leur allure et une beauté remarquable dans leurs grands yeux noirs[225].

Ida Pfeiffer, pour sa part, ne tarde pas à mentionner la présence des femmes à son arrivée à Constantinople, où elle les rencontre dans un jardin en attendant d'entrer dans la mosquée pour assister au spectacle des derviches danseurs. Elle remarque le fait qu'en l'absence des hommes, elles pique-niquent et s'entretiennent entre elles complètement dévoilées[226].

Ces quelques exemples montrent que pour les voyageuses, un des sujets abordés au début de leurs récits est en effet la population orientale, en particulier les femmes. Amalia Nizzoli, au contraire, ne semble pas être concernée par les gens, et quand elle les remarque, sa description est stéréotypée et présentée en très peu de lignes. Ses descriptions dans les premiers chapitres des *Memorie sull'Egitto* donnent effectivement l'impression que la voyageuse, au moment de mettre par écrit ses expériences, ne se rappelle plus des faits et des aspects qui pourtant doivent l'avoir affectée à son arrivée. À cette incohérence s'ajoute le fait que sa description de la ville, quand la famille décide finalement de la visiter juste avant le départ vers le Caire, présente des omissions et des inexactitudes. La voyageuse décrit, cette fois classiquement, comme tous les autres voyageurs qui visitent Alexandrie, les monuments de l'Antiquité romaine, les aiguilles de Cléopâtre, qui sont à l'époque encore sur place, la colonne de Pompée et les citernes. Même si la colonne de Pompée est présentée comme le monument le plus remarquable d'Alexandrie, il ne doit pas trop impressionner la jeune voyageuse, qui la décrit comme étant en granit blanc et noir, bien que le monument soit en granit rouge.[227]

Ces incohérences et la succession rapide des descriptions objectives qui ne laissent pas la place aux impressions personnelles de la voyageuse, en contraste avec

---

[225] « You will believe that my attention has been directed to the veiled women, exhibiting in their dull disguise no other attraction than a degree of stateliness in their carriage, and a remarkable beauty in their large dark eyes », Lane-Poole, Sophia, *The Englishwoman in Egypt,* Philadelphia, Zeiber & Co, 1845, p. 17.

[226] Voir Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.,* p. 41-42.

[227] Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828)*, *op. cit.,* p. 17.

l'expression à plusieurs reprises de ses sentiments de tristesse et de nostalgie de l'Italie, nous ont amenée à en chercher les raisons. Une lecture croisée de différents récits de voyage de la même époque nous a révélé qu'Amalia Nizzoli a repris, avec peu de modifications, sa description des rues d'Alexandrie du récit *Mes Souvenirs d'Égypte* de la baronne Wolfradine von Minutoli, paru en 1826. En effet, dans ce récit rédigé en français par la voyageuse allemande, nous pouvons lire une description qui correspond à peu près au paragraphe d'Amalia Nizzoli où est insérée la description des femmes sur les rues d'Alexandrie. Pour plus de clarté, nous mettons les deux textes en regard : à gauche, la traduction en français du texte d'Amalia Nizzoli, et à droite, le texte de Wolfradine von Minutoli, originellement en français.

AMALIA NIZZOLI	WOLFRADINE VON MINUTOLI
Un mouvement continuel et un tumultueux va-et-vient bouillonnaient dans ces rues très étroites bondées par de longues files de chameaux chargés et d'une quantité d'ânes et de mulets. Les cris des conducteurs de ces animaux, avertissant les passants de prendre garde à leurs épaules et à leurs jambes, pour ne pas être blessés ou maltraités dans cette multitude confuse. La diversité et la bizarrerie des vêtements orientaux d'autant de Turcs […] le costume pittoresque des Bédouins, leur simple manteau, les longues barbes, les graves et régulières physionomies des Arabes et des nombreux hommes de différentes nations et tribus africaines et asiatiques ; la nudité des Santons autour desquels se pressent les gents crédules et superstitieux, les vénérables exclamations des derviches, le chant faible et les voix sonores des imams qui, du haut des mosquées, appellent	Quel mouvement, quel tumulte dans ces rues étroites, continuellement embarrassées par une quantité innombrable de chameaux, de mules et de baudets ; les cris de leurs conducteurs, avertissant sans cesse les passants de prendre garde à leurs pieds nus ; les vociférations et les grimaces des jongleurs ; le costume brillant des fonctionnaires turcs ; la draperie pittoresque des Bédouins, leur longue barbe, et la figure grave et régulière des Arabes ; la nudité de quelques santons, autour desquels la foule se presse ; la multitude d'esclaves nègres ; les hurlemens (sic) des femmes pleureuses, accompagnant un convoi funèbre en s'arrachant les cheveux et se frappant la poitrine, à coté du bruyant cortège d'une noce ; les chants des imams appelant du haut des minarets à la prière…[229]

les fidèles Musulmans à la prière, la quantité des mendiants et les troupeaux de chiens sauvages […] ; tout ça donne un tableau le plus singulier, extraordinaire et pittoresque qu'on puisse imaginer[228].	

La ressemblance des deux textes est évidente, les deux voyageuses utilisant à peu près les mêmes mots pour décrire les rues de la ville. La découverte de ces emprunts nous a amenée à approfondir la comparaison entre les deux récits de voyage et, en effet, nous avons constaté que les emprunts d'Amalia Nizzoli au récit de Wolfradine von Minutoli sont très fréquents et vont au-delà des premières descriptions de l'Orient de la voyageuse italienne : ils s'étendent sur son livre entier. Puisque ces emprunts sont si importants et puisqu'ils laissent pressentir des autres particularités sur la genèse du récit d'Amalia Nizzoli, nous y consacrerons une section à part.

Ce qui nous paraît intéressant de noter dans le contexte du développement et des itinéraires de cette voyageuse est que, à un certain moment, il y a une évolution dans son attitude envers l'Égypte. D'un initial désintérêt partiel dans les premières années passées dans le pays, dû à son amertume de devoir s'y installer contre sa volonté, elle commence à s'y intéresser suite à un séjour d'un an en Italie. Son changement de regard correspond à une décision consciente qu'elle annonce avec les mots suivants :

[228] « Un continuo movimento e un tumultuoso andare e venire ferveva in quelle strettissime strade imbarazzate da lunghe fila di cammelli carichi, e di una quantità di asini e muli. I gridi dei conduttori di questi animali per avvertire i passanti di guardarsi le spalle e le gambe per non essere feriti, o maltrattati fra quella confusa moltitudine ; lo schiamazzo dei venditori. La diversità e la bizzarria del vestire orientale di tanti Turchi […] il pittoresco costume dei Beduini, il semplice loro mantello, le lunghe barbe, le gravi e regolari fisionomie degli Arabi e di tante nazioni e tribù africane ed asiatiche; la nudità dei Santoni intorno ai quali si affolla la credula e superstiziosa gente stupefatta dei loro miracoli; gli urli delle donne pagate per piangere accompagnando qualche convoglio funebre, e la disperazione di quelle che legate da vincoli di sangue o di amicizia col defunto, si strappano per la via i capelli e si percuotono follemente con le mani il viso ed il petto ; lo strepitoso rumore in senso inverso di un corteggio di nozze che passa colla sposa coperta da capo a fondo sotto di un baldacchino, il canto flebile e le voci sonore degl'*Iman* (sic) che dall'alto delle moschee chiamano i fedeli Musulmani alla preghiera ; la quantità di accattoni ed una turba di cani selvatici […] ; tutto ciò présenta un quadro il più singolare, straordinario e pittoresco che mai si possa imaginare [sic!] », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828)*, *op. cit.,* p. 12-13.

[229] Voir Minutoli, Wolfradine Auguste Luise, *Mes Souvenirs d'Egypte,* Paris, Passage des Panoramas, 1826, Vol. I, p. 4.

> En peu de temps, nous arrangeâmes notre maison, le seul soulagement dans ces pays dépourvus de conforts sociaux. Je m'adaptai dès lors à un style de vie compatible le plus possible avec les coutumes du lieu et au fait d'examiner d'un peu plus près les spécificités de cette capitale turque.[230]

C'est ainsi qu'elle commence à s'adapter au pays, à découvrir et à visiter avec des yeux différents l'Égypte et les gens qu'elle y rencontre. À partir de ce moment, après une parenthèse dans son récit où elle décrit son voyage en Italie, elle commence à explorer les différents aspects caractérisant le pays. Ainsi, les femmes des harems, les fouilles archéologiques de Saqqarah qu'elle dirige pour son mari, la ville du Caire et ses alentours, les populations locale et européenne présentes en Égypte deviennent les sujets de ses observations.

Les raisons d'un tel changement d'attitude ne sont pas expliquées dans le texte d'Amalia Nizzoli mais elles semblent, néanmoins, être en relation avec son voyage en Italie et avec la perception de l'expérience extraordinaire qu'elle vit en Égypte.

Excursus I :

Wolfradine von Minutoli - Mes souvenirs d'Égypte, une source reniée

Sarah Belzoni, Amalia Nizzoli et Wolfradine von Minutoli parcourent l'Égypte dans les mêmes années, leurs voyages et leurs livres ont fait l'objet d'une exposition à Trieste en 1998 sur les voyageuses en Orient au XIXe siècle. Le catalogue de l'exposition, *Viaggio in Egitto. Racconti di donne dell'Ottocento*[231], met en évidence leur parcours d'affirmation de soi, en tant que femmes, au cours de leurs voyages. De Sarah Belzoni sont mis en évidence l'esprit aventureux et la capacité de s'adapter à toutes sortes de circonstances, d'Amalia Nizzoli est raconté le long parcours d'acceptation du nouveau

---

[230] « In poco tempo ordinammo la nostra casa, unico sollievo in quei paesi privi di sociali conforti. Mi adattai dunque per allora ad un sistema di vita compatibile il più possibile colle usanze del luogo e ad esaminare un po' più d'appresso le particolarità di quella capitale turca », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. 141.

[231] Picchi, Daniela, *Sarah Belzoni, Amalia Nizzoli, baronessa von Minutoli: la riscoperta dell'Egitto scrive al femminile.* dans Donadoni Roveri, Anna Maria; Leclant, Jean; Augry Muriel *Viaggio in Egitto. Racconti di viaggio di donne dell'Ottocento-Voyage en Égypte : récits de femmes du XIXème siècle,* Torino, Museo Egizio, 1998, p. 43-48.

pays dans lequel elle est obligée de vivre contre son gré, et de Wolfradine von Minutoli est clairement mis en évidence le caractère mondain et touristique de son voyage.

Le texte de Daniela Picchi[232] compare ainsi les vies et les œuvres odéporiques des trois voyageuses, mais il ne relève pas la présence dans l'œuvre d'Amalia Nizzoli de nombreuses citations non déclarées et d'éléments textuels provenant du récit de voyage en Égypte de Wolfradine von Minutoli. Ainsi, notre lecture comparative sur les contenus et sur la structure des deux textes, *Memorie sull'Egitto* d'Amalia Nizzoli et *Mes souvenirs d'Égypte* de Wolfradine von Minutoli, est la première à avoir détecté les emprunts d'Amalia Nizzoli. Pour cette raison, nous dédions cette section à la présentation de résultats de notre lecture croisée, publiés dans l'article *Amalia Nizzoli e Wolfradine von Minutoli. Una fonte celata* (*Amalia Nizzoli et Wolfradine von Minutoli. Une source reniée)*[233]. Ces emprunts révèlent un procédé de compilation dans la composition de l'œuvre de la voyageuse italienne qui nous renseigne sur son attitude envers le pays oriental qu'elle décrit et envers les œuvres sur l'Orient préexistant.

Comme nous l'avons fait remarquer, l'hypothèse qu'Amalia Nizzoli utilise comme source le texte de Wolfradine von Minutoli, et non le contraire, est soutenue par les dates de publication des deux œuvres. *Mes Souvenirs d'Égypte* paraît en 1826, l'œuvre d'Amalia Nizzoli, *Memorie sull'Egitto* est publié quinze ans plus tard, en 1841.

Wolfradine von Minutoli (1794-1868) voyage en Égypte du mois de septembre 1820 jusqu'au mois de juillet 1821. Elle y accompagne son deuxième mari, le général Menu von Minutoli, dans son expédition archéologique. Souvent accompagnés par le consul français et archéologue Bernardino Drovetti[234], ils parcourent toute la vallée du Nil

---

[232] Picchi, Daniela, « Sarah Belzoni, Amalia Nizzoli, baronessa von Minutoli: la riscoperta dell'Egitto scrive al femminile » *dans* Donadoni Roveri, Anna Maria; Leclant, Jean; Augry Muriel *Viaggio in Egitto. Racconti di viaggio di donne dell'Ottocento-Voyage en Égypte : récits de femmes du XIXème siècle,* Torino, Museo Egizio, 1998.

[233] Kuen, Renate, « *Amalia Nizzoli e Wolfradine von Minutoli. Una fonte celata* » *dans* Anna, Bellio *Studi sul Settecento e l'Ottocento. Rivista Internazionale di Italianistica* Pisa, XII, 2017, p. 103-119.

[234] Bernardino Drovetti (1776-1852) arrive en Égypte en 1803. Il est Consul Général de France, avec une interruption, jusqu'au 1829. Dans cette position, il accueille les voyageurs européens, parmi lesquels Chateaubriand. Pour suivre ses intérêts pour l'archéologie, et grâce à ses bonnes relations avec le vice-roi Méhémet Ali, il voyage plusieurs fois dans la vallée du Nil, d'où il reporte d'importantes collections d'objets qui constituent les bases des musées archéologiques de Turin, du Louvre et de Berlin. L'obélisque de la place de la Concorde à Paris est un don du vice-roi Méhémet Ali à la France pour les bons services rendus à l'Égypte par Bernardino Drovetti. Voir Zavatti, Silvio. "LETTERE INEDITE DI BERNARDINO DROVETTI CONSOLE FRANCESE IN EGITTO." *Oriente Moderno*, vol. 45, no. 11/12, 1965, pp. 879–888. *JSTOR*, JSTOR, www.jstor.org/stable/25814947. Et

jusqu'à Assouan. De retour en Europe, Wolfradine von Minutoli s'établit en Suisse, puis à Berlin avec son mari. Son récit de voyage *Mes souvenirs d'Égypte*, paru en deux volumes en 1826 à Paris, est rédigé en français. La traduction allemande par Wilhelmine von Gersdorf est publiée en 1829. Le récit a pour thème les monuments de l'ancienne Égypte mais aussi la vie contemporaine du pays, sans omettre la description de la vie des femmes dans les harems.

Les 17 chapitres qui composent les *Memorie* d'Amalia Nizzoli contiennent des emprunts à l'œuvre de Wolfradine von Minutoli concernant différents sujets tels que la description de la ville d'Alexandrie, la critique des travaux pour l'excavation du canal Mahmudieh qui à l'époque reliait Alexandrie au Caire, la description du château de Choubra aux alentours du Caire, les impressions données par la rencontre avec la grande caravane partant pour la Mecque, et les observations faites pendant la cérémonie du *Kalish*, la fête dédiée au Nil. Quelques parties concernant les femmes en Égypte sont aussi empruntées de l'œuvre de la voyageuse allemande. De plus, comme on peut l'observer dans les tables des matières des deux récits, une organisation par sujets, et non selon l'ordre chronologique des lieux visités, caractérise les récits des deux voyageuses.

Deux premiers exemples des thèmes communs aux deux récits sont les descriptions du spectacle des danseuses du ventre et d'un numéro d'un *psylle*, un charmeur de serpents. Dans ce dernier cas, il y a tellement d'éléments partagés qu'il serait possible de se demander si les deux femmes n'étaient pas au même endroit au même moment. Une première similitude concerne la présentation du *psylle*. La baronne von Minutoli nous informe que l'homme, tout d'abord, se déshabille pour montrer qu'il n'a pas des serpents sur lui, que ses cheveux sont hérissés, qu'il a une barbe noire et que sur la poitrine il a deux rangs de coraux noirs, elle conclut enfin que « l'extérieur de cet homme avait quelque chose de rebutant, et répondait parfaitement au rôle hideux qu'il s'était choisi ». Sa tentative d'attirer les serpents est bien décrite :

---

http://www.comune.barbania.to.it/turismo-cultura-e-sport/da-visitare/158-bernardino-michele-maria-drovetti-barbania-411776-torino-931852.

> Il commença par marmotter quelques paroles mystiques ; parcourant ensuite toute la maison, il se mit à frapper tous les murs de sa baguette magique en roulant les yeux, et en faisant des contorsions effroyables ; (plus tard) il commença des fumigations avec de la farine, du soufre et des pelures d'ognon, ce qui répandit une telle fumée et une telle puanteur, que nous faillîmes en étouffer […] Cette scène se passa dans un des souterrains de la maison, encombré d'un dépôt de charbons et d'une grande quantité de barils.

Même si aucun serpent ne sort de sa cachette, la baronne de Minutoli conclut que :

> On peut cependant admettre, jusqu'à un certain point, que ces hommes possèdent le secret d'attirer à eux les serpents ; mais il est bien naturel que là où il n'y en a pas, ils ne puissent en faire paraître par le pouvoir de leur art.[235]

Dans les pages du récit d'Amalia Nizzoli consacrées au charmeur de serpents nous lisons qu'elle trouve « l'apparence de cet homme, à dire vrai, plutôt rebutant dans son ensemble ». Elle continue ensuite à décrire son action :

> Il commença à parcourir la maison en récitant des textes et de mots mystérieux : après il se mit à frapper les murs avec son baguette et, en faisant des mouvements très étranges avec son corps et en roulant les yeux, il appelait (ainsi il nous disait) les serpents. Puisque il voyait qu'ils tardèrent à arriver, il continuait les opérations magiques en ajoutant des arômes et des fumigations d'une poussière blanche comme de la farine avec du soufre, ceci finit par polluer avec sa mauvaise odeur toute la maison, bien qu'à ce moment nous fussions descendus au rez-de-chaussée, plus précisément dans un entrepôt très sombre.

Les éléments en commun entre les deux récits sont évidents. L'utilisation d'une baguette et la prononciation des formules magiques, l'entrepôt où le *psylle* fait ses fumigations et la pollution de l'air consécutive, coïncident dans les deux textes. La réflexion qu'Amalia Nizzoli fait en conclusion du spectacle est aussi très proche de celle faite par la baronne von Minutoli.

> Je crois que ces personnes (et de ces magiciens il y en a un grand nombre au Caire) connaissent vraiment le secret d'attirer les serpents quand, toutefois,

[235] Von Minutoli, Wolfradine, *Mes souvenirs d'Egypte, Vol. II., op. cit.,* p. 82-83.

> il y en a. Dans le cas opposé, le savoir-faire ne peut jamais être efficace si l'on ne recourt pas à la tricherie. [236]

Vu cette ressemblance évidente entre les deux textes, une question se pose légitimement sur l'origine de cette similarité. Des éléments d'analyses supplémentaires nous sont donnés par la comparaison avec le récit de voyage du général Heinrich Menu von Minutoli, le mari de la baronne Wolfradine von Minutoli, sur le même sujet. Le général Nicolaus Johann Heinrich Benjamin Freiherr Menu von Minutoli (1772-1846)[237], originaire de Genève, est un général de l'armée Prusse. Suite à une blessure contractée pendant la guerre de la Première Coalition contre la France en 1793, il est rappelé à Berlin, où il devient enseignant auprès du corps des cadets de Berlin pour être ensuite nommé précepteur du prince Carl, le troisième fils de Friedrich Wilhelm III. Pendant les dix ans qu'il s'occupe de la formation du prince Carl, il se fait un nom en tant qu'archéologue passionné, et en 1820 il part, de son propre chef, en expédition en Égypte. Bien qu'il finance lui-même cette expédition, l'Académie des Sciences et le ministère de l'Éducation lui donnent une escorte composée d'un architecte et de deux naturalistes. Cette expédition est la première expédition prussienne en Égypte : elle se déroule avant la plus connue, organisée par Carl Richard Lepsius, et est primordiale pour la Prusse à une époque où toutes les grandes capitales européennes sont en concurrence pour la création de musées pour exposer des objets de l'Antiquité. Menu von Minutoli, en effet, découvre l'accès à la pyramide à degrés de Djéser à Saqqarah en

---

[236] « La figura di quell'uomo, a dir vero nel suo insieme piuttosto ributtante pareva adattissima alla professione che vantava Cominciò egli a percorrere la casa recitando alcuni testi e parole misteriose: indi si mise a battere le pareti colla sua bacchetta, facendo dei movimenti stranissimi col corpo e stralunando gli occhi, chiamava (diceva egli) i serpenti. Vedendo che tardavano a comparire, continuò le magiche operazioni, aggiungendovi profumi e suffumigi con polvere bianca, come farina unita a zolfo, che finì d'impestare col suo pessimo odore tutta la casa, benché in quel momento fossimo discesi al pian terreno, e precisamente in un oscurissimo magazzino. : Io credo che costoro (e di questi maghi in Cairo ve ne sono in gran numero) abbiano realmente il secreto di attirar presso di loro i serpenti quando però ve ne siano in quel tal luogo, come nel caso opposto l'arte non può mai giovare senza ricorrere all'inganno », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. 318.

[237] Sur la biographie de Menu von Minutoli Voir Nehls, Harry, "Der Altertumsforscher Nicolaus Johann Heinrich Benjamin Freiherr von Menu Minutoli (1772-1846)" *dans Forschungen und Berichte Bd.31* (1991) p. 159-168. URL: http://www.jstor.org/stable/3881091.

1821[238]. Malheureusement, les trésors qu'il y trouve sont perdus suite au naufrage du bateau qui les ramène en Europe.

Comme sa femme qui l'accompagne, le général publie un compte rendu de son voyage sous le titre *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der lybischen Wüste und nach Ober-Ägypten in den Jahren 1820 und 1821* (« Voyage au Temple de Jupiter Ammon dans le désert libyen et dans la Haute-Égypte dans les années 1820 et 1821 ») paru à Berlin en 1825. Par la suite, il publie une annexe en 1827, *Nachträge zu meinem Werke betitelt Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der libyschen Wüste und nach Oberägypten*, (« Annexes à mon ouvrage intitulé Voyage au Temple de Jupiter Ammon dans le désert libyen et dans la haute Égypte »). Concernant le charmeur de serpents, nous lisons dans le premier texte du général von Minutoli que :

> L'apparence du charmeur de serpents […] était celle d'un vrai magicien. Au début de ses opérations il se déshabilla, en gardant un petit tablier autour des hanches.[239]

Comme sa femme, le général mentionne ensuite la ficelle de corail sur sa poitrine et sa coiffure avec une touffe de cheveux qui se dressent sur la tête. Dans le récit du général von Minutoli, le charmeur de serpents tourne ses yeux, frappe les murs avec sa baguette et produit des fumigations avec « farine, soufre et pelures d'oignon » qui *«* devinrent à la fin tellement entêtantes qu'une forte toux interrompit souvent les formules magiques. *»* Les serpents ne se montrent pas, et dans les mots du général, c'est grâce à son regard attentif, que l'assistant du charmeur ne peut pas tromper le public en sortant un serpent de son sac. Le général conclut que, malgré cette séance échouée, il est convaincu de l'habileté des charmeurs de serpents à faire sortir les reptiles de leurs cachettes. Les trois récits coïncident, donc, sur la plupart de particuliers et, plus étonnamment, sur la conclusion qui contraste avec l'expérience de l'échec du charmeur, que tous les trois auteurs viennent de narrer.

---

[238] Voir Lauer, Jean-Philippe, *Histoire Monumentale des pyramides en Égypte. Tome I Les Pyramides à Degrès,* Le Caire, Institut français d'archeologie orientale, 1962, p. 76.

[239] von Minutoli, Menu Heinrich, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der lybischen Wüste und nach Ober-Ägypten* in den Jahren 1820 und 1821, Berlin, Rücker,1825, p. 176. *Das Aussehen eines Schlangenbeschwörers[…] war […]. das eines wahren Zauberers. Beim Anfang seiner Operationen zog er sich nackend aus, bis auf einen kleinen Schurz um die Hüften.*

À la différence des deux dames, le général essaie de donner des explications sur ce présumé savoir-faire. Les fumigations, agréables aux serpents, les feraient sortir de leurs abris, la baguette magique dont les charmeurs de serpents se servent, est en effet une jeune pousse du palmier qui attirerait avec son goût sucré les reptiles. En prononçant les formules magiques, les charmeurs de serpents :

> […] savent imiter le sifflement des serpents d'une manière tellement naturelle que les serpents en sont trompés. [240]

À part pour cette dernière explication sur l'efficacité des charmeurs de serpents par le général, les ressemblances entre les trois descriptions de cette scène sont évidentes. Amalia Nizzoli, la baronne et le général von Minutoli ont-ils assisté à la même scène dans la même maison ? Par conséquent, est-ce que la ressemblance des trois textes et de leurs opinions sur l'efficacité des charmeurs des serpents est le produit d'un échange sur les impressions qu'ils ont eues de ce spectacle ? Amalia Nizzoli déclare avoir assisté à cette scène dans la maison du noble monsieur Rossetti. Il s'agit, comme nous avons raison de penser, de la même personne qui a offert son hospitalité au couple von Minutoli lors de leur séjour au Caire[241]. L'analyse des dates indiquées par les deux écrivains peut confirmer cette hypothèse, car selon les indications de la baronne von Minutoli, elle quitte Le Caire en décembre 1821. Amalia Nizzoli, après avoir séjourné quelques mois à Alexandrie juste après son mariage, s'établit au Caire avec son mari en octobre 1820. Malheureusement, aucun des trois récits ne mentionne la présence d'autres personnages européens dans la maison Rossetti pendant la visite du charmeur des serpents. Notre supposition reste ainsi sans preuve.

---

[240] « Voll von dem süßen Mark desselben, wonach die Schlangen sehr lüstern sind; außerdem wissen die Beschwörer, bei den Zauberformeln, das Gezisch der Schlangen so natürlich nachzuahmen, dass diese davon getäuscht werden », von Minutoli, Menu Heinrich, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der lybischen Wüste und nach Ober*-Ägypten in den Jahren 1820 und 1821, Berlin, Rücker, 1825, p. 176.

[241] La baronne von Minutoli mentionna M. Nozzetti « agent consulaire de Prusse, et son épouse, qui, aussi hospitaliers que les Orientaux, avaient eu la bonté de m'offrir leur maison pendant mon séjour au Caire » Von Von Minutoli, Wolfradine, *Mes souvenirs d'Égypte, op. cit.,* p. 36.
Comme il est noté dans les errata, M. Nozzetti était M. Rosetti c'est-à-dire Carlo Rossetti, qui est mentionné par Balboni L.A. comme la personne qui avait hébergé le général Minutoli pendant son expédition scientifique en Égypte. Balboni, L.A. (2013) *Gl'italiani nella civiltà egiziana del Secolo XIX. Storia-Biografie-Monografie.* Londom: Forgotten Books (Original Work published 1906).

D'autres descriptions présentant des ressemblances sont insérées dans des contextes différents, et la question de savoir si Amalia Nizzoli et Wolfradine von Minutoli ont vécu la même expérience au même moment et au même endroit ne se pose plus.

Ainsi, la danse du ventre décrit par Wolfradine von Minutoli est exécutée à Damiette, dans la maison de la famille Faker où elle est hébergée. Madame Faker est l'épouse d'un représentant consulaire mentionnée dans plusieurs récits de voyage[242] en Égypte. Elle organise le spectacle pour permettre à la baronne d'admirer cette danse. Amalia Nizzoli voit la danse du ventre au Caire, dans le harem d'Abdin-Bey où elle est invitée par son amie Rossane, pour participer à la fête d'anniversaire de sa fille.

La scène décrite par la baronne se retrouve, présentée avec presque les mêmes mots, dans le récit d'Amalia Nizzoli. Cette dernière insère la description de ce spectacle dans le contexte de la vie réelle de femmes du harem. À ce contexte s'oppose celui, pour ainsi dire artificiel, créé par madame Faker pour offrir à l'invitée étrangère, Wolfradine von Minutoli, une distraction typique des hommes mais aussi des femmes d'Égypte. Dans son texte, la voyageuse allemande nous informe que la danse du ventre est exécutée par une

> Classe de femmes privilégiées appelées gavanaki en Égypte, et halmé chez les Turcs […] Ces femmes, que l'on fait venir fréquemment dans les harems pour donner aux jeunes personnes des leçons dans l'art de plaire, joignent ordinairement encore au talent de la danse celui de la musique et du chant, et font les délices des dames orientales. [243]

Il s'agit d'informations qui ne paraissent pas dans le texte d'Amalia Nizzoli qui décrit, par contre, la fête d'anniversaire de la fille de son amie Rossane dans le harem d'Abdin-Bey. Les femmes passent la journée à danser, chanter et manger avant de se rendre toutes ensembles dans une tribune d'où elles peuvent assister, sans être vues, au spectacle des danseuses, exécuté pour les hommes dans une salle à part. En introduisant sa description Amalia Nizzoli se montre réticente à référer la scène à laquelle elle a assisté :

---

[242] Cette même famille Faker avait aussi hébergé un ami d'Amalia et de Giuseppe Nizzoli, le chevalier Simone Peruzzi comme il écrivit dans une lettre qu'A. Nizzoli reporta dans son récit. Voir Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828)*, *op. cit.,* p. 156.

[243] Von Minutoli, Wolfradine, *Mes souvenirs d'Égypte*, Vol. II, *op. cit.,* p. 86-87.

> Ma plume répugne de décrire l'obscénité de cette danse et les très indécentes contorsions des femmes.[244]

Une réticence qui s'impose pour une dame de la bourgeoisie européenne qui veut référer de gestes et de mouvements qui, pour la coutume bien plus pudique de l'Europe, pourraient susciter le scandale et ainsi le jugement d'immoralité de l'écrivain. Plus tard, en considérant sa propre indignation et surtout celle de ses amies qui assistent au spectacle, elle s'appuie de nouveau sur le texte de la baronne von Minutoli. Pour plus de clarté et pour mieux mettre en évidence les emprunts effectués par Amalia Nizzoli, nous mettons de nouveau les deux extraits de textes en regard. À gauche, la traduction en français intentionnellement littérale du texte d'Amalia Nizzoli, et à droite, le texte original en français de Wolfradine von Minutoli:

AMALIA NIZZOLI	WOLFRADINE VON MINUTOLI
L'ennui et la monotonie insipide d'un harem, le manque total d'instruction, l'oisiveté extrême qui en résulte, peuvent seuls leur faire trouver agréable un spectacle insipide, qui blesse la modestie et effarouche les grâces. Le talent principal de ces danseuses ne consiste pas dans l'agilité des pieds, dans la légèreté et l'équilibre du corps ou en attitudes gracieuses, mais dans une extrême mobilité des hanches. On peut dire que *leur danse n'est qu'une pantomime lascive ; l'expression de leur physionomie accompagne tous leurs mouvements pleins de*	*L'ennui et la monotonie insipide d'un harem, le manque total d'instruction* des femmes qui y sont renfermées*, et l'oisiveté extrême qui en résulte, peuvent seuls leur faire trouver quelque charme à un spectacle* dénué de gout et d'esprit *qui blesse la modestie et effarouche les grâces. Le talent principal de ces danseuses consiste, non dans l'agilité de pieds, dans la légèreté et l'équilibre du corps et dans la grâce des attitudes et des mouvements, mais dans une extrême mobilité des hanches. Leur danse est une* espèce de *pantomime lascive ;* car *l'expression de leur*

[244] « La mia penna rifugge dal descrivere l'oscenità di quel ballo, e gl'indecentissimi contorcimenti di esse », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.* p. 229.

mollesse et de volupté et d'une indécence révoltante.[245]	*physionomie accompagne tous leurs mouvements, remplis de mollesse et de volupté,* mais fréquemment aussi *d'une indécence révoltante.*[246]

Les conclusions que les deux voyageuses tirent de cette expérience sont pourtant différentes. La baronne von Minutoli à la fin de sa description, en accord avec les règles de réticence imposées aux femmes face à des spectacles considérés de moralité douteuse, s'exclame :

> Fatiguée de cette scène et étourdie du bruit que l'on faisait autour de moi, je m'esquivai furtivement, au risque d'être taxée par ces dames de manque de goût ou de trop de susceptibilité.[247]

Pour Amalia Nizzoli, les choses évoluent différemment. Après le repas, les dames du harem sont invitées à abandonner leur tribune et à rentrer dans leurs appartements pendant que dans la salle des hommes la fête continue. La voyageuse italienne, qui se prépare à passer la nuit dans le harem, en regardant les dames désormais endormies sur leurs divans se fait la réflexion suivante :

> En vérité, j'éprouvai une sorte de compassion pour ces belles jeunes femmes abandonnées par leurs maris […] mais en les voyant dormir avec autant de calme et de jouissance, je pensais que leur douleur ne devait pas être trop profonde.[248]

---

[245] « La noia e l'insipida monotonia di un harem, la mancanza totale d'istruzione, l'ozio estremo che ne deriva, possono soltanto far trovare loro gradevole uno spettacolo insipido che ferisce la modestia ed inferocisce le grazie. Il Talento principale di quelle ballerine non consiste nell'agilità de' piedi, nella leggerezza e nell'equilibrio del corpo, od in graziosi atteggiamenti, bensì in una estrema mobilità dei fianchi. Si può dire non essere altro quel ballo che una lasciva pantomima; l'espressione delle loro fisionomie accompagna ogni atto pieno di mollezza e di voluttà e di una indecenza ributtante », *ibid.*, p. 231.

[246] Von Minutoli Wolfradine, *Mes souvenirs d' Égypte, Vol. II, op. cit.,* p. 87.

[247] *Ibid.,* p. 89.

[248] « In verità io provai una specie di compassione per quelle belle giovani abbandonate da' loro mariti […] ma vedendole dormire con tanta calma e sapore, pensai che il loro dolore non fosse gran che profondo », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. 232.

Amalia Nizzoli renonce à se montrer indignée, mais peut faire évoluer sa description vers de nouvelles observations de mœurs et de coutumes des dames avec lesquelles elle partage la soirée de fête. En effet, contrairement à Wolfradine von Minutoli, la voyageuse italienne relève la différence entre sa propre perception des évènements et celle des dames du harem, et en ce faisant, elle laisse pressentir une différence insurmontable entre es propres sentiments et jugements et ceux de ses amies.

Cette description d'une invitation à une fête et de la nuit passée dans le harem avec les autres femmes montre que la relation entre la voyageuse et son amie Rossane est assez intime et marque l'exclusivité de l'expérience d'Amalia Nizzoli. Elle est seule dans le harem et observe la vie réelle de ses amies sans médiations, contrairement à Wolfradine von Minutoli qui est assistée par madame Faker qui, bien qu'orientale, est accoutumée à la fréquentation des Européens. Nonobstant cette divergence, les deux voyageuses expriment, en assentiment avec la moralité européenne, leur désapprobation envers la danse du ventre et leur réticence à en référer. Amalia Nizzoli place ces jugements en guise d'introduction au compte rendu du spectacle : cela lui permet d'accentuer son jugement négatif, avec l'observation, en fin de soirée, de l'indifférence, de l'impassibilité et d'un tempérament superficiel des femmes des harems.

Les attitudes des deux voyageuses se rejoignent sur certains aspects : la baronne von Minutoli s'excuse pour sa décision de visiter un harem qui, pour elle, représente « une habitation qui renferme tant de choses contraires aux goûts, aux idées et aux mœurs de l'Europe », mais elle saisit l'occasion d'en visiter un, sans manquer de se justifier en avouant d'être curieuse. Amalia Nizzoli avance aussi sa curiosité pour expliquer ses nombreuses visites au harem de Rossane pour, en conclusion, affirmer l'étrangeté de cette culture qu'elle parvient petit à petit à explorer.

Différent est le respect montré par les deux voyageuses pour la culture orientale et les gens rencontrés. En effet, bien que quelques fois, les jugements d'Amalia Nizzoli sur les habitudes et sur les mœurs orientaux puissent être très négatifs, elle n'utilise pas le ton de moquerie dont se sert dans quelques passages la baronne von Minutoli. Cette dernière, dans son compte rendu de sa visite à Gizeh par exemple, ridiculise le Kiashef, le gouverneur de la ville qui, invité à déjeuner avec les touristes européens, a quelques difficultés à se servir de la fourchette. Bien renseignée sur le fait que « les Turcs,

n'osant se servir à leurs repas d'aucun instrument de ce genre, n'y emploient par conséquent que leurs mains » elle remarque toutefois :

> Ce qui m'amusa, c'était de voir la manière gauche et embarrassée avec laquelle il fit usage de nos fourchettes et de nos couteaux […] le Kiashef, oubliant de temps en temps son rôle d'homme de bon ton, enlevait avec la main les morceaux de viande du plat, puis, se reprenant tout à coup, saisissait sa fourchette et continuait de manger.[249]

Le ton ironique employé par la baronne ne montre aucune compréhension pour l'effort du Kiashef pour se conformer aux mœurs européennes. Son attitude est considérée seulement comme maladroite et n'est pas interprétée comme une volonté d'établir un dialogue entre les deux cultures. Le ton dans les descriptions de la population orientale d'Amalia Nizzoli est bien plus proche et plus respectueux.

Dans la description de la visite des pyramides, nous remarquons encore des ressemblances dans certains paragraphes des textes de Wolfradine von Minutoli et d'Amalia Nizzoli mais aussi des divergences importantes qui dénotent une certaine dissemblance dans le caractère et dans l'attitude des deux dames envers le pays décrit et ses habitants. Les différences et les analogies entre les textes et les attitudes d'Amalia Nizzoli et de Wolfradine von Minutoli sont encore plus évidentes si on les croise encore une fois avec la lecture du récit du général von Minutoli.

Dans sa visite des pyramides, le général se limite à observer comment les pierres sont alignées les unes aux autres. Sa description est plus axée sur l'aspect pratique et technique de la construction des pyramides, et est limitée à peu de lignes :

> Le voyageur s'introduit alors dans la pyramide de Khéops, parce que celle de Khéphren, qui fut rouverte par monsieur Belzoni, est très pénible à visiter. Les grandes pierres, dont sont bâties par marches les pyramides, sont posées horizontalement l'une sur l'autre et n'ont pas d'affaissement vers l'intérieur. Dans les couloirs et les chambres, les pierres sont unies par le plâtre.[250]

---

[249] von Minutoli, Wolfradine, *Mes souvenirs d'Egypte, Vol. I, op. cit.,* p. 108.

[250] « Der Reisende drang nur in die Pyramide des Cheops ein, weil die des Chefren, welche von Herrn Belzoni wieder eröffnet worden, sehr mühsam zu besichtigen ist. Die großen Steine woraus die Pyramiden Stufenweise erbaut sind, liegen horizontal über einander, und haben keine Senkung nach innen. In den Gängen und Kammern sind die Steine mit Gips verbunden ».Menu von Minutoli, Heinrich, *op. cit.,* p. 119.

La description de Wolfradine von Minutoli nous renseigne sur d'autres choses qui se passent lorsqu'elle descend à l'intérieur de la pyramide. Très subjective, sa description se focalise sur ses émotions :

> J'entrai dans la plus grande des pyramides, appelée la pyramide de Khéops. Les dames ne voulurent point m'y suivre, car le chemin voûté et tortueux qui mène vers l'intérieur de ce bâtiment est très pénible à parcourir ; […] l'atmosphère suffocante que nous respirions, me faisaient croire pour un instant que j'étais le jouet de quelque songe dans lequel je voyais se dérouler devant moi les scènes de la lanterne magique d'Aladin […] Me sentant trop épuisée, il me fut impossible de gravir le sommet de la pyramide […] mon mari, qui y monta, me dit cependant que la vue n'était pas aussi ravissante que Savary et d'autres voyageurs l'avaient prétendu […][251].

En nous informant que toutes les autres femmes qui participent à l'excursion (il s'agit des femmes de l'entourage du déjà mentionné monsieur Rossetti), renoncent à descendre à l'intérieur de la pyramide, la baronne von Minutoli montre quant à elle une « attitude héroïque »[252], renforcée par le choix d'utiliser le pronom personnel « je » au lieu d'un plus réaliste « nous », vue qu'elle est accompagnée au moins par son mari et par plusieurs assistants.

Amalia Nizzoli commence sa description par un plus modeste « nous » mais dans des autres parties, son utilisation du texte de Wolfradine von Minutoli est évident :

> Nous entrâmes dans la plus grande pyramide, dite de Khéops, dont l'entrée fut découverte par le padouan Belzoni, mais il fut nécessaire de se faire soutenir par des bédouins arabes auxquels je m'abandonnai entièrement […] c'était pour moi un rêve de me trouver là-dedans, dans les mains de ces sales gueules qui pouvaient faire de moi ce qu'il leur plaisait.[253].

À part le qualificatif de « sale gueule » pour des gens qui sont présents pour aider la voyageuse dans sa visite – bien sûr contre un *bakshish,* un pourboire -, c'est le mot

---

[251] von Minutoli, Wolfradine, *Mes Souvenirs d'Égypte, Vol. I, op. cit.,* p. 102.

[252] Sur l'attitude héroïque opposée à une attitude sentimentale dans l'auto-répresentation des voyageuses voir Stamm, Ulrike, *Der Orient der Frauen,* Köln, Weimar,Wien, Bohlau, 2010. Pag. 131-157.

[253] « Noi entrammo nella più gran piramide detta di Cheops, il cui ingresso fu scoperto dal padovano Belzoni, ma fu d'uopo farsi sostenere dai Beduini arabi ai quali mi abbandonai interamente […] era per me un sogno il trovarmi là dentro in mano di que' ceffi, che potevano fare di me ciò che più loro piacesse », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828)*, op. cit., p. 254.

sogno– rêve - qui frappe le lecteur dans le contexte dans lequel il est placé. Ce mot a habituellement une connotation positive en italien, mais la situation, décrite comme désagréable, nous fait plutôt penser à un cauchemar. L'utilisation du mot *sogno* (« rêve ») se justifie à notre avis par le fait qu'Amalia Nizzoli reprenne le mot « songe » du récit de Wolfradine von Minutoli et le place dans un contexte légèrement modifié, où l'allusion à la lampe d'Aladin des *Mille et une Nuits*, plus évident dans le texte de la voyageuse allemande, s'est perdue.

Au bout de la descente dans la pyramide, Wolfradine von Minutoli et Amalia Nizzoli se disent déçues par la vue de la chambre centrale, où il n'y a qu'un sarcophage ouvert. Toutes les deux, enfin, partagent l'impatience de se retrouver à l'extérieur de la pyramide que Wolfradine von Minutoli traduit dans l'aveu « que j'éprouvai, en sortant, un mouvement de joie bien vif, quand je revis au-dessus de ma tête la voûte azurée et la clarté du jour ». Amalia Nizzoli, quant à elle, de façon similaire formule dans son propos : « Oh, je me disais, si j'arrive à sortir de là, je n'y reviendrais plus ! »

Notre analyse comparée démontre qu'Amalia Nizzoli s'est servie du récit de voyage de Wolfradine von Minutoli pour écrire ses *Memorie* dans plusieurs chapitres, sur des sujets les plus disparates. Elle traduit de nombreux paragraphes de texte français en italien, et les insère dans son récit sans signaler qu'il s'agit d'un emprunt ou d'une citation. Au début de notre lecture comparative des deux textes, nous étions amenée à penser que la raison pouvait se trouver dans la nécessité pour la jeune écrivaine italienne de se rappeler les premiers moments passés en Égypte, qu'elle a dû en partie oublier, soit par le traumatisme du déménagement soudain d'Italie, soit parce que, au moment de les mettre par écrit, ils étaient désormais lointains dans le passé. Cependant, la suite de notre lecture croisée des deux ouvrages a démenti cette hypothèse. Les emprunts sont très nombreux, aussi bien dans la première partie du récit de voyage d'Amalia Nizzoli, que dans la deuxième partie, dédiée aux impressions reçues après son retour d'Italie, quand elle a désormais décidé de mieux visiter et de mieux connaître l'Égypte et de prendre des notes pour se souvenir de ses expériences. C'est le cas de la visite aux pyramides de Gizeh et de certaines descriptions de la vie des femmes, comme la danse du ventre.

Aux yeux du lecteur contemporain, le constat d'une compilation de la part d'Amalia Nizzoli de son récit à partir du texte de Wolfradine von Minutoli peut de prime abord dévaluer son œuvre pour un manque d'originalité et possiblement d'honnêteté, car elle n'a pas avoué ses emprunts. Toutefois, des opérations de ce genre sont assez typiques pour l'époque : ainsi, Edward Saïd remarque que Gérard de Nerval, dans son *Voyage en Orient,* « utilise paresseusement de longs passages issus des textes de William Lane, qu'il incorpore sans mot dire, comme si c'était sa propre description de l'Orient »[254]. L'attitude de Nerval, qui se sert du texte de son précurseur pour, comme l'explique Edward Saïd, « donner un ordre à son expérience », montre comment les orientalistes se sont plus servis de la citation que de leurs expériences directes pour créer leur image de l'Orient. C'est précisément la raison pour laquelle Edward Saïd considère l'orientalisme comme un système de citations :

> Dans le système des connaissances sur l'Orient, celui-ci est moins un lieu au sens géographique qu'un *topos,* un ensemble de références, un amas de caractéristiques qui semble avoir son origine dans une citation ou un fragment de texte, ou un passage de l'œuvre de quelqu'un sur l'Orient[255].

L'hypothèse d'Edward Saïd sur la présence d'une intertextualité importante dans les œuvres viatiques est confirmée par les conclusions du colloque intitulé *Récit de voyage et intertextualité*, organisé à Nice en 1998 par Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa[256]. Dans leur introduction à la publication des colloques, ils précisent cette caractéristique des œuvres viatiques :

> Le récit de voyage, en dépit de sa vocation référentielle, n'échappe pas à la règle. Alors même qu'il affirme refléter le réel dans une pure transparence, il fait appel aux médiations les plus diverses parmi lesquelles la « bibliothèque du voyageur » joue un rôle capital : livres lus avant, pendant et après le voyage, et qui fournissent tout un « savoir » réinvesti dans le récit de voyage[257].

---

[254] Saïd, Edward, *L'Orientalisme, op. cit.,* p. 212.
[255] *Ibid.,* p. 204.
[256] S. Linon-Chipon/V. Magri-Mourgues/S. Moussa, « Préface », *dans* Moreau François, *Miroir de Textes. Récits de voyage et intertextualité,* Onzième colloque du CRLV, Nice, 1998, pp. VII-XI.
[257] *Ibid.,* p. VII.

Comme les auteurs de ces texte l'indiquent, les citations présentes dans les récits de voyage, qu'elles soient déclarées ou pas, ne sont jamais utilisées telles quelles. L'intertextualité a toujours une « dimension créative[258] » : c'est-à-dire que les matériaux empruntés sont transformés pour aller composer le nouveau texte. Amalia Nizzoli a su utiliser ses emprunts d'une manière créative en leur donnant des accents et des significations différentes par rapport au texte d'origine.

Selon l'analyse des livres de voyage de Percy G. Adams, *Travelers and Travel Liars. 1660-1800*[259], il y a trois différents genres de livres de voyage : les vrais comptes rendus, les voyages imaginaires et les mensonges de voyage. Le récit de voyages d'Amalia Nizzoli fait certainement partie de cette catégorie de mensonges intentionnels qui comprend aussi les œuvres d'auteurs très importants, comme Jonathan Swift et Voltaire, qui

> […] ont emprunté de la littérature précédente, non pas pour gagner de l'argent ou pour se faire une renommée en mettant leur propre nom sous l'œuvre de quelqu'un d'autre mais, plutôt, grâce au remaniement et à la réorganisation des éléments, pour créer quelque chose qui, dans son effet global, est esthétiquement et intellectuellement original[260].

Le fait que les emprunts d'Amalia Nizzoli ne soient pas déclarés peut enfin avoir un lien avec l'époque dans laquelle elle vit, car une définition des « droits d'auteur » n'existe pas encore. En 1841, le concept de propriété littéraire n'est pas encore légiféré et la Convention de Berne, qui reconnaît le droit d'auteur entre différentes nations, n'est signée qu'en 1886, quarante ans après la parution de l'œuvre d'Amalia Nizzoli. D'un point de vue strictement formel, la voyageuse italienne n'a donc aucune obligation de rendre publique ses sources. À cette explication s'ajoute le fait qu'au XIXe siècle, comme le fait remarquer l'italianiste Luca Clerici, ce qui compte dans la littérature de voyage n'est pas l'originalité du discours, mais sa correspondance avec la réalité[261]. Sur

---

[258] *Ibid.*

[259] Adams, Percy G., *Travelers and Travel Liars. 1600-1800,* New York, Dover, 1980.

[260] « have borrowed from earlier literature, not to obtain money or fame by placing their own names on somebody else's work, but by reshaping and recombining to create something which in its total effect is aesthetically and intellectually original », *Ibid.,* p. 142.

[261] Voir Clerici, Luca, *Scrittori Italiani di Viaggio,* I, *1700-1861*, Milano, 2008, p. CX.

ce fond, Amalia Nizzoli n'hésite pas à utiliser des éléments du texte de la voyageuse allemande pour s'aider à reconstruire et reproduire ce qu'elle a vu.

Le texte de Wolfradine von Minutoli, pour conclure, ne nous semble pas être le seul à avoir inspiré Amalia Nizzoli. Dans les trois chapitres consacrés à la description des femmes des harems, nous trouvons d'autres éléments qui nous font penser à une recomposition littéraire. Le nom de l'amie Rossane, la « princesse » du harem d'Abdin-Bey, est un nom célèbre dans la littérature de la mode orientaliste. C'est le nom de la protagoniste des intrigues amoureux dans le sérail du sultan Amurat de la tragédie *Bajazet* (1672) de Jean Racine, et c'est aussi le nom de l'épouse rebelle du sérail d'Ispahan, des *Lettres Persanes* (1721) de Montesquieu, qui se suicide pour se venger de la soumission qu'elle a dû subir par son mari[262]. Un autre nom, celui de l'esclave Zulecca, enfermée pour jalousie dans une tour par Rossane et libérée grâce aux efforts de persuasion d'Amalia Nizzoli, fait écho au nom *Zuleika,* la dame libérée d'un harem par un héros européen dans l'œuvre *The bride of Abydos* (1813) de Lord Byron.

La reconstruction de quelques-uns de ces emprunts d'Amalia Nizzoli, de l'œuvre de Wolfradine von Minutoli et d'autres recompositions dans les chapitres qui constituent une partie centrale des *Memorie*, nous permet de connaître la méthode de composition d'Amalia Nizzoli, qui n'est pas seulement liée à son expérience directe, mais recourt aussi aux œuvres viatiques précédentes et à quelques œuvres littéraires. Ce qui est intéressant, pour finir, est que la voyageuse italienne s'est servie de l'œuvre d'une autre femme. Irmgard Scheitler, en faisant remarquer qu'il est considéré à l'époque comme tout à fait normal de consulter et d'utiliser les récits de voyage des précurseurs, elle cite les exemples de Fanny Lewald, qui visite Rome avec l'aide du *Voyage en Italie* de Goethe, et d'Ida Pfeiffer, qui se sert de la description d'August Lewald pour visiter Naples et ne manque pas d'en faire mention dans la dernière partie de son *Reise in das heilige Land*, affirme qu'il est très rare qu'une voyageuse recoure à un texte d'une autre voyageuse. L'existence d'une généalogie féminine dans la composition des récits de voyage n'est pas documentée, et la raison est possiblement à rechercher dans la réticence des voyageuses d'avouer que leur œuvre s'inspire aussi des œuvres des

[262] Voir Montesquieu, Charles, Louis de Secondat, *Lettres Persanes,* Paris, P. Pourrat, 1831, disponible en ligne.

femmes et non seulement des hommes, sûrement plus célèbres, qui les ont précédées. Ainsi, bien qu'il soit dommage qu'Amalia Nizzoli ne donne pas ses sources, cette découverte montre qu'il existe bien une généalogie féminine dans la composition des récits de voyage.

3. 2. 3. La voyageuse Isabelle Eberhardt

Après son premier voyage en Algérie avec sa mère et son précepteur en 1897, Isabelle Eberhardt passe les sept années suivantes à voyager entre l'Europe et le nord de l'Afrique. Puisque ses voyages et ses tristes vicissitudes biographiques sont étroitement entremêlés, un exposé de ses itinéraires ne peut pas éviter de mentionner les faits plus importants qui sont survenus dans sa vie pendant ces années.

De 1897 jusqu'à sa mort en 1904, Isabelle Eberhardt réalise cinq fois le voyage de l'Europe vers la côte septentrionale de l'Afrique. Après la mort de sa mère, elle est obligée de rentrer à Genève pour s'occuper des questions d'héritages qu'elle n'arrivera jamais à toucher. C'est une époque dans laquelle la jeune femme construit et défait beaucoup de projets, comme celui de fonder une école pour jeunes filles à Tunis avec la sœur de son ami Ali Wahab. Ainsi, elle lui écrit dans une lettre :

> Je vais finir mes études d'arabe dans la mesure nécessaire, et après, je viendrai à Tunis où je tenterai de fonder ce que le cheikh cadi de Bône me conseillait de fonder là-bas : une école coranique pour les petites filles, avec une classe élémentaire de français, l'écriture et la lecture arabes, des rudiments d'histoire musulmane, le tout dans l'esprit islamique plus ardent, certes.[263]

Ce projet, qui doit unir son intérêt pour la religion d'une part et pour l'éducation de l'autre, devient sérieux au point que Nicolas Trophimowsky se prépare à l'accompagner à Tunis. Des évènements qui se succèdent, le suicide de son frère Wladimir de Moerder, un projet de mariage[264] rapidement abandonné, et la mort de son précepteur Nicolas Trophimowsky, qui laisse Isabelle Eberhardt seule et définitivement sans moyens financiers, amènent la voyageuse à oublier ce projet de fonder une école à Tunis.

---

[263] Eberhardt, Isabelle, *Écrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés, op. cit.,*p. 147.
[264] Le jeune avec lequel Isabelle Eberhardt desire se marier s'appelle Ahmed Réchid. Il attend à Genève d'être nommé dans une ambassade turque.

- **Deuxième voyage 1899**

El-Oued – Sahel Tunisien

Un nouveau chapitre s'ouvre dans la vie d'Isabelle Eberhardt, qui commence ses voyages dans le Sahara sous l'identité de *Si Mahmoud Saâdi*, son nouveau pseudonyme arabe qui remplacera celui à l'accent slave, Podolinsky, avec lequel elle a signé ses lettres jusqu'à maintenant. Après avoir passé trois semaines à Tunis avec son demi-frère Augustin et Ali Wahab, elle part seule pour le sud du pays, à destination d'Ouargla. En train, elle arrive à Batna puis à Biskra, par le même itinéraire que celui suivi par Fromentin dans son livre *Un été au Sahara*, très bien connu et admiré par Isabelle Eberhardt[265]. À Biskra, le lieutenant Fridel lui conseille de rejoindre le capitaine baron de Susbielle pour se rendre plus au sud. Des *Notes du 4 juin (Genève) au 3 août 1899*, nous apprenons qu'Isabelle Eberhardt est bien invitée par le capitaine de Susbielle à rejoindre sa caravane pour le voyage, mais elle refuse :

> Le capitaine de Susbielle me propose de me joindre à son convoi pour aller à Touggourt. J'accepte. Soirée au café Mohammed Chéoui, vieux Biskra, avec brigadier Smaïn. Me dénonce les mauvaises intentions de Susbielle et sa cruauté envers les musulmans.
> Le 16 reçu argent d'Augustin (400 F). À diner Susbielle vient me chercher pour partir. Refus sous prétexte que j'attends de l'argent[266].

Elle préfère s'aider de deux accompagnateurs, un petit groupe qui de temps en temps intègre d'autres voyageurs pour la sécurité d'un déplacement en compagnie. De Tunis, elle accomplit un voyage de cinq cents kilomètres d'une durée de vingt-six jours, qui est sa première découverte du désert. La visite dans la petite ville d'El Oued n'est qu'à trois jours à peine, mais elle laisse dans la mémoire d'Isabelle Eberhardt une forte impression, qu'elle consigne par écrit au récit *Au pays des sables*[267]. Le souvenir de cette première visite est encore vif quand, des années plus tard, elle expliquera la raison pour laquelle elle y reviendra :

---

[265] Voir Tavernier, Tuffany, *Isabelle Eberhardt. Un destin dans l'Islam,* Paris, Tallandier, 2016, p. 109.
[266] Eberhardt, Isabelle, *Oeuvres complètes. Écrits sur le sable,* vol. I, *op. cit.*, p. 38.
[267] *Ibid.,* p. 41-44.

> El Oued me fut une révélation de beauté visuelle et de mystère profond, la prise de possession de mon être errant et inquiet par un aspect de la terre que je n'avais pas soupçonné. Je n'y séjournais que peu de temps, mais j'y revins l'année suivante, à la même époque invinciblement attirée par le souvenir[268].

Le capitaine de Susbielle lui refuse le laissez-passer nécessaire pour se rendre encore plus au sud : ainsi, Isabelle Eberhardt n'arrivera jamais à Ouargla, ville qui probablement intéresse la jeune voyageuse parce qu'elle est « le berceau de l'ibadisme[269] », une branche de l'islam qui choisit ses dirigeants sans faire de distinctions d'appartenance ethnique et qui s'engage dans la contestation anticoloniale.

De retour à Tunis, Isabelle Eberhardt repart bientôt pour le Sahel tunisien, d'où elle ramène les récits *Un automne dans le Sahel Tunisien, Amira,* et *Souvenir du Sahel Tunisien.* Ces étapes l'amènent cette fois à explorer les villes de la côte de la Méditerranée tunisienne. En train, elle arrive à Sousse, Monastir, Moknine. Toutes ces villes sont décrites comme étant « adorablement jolies[270] » : on a l'impression que la voyageuse traverse une région où rien ne perturbe son regard qui correspond tout à fait à ses attentes. Pendant ce voyage, dans le caïdat de Monastir, elle aide le lieutenant Si Elarhby à prélever les arriérés des impôts exigés aux musulmans. Elle voyage sous son nom d'emprunt et partage pendant deux mois la vie errante et les travaux de cet homme qui, comme l'écrit Isabelle Eberhardt, « ne se douta jamais que j'étais une femme »[271].

À la fin de cette année 1899, Isabelle Eberhardt est obligée de mettre fin à sa vie errante pour retourner à Genève, où la *Villa Neuve,* dont elle a hérité avec son demi-frère Augustin, a été cambriolée. Ensuite, elle est accueillie par son frère à Marseille avant de se rendre en Sardaigne en janvier 1900. Elle reste sur la grande île méditerranéenne, qui lui rappelle l'Afrique, pendant trois mois[272]. Le 1er janvier, elle y commence son premier *Journalier*, son journal intime qu'elle tiendra pendant trois ans.

---

[268] *Ibid.,* p. 77.
[269] Voir Tavernier, Tiffany, *Isabelle Eberhardt. Un destin dans l'Islam, op. cit.,* p. 111.
[269] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes, op. cit., Notes du 4 juin (Genève) au 3 août 1899.*
[270] *Ibid.,* p. 50.
[271] *Ibid.,* p. 51.
[272] Selon Tiffany Tavernier, Isabelle Eberhardt n'est pas seule dans ce voyage, mais est accompagnée par Abdel el Aziz, un jeune Tunisien de l'entourage de la marquise Medora Mendez. Voir Tavernier, Tiffany, *Isabelle Eberhardt. Un destin dans l'Islam, op. cit.,* p. 139.

Après la parenthèse sarde, Isabelle Eberhardt essaye de se faire remarquer par le milieu littéraire de Paris avec l'aide de Lydia Paschkoff, la voyageuse, romancière et correspondante du Figaro, qu'Isabelle Eberhardt connaît grâce aux lectures de sa mère, et qui est une amie de son mentor Abou Naddara.

- **Troisième voyage**

El-Oued 1900-1901

En juillet 1900, déçue par la vie parisienne, et grâce à l'argent avancé par la marquise Medora Mendez[273] pour chercher à éclaircir la mort de son mari, le marquis de Morès, Isabelle Eberhardt repart pour l'Algérie. Elle retourne à Bône, ville où elle avait demeuré avec sa mère, d'où elle continue son voyage en train et à cheval pendant quatre jours pour arriver à Touggourt. De là, en quatre jours de voyage à dos de mule et de chameaux, elle atteint El Oued. Elle y arrive au mois d'août et y reste jusqu'à la fin de l'année. L'affaire Mendez, qu'Isabelle Eberhardt soit réellement chargée d'enquêter sur le cas ou non, est bientôt oubliée, et sa rencontre avec Slimène Ehnni, un *spahi*, c'est-à-dire un soldat algérien dépendant de l'armée française, est le début d'une nouvelle phase de sa vie. Isabelle Eberhardt et Slimène Ehnni se marient selon le rite musulman et partagent leur vie pendant les années qui suivent. Comme nous l'avons déjà mentionné, c'est grâce à Slimène Ehnni qu'Isabelle Eberhardt devient une initiée de la confrérie soufie des *Quadriya*. Dans les pages des deuxièmes *Journaliers* du 1er décembre 1900, Isabelle Eberhardt manifeste son état de bien-être. Impossible pour elle de se sentir à l'aise dans une ville européenne ou dans une grande ville africaine : c'est dans le désert qu'elle trouve un « chez elle ».

> Moi, à qui le paisible bonheur dans une ville d'Europe ou du Tell ne suffira jamais, j'ai conçu en une heure d'inspiration, le projet hardi, pour moi

[273] Depuis trois ans, la marquise Medora Mendez recherche les coupables du meurtre de son mari, le marquis de Morès, qui luttait en Algérie pour affirmer le pouvoir des Français contre les Anglais. Il a été assassiné au sud de l'Algérie. Selon Edmonde Charles-Roux, Isabelle Eberhardt est payée par la marquise Medora Mendez pour essayer de découvrir les circonstances de la mort de son mari. Tiffany Tavernier par contre affirme qu'Isabelle Eberhardt, bien que contactée par Jules Delahaye, pour le compte de la marquise, n'a jamais été payée pour faire des recherches sur le cas. Voir Tavernier, Tiffany, *Isabelle Eberhardt. Un destin dans l'Islam, op. cit.,* p. 152.

> réalisable, de m'établir au désert et d'y chercher à la fois la paix et les aventures, choses conciliables avec mon étrange nature.[274]

El-Oued semble le lieu idéal pour continuer une vie errante qui lui est si chère et en même temps, pour créer un foyer et retrouver des instants de repos. Ce projet ne pourra pourtant pas se réaliser. Après cinq mois, comme indiqué dans le recueil de récits *Vers les horizons bleus,* la vie africaine d'Isabelle Eberhardt est troublée par les soupçons de l'administration française. Encore une fois, Isabelle Eberhardt est contrôlée et espionnée : le général Dechizelle, commandant de la subdivision de Batna, dont dépend El-Oued, reçoit une lettre anonyme où Isabelle Eberhardt est accusée de nourrir des sentiments antifrançais et « d'exciter les sujets arabes contre elle (la France)[275]». Nonobstant le rapport du capitaine Cauvet, le responsable du bureau de l'annexe d'El-Oued, qui disculpe la voyageuse d'avoir agit contre la France, le général Dechizelle décide l'expulsion d'Isabelle Eberhardt d'El-Oued et de Touggourt et la mutation de Slimène Ehnni à Batna.

En janvier 1901, après le retour de Slimène Ehnni à Batna, Isabelle Eberhardt est victime d'un attentat lorsqu'elle accompagne le *marabout* Si Lachmi à Behima, un village près d'El-Oued. La jeune voyageuse est hospitalisée à El-Oued pendant un mois, du 29 janvier au 25 février. Durant sa longue convalescence elle s'aperçoit que sa ville bien aimée ne représente plus rien pour elle et qu'elle est, ainsi, prête à l'abandonner à jamais[276].

Début mai 1901, croyant être expulsée d'Algérie, elle repart pour Marseille, où elle réside encore une fois chez son frère Augustin, qui a des graves soucis financiers, comme attesté dans plusieurs lettres à Slimène Ehnni. Déchirée d'avoir quitté l'Afrique et de s'être éloignée de Slimène, le rêve du Sahara ne la quitte pas. Ainsi, elle se souvient de sa vie errante :

> Hélas ! Aucun foyer, pas même celui qui est bien à moi, mon humble foyer de pauvre, ne saurait me remplacer mon Sahara, mon horizon vague et

---

[274] Eberhardt Isabelle, *Œuvres complètes, vol. I, op. cit*, p. 350.
[275] *Ibid.,* p. 279.
[247] Voir Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes, vol. I, op. cit.,* p. 95 « Le lien profond que m'attachait à ce *Ksar*, à se Souf dont j'eusse voulu faire ma patrie, ce lien presque douloureux m'a semblé rompu pour jamais. Je ne suis plus qu'une étrangère ici ».

> onduleux, mes doux levers d'aurore sur l'infini grisâtre et mes coucheurs de soleil ensanglantant les petites villes croulantes aux noms étranges, mon pauvre Souf, inoubliable, l'humble compagnon de mes courses solitaires dans le cher pays dont je lui donnait le nom, ma défroque saharienne, ma liberté et mes rêves[277] !

- **Quatrième voyage**

Le procès à Constantine et retour à Marseille

1901-1902

En juin, Isabelle Eberhardt est à Constantine pour le procès dans lequel Abdallah Ben Mohammed, l'auteur de l'attentat qu'elle a subi en mois de janvier, est condamné à vie aux travaux forcés. Grâce aux intercessions d'Isabelle Eberhardt elle-même, cette peine sera commuée à vingt ans. La voyageuse est toutefois expulsée d'Algérie, et repart donc en juillet 1901 pour Marseille. Encore une fois hôte de son frère Augustin et de sa famille, elle vit dans une totale pauvreté, comment nous l'apprenons des nombreuses lettres envoyées à Slimène Ehnni où elle mentionne ses allers-retours au mont-de-piété pour mettre en gage des objets afin de ramasser l'argent nécessaire pour vivre. De ses lettres, nous apprenons aussi la phtisie, la maladie de Slimène Ehnni, ses fréquents séjours à l'hôpital et ses problèmes avec l'absinthe[278].

À Marseille, Isabelle Eberhardt reprend son travail littéraire. Elle travaille en russe « pour pratiquer cette langue, et à la longue, [elle écrira] en russe aussi facilement et aussi vite qu'en français »[279]. Elle organise son mariage civil en France avec Slimène Ehnni et essaie de le pousser vers la profession d'interprète, une fois son service dans l'armée terminé. Dans une lettre à Slimène Ehnni, les arguments pour le motiver vont bien au-delà des raisons économiques. Elle voit dans l'instruction un moyen de lutter contre l'hégémonie européenne sur la population locale. Ainsi, elle lui écrit :

> Tu donneras à Messieurs les Français arabophones et dédaigneux l'exemple d'un Arabe qui, ayant commencé comme spahi de 2e classe, se sera élevé à un rang envié et estimé par son intelligence et son travail. S'il y avait beaucoup d'Arabes comme cela en Algérie, les français seraient obligés de

[277] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes. vol. I, op. cit.*, p. 105.
[278] Voir Eberhardt, Isabelle, *Écrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés. op. cit.*
[279] *Ibid.,* p. 357.

> changer d'avis au sujet de « bicos » […] C'est comme cela qu'il faut servir l'Islam et la patrie arabe, et non en fomentant de révoltes inutiles, sanglantes et servant seulement d'arme aux ennemis de tous ce qui est arabe, et en décourageant le Français honnêtes qui veulent du bien à nos frères. […] Chacun de nous a un devoir sacré en ce monde. Le tien, le mien, celui de tous les Musulmans est de travailler bravement, infatigablement à nous *réhabiliter* devant l'Occident, à nous imposer par notre intelligence et notre savoir[280].

Cette lettre donne la preuve qu'Isabelle Eberhardt s'identifie désormais totalement avec le monde musulman et exprime son désir d'un monde arabe pacifié possiblement prêt à collaborer avec un Occident bienveillant[281]. Dans les pages du *Troisième Journalier* composées durant cette même période, elle avoue entre autre ses ambitions littéraires et aussi ses aspirations religieuses.

> Mais l'autre question qui m'agite, d'un tout autre ordre et que je n'oserai certes pas formuler, sauf à Slimène, *qui, seul la comprendra* et l'admettra, c'est la *question maraboutique*, celle qui germa en mon âme, spontanément, le soir du jour où l'on transféra Abdallah de la prison civile dans la cellule… Et, sans doute, par intuition inconsciente provenant de notre grande intimité d'âme, Slimène s'en est douté !...[282]

Durant cette période, Isabelle Eberhardt achève de publier les récits *Printemps au désert* et *El-Magh'reb* dans *Les Nouvelles,* une revue dont Victor Barrucand est le rédacteur. Ce dernier, dreyfusard et arabophile, arrive à Alger en 1900 comme rédacteur en chef de la revue citée, où il prend position pour les insurgés de Margueritte, les villageois qui, en 1901, se sont révoltés contre les autorités coloniales. En 1902, il fonde sa propre revue, *L'Akhbar*, un journal bilingue attaché à la défense de la population autochtone. Isabelle Eberhardt sera engagée comme reporter de cette revue. À la mort d'Isabelle Eberhardt, Victor Barrucand rassemblera ses écrits et les publiera chez Fasquelle. Cette publication a suscité une forte polémique, car Victor Barrucand s'est déclaré coauteur et a modifié les textes d'Isabelle Eberhardt. Mais d'après Céline

---

[280] Eberhardt, Isabelle, *Écrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés. op. cit.,* p. 359-360.
[281] Nous revendrions sur cette importante question dans le sixième chapitre.
[282] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complete, vol. I, op. cit.*, p. 407. (Les points de suspension sont dans l'original.)

Keller, cette polémique a été fomentée et instrumentalisée par ses ennemis, c'est-à-dire les cercles antisémites présents en Algérie[283].

Slimène Ehnni reçoit enfin un congé de maladie et peut ainsi rejoindre Isabelle Eberhardt à Marseille le 28 août. Les deux se marient enfin le 17 octobre 1901. Grâce à ce mariage, comme nous l'avons déjà mentionné, Isabelle Eberhardt obtient la nationalité française et peut finalement rentrer en Algérie de ce qu'elle appelle son « exil ». Elle devient dorénavant la principale collaboratrice de Victor Barrucand, pour son hebdomadaire l'*Akhbar*.

- **Cinquième voyage**

Bou-Saâda 1902 - Sud Oranais 1903 - Oujda 1904 - Kenadsa

Depuis ce dernier retour au *Maghreb*, et pendant les quatre années suivantes, les dernières qui lui resteront à vivre, Isabelle Eberhardt ne retournera plus en Europe. Elle consacrera son temps aux voyages et à l'écriture, mais encore une fois son attitude sera la cible de nombreux détracteurs qui lui rendront la vie difficile ainsi qu'à son mari.

Elle fait un voyage rapide pour se rendre à Bou-Saâda, au sud d'Alger, et à la *zaouïa* d'El Hamel où elle rencontre la *maraboute* Lèlla Zeyneb, maitre de l'ordre des Rahmaniya, une de rares femmes mentionnées dans les récits de voyage d'Isabelle Eberhardt. Plusieurs jours de cheval la séparent de sa destination. Isabelle Eberhardt voyage avec son guide Si Abou Bekr, un *taleb*, un lettré musulman de la *zaouïa* de Lèlla Zeyneb. Ce voyage fatiguant est rapporté dans le recueil *Bou-Saâda*. La voyageuse y décrit la chaleur, le siroco, les nuits blanches, la soif et les haltes à M'-Sila et dans des *bordjis,* les places fortes, dans le désert. Un compte rendu de ces sept jours est donné aussi dans le récit *À la Zaouïya* et dans le *Quatrième Journalier* d'Isabelle Eberhardt. Mais ce n'est pas la fatigue qui est mentionnée, mais plutôt le réconfort que ces sept jours ont donné à la voyageuse qui semble avoir retrouvé une partie d'elle-même dans la mobilité:

[283] Voir Keller, Céline « Victor Barrucand, défenseur des "indigènes" après Margueritte », *dans* Abderrahmane Bouchène, Jean-Pierre Peyroulou, Ouanassa Siari Tengour, Sylvie Thénault, *Histoire de l'Algérie à la période coloniale, 1830-1962,* Paris, La Découverte, 2014, p. 296-299.

> De ce voyage, rapide comme un rêve, de Bou-Saada, je suis revenue plus forte, guérie de la maladive langueur qui me minait à Alger… mon âme elle aussi renait à la vie. Nomade j'étais quand, toute petite, je rêvais en regardant la route, la blanche route attirante qui s'en allait, sous le soleil qui me semblais plus éclatant, toute droite vers l'inconnu charmeur… nomade je resterai toute ma vie, amoureuse des horizons changeants, des lointains encore inexplorés, car tout voyage, même dans les contrées les plus fréquentées et les plus connues, est une *exploration*[284].

Ici, à vingt-quatre ans, Isabelle Eberhardt redécouvre sa vocation de voyageuse, trouvant son bonheur dans le déplacement, et s'identifie avec le style de vie des nomades du désert. Ainsi, à son retour en juillet 1902, quand elle s'installe à Ténès où son mari est nommé *khodja*, secrétaire et interprète, elle trouve la vie en ville, entre Ténès et Alger, de plus en plus difficile. Quand son guide de quelques mois auparavant, Abou Bekr, l'invite à se rendre de nouveau à Bou-Saâda pour revoir Lèlla Zeyneb, elle est prête à repartir. Ce deuxième voyage à El Hamel, en janvier 1903, annoncé dans le recueil *Bou-Saâda,* est décrit dans le *Quatrième Journalier*[285].

À son retour à Ténès, la vie devient insupportable à cause d'une campagne diffamatoire contre elle et Slimène Ehnni. En tant que collaboratrice de Victor Barrucand, qui participe à la campagne électorale, Isabelle Eberhardt devient la cible de ses adversaires politiques, l'Union républicaine. La jeune écrivaine, désormais un personnage public, est critiquée pour sa conduite. Dans un article du journal *La petite Gironde,* elle est de nouveau accusée d'activités antifrançaises. Son mari est également attaqué au point de démissionner. Il s'installera peu après dans la province de Sétif. Isabelle Eberhardt, quant à elle, s'installera à Alger.

En septembre 1903 elle part au sud-ouest de l'Algérie, dans le Sud-oranais, comme reporter de guerre pour l'*Akhbar* à la suite de combats d'El Moungar et du siège de Taghit. Il s'agit des affrontements entre les soldats français du général Hubert Lyautey et des rebelles algériens qui résistent à l'avancée des troupes françaises dans la région frontalière entre l'Algérie et le Maroc. Isabelle Eberhardt passe trois mois, de septembre à décembre, dans cette région. Elle fait des excursions dans des campements militaires et dans des villages, et elle voyage sous l'identité de Si Mahmoud et dort sous les tentes

284 Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes, vol. I, op. cit.*, p. 449.
285 *Ibid.,* p. 462-468.

des soldats. Elle envoie à l'*Akhbar* son reportage, publié de janvier à juin 1904.[286] Dans les textes du recueil *Sud oranais 1re partie*[287], la voyageuse parle des villages d'Aïn Sefra, de Beni-Ounif et de Figuig. Il s'agit des villages où se déroule la vie des soldats. À Aïn Sefra elle rencontre le général Hubert Lyautey, qui deviendra son ami et qui retrouvera les manuscrits d'Isabelle Eberhardt après sa mort dans la plaine de l'*oued* (le cours d'eau) de cette ville dans la même année.

En février 1904, Isabelle Eberhardt retourne à Alger, et en mars, elle voyage à Oujda au Maroc, une autre ville corrompue par la guerre :

> Au lieu du silence et du recueillement des autres villes de l'Islam, ici, c'est un grouillement compact et bruyant, une tourbe qui se démène et roule dans la vase des roues. On dirait qu'un vent de fièvre a passé sur Oudjda[288].

La ville sert de refuge aux soldats affamés depuis la guerre, et donne un assez triste tableau de pauvreté et de famine. Elle arrive ensuite à Aïn Sefra avec Victor Barrucand et rencontre de nouveau le général Hubert Lyautey. Au mois de mai, elle repart pour son dernier voyage au Sud oranais, pour se rendre à la *zaouïa* de Kenadsa, au Maroc. Isabelle Eberhardt rencontre le marabout Sidi Brahim ould Mohammed, et c'est en fin de compte, d'après Eglal Erreira, une mission pour le général Lyautey[289]. Ce même avis est partagé comme nous l'avons indiqué dans la section précédente par des autres critiques comme Ali Behdad et Lynda Chouiten.

Ce nouveau voyage dans le Sud est décrit dans *Sud Oranais 2e partie.* Le voyage se déroule de Aïn Sefra à Beni-Ounif, de Béchar à Kenadsa. Isabelle Eberhardt passe les mois de juillet, août et septembre à la *zaouïa* de Kenadsa sous l'identité de Si Mahmoud ould Ali, lettré tunisien qui voyage de *zaouïa* en *zaouïa* pour s'instruire.

Pendant ce long séjour dans cette école coranique, Isabelle Eberhardt approfondit sa foi dans l'islam et trouve des moments de sérénité, jusqu'au point de songer à abandonner sa vie errante.

---

[286] Stéphan, Raoul, *Isabelle Eberhardt ou la révélation du Sahara,* Paris, Flammarion, p. 201.
[287] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes, vol. I, op. cit.*, pp. 125-222.
[288] *Ibid.,* p. 217.
[289] Voir Eberhardt Isabelle, *Lettres et Journaliers,* Présentation et commentaires par Eglal Erreira*, op. cit.*, p. 367. « Elle est, en quelque sort l'éclaireuse de Lyautey, son envoyé, chargé de la mission un peu vague de rencontrer le marabout et d'établir avec lui un échange, un dialogue. »

> Moi qui, naguère encore, rêvais de voyages toujours plus lointains, qui souhaitais d'agir, j'en arrive à désirer, sans oser encore me l'avouer bien franchement, que la griserie de l'heure et la somnolence présentes puissent durer, sinon toujours, au moins longtemps encore.
> Pourtant je sais bien que la fièvre d'errer me reprendra, que je m'en irai ; oui, je sais que je suis encore bien loin de la sagesse des fakirs et des anachorètes musulmans.
> Mais ce qui parle en moi, ce qui m'inquiète et qui demain me poussera encore sur les routes de la vie, ce n'est pas la voix la plus sage de mon âme, c'est cet esprit d'agitation pour qui la terre est trop étroite et qui n'a pas su trouver en lui-même son univers.
> Et je comprends aussi qu'on puisse finir dans la paix et le silence de quelque zaouïya du Sud, finir en récitant des oraisons extatiques, sans regrets ni désirs, en face des horizons splendides[290].

C'est aussi une période au cours de laquelle la voyageuse ressent de fréquentes fièvres, dues probablement au paludisme. En septembre, elle repart pour Aïn Sefra pour se soigner à l'hôpital de la ville. Le 21 octobre 1904, sortie prématurément de l'hôpital pour rencontrer son mari, elle meurt dans sa maison à cause de l'inondation soudaine de l'*oued*.

De ce compte rendu des itinéraires et des développements des voyages d'Amalia Nizzoli, d'Ida Pfeiffer et d'Isabelle Eberhardt, la différence de trois voyageuses devient évidente. Elles ont trois façons de considérer le voyage en Orient très personnelles. Pour Amalia Nizzoli, ce voyage est perçu comme une obligation de la part de sa famille, et sa permanence en Égypte est due à son mariage avec Giuseppe Nizzoli, attaché de l'Ambassade autrichienne dans le pays. Pour Ida Pfeiffer, le voyage en Orient est l'opportunité de découvrir les lieux importants liés à la naissance du christianisme et de visiter toutes les attractions de ses régions, sans trop s'occuper des populations qui vivent dans ces endroits ; En outre, le voyage est pour elle une opportunité de développement et d'affirmation personnelle : cela la rapproche d'Isabelle Eberhardt qui, pendant ses voyages et plus tard pendant sa résidence permanente en Afrique du Nord, recherche la réalisation de ses aspirations personnelles, professionnelles et spirituelles.

[290] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes, vol. I, op. cit.*, p. 297-298.

QUATRIEME CHAPITRE

LES PAYSAGES

4. 1. Le premier contact avec l'Orient

Tous les voyages sont une rencontre avec l'Autre, avec des personnes et des populations aux histoires, cultures et styles de vie différents. En même temps, un voyage est la découverte de nouveaux espaces avec des paysages étrangers, qui doivent d'abord être reconnus et regardés pour ensuite être décrits.

Le paysage est une réalité qui n'existe pas par elle-même : il est le produit d'une opération culturelle ; la perception, « la sélection des éléments naturels significatifs »[291] et la description des décors naturels sont souvent le résultat d'un recours aux stéréotypes et d'une idéalisation de ce que l'on voit. Les descriptions des paysages, des déserts, des jardins et des sites archéologiques peuvent ainsi révéler l'attitude de leurs auteurs envers les régions où ils se trouvent et nous renseigner sur leurs positions envers le système culturel de l'orientalisme.

Dans les récits de voyage d'Ida Pfeiffer, d'Amalia Nizzoli et d'Isabelle Eberhardt, les paysages orientaux sont initialement perçus comme dépaysant, surtout le désert avec ses grands espaces. Les voyageuses cherchent d'abord leurs mots pour exprimer les émotions éprouvées à leur premier rencontre avec ces paysages tout à fait nouveaux et révèlent leur hésitation à les décrire.

Amalia Nizzoli à sa première arrivée en Égypte, traverse une région désertique lorsqu'elle se met en voyage avec sa famille pour atteindre Rosette. D'ici on partait à l'époque en navigation le long du Nil pour atteindre Le Caire et puis Assiout. La jeune voyageuse exprime son étonnement face au paysage jamais vu auparavant où elle se trouve d'un seul coup. Cet étonnement se manifeste dans une impossibilité de dire :

> Mais comment pourrais-je expliquer l'impression que j'éprouvai dans ce moment à la vue d'un spectacle si loin de ce que je pouvais imaginer ![292]

---

[1] Expression de Jakob, Michael, *Paesaggio e letteratura,* Firenze, Leo Olschki, 2017, p. 107.

[292] « Ma come mai potrei spiegare l'impressione che io provai in quel momento alla vista di uno spettacolo così lontano da quanto io potevo immaginare! », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e*

Similairement, Isabelle Eberhardt s'exprime dans un des ses premiers récits sur les couchers de soleil dans le désert :

> Que dire, que chanter sur les couchers de soleil au désert ? Où prendre des mots suffisants pour en fixer la splendeur, pour en exprimer le charme, la mélancolie et le mystère ?[293]

Ida Pfeiffer, à son arrivée à Jérusalem, rend compte de sa forte émotion d'être enfin arrivée dans la région où se sont déroulés de si nombreux faits liés à l'histoire des religions, par l'admission de l'impossibilité de décrire son état d'âme :

> Et pourtant, il me serait impossible de dire tout ce que je pensais, tout ce que je ressentais. Trop grand et puissant était mon sentiment – trop pauvre et froide est ma langue pour l'exprimer[294].

Trouver les mots pour communiquer de fortes émotions liées à la découverte des paysages étrangers, parfois longuement rêvés comme dans le cas d'Ida Pfeiffer, ou pour décrire ce qui se trouve loin des horizons connus, est une tâche délicate. Les commentaires ci-dessus donnent aux lecteurs la dimension de l'étrangeté, mais aussi de la grandeur et de la fascination que l'Orient, avec son passé si important pour l'histoire de l'humanité, et le paysage plus inhabituel pour des visiteurs européens, le désert, exercent sur nos voyageuses.

4. 1. 1. LE DESERT

Dans les régions orientales, le désert est l'un des paysages les plus inhabituels et les plus décrits par ses visiteurs, pour la fascination qu'il exerce. Dans l'Antiquité, le désert est décrit par Hérodote, qui y voit un monde menaçant, opposé au monde civilisé. Il est peuplé de bêtes sauvages et représente les limites du monde connu. La Bible donne une image ambiguë du désert. D'un côté, le désert est qualifié comme « un lieu d'absence,

---

specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit., p. 21-22.

[293] Eberhardt, Isabelle, *œuvres complètes, vol. I, op. cit.,* p. 87.

[294] « Und dennoch wäre es mir nicht möglich zu sagen, was ich alles dachte, was ich alles fühlte. Zu groß und mächtig war mein Gefühl - zu arm und kalt meine Sprache, es auszudrücken », Pfeiffer, Ida, *Reise einer Wienerin in das heilige Land, op. cit.* p. 112.

un endroit où font défaut les éléments les plus indispensables à la vie »[295], il est la terre hostile, inhospitalière et stérile au sein de laquelle guettent les périls et les tentations. D'un autre côté, le désert est décrit comme le lieu sacré loin des villes et de leur corruption où Dieu a choisi de se révéler au peuple élu[296].

Le désert d'Égypte, comme le souligne Antoine Guillamont[297], est considéré par les Égyptiens eux-mêmes comme vide, sans vie et en opposition aux terres fertiles de la vallée du Nil, où se trouvent les terres cultivées et aussi les villes. Ce désert d'Égypte, en outre, connaît une longue tradition dans le christianisme, car dans la première période de son expansion, il devient l'endroit de paix où les ermites se retirent pour rencontrer Dieu[298].

Dans les œuvres d'Ida Pfeiffer, d'Amalia Nizzoli et d'Isabelle Eberhardt on retrouve cette ambiguïté de l'image traditionnelle du désert. Cette région y apparaît comme une terre vide et sans vie qui, à la fois, réveille des suggestions religieuses et des réflexions philosophiques et à la fois est considérée comme ennuyeuse et sans intérêt.

Amalia Nizzoli est la seule, parmi les trois voyageuses qui connaît seulement une petite partie du Sahara, la partie égyptienne. Lors de sa première approche du désert, à son arrivée en Égypte, elle ressent l'attraction de cette région en tant que lieu sacré où se sont déroulés des évènements narrés dans la Bible et où se sont retirés les premiers saints du christianisme. Ainsi cette rencontre réveille des réminiscences de son éducation religieuse et ce fait donne à la jeune fille de treize ans le sentiment de faire une expérience extraordinaire :

> À peine avions-nous parcouru quelques miles, nous nous trouvâmes dans le désert : on ne voyait que quelques groupes de palmiers au loin. […] Mon petit âne galopait (et c'était pour moi la première fois que je galopais) et je me retrouvai pour cette raison très éloignée du reste de ma famille. J'avais

---

[295] De Pury, Albert, *L'image du desert dans l'Ancien Testament.* Actes du colloque du Centre d'Etude du Proche Orient Ancien. Le cahier du CEPEO, n.3. Leuven: Université de Genève , 2002. Cité de Roman, Nathalie, *Le désert médieval, expression du merveilleux,* dans: Alif: Journal of comparative poetics, No.33, Department of English and Comparative Literature, American University in Cairo and American University in Cairo Press, 2013, pp. 135-155. p.136

[296] Voir Guillaumont, Antoine dans *La conception du désert chez les moines d'Égypte* en : Revue de l'histoire des religions, Vol. 188, no.1 (Juillet 1975), pp. 3-21. p. 6.

[297] *Ibid.,* p. 3-21.

[298] *Ibid*. Deux exemples sont Saint Jérôme qui s'est retiré au désert de Chalcis en Syrie en 376 où il écrivit la biographie de Saint Paul, le premier ermite.

> l'impression d'être seule dans ce vaste horizon : l'idée de me retrouver dans un désert d'Égypte dont j'avais lu, quand j'étais petite, quelques descriptions dans les Légendes de la vie des Saints, m'élevait et m'agrandissait l'esprit. J'avais l'impression d'être une personne importante uniquement par le fait d'être en Égypte[299].

Le grand espace vide entre Alexandrie et Rosette ne fait pas peur à la jeune voyageuse qui se retrouve tout à coup seule. Il est identifié avec le désert qui a abrité les premiers saints. La solitude inattendue est la condition préalable pour une expérience intime dans laquelle elle ressente l'extraordinaire de sa situation. Cette première rencontre avec le désert confirme les attentes des voyageurs européens, qui y recherchent le berceau de la religion chrétienne.

Dans sa perception à un âge plus adulte, le désert est présenté comme un endroit aride et stérile, et il est à la fois effrayant, avec l'association de la mort qu'il suscite, et à la fois fascinant, comme il est attesté par l'envie de la voyageuse italienne de rester longtemps à admirer la vue qui s'ouvre devant elle :

> Après m'être approchée d'une fenêtre de ce palais, Le Caire se montra devant mes yeux. La ville se présentait comme un immense paysage qui ressemblait parfaitement à une énorme fourmilière : en regardant plus loin, je pus voir aisément la fertile et grande vallée pointillée de végétation et baignée par le Nil, qui coulait lentement au milieu : plus vers l'ouest, s'élevaient les merveilleuses pyramides qui semblaient hisser leur superbe sommet jusqu'aux nuages ; mais ce qui me surprenait plus encore, fut de voir les déserts de sable qui séparent la vallée cultivée si distinctement qu'on a l'impression qu'ils fixent une limite entre un terrain et l'autre avec une ligne de division entre la vie et la mort, entre le présent et le passé.
> Cet horizon, dans sa partie la plus éloignée, était circonscrit par deux longues chaînes de montagnes très arides, lesquelles entouraient comme une corniche l'imposant tableau. Je ne me serais plus éloignée de cet endroit si mon groupe, désireux de bien profiter du temps à disposition, n'était pas déjà parti ailleurs[300].

---

[299] « Appena percorse alcune miglia, ci trovammo nel deserto: non si scorgeva che alcuni gruppi di palmizi in distanza. […] Il mio asinello galoppava (ed era quella la prima volta che io galoppava) e mi trovai perciò molto distaccata al resto della mia famiglia. Mi pareva di essere sola in quel vasto orizzonte: soltanto l'idea di trovarmi in un deserto di Egitto, e dei quali avevo già più volte letto quand'era piccina nel leggendario della vita dei Santi alcune descrizioni, m'innalzava e m'ingrandiva la mente. Mi sembrava di essere una persona importante per la sola circostanza di trovarmi sulla terra d'Egitto » Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828)*, *op. cit.,* p. 21-22.

[300] « Avvicinatami ad una finestra di quel palazzo mi si affacciò all'occhio il Cairo che presentava un immenso panorama somigliante perfettamente ad un vasto formicolaio : spingendo più in là lo sguardo

Le Sahara apparaît aux yeux d'Amalia Nizzoli en trois couches des paysages, de la ville pleine de vie jusqu'au point le plus loin, où se trouve le désert, sans vie, qui devient le symbole de la mort. Il s'agit de l'image classique que les Égyptiens ont du désert, comme l'a décrit Antoine Guillamont. Il s'agit d'une image que les Égyptiens et les voyageurs en Égypte connaissent bien, « où plus violent qu'ailleurs est le contraste entre la terre cultivée, l'étroite vallée du Nil, et l'immensité des zones désertiques »[301]. Ce genre d'image est reproduit à plusieurs reprises dans l'œuvre d'Amalia Nizzoli qui, de la même façon que les Égyptiens, reconnaît cette séparation nette entre les régions fertiles et les régions désertiques en Égypte.

Dans l'œuvre d'Ida Pfeiffer, qui traverse plusieurs déserts, notamment le désert montagneux de Judée, plusieurs parties du Sahara et une partie du désert de Syrie en Irak, nous remarquons également un développement dans sa vision de ce paysage au cours de ses différents voyages. Dans la première œuvre d'Ida Pfeiffer, *Voyage en Terre sainte*, domine la vision du désert comme un paysage qui, similairement à la première rencontre avec le désert d'Amalia Nizzoli, offre un accès à une expérience intime qui renvoie à la foi religieuse. C'est dans le désert de Judée, pendant son voyage vers la mer Morte, qu'elle vit une expérience extraordinaire. Grâce à son exclusion d'un monastère auquel elle n'a pas accès en tant que femme, elle observe le désert qui s'étend devant ses yeux de la tour où elle est confinée en toute solitude :

> Je voyais de ce point de vue très haut une grande partie du désert et plusieurs files de collines et de montagnes. […] Je ne voyais ni arbustes ni arbres, ni cabane ni personne – tout était désert, tout était vide. Le silence plus total régnait sur la nature, et il me paraît que Dieu avait oublié

---

potei vedere comodamente la fertile ed estesa pianura sparsa di vegetazione e bagnata dal Nilo che fra mezzo lentamente vi scorreva : più all'ovest, ergevansi le meravigliose Piramidi che pareano innalzare la superba cima fino alle nubi ; ma ciò che finì per sorprendermi fu il vedere i deserti arenosi che separano la valle coltivata così distintamente, che par quasi fissino un confine fra un suolo e l'altro con una linea di divisione fra la vita e la morte, fra il presente e il passato. Quell'orizzonte all'estremo lembo era circoscritto da due lunghe catene di aridissime montagne, le quali a guisa di cornice in sé racchiudevano l'imponente quadro. Io non mi sarei più distaccata da quel punto se la comitiva, desiderosa di profittare del tempo, non si fosse avviata altrove. » Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. 263.

[301] Guillamont, Antoine *La conception du désert chez les moines d'Égypte*, *op. cit.*, p. 3-21.

> délibérément cette partie de la terre, pour la garder comme désert pour notre sauveur. Le soleil descendait derrière les arbres, sans être perçu par des êtres vivants ; j'étais peut-être seule dans cet endroit à profiter de cette scène de la nature. Involontairement, je m'agenouillai pour louer et remercier Dieu, même pour la nature sauvage. Je me sentais ardemment bouleversée par cette image[302].

La vue sur ce paysage désertique qui s'étale aux pieds de la tour, l'absence des sons et de vie, permet à la voyageuse, émue par le spectacle, de projeter sur ce lieu ses sentiments religieux et d'y ressentir la présence divine. Le contexte de ce premier voyage, c'est-à-dire le pèlerinage en Terre sainte, explique la propension d'Ida Pfeiffer à développer des sentiments religieux. Le *topos* de la nature sauvage et inhospitalière – le vide, l'absence des êtres vivants – et le bouleversement généré chez le spectateur, comme il est décrit ci-dessus, est lié à la conception du « sublime », très en vogue à l'époque d'Ida Pfeiffer. Cette conception de l'effet de l'art et des paysages sur les spectateurs a des racines dans l'Antiquité[303] et est repris dans la seconde moitié du XVIIIe siècle par Edmund Burke dans sa *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* (1757). Le philosophe et homme politique irlandais insiste sur le fait que ce qui « excite les idées de la douleur et du terrible » est une source du sublime. Le philosophe allemand Emmanuel Kant, dans la *Critique de la faculté de juger* (1790), suit et développe cette idée. Pour lui, une image sublime inspire le respect et appelle l'esprit « à se détacher de la sensibilité et à se consacrer aux idées, qui comprennent une finalité supérieure »[304] : l'individu est alors invité à se dédier à des réflexions philosophiques. D'autres philosophes et poètes développent le concept du sublime, parmi lesquels Friedrich Schiller, pour qui le sentiment du sublime est éveillé

---

[302] « Ich sah auch wirklich von diesem hohen Standpunkte aus einen großen Teil der Wüste und mehrere Reihen von Hügeln und Bergen [...], ich sah weder Baum noch Strauch, weder Hütte noch Mensch –alles war öde, alles wie ausgestorben. Die tiefste Stille herrschte in der Natur, und es kam mir gerade so vor, als hätte Gott absichtlich auf diesen Fleck Erde vergessen, um ihn als Wüste für unseren Heiland zu bewahren. Die Sonne sank hinter die Berge, unbelauscht von lebenden Wesen; ich war vielleicht das Einzige in dieser Gegend, das sich dieser Naturszene erfreute. Unwillkürlich sank ich auf die Knie, um Gott auch in seiner wilden Natur zu loben und zu preisen. Mächtig fühlte ich mich von diesem Bild ergriffen », Pfeiffer, Ida, *Reise einer Wienerin in das heilige Land, op. cit.,* p. 142.

[303] Le premier *Traité du Sublime* fut écrit en grec au début de l'Empire romain, au IIe ou IIIe siècle, par un auteur inconnu nommé Pseudo-Longin. En 1674, il fut traduit en français par Nicolas Boileau. À partir de cette traduction, Edmond Burke et Emmanuel Kant élaborent leur théorie du sublime.

[304] Kant, Emmanuel, *Critique de la faculté de juger*, p. 86, cité de Carrive, Paulette. « Le sublime dans l'esthétique de Kant », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. n° 86, no. 1, 1986, p. 71-85, p. 79.

par une nature sauvage, souvent affreuse, qui parle à l'âme et qui « procure une sensation de bonheur qui peut aller jusqu'à l'enthousiasme »[305]. L'attitude d'Ida Pfeiffer, son bouleversement et son élan religieux face au spectacle d'une nature sauvage et vide attestent de ce sentiment. L'attente tout à fait occidentale de ressentir dans le désert la présence divine est satisfaite dans ces premières rencontres d'Ida Pfeiffer avec ces régions orientales.

Dans les descriptions en style de reportage d'Isabelle Eberhardt, qui a voyagé dans le désert du Sahara en Algérie, la puissance de quelques paysages est également une composante importante. Dans son compte rendu de la traversée du désert pierreux entre Aïn Sefra et Mograr-Foukani, dans l'ouest de l'Algérie, au sud d'Oran, où alternent des roches noires et des argiles multicolores, l'absence de vie et le « chaos de pierres » contribuent à donner à l'observatrice un sentiment à la fois d'inquiétude et de plaisir :

> Sombre et splendide décor de fournaise pétrifiée, paysage lunaire d'indicible désolation et de tragique grandeur sous un ciel souriant, dans la lueur limpide du matin[306].

Ce paysage suscite des émotions contradictoires exprimées par la juxtaposition oxymorique de noms et d'adjectifs : la vision des rochers noircis est à la fois « sombre et splendide » L'« indicible désolation » est renforcé par l'adjectif « tragique », qui est toutefois contrasté par le sentiment de « grandeur ». Le contraste avec le ciel d'une journée de beau temps accentue le sentiment d'attraction et de répulsion éprouvé par la voyageuse. De façon similaire, la vue des *chotts,* les lacs salées et desséchés dans le désert, suscitent des sentiments qui vont au-delà du compte rendu d'une simple perception sensible :

> À droite et à gauche, on aperçoit deux mers d'un bleu presque blanc laiteux, vers l'inappréciable horizon, sous le ciel pâle avec lequel elles semblent se confondre. […].
> Pas un être animé, pas un arbre, pas un buisson, rien […].
> Tristes lacs éphémères sans poissons, sans oiseaux et sans bateaux, tristes îles sans végétation, désert absolu, plus lugubre que les plus desséchées des dunes ! […]

[305] Brilli, Attilio, *Quand voyager était un art. Le roman du Grand Tour,* Paris, Gérard Monfort, p. 35.
[306] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,vol. I, op. cit.,* p. 132.

> Et, cependant, ils ont leur splendeur et leur magie, les vallons de sel gemme, les lacs transparents où se jouent les mirages, où se mirent les cités chimériques, les bois des palmiers et les mosquées de rêve, où viennent s'abreuver les troupeaux innombrables qui ne sont que de blanches vapeurs surchauffées par le soleil ! Pays d'illusion, de reflets, de vision et de fantômes, pays d'irréel et de mystère, souvenirs encore intacts des origines océaniques de la planète, ou plaies de lente désagrégation, lèpres, gangrènes prématurées éclatant déjà à la face de la terre… qui sait ?[307]

De cette image du désert, présentée dans toute son ambiguïté comme un endroit où règnent la mort et l'accablement et en même temps comme un lieu qui s'ouvre à un monde de mirages et de rêveries, se développe une dialectique entre effroi et admiration qui ressemble au sentiment du sublime décrit par Emmanuel Kant et Friedrich Schiller. Le désert est, dans les descriptions d'Isabelle Eberhardt, un paysage qui offre plusieurs suggestions et qui, malgré ses côtés effrayants, ne cesse pas de la fasciner et d'attirer son regard. Sa fascination pour le désert n'est pas provoquée par les sentiments religieux qu'il suscite, comme c'est le cas pour Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer, et qui font partie des attentes des pèlerins occidentaux, mais par des associations d'idées et des sentiments très personnelles de la voyageuse qui l'amènent à réfléchir sur des questions universelles comme la précarité de l'existence, qui se manifeste dans les images évanescentes des mirages.

L'absence de vie est à l'origine de fortes émotions dans les œuvres d'Ida Pfeiffer et d'Amalia Nizzoli mais est également la cause d'une façon de considérer le désert comme un lieu sans intérêt. Le regard des deux voyageuses se tourne souvent du désert envers d'autres endroits qui leur semblent plus intéressants. Ainsi, si dans *Voyage en Terre sainte* le désert inspire à Ida Pfeiffer un sentiment de proximité de Dieu, dans *Voyage autour du monde*, le désert ne lui inspire aucune réflexion. Tout ce qu'elle remarque dans le désert, pendant son voyage de Bagdad vers les ruines de Babylone, est l'absence :

> Peu à peu, toute trace de culture s'effaça, et je me trouvais en plein désert, n'apercevant plus rien de ce qui réjouit et repose la vue. On ne découvrait de loin en loin que quelques rares herbes basses, à peine suffisantes pour le

[307] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes, vol I, op. cit.,* pp. 97-98.

> sobre chameau. Elles disparurent même complètement peu de milles avant Assad, et de cet endroit jusqu'à Hilla, le désert se montra sans interruption dans sa nudité aussi triste que monotone[308].

La dimension de l'immensité vide du désert est donnée par la présence distancée de loin de quelques herbes, et par leur absence peu après. L'impression d'un désert vide où il n'y a rien à voir est renchérie dans les lignes suivantes, où la voyageuse raconte que finalement, à la sortie du désert, il y a quelque chose sur laquelle elle peut fixer son regard :

> Au lever du soleil, une basse chaîne de montagnes nous réjouit la vue et de petites chaînes de collines venaient de temps à autre interrompre la monotonie de la plaine[309].

Le désert est un point de départ à partir duquel le regard se dirige ailleurs, sur les collines et les montagnes. De la même façon, le désert est mentionné par Amalia Nizzoli par l' « absence », qui l'oblige à porter son regard ailleurs, vers le Nil et vers sa fertile vallée. Ainsi, après la visite des pyramides du Caire en compagnie d'un groupe de touristes, nous lisons le commentaire suivant :

> Nous nous reposâmes dans une chambre confortable creusée dans la pierre et qui avait servi de tombe. Elle se trouvait sur une colline avec la porte à l'ouest vers la grande vallée, raison pour laquelle c'était un joli coup d'œil de voir ce désert, recouvert de rochers stériles et de tombes, la variété de ces beaux tapis de culture verdoyant, au milieu desquels on voyait couler avec un incroyable calme le Nil sinueux, source de vie et de prospérité pour l'Égypte[310].

---

[308] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.,* p. 451

[309] *Ibid.,* p. 463.

[310] « ci riposammo in una comoda camera scavata nel sasso e che aveva servito da tomba. Era situata su di un'eminenza colla porta a ponente verso la gran valle, per cui era un bel colpo d'occhio il vedere da quel deserto, sparso di sterili rocce e di tombe, la varietà di que' bei tappeti di verdeggiante coltura, in mezzo alla quale vedevasi scorrere con indescrivibile placidezza il tortuoso Nilo, sorgente di vita e prosperità per l'Egitto », Nizzoli, Amalia, *Memorie,* op. cit. p. 256,

[518] « Non tralasciava di quando in quando nel mio soggiorno a Saccarah di fare delle escursioni in quegli interessanti contorni ove si scoprono, propriamente alla superficie del terreno, alcuni avanzi della tanta celebrata città di Menfi. Il viaggiatore avido di vedere e riconoscere luoghi sì rinomati, non trova però da soddisfare la sua curiosità come lo suppone, poiché nel luogo ove stava piantata Menfi, non si vedono oggidì che boschi di datteri e rialzi di terreno coperti di un bel verde. […] Poco distante […] trovasi la continuazione delle montagne di Saccarah, che altro non sono che il proseguimento di quelle formanti la così detta Catena Libica che dalle grandi Piramidi di Gizeh si estende verso l'Alto Egitto, restringendone a poco a poco la lunga valle colla linea di montagne situate alla riva opposta al fiume. Su queste aride colline, coperte dalle sabbie del vicino deserto, che médiante una specie di linea viene separata dalla bella

Le désert où Amalia Nizzoli se trouve avec son groupe de touristes, n'est pas décrit, le regard de la voyageuse se focalise sur la vallée du Nil, où surgit la vie. Amalia Nizzoli propose l'image du désert classique de la tradition égyptienne, déjà mentionnée, qui oppose le désert à la vallée du Nil, la mort à la vie. Cette image a comme prolongement une description aux accents de guide touristique où surprennent les précises notations géographiques :

> Pendant mon séjour à Saqqarah, je ne négligeais pas de faire des excursions dans ses intéressants alentours où on découvre, exactement sur la surface du terrain, quelques restes de la ville de Memphis. Le voyageur avide de voir et de reconnaître des endroits si renommés ne trouve toutefois pas de quoi satisfaire sa curiosité comme il le suppose, puisque dans l'endroit où était situé Memphis, aujourd'hui on ne voit que des forêts de dattiers et des éminences du terrain recouvert de jolies verdures. […] Pas trop loin […] on voit la continuité des montagnes de Saqqarah, qui ne sont rien d'autre que la prolongation de celles qui forment la chaîne libyque, laquelle s'étend à partir des grandes pyramides de Gizeh vers la Haute-Égypte, et qui peu à peu, avec la ligne des montagnes situées sur la rive opposée du fleuve, rétrécit la longue vallée. Sur ces collines arides, couvertes de sable du proche désert séparé de la belle végétation qui prolifère sur les deux rives du fleuve par une sorte de ligne, surgissait la métropole de Memphis.
> On voit plusieurs pyramides et mausolées de différentes tailles éparpillés sur la surface calcaire, le plus souvent en ruines. Et c'est sur ces collines et ces endroits que se firent les fouilles des Européens ainsi que les miennes[311].

Amalia Nizzoli évite ici une description sentimentale qui mettrait ses impressions au centre de la narration. La remarque sur les touristes, en outre, pose la voyageuse comme initiée de la communauté de l'archéologie naissante. La responsabilité en tant que directrice des fouilles confiée à la jeune femme modifie son regard : elle ne se donne plus le temps pour des rêveries sur le paysage comme à l'époque de son arrivée en Égypte, mais suite à la déclaration de modestie à propos de ses connaissances sur

---

vegetazione che tanto lussureggia sulle due sponde del fiume, sorgeva la metropoli di Menfi. Si vedono qua e là sparsi sulla superficie tutta calcarea molte piramidi e mausolei di varie grandezze, la più parte però rovinate. Egli è appunto su queste colline e luoghi che furono diretti sempre gli scavi degli europei, ed i miei pure », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit*. p. 242-243.

l'archéologie[312] - domaine réservé aux hommes experts – elle donne plutôt des informations sur les caractères morphologiques qu'elle découvre. Une description sommaire des monuments révélés grâce aux fouilles, probablement due à un manque des compétences dans le domaine, est absente dans l'œuvre d'Amalia Nizzoli.

Les visions du désert par Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer connaissent un développement au cours de leurs récits : d'un premier regard rêveur et poétique, influencé par l'éducation religieuse reçue en Europe par les voyageuses, et qui conduit à des descriptions sentimentales centrées sur leurs états d'âme, à une vision plus désenchantée du désert qui, dans les écrits d'Ida Pfeiffer, est désormais présenté comme un lieu de désolation, loin de la vie et de la civilisation où elle ne trouve rien d'intéressant, et dans le cas d'Amalia Nizzoli, il devient un endroit intéressant, car il peut être exploité pour les trésors archéologiques qu'il abrite.

Isabelle Eberhardt a une vision du désert très personnelle et renversée par rapport aux visions d'Ida Pfeiffer et d'Amalia Nizzoli. Ainsi, à Djenan-Ed-Dar, un village proche de Beni-Ounif au sud d'Oran, où elle se rend pour « chercher les aspects connus et aimés du vrai désert berceur », elle décrit le désert de cette façon :

> C'est l'espace sans bornes, aux lignes douces, imprécises, ne s'imposant pas à l'œil, fuyant vers les inconnus de lumière.
>
> Une monotonie harmonieuse des choses, un sol ardent et rouge, un horizon de feu changeant[313].

Les espaces infinis qui forcent les regards d'Amalia Nizzoli et d'Ida Pfeiffer à se détourner vers des lieux délimités par des collines ou par des montagnes, pour éviter l'angoisse du vide, sont exactement ce qui fascine la voyageuse russo-suisse. Le désert

---

[312] « Troppo avrei a dire, se narrar volessi ciò che ho veduto coi miei propri occhi, intorno alle meravigliose cose che lasciarono quelle antiche generazioni, ma poiché non è mio assunto di entrare in materia letteraria né archeologica, spettando ai soli dotti e studiosi il parlarne, io non posso che limitarmi alla semplice esposizione de' miei scavi./ Si je voulais raconter ce que j'ai vu avec mes yeux des merveilleuses choses que laissèrent ces anciennes générations, j'aurais trop de choses à dire, mais puisque ce n'est pas de ma compétence d'entrer dans les sujets littéraires ou archéologiques, qui appartient seulement aux érudits et aux savants d'en parler, je ne peut que me limiter à la simple description de mes fouilles », *ibid*p. 235.

[313] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes, vol I, op. cit.,* p. 159.

est identifié avec les grands espaces sans limites et perçu comme « harmonieux » et « doux ». Il offre à Isabelle Eberhardt une alternative à la vie frénétique et « stérile » des villes, et permet à la voyageuse de se dédier à ses rêveries et à ses mélancolies.

> Pays ensorcelant, pays unique, où règne le silence et la paix à travers les siècles monotones. Pays du rêve et du mirage où les agitations stériles de l'Europe moderne ne parviennent point[314].

Les qualités du désert permettent à la voyageuse de suivre ses inclinations, si ce paysage lui offre un refuge loin de la vie des villes, où elle ne se sent pas à l'aise, il accompagne aussi les sentiments de tristesse et de mélancolie qui caractérisent cette phase de sa vie.

> C'est le commencement de l'automne, et des herbes menues poussent sous les palmiers. Dans l'ombre des vieux murs, l'air est d'une fraîcheur un peu salée. Au soleil encore chaud, des souffles de caresse passent.
> Ce coin de la palmeraie d'Ounif est abandonné des *fellah*. Aucun bruit n'y parvient ; on y goûte un silence bienfaisant, quelque chose comme un acheminement lent vers la non-existence souhaitée[315].

De cette description synesthésique émerge l'association du désert et de la mort, et avec cela, une suggestion d'anéantissement souvent présent dans les écrits d'Isabelle Eberhardt. Il y a ainsi une équivalence entre le paysage désertique et l'état d'âme de la voyageuse en deuil pour la perte de sa mère et de son précepteur, attristée aussi pour la perte du soutien de son frère Augustin et pour la sensation d'être entravée dans ses ambitions par la population européenne présente en Algérie. Ainsi, le désert lui donne refuge et réconfort. Les exemples de cet échange entre son état d'âme et le paysage désertique sont fréquents, l'atmosphère particulière du désert permettant à la voyageuse d'y projeter son état d'âme.

> L'aube terne et triste d'automne se lève […]. C'est une de ces heures grises, lentes, où l'âme semble se replier sur elle-même et sentir, avec une intensité douloureuse et morne, l'inutilité finale de l'effort humain.[316]

---

[314] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes, vol. I, op. cit.,* p. 100.
[315] *Ibid.*, p. 155.
[316] *Ibid.*, p. 56.

Le paysage accompagne, inspire et reflète les sentiments de la voyageuse. « Un paysage quelconque est un état de l'âme »[317] : cette citation d'Amiel, souvent reprise par les auteurs s'occupant des descriptions des paysages, suggère qu'il y a un échange entre le paysage et le sujet qui le contemple, comme le précise Michel Collot dans *La Pensée - paysage* :

> La correspondance entre le paysage et l'état d'âme est à double sens : elle suppose non seulement la projection de l'affectivité sur le monde, mais aussi le retentissement de ce dernier dans la conscience du sujet[318].

La description d'un paysage du désert est alors tant le résultat de l'observation et de la perception que d'une projection par son auteur. Isabelle Eberhardt, pour sa part, exprime cette même idée dans les *Journaliers* en la mettant en relation avec l'expression d'une manifestation divine :

> L'univers se reflète dans le miroir mobile de nos âmes et avec elles, son image change indéfiniment… Cette idée amènerait à penser que la vraie figure de ce grand Univers est à jamais insaisissable et inconnue… Cette figure *absolue* serait en effet la *face de Dieu* ...[319].

Cette parenthèse, insérée dans un éloge du voyage et de la vie nomade, renvoie à une sorte de panthéisme, où le divin se manifeste dans les multiples expressions de la nature.

Les descriptions du désert des trois voyageuses, bien que très personnelles, ont comme point commun l'ambiguïté et les différentes facettes avec lesquelles elles représentent cette région. Les trois voyageuses donnent une image du désert adhérente à la tradition, comme lieu qui attire et en même temps repousse le spectateur. Le désert est perçu comme évocateur de pensées sur la vie précisément pour son absence de vie. Le désert comme image de la mort amène Ida Pfeiffer et Amalia Nizzoli à se détourner

---

[317] Amiel, Henri Frédéric, *Journal intime,* 31 octobre 1852, Lausanne, L'Âge d'Homme, t. II, 1978, p. 295. Collot, Michel, *La Pensée-paysage, op. cit.*, p. 31.
[318] *Ibid.*
[319] Isabelle Eberhardt, *Oeuvres complete, vol. I, op. cit.,* p. 449. (Les italiques et les points de suspension sont dans l'original).

de cette région ; pour Isabelle Eberhardt, au contraire, cette même image est la raison de sa fascination pour le désert, qu'elle ressent en harmonie avec son état d'âme.

4. 1. 2. La comparaison avec l'Europe

Pour mieux connaître et mieux décrire un paysage inconnu, les auteurs des récits de voyage recourent parfois à la comparaison avec des lieux familiers, comme les paysages où ils ont vécu leur enfance. La comparaison des paysages orientaux avec des paysages européens est ainsi fréquente dans les descriptions des trois voyageuses.

Si le but de ces comparaisons est en premier lieu de comprendre et de rendre plus compréhensible aux lecteurs l'inconnu par la juxtaposition au connu, il s'agit aussi, surtout dans le cas d'Ida Pfeiffer, d'une hiérarchisation entre les paysages d'Orient et d'Occident. Ainsi, la voyageuse autrichienne, en traversant la Méditerranée du côté de Chypre, en observant le coucher du soleil, ne peut s'empêcher d'évoquer un même phénomène observé sur les Préalpes suisses :

> Le ciel est normalement sans nuages et le soleil baisse peu à peu sans réfraction, sans jeu des couleurs dans sa tombe mouillée, et le matin, recommence de façon tout aussi monotone le même parcours. Par contre, comme il est sublime, ce spectacle sur le Rigi-Kulm en Suisse. Ceci est vraiment un tableau pour s'agenouiller, plongée dans la méditation et, dans un étonnement silencieux, admirer Dieu dans son œuvre[320].

La voyageuse autrichienne se réfère de nouveau à la théorie du sublime pour décrire ce qui l'entoure, mais cette fois, ce n'est pas la nature orientale qui déclenche ce sentiment de respect qui conduit à la méditation et aux sentiments religieux. L'expérience d'un coucheur du soleil en mer, de laquelle elle attendait beaucoup, déçoit la voyageuse qui renvoie les lecteurs aux paysages des Alpes, plus aptes à susciter l'admiration et le bouleversement qui caractérisent l'expérience du sublime. Cet exemple ne reste pas isolé dans l'œuvre de la voyageuse autrichienne. Comme nous

[320] « Der Himmel ist gewöhnlich wolkenlos und die Sonne sinkt nach und nach ohne Strahlenbrechung, ohne Farbenspiel ins nasse Grab hinab, und betritt ebenso einförmig des Morgens ihre alte Bahn. Wie erhaben ist dagegen dieses Schauspiel auf dem Rigi-Kulm in der Schweiz. Dies ist fürwahr ein bild, um in andacht aufgelöst auf die Knie zu sinken und in lautlosem Staunen Gott in seinen Werken zu bewundern », Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.,* p. 91.

l'avons remarqué ci-dessus, le paysage sublime qui invite à « se détacher de la sensibilité et à se consacrer aux idées », pour Ida Pfeiffer, peut se trouver sur les montagnes en Europe, qui relèguent dans l'ombre la beauté de la nature en Orient. Les montagnes de Tabarieh offrent un spectacle de la nature si remarquable, que le groupe des voyageurs dont fait partie l'aventurière autrichienne, s'arrêtent pour l'admirer mais, comme le remarque la voyageuse, ce paysage n'est pas comparable à ce qu'on peut trouver en Europe.

> Cette belle vue inattendue nous a tellement surpris que nous descendîmes des chevaux et restâmes plus d'une demi-heure sur la cime de la montagne pour contempler à notre guise ce tableau merveilleux […]. Dans un paysage montagneux européen, cette vision ne nous aurait ravi qu'à moitié, mais ici, dans des endroits si pauvres de nature et d'hommes, on se contente de peu de choses, on est ravi de peu de choses ![321]

La vue qui s'étend des montagnes de Tabarieh est décrite comme « pittoresque », avec les montagnes de la chaîne de l'Anti-Liban couvertes de neige qui se réfléchissent dans les eaux du lac de Tibériade. L'enthousiasme des voyageurs suscité par cette vue est pourtant seulement dû à une absence, au manque de vraie grandeur du paysage oriental.

Les paysages qu'Ida Pfeiffer apprécie sont normalement très familiers aux Européens, comme celui de Tabarieh ou le décor de la vallée de Halifan :

> Le village, adossé au pied d'une colline riante, était entouré de peupliers, et un torrent impétueux d'eau claire comme le cristal, après s'être frayé de force un passage profond dans les ravins, coulait paisiblement dans la délicieuse vallée. […] Nous allâmes camper loin du village. Je ne pus rien trouver à manger avec mon pain sec, et je n'eus d'autre couche que la dure motte de terre sur le chaume. Cependant, cette soirée compte parmi les plus belles de ma vie ; car le paysage qui m'entourait me dédommagea amplement de toutes mes privations[322].

---

[321] « Dieser unerwartet schöne Anblick überraschte uns sosehr, dass wir von den Pferden stiegen und über eine halbe Stunde auf der Spitze des Berges verweilten, um das wundervolle Bild recht nach Lust betrachten zu können [...]. In einem europäischen Gebirgsland würde uns dieser Anblick wohl nicht halb so entzückt haben, aber hier in diesen an Natur und Menschen armen Gegenden ist man mit wenigem befriedigt, von wenigem entzückt! », *ibid.* p. 163-164.

[322] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.,* p. 487

Ce paysage « pittoresque » évoque le décor des villages en Europe centrale où sont fréquents les montagnes, les peupliers, et les cours d'eau impétueux. Toutes ces descriptions peuvent, en effet, rappeler les villages autrichiens familiers à la voyageuse.

Le pittoresque est une catégorie esthétique de l'époque, née à la fin du XVIIIe siècle à la même époque des « jardin anglais ». Le pittoresque est une qualité des paysages entre le beau, perçu comme régulier et bien ordonné, et le sublime. Ida Pfeiffer se sert des ces deux adjectifs pour décrire les paysages : il est donc possible qu'avec ces termes distincts elle sous-entende une différenciation entre leurs qualités.

Comme Ida Pfeiffer, Isabelle Eberhardt aussi se sert de la comparaison entre différents paysages mais avec un résultat opposé à celui auquel parvient la voyageuse autrichienne. En effet, Isabelle Eberhardt met en valeur la douceur du décor du désert grâce à une opposition avec les paysages hors du désert :

> À Batna, impression vague mais délicieuse d'abord, de revoir des grands arbres, de la verdure, des champs et des prairies… puis, bientôt, insondable tristesse et nostalgie intense du sable et des palmeraies.
>
> Jamais l'ombre épaisse et pesante des forets n'égalera la splendeur fine et la grâce déliée des ombres ténues des palmes courbées en dômes sur le sable blanc ! Jamais les rayons de la lune ne se joueront aussi magiquement entre les troncs grossiers des chênes ou des hêtres qu'ils se jouent entre ceux, graciles, semblables à de fines colonnes torses, des dattiers élancés et sveltes ! Jamais le murmure des feuilles molles n'égalera celui, métallique et musical, des *djerid* argentés ! Jamais l'eau des ruisseaux abondants ne grisera une poitrine oppressée comme celle des puits frais, la nuit après la torride journée ! Jamais aucun jardin d'ailleurs n'égalera en grâce et en splendeur les *rhitan* profonds du Souf[323].

À sa sortie du désert, après y avoir passé plusieurs mois, Isabelle Eberhardt, déjà nostalgique, idéalise ses caractéristiques. Elle en présent la nature comme d'une beauté inégalable qui n'a pas de rivales dans les zones fertiles.

En ce qui concerne Amalia Nizzoli, le souvenir du paysage italien bien aimé gâche sa deuxième arrivée en Égypte après son séjour en Italie avec son mari. Le paysage

[323] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,vol. I, op. cit.,* p. 101.

égyptien n'est pas apprécié par la voyageuse, qui ressent sa résidence en Égypte comme une contrainte.

> J'étais très triste de savoir que j'étais déjà arrivée à Alexandrie. […] Je pensais au magnifique amphithéâtre qui présente de loin la rade de Naples. […] Régal à une époque des empereurs romains. […]
> Le Vésuve, toujours couvert de nuages et de fumée, complétait ce merveilleux tableau. C'était pour moi un spectacle tout à fait nouveau qui me remplissait l'âme et qui restait toujours gravé dans ma mémoire. Ce souvenir m'attristait[324].

La vue du Nil, bien qu'agréable, devient ainsi le contrepoint pour le paysage italien et est représenté comme insuffisant pour consoler la voyageuse qui dut quitter encore une fois son pays, contre sa volonté.

> La nouvelle vue du Nil et des campagnes tout autour, une vue pittoresque oui, mais jamais monotone, ne servit pas cette fois à me réjouir un peu[325].

La comparaison entre les paysages orientaux et les paysages européens est présente dans les récits des trois voyageuses. Ida Pfeiffer et Amalia Nizzoli définissent quelques paysages comme « pittoresques ». Dans les descriptions d'Ida Pfeiffer certains paysages sont définis comme « sublimes » : il s'agit surtout des paysages européens ou des paysages qui rappellent des endroits qu'elle a pu observer en Europe. La comparaison entre les deux mondes est toujours présente dans les descriptions d'Ida Pfeiffer et a la fonction de mettre en valeur la grandeur des paysages qui lui sont familiers en Europe. Dans l'œuvre d'Amalia Nizzoli, les comparaisons entre les paysages orientaux et occidentaux sont souvent dictées par la nostalgie de l'Italie : dans ce cas la valeur esthétique des paysages orientaux est également méconnue. Le contraire se vérifie dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, qui projette ses nostalgies et ses sentiments sur les paysages orientaux et notamment sur le désert.

---

[324] « Rimasi tristissima di vedermi già arrivata in Alessandria […] Pensava a quel magnifico anfiteatro che présenta in distanza la rada di Napoli […] Delizia un tempo dei romani imperatori […] Il Vesuvio in distanza sempre coperto di nubi e di fumo, rendeva completo questo meraviglioso quadro. Era quello per me uno spettacolo nuovo che mi riempiva l'anima, e che mi rimase sempre impresso nella mente. Tale rimembranza mi attristava », Nizzoli Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. 135-136.

[325] « La novella veduta del Nilo, e delle circostanti campagne, veduta pittoresca sì, ma sempre mai monotona, non servi questa volta a molto rallegrarmi », *ibid.,* p. 137.

4. 1. 3. L'ARCHEOLOGIE ET LA GLOIRE DU PASSE

Dans la visite des sites archéologiques, les voyageurs recherchent des liens avec l'histoire. Edward Saïd remarque dans *L'Orientalisme* que les Européens identifient l'histoire de l'Antiquité de l'Orient avec l'histoire de l'humanité tout court, à laquelle est opposé une vision du présent de la civilisation orientale caractérisé par la dégradation culturelle et de coutumes. Ainsi Edward Saïd remarque à propos de F. R. de Chateaubriand qu'il

> […] se pose la question de routine sur la « différence », qui résulte du développement historique : comment est-il possible que cette foule stupide et dégénérée de musulmans habite le même pays dont les possesseurs, tellement différents, ont si fort impressionné Hérodote et Diodore ?[326]

Bien que les mots utilisés par Ida Pfeiffer soient moins forts que ceux de F. R. de Chateaubriand, elle aussi se pose la « question de routine » sur le présent et le passé. Lorsque son navire passe à côté des littoraux de la mer Noire où seraient identifiés les restes de la ville de Troie, la voyageuse autrichienne oppose le souvenir de la magnificence des gestes et des personnages qu'une telle vue évoque, au présent de ces endroits.

> Toute la région est déserte et abandonnée. Je ne voyais ni champ ni village. Qui porte le deuil ? Les hommes ou bien la nature ? Les hommes auraient raison de le faire, car ils ne deviendront plus jamais ce qu'ils furent jadis[327].

Ce constat de l'état arriéré des Orientaux contemporains est présent aussi dans son récit de voyage suivant en Orient. En Irak, en se rapprochant de Bagdad, la voyageuse observe les restes qui témoignent de l'existence jadis des grandes et puissantes villes du passé qui contrastent avec la décadence du présent.

---

[326] Saïd, Edward, *L'Orientalisme, op.cit.,* p. 202.

[327] « Öde und verlassen ist die ganze Gegend. Ich sah weder Feld noch Dorf. Trauern die Menschen oder die Natur ? Die Menschen könnten es mit Recht, denn nimmer werden sie, was sie einst waren », Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.,* p. 83.

> On approche du vaste théâtre des exploits de Cambyse, de Cyrus, d'Alexandre et d'autres conquérants. Chaque place de ce sol est riche en souvenirs historiques. Les contrées sont toujours les mêmes ; mais que sont devenues leurs cités et leurs puissants empires ? Des monceaux de terre qui recouvrent des décombres, des murs délabrés sont les restes des cités les plus superbes, et là où il y avait autrefois de grands États florissants, on voit aujourd'hui des déserts et des steppes que traversent des hordes rapaces.
> Les Arabes agriculteurs sont eux-mêmes exposés aux agressions de leurs compatriotes, surtout à l'époque de la moisson. Pour se préserver autant que possible de ces rapines, ils transportent leurs récoltes dans de petits endroits fortifiés, dont je vis grand nombre entre Bassora et Bagdad[328].

Les lieux des grandes civilisations du passé donnent un prétexte pour un parallèle avec le présent dans lequel les populations, se nuisant les unes aux autres, ne peuvent pas se développer. La présence des tribus de pilleurs qui empêchent les populations pacifiques de se sédentariser et de développer des villages est observée aussi par Isabelle Eberhardt au Maghreb et, comme nous le décrirons dans une section suivante, est reconnue par la voyageuse russo-suisse comme un des problèmes majeurs de ces régions.

Ida Pfeiffer, bien qu'elle idéalise le passé et l'oppose au présent qu'elle considère comme dégénéré, parvient à une vision critique qui vise à analyser et à identifier les causes possibles des problèmes du présent. Dans une situation sans perspectives elle reconnaît les solutions que les gens ont trouvées pour se protéger des tribus des pilleurs qui menacent leur existance.

Le regard sur les ruines d'Isabelle Eberhardt ne vise pas à faire une hiérarchisation entre le passé et le présent, au contraire, elle tisse un lien entre les différentes époques qui se sont succédé et qui ont laissé leurs traces dans les paysages. En évoquant le passé du site de Carthage, par exemple, son réflexe n'est pas de faire un parallèle avec un présent dégénéré, mais de mettre les deux époques l'une à côté de l'autre avec leurs prérogatives respectives.

> Je regarde, songeuse, cette langue de terre, et éperon qui s'avance vers le large, et où s'est déroulée jadis l'une des pages les plus sombrement prestigieuses de l'Histoire… Ce coin de terre pour lequel tant de sang fut versé.

---

[328] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.,* p. 432.

> […] Mais voilà que tout à coup, à peine le soleil a disparu à l'horizon, les voix solennelles des *mueddine* m'arrivent des mosquées lointaines. Et toute la Carthage de mon rêve, tissée d'idéal et de reflets, s'évanouit, s'éteint, avec les lueurs d'apothéose du soir mourant[329].

À l'heure du coucheur du soleil, la lumière descendante met en évidence les restes architecturaux des différents occupants qui se sont succédé au cours de siècles dans l'ancienne ville, les Phéniciens, les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Arabes et enfin les croisades sous Saint Louis au Moyen Âge. En même temps, les appels à la prière des muezzins ramènent la voyageuse au présent. Le passé et ses « images splendides » se fondent avec le présent où les voix « solennelles » des muezzins s'imposent comme aspect caractérisant. Passé et présent, grâce à l'attribution des adjectifs valorisants « *splendides*/*solennels* » ne sont ainsi pas présentés dans une contraposition mais forment un ensemble harmonieux.

Le regard d'Amalia Nizzoli sur les sites archéologiques ne s'attarde pas sur une comparaison entre passé et présent. Son activité comme directeur des fouilles à Saqqarah lui donne une perspective d'expert. Ainsi, elle critique l'attitude des archéologues européens qui ne se soucient pas de respecter des anciens lieus sacrés mais, dans l'acte de fouiller, pensent seulement à leur profit matériel et à leur gain en termes de célébrité.

> D'un autre côté, il y avait une quantité immense des fragments des momies qu'on voyait éparpillées partout […] et cette quantité de restes humains déterrés et jetés en abandon sur ces collines avec une indifférence et un mépris si inconsidérés, et par qui ? Par des Européens en particulier, et sous le titre du bien de la science, éveillait en moi un tel sens de douleur et de dégoût que plusieurs fois je me suis trouvée sur le point de suspendre les fouilles[330].

---

[329] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes*, vol. I, *op. cit.,* p. 35. (Points de suspension dans l'original).

[330] « D'altronde immensa era la quantità di frammenti di mummie che dappertutto si vedevano sparse […] e questa quantità di avanzi umani dissotterrati e gettati in abbandono per quei colli con un'indifferenza e disprezzo tanto inconsiderato e da chi ? da Europei specialmente e sotto lo specioso titolo del bene della scienza, destava in me un tal senso di dolore e di ribrezzo che più volte mi sono trovata sul punto di sospendere gli scavi », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. 245-246.

La voyageuse italienne s'indigne du comportement des responsables des fouilles européens aussi bien que de la conduite des ouvriers arabes qui y travaillent et volent des objets pour s'enrichir en les revendant[331]. L'esprit religieux et le respect pour les civilisations passés induisent Amalia Nizzoli à blâmer le manque d'attention pour les monuments sépulcraux et les ossements qu'ils conservent de la part des Européens. Elle souhaite l'existence d'une limite à l'exploitation scientifique, qui ne permet pas une profanation inconsidérée des tombes. Elle exprime l'idée que la « science », dans ce cas l'archéologie, doit se soumettre aux valeurs morales et religieuses et n'a pas le droit d'agir de manière irréfléchie. Ainsi Amalia Nizzoli critique une certaine attitude du monde de l'archéologie naissante dont elle fait partie qui, au nom de la connaissance de l'ancienne Égypte, détruit ce qu'elle s'attribue le droit d'étudier. En même temps elle communique sa fascination pour l'art de cette civilisation qui a su transmettre au présent sa culture.

> Les anciens Égyptiens y conservaient leurs morts : si on pénètre dans ces lieux consacrés au silence sépulcral de ces générations éteintes, on voit des petits temples riches et des galeries avec les parois presque entièrement ornées de hiéroglyphes et de figures sculptées et peintes des couleurs très vifs. On y trouve les arts et les usages de ce peuple classique peints comme dans une bibliothèque pour la postérité[332].

Dans ces pages d'Amalia Nizzoli nous lisons donc le témoignage du grand respect qu'elle porte envers l'ancienne culture d'Égypte et de la considération qu'elle porte envers les générations futures, la postérité qui doit pouvoir profiter des découvertes archéologiques de son époque.

Si pour les trois voyageuses le passé renvoie au présent, les significations qu'elles donnent à ce lien entre les époques et les civilisations sont différentes. Dans les textes

---

[331] Voir le cinquième chapitre.

[332] « Quivi gli antichi Egiziani conservavano i loro morti: penetrando in quei luoghi consacrati alla quiète sepolcrale di quelle spente generazioni, si vedono ricchi tempietti e gallérie coi muri quasi tutti colorati di geroglifici e figure scolpite e dipinte a vivissimi colori . Là si trovano come in una biblioteca pei posteri dipinte le arti e gli usi di quel classico popolo », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. 244.

d'Ida Pfeiffer, ce qui émerge est la contraposition classique entre les anciennes cultures orientales et l'Orient présent, qui est perçu comme dégénéré par rapport aux grandes civilisations du passé. Isabelle Eberhardt met les civilisations au même niveau, sans faire de hiérarchisation, et Amalia Nizzoli insère présent et passé dans un dialogue, dans lequel le présent peut profiter, à condition qu'il le sache respecter, du passé, des civilisations qui se sont succédé, de leur art et de leurs connaissances. Dans cette constellation, la civilisation présente est bien entendu la civilisation occidentale, et ce que les fouilles révèlent est avant tout une partie de l'histoire de l'humanité tout entière et fait abstraction du fait qu'il s'agit avant tout de l'histoire de la population égyptienne.

4. 1. 4. Les Jardins

Les jardins appartiennent à une ancienne tradition orientale qui remonte à l'Antiquité. Ils ont un rôle important dans les pays orientaux, car ils représentent un soulagement envers les climats arides de ces latitudes. Souvent les jardins sont privés et ils entourent les palais des familles aisées. Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer visitent quelques-uns de ces jardins dans les villes. Isabelle Eberhardt qui n'aime pas les villes, décrit des jardins potagers dans le Sahara.

Amalia Nizzoli, depuis sa première arrivée en Égypte, recherche le réconfort dans les jardins. À Assiout, dans la maison de son oncle, qui auparavant était un harem du Defterdar Bey, pendant que sa petite sœur joue avec des singes et des gazelles dans le beau jardin de la maison, la voyageuse recherche sur une terrasse un adoucissement à sa nostalgie d'Italie que la tourmente depuis son arrivée. Le beau paysage qu'elle discerne au-delà de la ville désolante, lui permet de se sentir en harmonie avec cette région à laquelle elle s'habitue seulement avec réticence. La mélancolie des heures du soir accompagnent les sentiments d'Amalia Nizzoli et les chants des muezzins, également mélancoliques, deviennent partie de ce paysage qui, dans ces moments, peut réconforter la jeune voyageuse de son chagrin d'avoir dû s'éloigner de son pays.

> De là on dominait toute la ville, qui ne paraissait qu'un amas de maisons à moitié abîmées de la couleur de la boue. Une belle plaine verdoyante, le Nil qui coule paisiblement et sinueux au milieu et une chaîne de très hautes et

> stériles montagnes offraient une très belle vue. […] Ces voix (des muezzins) résonnantes dans l'air si mélancoliques dans cette ville silencieuse, descendaient dans mon cœur, qui me faisait verser un torrent des larmes non amères. Soulagée par ces larmes, je pouvais plus facilement faire semblant d'être heureuse[333].

À côté de la terrasse de sa maison, un autre lieu préféré d'Amalia Nizzoli est le jardin du Defterdar-Bey à Assiout, qu'elle visite une fois par mois. Ces rares sorties, permettent à la jeune voyageuse de s'éloigner pour quelques heures de la maison où elle, sa mère et sa sœur conduisent une vie enfermée comme les femmes orientales. Ce jardin, entretenu par un jardinier grec, est une vraie oasis pour la jeune femme qui y trouve un peu de réconfort et de consolation pour tous les désagréments qu'elle est obligée d'endurer dans le nouveau pays.

> À mon entrée dans le jardin se présentait à la vue un bosquet d'orangers et de citronniers : le parfum qui émanait des fleurs de ces plantes embaumait l'air et on le sentait jusqu'à la fin des rues de la ville. Le sol du jardin était si recouvert de fleurs d'orange tombés des arbres qu'il ressemblait à de la neige. […] Ce jardin fut le seul endroit de loisir et de plaisir pendant tout le temps de notre séjour[334].

Une fois au Caire avec son mari, c'est dans le jardin du Palais de Choubra qu'Amalia Nizzoli se rend pour se détendre. Elle et son mari s'y rendent souvent pour y passer des agréables journées avec « des amis et d'autres dames ». Comme dans sa description du jardin d'Assiout, la voyageuse assimile le jardin de Choubra au « Paradis sur Terre », où des plantes rares, emportés de l'Europe et les autres plantes forment des allées ombragées.

---

[333] « Di là si dominava tutta la città che altro non sembrava che un mucchio di case mezze rovinate, color del fango. Una bella pianura verdeggiante, il Nilo che placido le scorre tortuosamente in mezzo ed una catena altissima di sterili montagne offrivano una bella veduta. La voce del Muezzin al tramonto […] quelle voci risonanti per l'aria sì melanconiche in quella città silenziosa, mi scendevano al cuore e mi facevano versare un torrente di lacrime non amare: dalle quali alleviata poteva più facilmente infingermi lieta », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.* p. 61.

[334] « All'entrare che feci nel giardino mi si presentò alla vista un bosco di alberi d'aranci e di limoni: la fragranza che mandavano i fiori di quelle piante imbalsamava l'aria, e si sentiva fino nelle strade della città. Il suolo del giardino era tanto sparso di fiori d'arancio caduti dagli alberi, che pareva fosse nevicato. […] Quel giardino fu l'unico luogo di ricreazione e di piacere durante tutto il tempo del nostro soggiorno », *ibid.,* p. 64.

> J'avais l'impression de me trouver au Paradis sur Terre, tellement cet endroit m'enchantait. On mangeait tantôt dans un kiosque tantôt dans un autre et on dînait dans des pavillons qui […] situés au milieu des bosquets, laissaient profiter, dans les heures plus chaudes, de la réconfortante vue des plus belles plantes et de respirer l'air frais qui pénétrait au milieu de cette végétation et avec son parfum suave nous délectait d'une façon inexprimable[335].

Ici, pour la première fois la voyageuse parle d'une fontaine, normalement ornement incontournable des jardins orientaux. Difficile à dire si dans le jardin du Defterdar Bey à Assiout il n'y avait pas des fontaines, ou si elles n'ont tout simplement pas pu attirer le regard de la voyageuse. La fontaine de Choubra, avec ses sculptures en marbre blanc de Carrare, rappelle l'Italie bien aimée à la jeune voyageuse qui ainsi a une bonne raison d'en faire mention dans son récit de voyage.

> Au milieu du jardin, le Pacha fit bâtir une belle et grandiose fontaine entièrement en marbre blanc avec des bas-reliefs magnifiques. Le travail et le marbre sont de Carrare.[336]

Dans ses descriptions des jardins, Amalia Nizzoli se montre très liée à la nature qu'elle préfère luxuriante. C'est, en effet, la végétation qu'elle décrit en premier. Seulement à Choubra, en effet, sont mentionnés les fontaines et le lac, bien que les jardins orientaux soient normalement organisés autour des fontaines et des cours d'eau pour rivaliser avec l'aridité du territoire qui les entoure. L'œil de la voyageuse italienne cherche évidemment ce qu'elle a perdu en partant d'Italie, c'est à dire les arbres et les plantes et ne remarque pas ce qu'il y a des spécifique aux jardins orientaux, comme les cours d'eau et les fontaines.

Ida Pfeiffer, voyageuse plus expérimentée, remarque et décrit les aspects typiques des jardins orientaux, bien qu'elle ne les apprécie pas, comme c'est le cas des jardins de Bagdad qu'elle visite pour leur réputation mais qui la déçoivent.

---

[335] « Mi pareva di essere nel Paradiso terrestre, tanto mi incantava quel luogo. Si faceva colazione ora in un chiosco ora in un altro e si pranzava in alcuni casini che […] lasciavano nelle ore più calde godere la confortante vista del più bel verde, e respirare la fresc'aura che frammezzo a quella vegetazione penetrando col soave profumo dei fiori ci deliziava in modo inesprimibile », *ibid.,* p. 175.

[336] « In mezzo del giardino il Pascià ha fatto costruire una bella e grandiosa vasca tutta di marmo bianco a bellissimi disegni e bassi rilievi. Il lavoro ed il marmo è di Carrara », *ibid.,* p. 174.

> Cependant ces jardins ne sont pas dessinés et plantés avec art ; ce sont simplement des bois épais d'arbres fruitiers de toutes espèces, tels que dattiers, pruniers, abricotiers, pêchers, figuiers, mûriers, etc., entourés d'un mur en tuiles ; il n'y règne ni ordre ni propreté ; on n'y voit ni pelouses ni parterres de fleurs, ni même des chemins régulièrement tracés ; mais on y rencontre beaucoup de canaux, car il faut remplacer la pluie et la rosée par des irrigations artificielles[337].

Les idées sur ce qu'Ida Pfeiffer considère un beau jardin sont évidentes dans cet extrait. Bien que la symétrie joue un rôle fondamental dans les jardins orientaux, la voyageuse critique dans les jardins qu'elle a pu visiter, le manque d'ordre, une qualité bien présente dans les jardins européens. Ainsi dans ses descriptions des jardins elle confirme son attachement à la culture européenne que nous avons déjà pu remarquer ailleurs. Dans l'Europe de l'époque d'Ida Pfeiffer le culte des jardins a atteint son comble, comme témoignent les œuvres de Jean-Jacques Rousseau *La Nouvelle Héloïse* et de Johann Wolfgang von Goethe *Les affinités électives*. Aussi bien dans les jardins en style français que dans ceux en style anglais, la symétrie et l'ordre jouent un rôle important, même là où la disposition des plantes, des fontaines et des kiosques doit simuler la disposition spontanée de la végétation, comme c'est le cas dans les jardins à l'anglaise. La conjonction adversative « mais » dans la description d'Ida Pfeiffer introduit, toutefois, les spécificités et les atouts de ces jardins si différents des ceux qui lui sont familiers, en effet Ida Pfeiffer reconnaît l'eau comme principe organisateur des jardins, bien qu'elle n'en apprécie pas la fonction esthétique.

Isabelle Eberhardt ne décrit pas les villes qu'elle n'aime pas et ainsi elle décrit les jardins potagers dans les petits villages du désert. Ils n'ont pas une fonction esthétique ou de loisir mais sont d'utilité pratique. La voyageuse met toutefois en évidence leur beauté exotique :

> J'ai aussi revu les jardins profonds du Souf, véritables abîmes, entre les dunes onduleuses, beaux d'une beauté unique, d'une splendeur que je n'avais jamais vue jusque-là[338].

---

[337] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.,* p. 445
[338] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,vol. I, op. cit.,* p. 96.

La voyageuse y reconnaît aussi l'action des ouvriers qui nuit après nuit font un travail de Sisyphe pour arracher le terrain aux dunes pour recommencer une nouvelle fois le soir suivant.

> Les jardins du Souf sont de vastes entonnoirs creusés de main d'homme entre les dunes et de profondeur variable selon le degré de profondeur de la couche d'eau souterraine. […]
> L'architecture de ces jardins encavés est assez curieuse. […]
> Pays à nul autre semblable : en été, la nuit, l'oreille du voyageur y est frappée par une voix immense, plaintive et douce, qui s'élève des entonnoirs innombrables : ce sont les ouvriers *souafa* qui désensablent les jardins remontant patiemment le sable lourd dans des couffins, sur leurs épaules… Chaque nuit ce travail de fourmis est fait, et, le lendemain, le vent éternel du Souf vient anéantir le labeur nocturne. Dans le grand silence des nuits tièdes ce chant plaintif, en notes mineures, porte avec lui un étrange son de tristesse, presque une anxiété[339].

La description visuelle et ensuite auditive d'Isabelle Eberhardt permet de comprendre et d'admirer l'effort de ces gens pour rivaliser contre la nature et se garantir la survie. Contrairement à ces jardins, ceux plantés par les Européens ont un aspect pitoyable aux yeux de la voyageuse russo-suisse.

> En face de nous, comme contraste, un jardin européen, plantation famélique de mimosas et de mûriers mal venus et grêles, le tout tristement enclos d'une ronce artificielle. – Comme ces jardins à alignements symétriques, sans imprévu et sans charme, semblent piteux à côté des splendides jardins arabes, plantés au hasard d'une fantaisie toute proche de la nature et riche comme elle ! [340]

À l'opposé d'Ida Pfeiffer, Isabelle Eberhardt apprécie les jardins plantés avec approximation en toute harmonie avec la nature. Elle préfère ces jardins sauvages aux jardins parfaitement organisés à l'européenne par la main de l'homme. Dans les jardins orientaux évoqués, Isabelle Eberhardt met toutefois en relief le travail incessant de l'homme, non pas pour perfectionner l'architecture spontanée de la nature, mais pour arracher le terrain cultivable au désert envahissant.

---

[339] *Ibid.,* p. 75-76.
[340] *Ibid.,* p. 120.

La perspective des trois voyageuses n'est pas la même : bien plus proche du peuple, la description d'Isabelle Eberhardt est centrée sur la vie et le travail des personnes qui s'en occupent. Son intérêt n'est pas seulement celui d'un plaisir esthétique, mais elle s'intéresse à la condition humaine.

Les descriptions des paysages, tantôt esquissés pour fournir un décor aux expériences narrées, tantôt décrits pour l'intérêt qu'ils suscitent par eux-mêmes, pour leur étrangeté ou pour leur proximité avec les paysages connus, informent sur la sensibilité, sur les attentes, sur la formation et sur l'attitude que leurs auteurs ont envers ces régions.

Dans les premières descriptions du désert par Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer, dans la reprise des images classiques de cette région en tant que berceau des religions qui, dans des moments particuliers peut susciter des émotions mystiques, les attentes qui surgissent de leur éducation occidentale, sont tout à fait satisfaites. Dans les descriptions suivantes où le vide effrayant du désert force leurs regards à se détourner vers des paysages plus familiers comme les collines ou les montagnes, c'est encore une autre facette des images typiques du désert qui est exploitée. Les deux voyageuses semblent progressivement déçues de ce paysage, qu'elles étaient au début impatientes de visiter. Cette même déception se manifeste dans la comparaison des paysages orientaux avec les paysages européens, leurs attitudes rassemblent au désappointement décrit par Edward Saïd lorsqu'il parle des écrivains romantiques lesquels, une fois arrivés en Orient, manifestent leur déception face à une région qui ne rassemble pas à celle des textes qu'ils ont lus et aux images qu'ils s'en sont fait grâce aux lectures et aux idées reçues sur l'Orient. Cette déception est résumée dans *L'Orientalisme* d'Edward Saïd par les mots de Gérard de Nerval : « Pour quelqu'un qui n'a jamais vu l'Orient […] un lotus est toujours un lotus ; pour moi, c'est seulement une espèce d'oignon »[341]. Se trouver face à l'Orient réel détruit l'Orient de l'imagination européenne. C'est peut être la cause du développement que nous avons remarqué dans les descriptions des paysages orientaux dans les œuvres d'Ida Pfeiffer et d'Amalia Nizzoli, leur rencontre avec la réalité change progressivement leur vision des paysages : les fortes émotions mystiques se muent en ennui dans les écrits d'Ida Pfeiffer et dans l'œuvre d'Amalia Nizzoli elles

[341] Saïd, Edward, *L'Orientalisme, op. cit.,* p. 120.

se réduisent à une description réaliste d'une région exploitable pour ses richesses archéologiques.

Dans les descriptions des paysages d'Isabelle Eberhardt, il y a une recherche de précision des détails que nous constatons aussi dans les descriptions des habitants de l'Orient, objet du chapitre suivant. Cette recherche de précision et son attachement à l'Orient et en particulier au Sahara, donnent lieu à des descriptions tout à fait différentes des celles des autres deux voyageuses. Isabelle Eberhardt met en lumière les aspects plaisants et positifs de la nature des pays du Maghreb qu'elle visite. Le désert du Sahara d'Isabelle Eberhardt, avec ses espaces vides, son caractère sauvage et son calme, offre à la voyageuse une alternative à la vie frénétique et perçue comme vaine en Europe. Vision que la voyageuse perpétue aussi dans ses comparaisons avec les paysages européens.

Cette attitude d'Isabelle Eberhardt ressemble à celle observée par Edward Saïd chez les « pèlerins français du dix-neuvième siècle ». Il pense notamment au comte Volney et à F. R. de Chateaubriand quand il écrit qu'ils

> […] étaient à la recherche d'une réalité exotique, certes, mais spécialement séduisante. C'est évident pour les pèlerins hommes de lettres qui trouvèrent dans l'Orient une scène en sympathie avec leurs mythes, leurs obsessions et leurs exigences personnelles[342].

Isabelle Eberhardt hérite de ces « pèlerins français » une idée de l'Orient comme lieu où elle peut réaliser ses désirs, ses nostalgies et ses intérêts. Mais à la différence de Chateaubriand et des autres orientalistes mentionnés par Edward Saïd, Isabelle Eberhardt garde dans ses écrits une vision positive de l'Orient. La voyageuse russo-suisse se sert du même dualisme utilisé par les orientalistes et aussi par Ida Pfeiffer et Amalia Nizzoli pour présenter l'Orient, mais dans sa vision, l'Orient l'emporte sur l'Occident.

Dans les descriptions des paysages par Isabelle Eberhardt, cette tendance est évidente. Elle reconnaît les aspérités et le caractère inhospitalier des décors naturels orientaux, mais il s'agit de caractéristiques qu'elle ressent comme étant en harmonie

[342] *Ibid.,* p. 197.

avec son dédain de la société européenne, avec sa tristesse pour ses vicissitudes personnelles et avec son caractère mélancolique.

CINQUIEME CHAPITRE
LES DESCRIPTIONS DES FEMMES ORIENTALES

5. 1. Les descriptions des harems dans les récits de voyage du XIXe siècle

Une ou plusieurs visites aux harems constituent un sujet immanquable dans les récits de voyage en Orient écrits par des femmes au XIXe siècle. L'interdiction d'accès aux hommes et les invitations de la part des femmes des harems, elles-mêmes anxieuses de rencontrer des Européennes, rendent les visites à ces « cages dorées[343] » comme une étape obligée pour les voyageuses. Ainsi, trois chapitres importants des *Memorie* d'Amalia Nizzoli sont consacrés à la description des femmes des harems. Ida Pfeiffer, pour sa part, témoigne aussi de ses visites aux harems dans ses deux récits de voyage qui traitent de l'Orient. Ce genre de description est cependant absent dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, qui s'intéresse peu aux femmes à part celles, comme les maraboutes et les prostituées, qui mènent une vie extraordinaire à l'extérieur des espaces domestiques qui leur sont réservés. Ainsi, Isabelle Eberhardt ne suit pas les exemples de ses rares prédécesseurs au Maghreb, comme Ida Saint-Elme, qui dans son récit ne néglige pas, bien que brièvement, de décrire un harem d'Alger[344]. Hubertine Auclert, quant à elle, dans son livre *Les femmes arabes en Algérie,* publié en 1900, dénonce la grave condition des femmes algériennes et critique les autorités coloniales. Celles-ci, au lieu de s'occuper de cette question pour améliorer la situation des femmes, utilisent la ségrégation traditionnelle des femmes comme argument contre un possible assimilation des peuples arabes aux Français[345]. Cette question, caractéristique de pays colonisés, sera abordée plus tard en relation avec l'œuvre d'Isabelle Eberhardt.

Pendant le XIXe siècle, la vision des voyageuses sur les femmes des harems évolue d'une vision idéaliste à une vision plus réaliste[346]. L'analyse croisée des thèmes

---

[343] L'expression est de Suzanne Voilquin, voir Voilquin, Suzanne, *Souvenir d'une fille du peuple, ou la Saint-Simonienne en Égypte 1834-1836,* Paris, E. Sauzet, 1866, p. 428.

[344] Laurent, Franck, *Le Voyage en Algérie. Anthologie de voyageurs français dans l'Algérie Coloniale – 1830-1930.* Paris, Laffont, 2008, p.19-20.

[345] Voir Clancy-Smith, Julia, « Le regard colonial: Islam, genre et identités dans la fabrication de l'Algérie française, 1962 » *dans Nouvelles Questions Féministes, Vol. 25, No. 1, Sexisme et racisme: le cas français (2006)* pp. 25-40. Stable URL: http://www.jstor.org/stable/40620339.

[346] Les termes sont empruntés de Françoise Lapeyre, voir Lapeyre, Françoise, *Quand les voyageuses découvraient l'esclavage,* Paris, Payot et Rivages, 2011, p. 173-181.

récurrents des descriptions des harems dans quelques récits de voyageuses de l'époque permet de retracer ce développement et de mieux situer les descriptions des harems par Amalia Nizzoli et par Ida Pfeiffer.

5. 1. 1. La critique aux predecesseurs

En lisant les parties consacrées aux femmes des harems des récits de voyage écrits entre la moitié du XVIIIe siècle, quand paraît le récit de Lady Montagu, et la deuxième moitié du XIXe siècle, époque de Cristina di Belgiojoso, le lecteur est d'abord confronté à une critique des œuvres précédentes, notamment celles des hommes, auxquels les voyageuses reprochent un manque d'authenticité, avec l'argument qu'ils ne peuvent pas se baser sur une observation autoptique des harems. Ce genre de critique permet aux voyageuses de légitimer leurs propres descriptions, auxquelles elles reconnaissent le mérite d'être authentiques, car résultant d'une observation directe. Elle fait donc partie des stratégies de légitimation mises en place par les voyageuses écrivains pour justifier leurs voyages, rendre plus attirants leurs récits et en faciliter la publication. Lady Montagu, Amalia Nizzoli et Cristina di Belgiojoso soulignent ainsi l'exclusivité de leurs regards et de leurs positions privilégiées d'observation et accroissent ainsi l'intérêt de leurs œuvres viatiques.

Lady Montagu, en se référant à ses prédécesseurs, déclare vouloir montrer, par ses descriptions des harems, les erreurs qui ont été dites sur l'Orient :

> Je préfère infiniment, par cet esprit de contradiction si naturel aux femmes de vous indiquer les mensonges multipliés, que vous pouvez avoir trouvé dans ces sortes d'ouvrages, par exemple, dans l'admirable M. Hill […] Il n'est pas moins curieux d'observer avec quelle tendresse lui, et tous ses confrères, les compilateurs de relations, se lamentent sur la réclusion des femmes turques, qui sont peut-être les plus libres de l'Univers ; elles sont les seules, qui passent leur vie dans des plaisirs continuels, exemptes de tous soins, occupées uniquement à faire ou recevoir des visites, à baigner, à chercher tous les moyens agréables de dépenser de l'argent, et d'inventer des modes nouvelles[347].

[347] Voir Lady Montagu, W. M., *Lettres de Milady Montague. Tome Second, op. cit.,* p. 121.

Dans cette lettre adressée à sa sœur, la voyageuse britannique annonce son intention de démentir l'image du harem comme système de réclusion et d'asservissement des femmes. Lady Montagu, avec cette argumentation, réagit au discours de l'âge des Lumières, qui fait du harem le symbole du despotisme oriental. Un siècle plus tard, son propos sera de nouveau contesté par les voyageuses européennes qui, sous l'élan des idées féministes, dénoncent l'avilissement moral des femmes des harems.

Sans se référer au récit de Lady Montagu, Cristina di Belgiojoso, un siècle après la voyageuse britannique noble, déclare qu'un des objectifs de son récit est de rectifier tout ce qui a été écrit auparavant sur les harems

> La Syrie[348] que j'ai visitée, par exemple, ne ressemble guère à la Syrie que j'avais vue dans les livres. Il est vrai que j'étais mieux placée que la plupart des voyageurs pour connaître tout un côté fort important de la société musulmane, - le coté domestique, celui où domine la femme. Le harem, ce sanctuaire mahométan, hermétiquement fermé à tous les hommes, m'étant ouvert. […] Les récits des voyageurs, incomplets sur ce qui touche la civilisation musulmane, le sont bien souvent d'ailleurs sur ce qui touche la nature et l'aspect matériel des lieux.[349]

L'intention déclarée de la voyageuse italienne noble est ainsi d'utiliser sa position privilégiée de femme pour produire une description plus fiable et plus fidèle de cet univers féminin oriental, jusqu'à ce moment caché derrière les rêveries des hommes.

La comtesse Ida Hahn-Hahn, estimée écrivaine et voyageuse allemande, qui visite l'Orient pendant huit mois entre 1843 et 1844, en relatant à son frère sa visite d'un harem de Constantinople, se dit contente et orgueilleuse de pouvoir finalement visiter un lieu en Orient qui est interdit aux hommes et déclare en plusieurs occasions que ce qu'elle voit ne ressemble pas à ce à quoi elle s'attendait[350].

---

[348] La Syrie désigne l'aire géographique comprise entre le Mont Taurus au nord, la Péninsule du Sinaï au sud, la Méditerranée à l'ouest et le désert *(bâdiya)* syrien à l'est. Voir PASCUAL, Jean-Paul. *II - La Syrie à l'époque ottomane (le XIXe Siècle)* Dans : *La Syrie d'aujourd'hui* [en ligne]. Aix-en-Provence : Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, 1980 (généré le 30 avril 2018). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/iremam/728>. ISBN : 9782271081261. DOI : 10.4000/books.iremam.728.

[349] Belgiojoso, Trivulzio, Cristina, *Asie Mineure et Syrie. Souvenirs de Voyages,* Paris, Michel Lévy Fréres, 1858, p. 2.

[350] Voir Hahn-Hahn, Ida, *Orientalische Briefe. Erster Band,* Berlin, Duncker, 1844, p. 261.

5. 1. 2. VERS UNE DEFINITION DU HAREM

Ces exemples montrent l'intention commune aux voyageuses de rectifier les narrations précédentes, intention qui n'empêche pourtant pas de donner des images hétérogènes et quelque fois contradictoires des harems. L'observation autoptique n'amène pas nécessairement à une représentation neutre, libérée de tout conditionnement culturel[351]. Les voyageuses sont influencées par les images préexistantes, par leur position sociale et par leurs attentes, exactement comme le sont les voyageurs.

Est-il est possible alors, comme ces voyageuses le prétendent, de déceler, parmi les images multiples qui leur ont été données, les harems tels qu'ils étaient ?

Le mot « harem », de la racine arabe *ar.ḥaram* signifie « chose interdite et sacrée; enceinte sacrée ; épouse ; femme »[352], c'est le mot pour désigner à la fois un lieu et le groupe de personnes qui y demeurent. Comme le mot « harem » a plusieurs significations, il a reçu différentes descriptions au cours du temps. Le harem du XIXe siècle reste mystérieux à nos regards : il est à l'origine d'interprétations et d'images multiples, souvent plus informatives sur leurs auteurs que sur leur objet de description.

Les désaccords des voyageuses dans leurs descriptions sur les harems regardent tous les sujets communément abordés dans les récits de voyage, leur luxe proverbial, la beauté des femmes, le voile que celles-ci portent, leur niveau culturel et leurs occupations, les mœurs et les bains.

---

[351] Voir Foster, Shirley, « Colonialism and Gender in the East: Representtations of the Harem in the Writings of Women travellers » dans *The Yearbook of English Studies, Vol. 34, Nineteenth-Century Travel Writing,* 2004, p. 6-17.

[352] Voir CNRTL Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales – Etymologie. En ligne: http://www.cnrtl.fr/etymologie/harem

5. 1. 3. LUXE OU DELABREMENT ?

En nous basant sur la terminologie utilisée par Sarga Moussa, nous pouvons faire la distinction entre descriptions « euphoriques » et descriptions « dysphoriques »[353] des harems. Les premières, que nous retrouvons dans les écrits de Lady Montagu, tendent à produire une image positive et fantasmé des harems que la dame anglaise ne néglige pas, toutefois, de justifier :

> N'allez vous pas à présent vous persuader que j'ai un peu embelli les tableaux, que je viens de faire passer sous vos yeux ? Cela ressemble trop aussi, direz-vous, aux contes arabes ; ces serviettes brodées, cette émeraude grosse comme un œuf de dinde… Vous oubliez, ma chère sœur, que c'est dans ce pays-ci qu'ont été composés ces contes, et que leurs auteurs, à l'exception de la féerie, y ont peint leurs mœurs et leurs usages[354].

Le luxe des harems est fabuleux, mais la littérature qu'on connaît sur l'Orient, notamment les contes des *Mille et une Nuits,* loin d'être imaginaires, est inspirée de la réalité pour la voyageuse anglaise. Cette richesse et ce luxe décrits par Lady Montagu contrastent pourtant avec la plupart des descriptions des voyageuses suivantes qui ont parcouru l'Orient au XIXe siècle. Leurs descriptions semblent plutôt partager une vision « dysphorique », où dominent la pauvreté et le délabrement des harems et qui tendent à présenter les femmes qui y vivent sous un mauvais jour. Sarah Belzoni, Wolfradine von Minutoli et Cristina di Belgiojoso décrivent les harems comme des endroits sombres et sales. Les femmes qui y habitent sont également décrites comme sales, désagréablement curieuses, mal élevées et ignorantes.

Ida Hahn-Hahn décrit des dames dans un harem de Constantinople richement habillées, embellies avec des diamants et qui demeurent dans des salles fastueusement décorées. Ce luxe est toutefois assombri par l'observation des vêtements qui, aux yeux de la voyageuse, ne sont pas assez propres. Elle avoue en outre dans la même lettre à

---

[353] L'expression est de Sarga Moussa, voir Sarga Moussa, *La relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861.)* Paris, Klincsieck, 1995.
[354] Montagu, Mary, *Lettres de Milady Montagu Tome second, op.cit.,* p. 87. (Points de suspension dans l'original.)

son frère que les harems ne sont pas intéressants « si on en a visité deux, alors on ne désire pas en voir un troisième[355] ».

Cristina di Belgiojoso souligne que l'image traditionnelle, qu'elle dit dériver des comptes des *Mille et une Nuits*, ne correspond pas à la réalité des harems qui sont des vieilles demeures très tristes et négligées, où la propreté et les normes d'hygiène ne sont pas respectées :

> Je détruis peut-être quelques illusions en parlant avec aussi peu de respect des harems. Nous avons lu des descriptions des harems dans *Les Mille et une Nuits* et autres contes orientaux : On nous a dit que ces lieux sont le séjour de la beauté et des amours […] Que nous voilà loin de la vérité ! Imaginez des murs noircis et crevassés, des plafonds en bois fendus par places et recouverts de poussières et de toiles d'araignées, des sofa déchirés et gras, des portières en lambeaux, des traces de chandelle et d'huile partout[356].

Sa déception est tellement importante qu'elle se dit contente quand on lui épargne la visite des harems pendant son voyage en Terre sainte.

> Rien qu'à me rappeler ces cavernes artificielles, encombrées de femmes déguenillées et d'enfants mal élevés, je me sens défaillir, et je bénis du fond du cœur l'excellent muphti […] qui m'a épargné un séjour de quarante-huit heures dans son harem.[357]

Très loin d'être l'endroit accueillant décrit par Lady Montagu, la description du harem de Cristina di Belgiojoso détruit l'image de luxe et de richesse transmise par la tradition européenne.

5. 1. 4. La beaute

Un autre sujet souvent abordé par les voyageuses, et qui témoigne de leur interrogation sur l'image préexistante des femmes orientales, concerne l'aspect extérieur de ces dernières. La légendaire beauté des femmes des harems, qui a fait

---

[355] « hat man zwei besucht, so sehnt man sich nicht nach dem Dritten», Hahn-Hahn, Ida, *Orientalische Breife, op. cit.,* p. 261.
[356] Belgiojoso, Cristina, *Asie Mineure et Syrie. Souvenirs de Voyages, op. cit.,* p. 16.
[357] *Ibid.,* p. 18.

beaucoup écrire et rêver, est pour la plupart confirmée dans les récits des voyageuses. Elles dédient des descriptions soigneuses à la beauté de ces dames, suivant le modèle classique qui remonte à Pétrarque. Les voyageuses notent avec précision le moindre détail des habits, de la coiffure, des bijoux, du visage et du maquillage.

Comme pour les autres sujets constituant les descriptions des harems, l'aspect extérieur est également susceptible d'avoir des interprétations différentes au cours du temps. Selon Lady Montagu, la beauté des femmes est plus commune en Orient qu'en Angleterre[358]. Ainsi, une dame du nom de Fatime à qui elle rend visite plusieurs fois, est d'une beauté

> au-dessus de tout ce que j'ai vu ; il est impossible de s'en figurer une plus parfaite ; aucune femme de l'Allemagne ni de l'Angleterre ne peut lui être comparée.[359]

Ce point de vue qui exalte la beauté orientale est relativisé par les voyageuses du début du XIXe siècle, qui renversent la comparaison de Lady Montagu à l'avantage des Européennes. Ainsi, Wolfradine von Minutoli nous informe que les odalisques natives en général de Syrie, de Circassie et de Géorgie,

> […] jouissent d'une […] grande célébrité. Elles méritent sans doute leur réputation ; je dirai cependant à mes aimables compatriotes, pour les consoler, autant que pour rendre hommage à la vérité, que l'Europe renferme certainement des beautés qui valent celles de l'Orient[360].

À cette description encore positive s'opposent les remarques négatives, comme celles de Cristina Belgiojoso par exemple, qui observe plutôt certaines femmes trop et mal maquillées parce que, comme elle l'observe, manquant de miroirs, ces femmes sont obligées de s'en remettre aux conseils de leurs rivales, lesquelles savourent le fait de les conseiller à leur désavantage.

> Je reçus le lendemain la visite de la principale épouse du patriarche. C'était une belle virago, affreusement barbouillée de rouge et de noir ; quant au blanc, il y en avait certainement, mais il n'y paraissait pas[361].

---

[358] Montagu, Mary, *Lettres de Milady Montagu premier,* Paris, Bailly,1745, *op. cit.,* p. 203.
[359] *Ibid.,* p. 255.
[360] Von Minutoli, Wolfradine, *Mes Souvenirs d'Égypte, op. cit.,* p. 97.
[361] Belgioioso, Trivulzio, Cristina, *Asie Mineure et Syrie, op. cit.,* p. 21.

Curieusement, des remarques opposées, c'est-à-dire des appréciations très généreuses sur la beauté des femmes qu'elle rencontre, sont également nombreuses dans l'œuvre de Cristina di Belgiojoso. Ainsi, certaines remarques comme « Je ne me souviens pas avoir jamais rien vu de plus beau[362] », à propos de l'aspect de certaines femmes, se succèdent.

Les remarques de Sarah Belzoni sur la beauté des Orientales sont rares et se limitent à établir, comme des autres voyageuses aussi, que son sens esthétique diverge de celui des orientaux qui, au contraire des Européens, apprécient la corpulence[363].

Ida Hahn-Hahn fait cette même observation, déclarant qu'elle ne trouve pas la moindre trace de beauté parmi les femmes du harem. Au contraire, elle dénigre l'excessive corpulence de la sœur du pacha : « elle est tellement grasse et rondouillarde […] ses habits sont tellement serrés qu'on se demande comment cette adiposité peut s'ajuster[364]». Lors de sa visite aux bains, elle exprime sa désillusion sur ce qu'elle s'attendait à trouver en Orient, et ses mots sont méprisants et dénigrants :

> Elles ressemblent à des boulettes de graisse qui ne savent pas garder le dos droit et qui s'affaissent petit à petit. Mais tu ne peux pas imaginer le désir qu'on a de voir des femmes sur les routes au lieu de ces massives ourses marron aux têtes blanches ! Dieu sait que les femmes chez nous ne sont pas particulièrement belles, mais qu'elles ont un aspect bien meilleur que ces silhouettes dissimulées, et que la vie sur les routes est plus agréable, on le comprend dès qu'on a passé quelques jours ici[365].

Cette description négative d'Ida Hahn-Hahn est extrêmement dévalorisante vis-à-vis des femmes orientales et, grâce à la comparaison avec l'Europe, l'effet est de valoriser au contraire les femmes et la mode européennes.

---

[362] *Ibid.,* p. 117 et aussi aux pages 150 et 167.
[363] Belzoni, Sarah, *Mrs Belzoni's trifling account, op. cit.,* p. 444.
[364] « Dermaßen fett und kugelrund […] beide Kleidungsstücke so unbegreiflich eng, dass man sich wundert wie diese Fülle der Formen darin Platz finden könne », Hahn-Hahn, Ida, *Orientalische Briefe, op. cit.,* p. 265.
[365] « Wie Fleischklumpen sehen sie aus, die sich nicht aufrecht halten können und in sich selbst zusammensinken. Aber du kannst dir nicht vorstellen was man für einen Wunsch hat, auf der Straße Frauen gewahr zu werden, statt dieser plumpen braunen Bären mit weißen Köpfen! Gott weiß dass die Frauen bei uns nicht sonderlich schön sind ; aber dass sie, wie sie nun einmal sind, doch viel besser aussehen, als diese vermummten Gestalten, und das Leben auf den Straßen Lustiger machen, das weiß man, sobald man hier ein Paar Tage umher gewandelt ist », *ibid.,* p. 188.

5. 1. 5. Le comportement, la moralite et le niveau culturel

Le passage d'une image euphorique à une image de plus en plus négative est observable aussi dans les descriptions des mœurs des dames des harems. Dans ses *Lettres Orientales* la voyageuse britannique Lady Montagu présente la sultane Hafiten et une dame nommée Fatime. Toutes les deux accueillent la voyageuse dans des salles richement décorées de marbre, de velours et de tapis persans. Les descriptions de la beauté, des habits et des bijoux prennent plusieurs pages avant que la voyageuse relate les manières de ces dames. La sultane Hafiten, qui « a causé avec moi de la meilleure grâce du monde[366] », et Fatime, laquelle

> […] a toute la politesse d'une femme de la cour bien élevée ; elle a cet air attrayant, qui inspire autant de respect, que d'amitié ; et à présent que j'entends sa langue, je vois qu'elle n'a pas moins d'esprit que de beauté. Elle est très curieuse de connaître les mœurs des autres peuples, elle n'a point pour celles de son pays cette prévention, qui annonce une tête étroite.[367]

Cette description positive des femmes orientales aux comportements tout à fait adaptés à ceux de Lady Montagu reste presque unique, et est contredit par les voyageuses suivantes, à l'exception, comme nous l'exposerons plus tard, d'Amalia Nizzoli. Lady Montagu elle-même s'empresse de préciser que la deuxième de ces dames, Fatime, plus à l'aise que la sultane en compagnie de l'étrangère, est d'origine polonaise, ce qui explique ses manières polies. Il s'agit d'une femme orientale qui connaît les mœurs occidentales, c'est le côté européanisé, et non son caractère oriental, qui est mis en évidence et loué par la voyageuse. Un certain eurocentrisme s'annonce dans cette œuvre de Lady Montagu.

Sarah Belzoni ne s'exprime pas comme sa compatriote dans sa description d'un groupe de femmes du harem de l'*agha* (le gouverneur de la province) d'Assouan. Elle met en lumière leur attitude envahissante, qui l'obligerait à prendre des distances et à adopter une attitude directive pour ne pas se laisser dominer. Son sentiment de distance

---

[366] Montagu, Mary, *Lettres de Milady Montagu Tome second, op. cit.,* p. 82
[367] *Ibid.,* p. 90.

insurmontable et de totale étrangeté des femmes de ce harem se traduit par un sentiment de supériorité et par la conviction de devoir les dominer, comme le font leurs hommes, frères et maris, pour en contrôler l'exubérance :

> Cependant, j'ai assez appris pendant cette première visite pour me guider dans le futur et pour être plus conséquente avec les autres femmes avec qui j'aurais à traiter, parce qu'en me montrant libre avec elles à cause de mon ignorance de leur caractère, elles en profiteraient.[368]

Les dames des harems qui sont considérées avec respect et considération par Lady Montagu, sont pour Sarah Belzoni des êtres hors de contrôle qui doivent être soumis. Ce genre de jugement est partagé par la baronne Wolfradine von Minutoli qui, obligée, comme elle le raconte, de refuser l'invitation à visiter le harem du Pacha Méhémet Ali, parce qu'elle n'a pas un don assez précieux à offrir, comme l'imposerait l'étiquette[369], se rabat sur la visite de deux harems plus modestes dans la ville de Damiette. Le harem de l'agha est dans une maison qui n' « offre rien de remarquable », et les femmes, rassemblées dans une salle « très fraîche avec les fenêtres grillagées[370] », qui sont plus agréables que les pièces décrites par Cristina di Belgiojoso, ne sont pas du tout charmantes. De plus, les barrières linguistiques et la banalité des questions qu'elles posent, traduites par des interprètes improvisées et pour cela souvent inefficaces, empêchent d'établir une conversation intéressante. Encore moins agréable est la visite du harem de l'uléma de Damiette, où les dames qui vont à sa rencontre sont comparées « à une troupe de jeunes poulines (*sic*) auxquels on a lâché la bride ». Comme Sarah Belzoni, qui donne une image enfantine des femmes des harems, ainsi Wolfradine von Minutoli les soumet à un processus descriptif qui, en les comparant à des animaux sans « bride », les déshumanise. Ainsi, la voyageuse marque leur différence et leur insurmontable infériorité. La situation devient enfin tellement insupportable que la voyageuse, oubliant toute règle de politesse, s'éloigne.

---

[368] « However I learnt sufficient in this my first visit to guide me in future, and to put on a greater degree of consequence with other women I might have to deal with; for by showing myself free with them, on account of my ignorance of their character, they would take advantage of it », Belzoni, Sarah, *Mrs. Belzoni's trifling account of the women of Egypt, Nubia and Syria,* London, John Murray, 1820, p. 443.
[369] Von Minutoli, Wolfradine, *Mes Souvenirs d'Égypte, op. cit.,* p. 90.
[370] *Ibid.,* p. 92.

> Leur importunité devint si choquante, que, fatiguée de leur turbulence à laquelle je n'entendais rien, et craignant le sort du coq plumé de la fable, je pris le parti de m'échapper, malgré les efforts qu'elles firent pour me retenir, très heureuse de m'être débarrassée d'elles, et de pouvoir me remettre sous la protection de mon mari[371].

Les femmes des harems sont peintes comme des êtres importuns et turbulents dont il faut se libérer. La figure du mari protecteur offre aux voyageuses une alternative échappatoire à un univers féminin étrange qui, avec son exubérance, menace de les engloutir. Il s'agit d'un *topos* dont se sert aussi Amalia Nizzoli après sa sortie avec les dames du harem pour se rendre aux bains et en quelque sorte également par Ida Pfeiffer lorsqu'elle est rappelée du harem par ses compagnons de voyage qui l'exhortent à poursuivre la route avec eux.

Les voyageuses du XIXe siècle montrent une tendance à rabaisser les femmes du harem pour en même temps valoriser leur propre culture occidentale. Une attitude différente est celle de Cristina di Belgiojoso, qui se présente sûre d'elle dans ses observations et ses jugements, et ne montre pas l'exigence de rabaisser les femmes orientales pour s'en démarquer, comme c'est le cas de Sarah Belzoni et de Wolfradine von Minutoli. Cristina di Belgiojoso rencontre « la dame en chef » d'un bey. Celle-ci, au lieu d'être envahissante, se « montre timide et effarouchée » pendant tout le temps que son mari est présent. Dès que le mari sort de la salle, son épouse oublie la timidité et commence à « causer avec un parfait sans-gêne[372] ». Cristina di Belgiojoso met ainsi en lumière les défauts du système social oriental : le comportement des femmes mais aussi des hommes est dû au conditionnement de leur société. Elle analyse avec une précision ethnographique la situation des femmes dans les harems, et elle fait remarquer que le harem est un système diversifié : il change en fonction de la condition sociale de leurs maîtres. Ainsi, elle distingue entre le harem du pauvre, celui du bourgeois et celui du riche : selon le harem, les conditions de vie des femmes ne sont pas les mêmes. Les harems bourgeois sont ceux où les mœurs sont les plus dégénérées pour Cristina di Belgiojoso ; dans les harems plus riches, la connaissance des pays européens exerce une influence positive sur les mœurs des familles orientales ; et les harems du pauvre sont

[371] *Ibid.,* p. 106.
[372] Belgiojoso, Trivulzio, Cristina, *Asie Mineure et Syrie. Souvenirs de Voyages, op. cit.,* p. 115-116.

organisés presque comme les familles européennes, car il y a très rarement plus d'une femme, et celle-ci n'est pas enfermée, puisqu'elle est obligée de sortir pour travailler et contribuer au maintien de la famille[373]. Cette description, malgré son eurocentrisme, est toutefois unique dans le panorama des textes ici étudiés, et explique les différences existantes entre les diverses représentations des harems dans les récits des voyageuses ici analysés. Elles visitent des harems appartenant à diverses classes sociales, ce qui nous permet de reconnaître que les harems décrits par Lady Montagu et par Amalia Nizzoli, qui partagent la même vision euphorique, appartiennent en effet à l'élite ottomane. En revanche, les voyageuses comme Sarah Belzoni et Wolfradine von Minutoli visitent des harems appartenant à des hommes de condition sociale bien plus modeste, et ainsi, les conditions de vie et les connaissances des mœurs européennes des femmes qui y habitent sont différentes.

La prétendue liberté des coutumes sexuelles des dames des harems, un *topos* hérité de la tradition orientaliste et dérivant des contes des *Mille et une Nuits*, constitue un sujet sur lequel les voyageuses s'interrogent. Pour quelques voyageuses, notamment pour Lady Montagu, Ida Hahn-Hahn, Cristina di Belgiojoso et Wolfradine von Minutoli la fidélité ne joue pas un rôle important pour les femmes des harems. De plus le voile qui est au centre de leurs argumentations et qui est critiqué au XIXe siècle parce qu'il représente le symbole de l'enfermement et de l'assujettissement des femmes orientales, pour ces voyageuses favoriserait, au contraire, leurs aventures amoureuses extraconjugales.

Les voyageuses ne sont toutefois pas d'accord sur les raisons et sur la signification de ce genre d'aventures. Ainsi, pour l'aristocrate du XVIIIe siècle, Lady Montagu, l'infidélité est synonyme de liberté, et elle rapproche Européennes et Orientales : « les femmes turques ne sont ni plus, ni moins, à cet égard, que si elles étaient chrétiennes[374] ». Les Orientales sont favorisées par le voile, car il donne « aux femmes la plus grande liberté de se livrer à leurs inclinaisons, sans craindre d'être

[373] *Ibid.,* p. 104-105.
[374] Montagu, Mary, *Lettres de Milady Montagu premier*, *op. cit.,* p. 203.

découvertes[375] ». Cette même fonction du voile est décrite par Wolfradine von Minutoli, pour laquelle les escapades amoureuses des femmes des harems leur permettent, contrairement à ce qu'affirme la voyageuse britannique, de prendre une revanche sur leur condition d'enfermées :

> Quand elles veulent visiter quelques-unes de leurs parentes ou de leurs amies, le mari n'a jamais le droit de s'y opposer, et suivies alors d'une fidèle esclave, elles s'absentent de chez elles pendant des semaines entières. Le prétexte de ces visites donne lieu, suivant ce qu'on m'a dit, à des libertés incroyables ; malgré leurs voiles et les verrous sous lesquels on les tient renfermées, elles trouvent moyen de se dédommager de cette contrainte.[376]

De façon analogue, Cristina di Belgiojoso considère l'infidélité comme la conséquence et l'expression des relations entre les deux sexes construites sous la contrainte. Le voile permet alors aux femmes des harems de prendre leur revanche en enchaînant toutes les aventures galantes qu'elles désirent, sans être découvertes et sanctionnées. Il ne s'agit désormais plus d'une joyeuse mascarade ou d'un exercice de libertinage aristocrate, comme décrit dans le récit de Lady Montagu : l'infidélité, pour Cristina di Belgiojoso, est l'expression du ressentiment provoqué par un système social qui réduit la femme à un objet totalement soumis à l'homme.

> Les dames turques sont donc assurées de garder leur incognito aussi longtemps qu'il leur plaît, et l'infidélité n'est point accompagnée de danger. Dès lors, pourquoi seraient-elles fidèles ? Serait-ce par amour pour leurs maris ? Elles les détestent. Serait-ce par respect de leurs devoirs ? Le mot même de devoirs n'a pour elles aucune signification[377].

La société orientale et son système du harem ne sont pas capables d'inspirer les bons sentiments et les bonnes vertus. Les femmes des harems sont présentées comme malheureuses, et c'est leur condition sociale d'enfermées et de soumises qui déterminent cette condition.

Il est évident que par rapport à l'époque de Lady Montagu, la sensibilité a changé : pour Cristina di Belgiojoso, les femmes des harems agissent comme des esclaves parce

---

[375] *Ibid.,* p. 205.
[376] Von Minutoli, Wolfradine, *Mes souvenirs d'Égypte, op. cit.,* vol. 2, p. 109.
[377] Belgiojoso, Trivulzio, Cristina, *Asie Mineure et Syrie. Souvenirs de Voyages, op. cit.,* p. 110.

qu'elles sont traitées comme des esclaves[378]. Comme le fait remarquer Ricciarda Ricorda, la voyageuse Cristina di Belgiojoso ne se limite pas à dénoncer la condition de réclusion des femmes, mais souligne aussi, en conformité avec les idées du féminisme de son époque, l'importance de l'instruction pour leur émancipation.

Par rapport aux autres voyageuses analysées dans cette section, seulement Cristina di Belgiojoso souligne l'importance de l'instruction, les autres voyageuses dénoncent l'ignorance des femmes des harems mais ne montrent pas son même engagement social. Seule l'analyse de Wolfradine von Minutoli va dans cette même direction d'une critique sociale, car pour elle, le manque d'éducation observée dans les harems est voulu par une société qui veut contrôler les femmes.

> L'éducation est tellement négligée qu'on n'apprend pas même aux femmes les premiers éléments des choses les plus simples, de manière que, leur esprit n'étant pas cultivé, elles ignorent une quantité de jouissances dont la privation leur paraîtrait pénible et insupportable avec des moyens plus étendus[379].

Le bonheur présumé de ces femmes est lié à leur ignorance, au fait qu'elles ne se rendent pas compte de « l'abus de pouvoir d'un sexe et de l'iniquité d'une religion qui les condamne à une espèce de nullité morale et politique »[380] dont dérive la conséquence qu'il faudrait permettre à ces dames de s'éduquer pour s'émanciper de leur situation de soumission.

5. 1. 6. Les Bains

La culture des bains, constitue un autre élément typique des descriptions des récits de voyage en Orient qui catalyse les descriptions plus variées, positives et négatives. Lieux de rendez-vous des différents harems d'une même ville où les dames se rendent une fois par semaine, les bains constituent un sujet obligé aussi pour les voyageuses qui le mettent souvent en relation avec la moralité des mœurs orientales.

---

[378] *Ibid.,* p. 111.
[379] Von Minutoli, Wolfradine, *Mes Souvenirs d'Égypte, op. cit.,* vol. 2, p. 110.
[380] *Ibid.*, p. 110.

La description de Lady Montagu reste encore exemplaire pour son caractère positif. Elle remarque la discrétion et le manque d'embarras des femmes vis-à-vis de leur nudité :

> Toutes les baigneuses étaient dans l'état de pure nature, c'est-à-dire, en bon anglais, qu'elles étaient toutes nues, et que rien ne cachait ni leurs beautés, ni leurs défauts ; mais il ne leur échappait aucun geste indécent, aucune posture lascive.[381]

Lady Montagu esquisse un assez agréable tableau de ces bains, et la nudité qu'elle peut observer ne dérange pas. Toutefois, elle n'ose pas accepter l'invitation à se déshabiller, et montre son corset pour signifier qu'elle ne peut pas s'en libérer. Ainsi, en montrant un corps enfermé dans « cette machine[382] », elle souligne encore une fois son idée de renversement d'une vision de femmes des harems comme subjuguées et enfermées.

La curiosité pour les bains est partagée par la plupart des voyageuses et aussi leur réticence qui au XIXe siècle devient de plus en plus importante. Wolfradine von Minutoli refuse l'invitation aux bains mettant en avant sa grossesse ; Ida Hahn-Hahn met bien en évidence qu'elle s'y rend pour la bonne raison de vérifier, avec ses propres yeux, la légendaire beauté des femmes orientales. Elle se déclare toutefois déçue, car elle remarque qu'elles « étaient toutes comme chez nous, ni belles ni laides[383] ». Ida Pfeiffer, nous y reviendrons, reste cachée derrière une porte pour observer le spectacle des femmes orientales aux bains, jugé comme obscène.

La description des harems est un *topos* de la littérature viatique féminine de cette époque, qui présente un bon nombre de sujets communs. Cela indique que la thématique est hautement codifiée, et que les écrivains se reportent à la littérature précédente pour développer leur propre compte rendu. Les différences et les équivalences dans le traitement des questions concernant la vie dans les harems sont à reconduire aux différences et aux équivalences des mentalités, de la formation et des intérêts des voyageuses.

---

[381] Lady Montagu, *Lettres Orientales, op. cit.,* p. 165
[382] *Ibid.,* p. 171.
[383] Hahn-Hahn, Ida, *Orientalische Briefe, op. cit.,* p. 188.

Par rapport au premier récit de voyage d'une femme, celui de Lady Montagu du XVIIIe siècle, il y a un changement de perspective au XIXe siècle sur les femmes des harems. Une vision « euphorique » du harem laisse la place à une vision de plus en plus « dysphorique » qui tend à mettre en évidence les aspects négatifs, comme à confirmer l'attitude orientaliste du XIXe siècle, relevée par Edward Saïd. Une vision négative de l'Orient permet à l'Occident de se construire, par opposition, une image positive, et ainsi, de justifier sa propre présence coloniale dans le pays. La critique aux harems et à la vie conjugale a joué un rôle important dans cette pratique de montrer la culture orientale comme négative.

5. 2. Les femmes des harems racontées par Amalia Nizzoli et par Ida Pfeiffer

Le thème récurrent du harem dans les récits des voyageuses du XIXe siècle est traité également dans les œuvres d'Amalia Nizzoli et d'Ida Pfeiffer. Après une première analyse les voyageuses semblent avoir deux attitudes opposées envers ce sujet. Alors que les descriptions des femmes des harems par Ida Pfeiffer sont linéaires et montrent une tendance « dysphorique » (bien qu'il y ait quelques moments d'empathie qui remettent en question cette façon de voir), une caractéristique des descriptions des harems par Amalia Nizzoli est que les premières impressions positives qui correspondent à une vision « euphorique » vont s'estomper au fur et à mesure qu'elle fait découvrir à ses lecteurs les diverses facettes de la vie de ses « amies » du harem.

5. 2. 1. La critique des predecesseurs

Les différences entre les visions du harem des deux voyageuses sont observables à partir de leur confrontation avec les œuvres des prédécesseurs :

Amalia Nizzoli montre un intérêt très particulier pour les harems, comme elle l'annonce dans le sous-titre de son œuvre. Cette partie de son récit de voyage a une fonction légitimante et une critique des récits précédents, qu'Amalia Nizzoli associe à un discours sur la moralité des femmes des harems, en renforce les effets. Avec un piège tendu à l'oncle médecin, elle peut démontrer l'irréprochabilité des leurs mœurs et contester l'image des harems comme lieux de plaisirs inattendus, donnée par certains voyageurs.

> Combien parfois ces messieurs médecins européens se trompent au sujet des harems orientaux, et voilà comment on peut facilement démentir les vantardises que nous donnent souvent à croire certains voyageurs autour d'aventures galantes qu'ils disent avoir eues dans les harems asiatiques. Je répéterai toujours qu'il est très difficile et pratiquement impossible à

> quiconque d'étranger de voir une femme sans voile dans un harem, et plus encore d'avoir une intrigue amoureuse[384].

Avec cela, en assurant que ses propres affirmations sur les harems, en particulier sur la moralité de femmes qui y demeurent, sont bien plus dignes de foi que celles des hommes qui l'ont précédée, car résultant d'une observation autoptique, la voyageuse s'aligne sur une tradition de légitimation qui va se consolider dans les décennies suivantes.

Sa vision des mœurs des femmes des harems contraste toutefois avec celles de Lady Montagu, de Wolfradine von Minutoli et de Cristina di Belgiojoso. L'infidélité, liée au système du harem, qui permettrait aux femmes de prendre une revanche sur leurs maris pour leur condition de soumission et d'enfermement, ou alors, comme dans les descriptions de Lady Montagu, permet des moments de distraction, n'existe pas dans la vision idéalisée d'Amalia Nizzoli. Ses descriptions des mœurs des femmes des harems reproduisent les idées de la moralité en Europe au XIXe siècle. Les épouses sont fidèles et amoureuses de leurs maris. Elles sont, tout au plus, victimes de la polygamie comme nous le montrerons plus tard.

Ida Pfeiffer ne se sert pas de ce *topos* de la littérature viatique féminine en Orient pour légitimer son œuvre. Ses critiques à ses prédécesseurs regardent les difficultés et les périls rencontrés pendant le voyage, souvent pour mettre bien en évidence son courage et sa détermination. Les harems n'ont pas un statut particulier dans son récit. Ils sont décrits en peu de lignes dans lesquelles il n'est fait aucune allusion à sa prérogative d'appartenir au genre féminin pour accéder à ces habitations. Cela peut s'expliquer avec son rapport particulier à son appartenance au genre féminin. Dans ses autoreprésentations Ida Pfeiffer met en évidence le fait qu'elle voyage malgré son identité, grâce à sa forte constitution et à sa volonté hors norme. Ses visites dans les

[384] « Quanto talvolta s'ingannano i signori medici europei negli harem orientali, ed ecco come si possono smentire facilmente le tante millanterie che ci danno per lo più ad intendere certi viaggiatori intorno alle galanti avventure che dicono avere incontrato negli harem asiatici. Io ripeterò sempre che è cosa difficilissima e pressoché impossibile a qualunque straniero di poter vedere una donna allo scoperto in un harem, e molto più l'avervi un intrigo amoroso », Nizzoli Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828),* p. 214-215.

harem, ainsi que ses entretiens avec les femmes orientales grâce au fait qu'elle est une femme, ne sont pas utiles pour renforcer cette image de force et de courage extraordinaire qu'elle veut donner d'elle-même.

5. 2. 2. Le luxe et la beaute

Amalia Nizzoli présente les harems qu'elle visite comme des endroits de luxe et de bonheur. La description du harem du Defterdar-bey, le ministre des finances, où elle est invitée avec sa mère, sa sœur et sa tante à son arrivée en Égypte, est calquée sur une vision tout à fait positive qui ressemble à celle de Lady Montagu :

> Cette sorte de cour orientale offrait un spectacle magnifique, il y avait un rassemblement de plus de soixante esclaves de différentes nations, grecques, géorgiennes, circassiennes, toutes jeunes et belles, et vaguement habillées avec des beaux habits aux couleurs variées, sertis de pierres précieuses et de perles […] Ces magnifiques salles (étaient) pavées avec des marbres très fins et rafraîchies par des jets d'eau qui jaillissaient d'un élégant bassin à leur milieu[385].

Le luxe du harem est détaillé dans les pages suivantes, où nous découvrons de riches décorations des salles, et les uniformes des esclaves consistant en « un petit béret rouge, orné d'une sorte de plaque ovale complètement en or et garni de diamants sertis dans de l'argent[386] », de la même façon, les habits de la première dame du harem sont décrits dans le moindre détail. Ce schéma se répète dans la description du harem de Rossane, que la voyageuse italienne visitera plusieurs fois pendant son séjour en Égypte.

Ida Pfeiffer visite également des harems de luxe, mais elle ne s'intéresse pas aux intérieurs et très peu aux habits. Elle informe les lecteurs que les femmes du harem de Baghdâd sont richement habillées et que leur résidence d'été est un bâtiment « charmant » ; meublé de tapis et de coussins. Bref, la richesse des habits et du mobilier

---

[385] « Quella specie di corte orientale di donne offriva un bellissimo spettacolo; eravi una riunione di sessanta e più schiave di varie nazioni, greche, giorgiane, circasse, tute giovani e belle, e abbigliate vagamente con abiti sfarzoli a varii colori, tempestati di gioie e di perle.[…] Quelle magnifiche sale, poste sopra un delizioso giardino, lastricate di marmi finissimi e rinfrescate da zampilli d'acqua che scaturivano da un elegante bacino nel mezzo », *ibid.,* p. 184-185.

[386] « […] ma portavano in testa un berrettino rosso, con una specie di piastra ovale tutta s'oro, guarnita di diamanti incassati in argento », *ibid.,* p. 177.

n'impressionne pas la voyageuse. En revanche, son sujet préféré semble être l'aspect extérieur des femmes. En effet, la voyageuse autrichienne insiste remarquablement, et plus que les autres voyageuses, sur l'aspect des femmes orientales, qu'elle critique comme n'étant pas à la hauteur de la beauté des Européennes. Ainsi, Ida Pfeiffer, comme Ida Hahn-Hahn, renverse un lieu commun sur l'Orient selon lequel les femmes des harems sont toutes d'une beauté extraordinaire, lieu commun partagé par Amalia Nizzoli et bien sûr par Lady Montagu.

Au renversement du mythe de la beauté des femmes des harems correspond dans les récits d'Ida Pfeiffer, le constat de leur souffrance physique comme c'est le cas dans le harem du pacha d'Acre :

> Je ne trouvais aucune beauté remarquable, si on ne considère pas la corpulence ici tant appréciée, mais bien plus qu'une seule femme aveugle, une apparition pas très rare dans ce pays »[387].

Au lieu des beautés idéalisées, Ida Pfeiffer nous confronte à des signes de souffrance comme la cécité. L'allusion à la corpulence manque du sarcasme que nous avons observé dans le texte d'Ida Hahn-Hahn. Au contraire, en associant l'aspect extérieur avec la cécité, Ida Pfeiffer souligne le malheur de ces femmes. Ainsi, il y a des moments où les descriptions d'Ida Pfeiffer basculent entre un sentiment d'étrangeté et de mépris et un sentiment de compassion. Elle décrit alors la solitude d'une princesse persane, « malheureuse enfante (qui) n'avait pas la moindre vie sociale, à part une vieille servante et une jeune gazelle[388] », ou la maladresse d'un groupe de dix-huit femmes persanes en train de sortir d'un bateau, tellement bien cachées par leurs voiles, qu'elles ont du mal à marcher

> C'était vraiment pitié de voir ces malheureuses descendre l'escalier étroit pour entrer dans le bateau bien couvert qui les attendait. À chaque instant l'une ou l'autre trébuchait et manquait de tomber. Leur débarquement prit une grande heure[389].

---

[387] Pfeiffer, Ida, *Reise einer Wienerin in das Heilige Land, op. cit.*, p. 173.
[388] *Ibid.*
[389] *Ibid.,* p. 427.

Ce moment de compassion envers ces femmes, qui pour une fois ne sont pas ridiculisées pour leurs habits mais prises en pitié pour leur manque de liberté, est tout de suite renversé par la remarque ironique sur l'effort, jugé superflu, des hommes pour les cacher, car « il n'y en avait pas une seule que l'on put appeler belle »[390]. Ainsi, la voyageuse, initialement touchée par le sort de ces femmes « malheureuses », se réfugie derrière le sarcasme avec lequel elle dévalue la culture orientale.

Au lieu de permettre à un sentiment de pitié de la conduire vers une critique d'un système qui prive les femmes de leur liberté, Ida Pfeiffer tourne son attention vers leur aspect extérieur. Ce faisant, elle reproduit un discours qui réduit les femmes à des objets à évaluer selon leur beauté : avec cela, elle reproduit le discours d'une longue tradition européenne qui nous a été léguée jusqu'à présent. La voyageuse se détache alors d'un lieu commun sur la beauté des femmes orientales, pour s'aligner avec un discours sexiste qui appartient à la culture orientale comme à la culture occidentale.

5. 2. 3. L'INTERET POUR LE HAREM

Bien que les comptes rendus des visites aux harems soient une composante importante dans plusieurs récits des voyageuses en Orient, elles n'attribuent pas ces rencontres à une initiative personnelle. Loin de manifester leur impatience de découvrir où et comment vivent leurs homologues en Orient, les voyageuses occidentales ne manifestent aucun intérêt pour les harems et elles s'y rendent par politesse, en réponse à une invitation. Cette attitude reflète la mauvaise réputation des harems auprès des Européennes qui ne s'attendent pas à y avoir des entretiens intéressants. À l'inverse, l'invitation reçue permet aux voyageuses de mettre en valeur la curiosité comme trait positif de leur caractère. Leurs visites aux harems se réalisent ainsi plus sous le signe de l'observation ethnographique, pour regarder et ensuite décrire, que comme des rencontres entre pairs.

Amalia Nizzoli se sert de la curiosité comme trait de caractère pour se démarquer d'abord des femmes de sa famille, sa mère et sa tante qui, après une première visite, abandonnent tout intérêt pour les harems. Leur attitude confirme ainsi notre hypothèse

[390] *Ibid.* p. 426.

que les harems ne sont pas considérés comme intéressants par les Européennes. Amalia Nizzoli, bien qu'elle témoigne d'un malaise en sortant du harem (« j'avais alors l'impression de renaître et de récupérer la liberté[391] »), mentionne sa soif de connaissance pour justifier ses visites successives.

Ida Pfeiffer invoque également la curiosité pour justifier sa première visite d'un harem lors de son voyage en Terre sainte :

> À peine que les dames du harem du haut milieu avaient su qu'une dame franque était dans leur région, elles m'envoyèrent une ambassade pour m'inviter à une visite. J'ai accepté volontiers cette invitation, car elle correspondait tout à fait à ma curiosité[392].

Cette curiosité d'Ida Pfeiffer va s'estomper bien rapidement, les harems n'étant certainement pas son centre d'intérêt dans ses voyages en Orient.

Quant à la curiosité, ce trait de caractère perçu comme positif quand il accompagne les voyageuses, il est paradoxalement considéré et décrit comme négatif, enfantin et ennuyeux quand il concerne les femmes des harems. En effet, la curiosité de femmes du harem est l'objet des descriptions des premières visites d'Ida Pfeiffer et d'Amalia Nizzoli. Les deux voyageuses la supportent patiemment lorsqu'elles se soumettent de bon gré à l'étape obligée de l'inspection des habits européens. Ida Pfeiffer joue le rôle de spectatrice passive lorsque les dames

> […] enlevaient mon chapeau de paille rond et le mettaient sur leurs têtes, après quoi elles touchaient le tissu de mon habit de voyage ; elles étaient toutefois le plus émerveillées par mes cheveux courts, et en les regardant, les pauvres créatures pensaient peut-être que la nature avait refusé aux Européennes la croissance de cheveux [393].

---

[391] « Parevami allora di rinascere e di recuperare la libertà », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. 192.

[392] « Kaum erfuhren die hohen Damen im Harem, dass eine Fränkin auf ihrem Gebiet sei, so sandten sie eine Botschaft an mich, um mich zu einem Besuch einzuladen. Ich nahm diese Einladung mit Vergnügen an, weil sie meiner Neugierde sehr zusagte », Pfeiffer, Ida, *Reise einer Wienerin in das heilige Land, op. cit.,* p. 172.

[393] « Sie nahmen meinen runden Strohhut ab und setzten ihn auf den Kopf, dann befühlten sie den Stoff meines Reisekleides ; am meisten staunten sie aber über meine kurz abgeschnittenen Haare, bei deren Anblick diese armen Geschöpfe vielleicht dachten , die Natur habe den Europäerinnen den langen Haarwuchs versagt », *Ibid.,* p. 173-174.

Le même mélange entre curiosité et naïveté caractérise également les femmes du harem décrites par Amalia Nizzoli, qui accepte de bon gré de se déshabiller et de se rhabiller à plusieurs reprises, pour permettre à toutes les dames qui arrivent au fur et à mesure dans la salle de bien étudier ses vêtements. À la fin de cette première expérience, les deux voyageuses réagissent de façons différentes : Ida Pfeiffer se déclare heureuse d'être finalement sortie du harem et de pouvoir poursuivre son voyage ; Amalia Nizzoli, de son côté, exprime également son mécontentement, mais contrairement à Ida Pfeiffer, elle annonce sa résolution, importante pour la suite de son séjour en Égypte et aussi pour la continuation de son compte rendu :

> Je finis par m'ennuyer, et je décidai alors de revenir dans le harem pour bien en observer les étranges coutumes, mais n'étant plus habillée à l'européenne[394].

En s'enfilant les habits orientaux, elle parvient à retourner son désagrément initial à son avantage : en même temps qu'elle se soustrait à la curiosité de ces dames, elle parvient à assumer le rôle d'observatrice. Ainsi, Amalia Nizzoli peut justifier ses fréquentes visites du harem de Rossane sous le prétexte d'en étudier les caractéristiques.

Dans les récits d'Ida Pfeiffer, au contraire, les visites des harems ont plus ou moins un caractère accidentel. En effet, elle s'y rend en réponse à des invitations, et elle n'exprime pas le désir de visiter le même harem plus d'une fois : chaque fois qu'elle sort d'un harem après l'avoir visité, elle avoue son soulagement d'être de nouveau libre.

Les différentes motivations que les deux voyageuses donnent à leurs visites des harems, c'est à dire l'envie de connaître pour Amalia Nizzoli et une curiosité toute superficielle, dictée par les invitations qu'elle reçoit pour Ida Pfeiffer, les conduisent à avoir différentes attitudes envers ces dames. Pour la voyageuse italienne, il s'agit d'une attitude de proximité liée à la volonté de connaître le plus possible de l'Orient et de le décrire le mieux possible pour son « public de lectrices italiennes ». Pour la voyageuse autrichienne, c'est une attitude de distance qui lui permet de se faire une idée rapide,

---

[394] « Finii per annoiarmi e da quel momento risolvetti di ritornare bensì *nell'harem* per osservarne le singolari usanze, ma non più vestita all'europea », *Nizzoli*, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.*, p. 184.

toute en accord avec sa façon de voyager, qui normalement confirme ses attentes et ses idées reçues.

5. 2. 4. Le niveau culturel, le comportement, le bonheur

Les rencontres d'Ida Pfeiffer avec les femmes du harem terminent, sans exception, dans l'indifférence et l'ennui, à la fin de chaque rencontre elle se détourne pragmatiquement de ce genre d'expériences, avec l'observation que tous les harems se ressemblent :

> La différence consiste tout au plus dans le fait que, dans quelques harems, j'ai trouvé des femmes ou des esclaves plus belles qui avaient des habillements ou des maisons plus riches. Mais partout, j'ai trouvé la même ignorance, curiosité et indolence[395].

Ce qui émerge est le constat de l'infériorité culturelle des femmes des harems qu'Ida Pfeiffer formule bien qu'elle ignore les langues orientales.

Amalia Nizzoli procède de manière plus complexe, et finalement, elle ne parvient pas tout de suite au même résultat. Dans la présentation de Rossane, la voyageuse relativise ce lieu commun de l'ignorance des dames des harems :

> Bien qu'elle fût dépourvue de l'éducation commune entre les femmes européennes, elle ne manquait pas d'instruction, et ses idées étaient correctes et conformes au bon sens.[396]

Avec cette affirmation Amalia Nizzoli se montre respectueuse de l'autre culture et évite de recourir à des à priori pour juger son amie. Elle se contente de constater l'existence d'une différence. Dans d'autres passages, toutefois, la voyageuse corrige cette relativisation de la culture des femmes du harem. C'est dans sa réflexion sur leur présumé malheur, qu'elle utilise l'argument de Wolfradine von Minutoli selon lequel

---

[395] « Der Unterschied bestand höchstens darin, dass ich in manchem Harem schönere Frauen oder Sklavinnen fand, dass sie reicher gekleidet oder eingerichtet waren. Aber überall traf ich dieselbe Unwissenheit, Neugierde und Trägheit. », Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.,* p. 174.

[396] « Quantunque fosse priva dell'educazione comune fra le donne europee, pure non mancava d'istruzione, e le sue idee erano giuste e conformi al buon senso », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. 196.

leur bonheur serait dicté seulement par leur ignorance. Amalia Nizzoli présente les dames du harem de Rossane comme vivant dans une sorte de limbes où il n'y a pas de désirs ou d'ambitions. Elles ne sont pas malheureuses, et vivent un éternel état d'enfance :

> C'était pendant ces visites que je pus me convaincre moi-même à quel point il était erroné de supposer, comme font certains, que les femmes turques sont malheureuses. Ne connaissant rien de mieux, et accoutumées à ce genre de vie à laquelle elles furent éduquées dès l'enfance, elles ne peuvent pas désirer des plaisirs inconnus[397].

Loin de passer leur vie en ayant conscience de leur condition, les jeunes femmes du harem décrites par Amalia Nizzoli semblent passer leurs journées en s'occupant avec des loisirs agréables comme

> La danse, le chant, les sorties aux bains, qui étaient considérées comme le plus grand des plaisirs, les promenades dans les jardins, les courses le long de la rivière […] le luxe des habits : même l'oisiveté est considérée comme un des plaisirs de la vie[398].

Le constat de cette joyeuse insouciance infantilise ces femmes qui peuvent ainsi être influencées et instruites par la voyageuse européenne qui, en effet, essaie de leur faire changer d'opinion sur certains aspects de leur conduite. Dans une conversation sur l'inactivité, un trait attribué aux femmes des harems par plusieurs voyageuses, Amalia Nizzoli explique les avantages de sa culture liée à l'activité

> J'ai plusieurs fois demandé pourquoi elles ne s'occupent pas avec quelque activité, et on me répondit qu'elles en n'avaient pas besoin, et quand j'ai voulu montrer qu'en Europe les dames ne s'occupent pas par besoin mais pour éviter l'oisiveté et pour employer profitablement leur temps, elles me répliquaient que ce n'était pas la façon de se conduire comme des dames.

---

[397] « Fu in quelle visite ch'io potei convincemi da me stessa, quanto fosse erroneo il supporre, come fanno taluni, che le donne turche siano infelici. Non conoscendo esse altro di meglio, ed avvezze a quel genere di vita cui furono fino dall'infanzia educate, non possono bramare piaceri ignoti », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali, op. cit.,*p. 194.

[398] « La danza, il canto, le partite ai bagni che vengono considerate come il più gran sollazzo, le passeggiate nei giardini, le corse sul fiume […], il lusso del vestire: perfino l'ozio è considerato come uno dei piaceri della vita […] Tuttavia le Turche si occupano talvolta in lavori di fini ricami in seta ed oro che riescono belli ed esattissimi », *ibid.,* p. 194-195.

> Cependant, les femmes turques s'occupent quelquefois avec des travaux de fines broderies en soie et en or très jolies et précises[399].

Dans le compte rendu de ce dialogue, Amalia Nizzoli se limite à relever la différence entre les deux cultures. Elle est, cependant tout de suite redimensionnée grâce à la précision finale que les Orientales ne sont pas tout à fait inactives. Il s'agit d'un jugement apologétique, la voyageuse essaie de concilier ce qu'elle observe des dames du harem avec ses propres idées et convictions morales.

Dans les descriptions d'Ida Pfeiffer, le bonheur et l'activité sont aussi mentionnés dans la même ligne d'argumentation. Ce qu'elle appelle « bonheur » est, pourtant, plus à comprendre comme de l'apathie :

> Dans l'ensemble, elles semblent plus heureuses que nous, les Européennes, je déduis cela en partie de leur corpulence et en partie des expressions calmes de leurs visages. La corpulence survient seulement pour les natures calmes ou satisfaites, et leurs traits sont sans caractère défini, tant que je ne les trouve pas capable de sentiments ou de passions importantes ni dans le bon sens, ni dans le mauvais sens.[400]

Ces femmes des harems, comme elles paraissent dans la description d'Ida Pfeiffer, manquent complètement d'esprit : elles se différencient et sont rabaissées par rapport aux Européennes, qui semblent mener des vies bien plus affairées et gratifiantes.
Ida Pfeiffer remarque également l'inactivité des femmes orientales, plus avec désapprobation qu'avec envie. Elle observe que c'est l'homme qui s'occupe de faire la cuisine et les courses, de préparer la table et de gagner l'argent pour vivre. Les femmes ne travaillent pas et consacrent leur temps aux enfants ou à causer avec les voisines. Dans la comparaison avec la vie des femmes européennes, Ida Pfeiffer considère que la

---

[399] « Io ho più volte chiesto perché non si occupino in qualche lavoro, e mi fu risposto che non avevano bisogno di farlo, e quando volli dimostrar loro che in Europa le stesse signore si occupano, non per bisogno, ma per evitare appunto l'ozio ed impiegare utilmente il tempo, mi replicarono non esser questo il modo di far da signore. Tuttavia le Turche si occupano talvolta di fini ricami in seta ed oro che riescono belli ed eattissimi », *ibid.* p. 195.

[400] « Im Ganzen mögen sie glücklicher sein als wir Europäerinnen, dies schließe ich teils aus ihrer Beleibtheit, teils aus ihren ruhigen Gesichtszügen. Ersteres stellt sich doch gewöhnlich nur bei ruhigeren oder zufriedenen Gemütern ein, und ihre Züge sins so ohne allen bestimmten, ausgesprochenen Charakter, dass ich sie unmöglich großer Leidenschaften, weder im Guten noch im Bösen, fähig halte », Pfeiffer, Ida, *Reise in das Heilige Land, op. cit.,* p. 174.

vie des Orientales est improductive et totalement insoucieuse[401], et dans les harems la situation est décrite d'une façon analogue :

> Les dames des harems semblent considérer comme déshonorables les occupations et le travail, car je ne les vis ni ici ni ailleurs faire autre chose que rester assises avec les jambes croisées sur les coussins ou les tapis et fumer le narghileh, boire du café et causer[402].

À la différence d'Amalia Nizzoli, le ton d'Ida Pfeiffer est plus sévère, la voyageuse autrichienne ne peut pas s'empêcher de considérer l'éthique du travail typique de la classe bourgeoise de l'époque *Biedermeier* comme incontournable et condamne la culture orientale qui ne lui semble pas partager ce même modèle comportemental.

5. 2. 5. Les bains

La visite aux bains illustre également très bien ces attitudes différentes des deux voyageuses. En effet, tandis qu'Ida Pfeiffer se représente comme épiant avec désapprobation les femmes qui prennent leur bain, Amalia Nizzoli décrit sa participation à la sortie aux bains du harem de Rossane et n'hésite pas à se représenter comme se soumettant à toutes les étapes classiques requises par cette coutume orientale. Elle se fait frotter, laver et masser, et après tout cela, elle prend part au repas que les cuisiniers ont préparé pour le groupe de Rossane dans la cuisine du bâtiment.

Les jugements des deux voyageuses sont également différents, au moins sur la forme : sur le fond, elles partagent les mêmes impressions. La critique d'Ida Pfeiffer est immédiate et impitoyable :

> Je ne fus pas moins attristée par la visite d'un bain public des femmes. Là on voyait pêle-mêle des enfants, des jeunes filles, des femmes et des matrones ; les unes se faisaient laver et teindre les mains, les pieds, les ongles, les sourcils, les cheveux, etc. D'autres se faisaient arroser et parfumer d'huiles et d'essences odorantes. Au milieu de tout cela folâtrait la

---

[401] *Ibid.,* p. 95.

[402] « Beschäftigung und Arbeit scheinen die Damen des Harems für entehrend zu halten, denn ich sah sie weder hier noch an anderen Orten etwas anderes tun, als mit untergeschlagenen Beinen auf den Polstern oder Teppichen sitzen, Nargileh rauchen, Kaffee trinken und schwätzen », Pfeiffer, Ida, *Reise einer Wienerin in das Heilige Land, op. cit.,* p. 173.

> jeunesse, et, ce qu'il y avait de pis, une grande partie de la société se figurait sans doute être dans le paradis, du temps où il n'avait pas encore été question de la pomme d'Ève. Les propos et les discours tenus dans ces bains répondent, dit-on, à la conduite, ce qui se conçoit du reste parfaitement. Pauvre jeunesse, où puiserais-tu le sentiment de la décence et de la pudeur, si tu assistes dès plus tendre enfance à ces scènes et à ces conversations ?[403]

L'attachement incontournable aux valeurs morales, surtout à la pudeur, de la société européenne de son époque est évident : de plus Ida Pfeiffer s'appuie sur des « on-dit » pour renforcer sa désapprobation, et avec la présence des enfants, elle veut souligner la gravité de la situation.

La visite des bains par Amalia Nizzoli se déroule d'une façon complètement différente, en totale immersion dans l'ambiance orientale. D'abord, elle participe au petit convoi des dames qui traverse la ville, escorté par les eunuques qui éloignent tous les possibles curieux, jusqu'aux portes des bains publiques. Ici, la voyageuse observe avec merveille et étourdissement la grande confusion qui règne dans cet endroit.

> À vrai dire, dans un premier temps, j'ai cru d'être dans le Purgatoire ! On hurlait par ici, on hurlait par là, on se plaignait de l'eau trop chaude, on chantait ou dansait, et on montrait la gracieuse minceur du corps avec les contorsions de la danse. Quel curieux spectacle c'était pour moi ![404]

Cette description met en évidence plusieurs aspects de la scène, plus ou moins agréables aux yeux de la voyageuse, qui la présente comme « curieuse ». La nudité qui perturbe les autres voyageuses, y compris Ida Pfeiffer, n'est pas jugée comme inconvenante : au contraire, la description de la danse et de la grâce des corps évoquent les tableaux sensuels de la tradition de la peinture orientaliste, et aussi la description de Lady Montagu.

C'est seulement après avoir profité de toutes les phases de cette expérience que la voyageuse exprime sa désapprobation pour différentes circonstances. Pour commencer, il y a l'importance que ces dames donnent à leur aspect extérieur :

---

[403] *Ibid.,* p. 443.

[404] « In verità io mi sono figurata al primo momento di essere nel Purgatorio! Chi urlava di qua, chi gridava di là, chi si lagnava dell'acqua troppo bollente, chi cantava o ballava, e chi coi suoi contorcimenti di danza mostrava la leggiadra snellezza del corpo. Quale curioso spettacolo era per me! », Nizzoli Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828),* p. 218.

> Pour peu qu'on ait l'œil observateur, il est facile de voir que dans les physionomies de ces dames couve une réciproque envie et une jalousie de leur beauté. Les Orientales sont normalement tellement pauvres d'idées qu'elles mettent toute leur importance dans le fait d'être belles et d'avoir de riches ornements pour plaire aux maris et faire désespérer de jalousie leurs rivales. [405]

L'invitée blâme ses hôtesses pour une mentalité qu'elle ne partage pas, et avec une critique qui les amoindrit, elle prend finalement ses distances avec elles. En conclusion de sa journée, elle avoue ne pas avoir apprécié les bains et d'être soulagée qu'elle en soit sortie :

> Nous sortîmes finalement, quand il plut à Dieu, de ce *morne délice,* nous remontâmes sur nos chevaux et escortées comme d'habitude par les eunuques, qui ne s'étaient pas déplacés un moment de la porte, nous démarrâmes. Je pris congé de la dame sur la route et, sans eunuques, mais accompagnée par mon palefrenier et par le janissaire que mon mari m'avait envoyé, j'arrivais à la maison. Ici j'ai eu l'impression de respirer.[406]

La critique survient par étapes, seulement après que la voyageuse s'est présentée comme participante aux évènements. Elle se montre moins conditionnée que la voyageuse autrichienne par les idées occidentales de la bienséance, de la pudeur et de la bonne éducation et ne refuse pas à priori certaines coutumes, comme le fait Ida Pfeiffer, qui observe de loin, en cachette, quasiment pour mieux condamner les attitudes qui vont à la rencontre de ce qu'elle considère comme de la bienséance.

Elle aime se montrer comme ouverte à la nouvelle culture et sans préjugés, ainsi accepte-t-elle toutes les invitations des dames du harem et accepte sans gêne. Cette description des bains la distingue non seulement d'Ida Pfeiffer mais aussi, comme nous l'avons déjà remarqué, des autres voyageuses, et en particulier de Wolfradine von Minutoli qui, grâce à l'excuse de sa grossesse, évite d'entrer et de décrire cet endroit

---

[405] « Per poco che si abbia l'occhio osservatore, è facile lo scorgere che nella fisionomia di quelle signore cova una reciproca invidia, ed una gelosia della loro bellezza. Le orientali sono in genere così povere di idee che fanno consistere tutta l'importanza loro nell'essere belle, e nell'avere d'intorno ricchi ornamenti onde piacere ai mariti, e far disperare di gelosia le rivali. », *ibid.,* p. 221-222.

[406] « Uscimmo finalmente, quando piacque a dio, da quella *tetra delizia,* rimontammo sulle nostre cavalcature, e scortate al solito dagli eunuchi che non si erano scostati mai un istante dalla porta, ci avviammo. Io mi congedai strada facendo dalla signora, e senza eunuchi, accompagnata però dal mio palafreniere e dal giannizzero che mio marito aveva mandato a bella posta, giunsi a casa. Costà mi parve di respirare », *ibid.,* p. 225.

qui, dans l'imaginaire européen de l'époque, est associé à l'érotisme et pour cela vivement condamné. Il faut alors reconnaître l'originalité d'Amalia Nizzoli et le courage d'une auto-représentation qui ne craint pas de se montrer dans des situations qui pourraient l'exposer à la critique d'immoralité par son public européen. En accord avec l'image qu'elle donne d'elle-même, comme intéressée de connaître parfaitement la réalité qui l'entoure, Amalia Nizzoli montre d'abord les aspects qui lui paressent nouveaux et agréables. Dans un deuxième temps elle s'éloigne de ce monde qui semblait initialement la charmer. Elle finit ainsi, comme les autres voyageuses, par montrer les femmes orientales comme pauvres d'esprit et arriérées et par rejeter en partie les expériences qu'elle fait en leur compagnie. La raison de ce changement de perspective est autant frappant que difficile à comprendre. Cela peut s'expliquer par le fait qu'elle est en lien avec des formes de réticences déjà analysées dans le premier chapitre. Il s'agit possiblement d'une concession au sens pudique liée à son époque pour éviter d'être condamnée par ses lecteurs.

5. 2. 6. La disparite sociale entre femmes et hommes

Une critique sur l'organisation sociale et sur la disparité entre hommes et femmes, comme celle de Cristina di Belgiojoso ou de Wolfradine von Minutoli, absente dans l'œuvre d'Ida Pfeiffer, est abordée dans le récit d'Amalia Nizzoli. Dans les comptes rendus des quelques épisodes vécus dans le harem, elle fait valoir la culture européenne contre la culture orientale. Dans un premier épisode, les hommes orientaux sont présentés comme infidèles, courtisant sans retenue, sous les yeux de leurs femmes, avec des danseuses qui exhibent leur art à l'occasion d'une fête. Giuseppe et Amalia Nizzoli, également présents à la soirée, sont en contrepartie admiré pour le premier, pour son comportement irréprochable, et enviée pour la deuxième, pour la fidélité de son mari, ce qui est tout de suite interprété comme une qualité chez tous les Européens. L'impuissance des dames du harem vis-à-vis du comportement de leurs maris, provoque non seulement l'envie envers la femme européenne mais aussi leur tristesse, leur amertume et enfin leur colère. Ainsi Amalia Nizzoli met en évidence les traits enfantins et irrationnels manifestés dans ces circonstances :

> Ce n'est d'ailleurs pas possible de raconter la rage, le dépit et les malédictions que les femmes avec lesquelles j'étais lançaient aux danseuses, se rongeaient de jalousie et, pourtant, elle ne pouvaient pas se résoudre à partir de ce lieu, comme je l'aurais désiré, car moi aussi j'étais révoltée.[407]

La société des femmes orientales est peinte comme enfantine et incapable d'agir et est opposée à une société occidentale, représentée par le couple Giuseppe et Amalia Nizzoli, aux traits adultes et aux caractères résolus.

La condition des femmes du harem est abordée de nouveau par Amalia Nizzoli dans le compte rendu de la vie de Rossane, qui révèle des moments difficiles, caractérisés par des jalousies et des représailles féroces. Amalia Nizzoli représente la polygamie comme cause de souffrance pour les femmes du harem, et Rossane est présentée comme subissant ses effets, notamment les rivalités et les cruautés échangées entre les femmes du harem et leur solitude.

Cet état des choses est exposé par la narration de Rossane qui raconte toute l'histoire de sa vie. Il s'agit d'un récit qui rassemble des aspects romanesques et qui évoque les narrations traditionnelles sur les femmes orientales. Comme dans la tradition orientaliste, Rossane est une femme d'une beauté exemplaire et subit diverses péripéties à cause de la rivalité et de la jalousie de ses concurrentes. Ce récit permet à Amalia Nizzoli de montrer la condition des femmes du harem et, en même temps, de s'établir en tant que représentante d'une culture supérieure. Non seulement Rossane a souffert de ces représailles par le passé, aujourd'hui elle-même inflige la prison à son esclave Zulecca, pour la punir de la liaison amoureuse que cette dernière a eue avec son mari. Ainsi, Amalia Nizzoli, à la fin de son compte rendu sur les harems, peut se vanter du succès qu'elle a achevé « en plaidant la cause de l'humanité ». Zulecca est libérée, et ainsi, Rossane a racheté ses erreurs. L'image d'un Orient qui nécessite une intervention de l'Occident pour se réhabiliter, décrite par Edward Saïd comme orientaliste, est bien présente dans cette description du harem par Amalia Nizzoli, qui dispense ses enseignements aux femmes du harem avant de les quitter pour de nouvelles expériences.

---

[407] « Non è possibile d'altronde narrare la rabbia, il dispetto e le maledizioni che le signore, con le quali mi trovava in compagnia, scagliavano alle ballerine, si rodevano di gelosia, e pure non sapevano risolversi ad abbandonare quel luogo, come avrei desiderato, essendo io pure sdegnata », *ibid.,,* p. 230.

La description des femmes des harems par Amalia Nizzoli reprend plusieurs motifs de la tradition occidentale en les mélangeant. D'un côté ces dames mènent une vie, en fin de compte, heureuse : elles vivent dans le luxe et s'occupent seulement de leurs plaisirs. En apparence, Amalia Nizzoli défend donc une vision « euphorique » du harem. D'un autre côté, derrière cette apparence de bonheur et d'un jugement positif, elle décrit une société aux mœurs arriérées, qui nécessite une intervention de la part d'une société plus avancée pour la guider vers une évolution.

Ida Pfeiffer ne s'occupe pas, comme Amalia Nizzoli, de l'organisation sociale des harems, mais dans quelques commentaires, elle critique sévèrement l'asservissement des femmes aux hommes. Ainsi, pendant son premier tour du monde, à Hilla en Mésopotamie, la voyageuse observe la scène d'un repas en famille et remarque sévèrement que

> Les femmes s'assirent à côté des hommes, et je croyais déjà les Arabes de ce pays assez avancés en civilisation pour accorder une place à table à mon sexe. Mais, hélas ! Les pauvres femmes, au lieu de porter les mains aux plats, saisirent des éventails de paille pour éloigner les mouches importunes de la tête de leurs maîtres et seigneurs[408].

Ida Pfeiffer ne peut s'empêcher de remarquer avec amertume cette différence entre les deux sexes et la réduction des femmes au rôle de serveuses.

Un point commun aux deux voyageuses, dans cette comparaison entre la culture européenne et orientale, est qu'elles éludent de la même façon leurs histoires personnelles. En effet, comme le remarque Mohja Kahf[409], l'observation des souffrances infligées aux femmes d'autres cultures peut avoir l'effet d'amoindrir le poids de la disparité sociale entre femmes et hommes dans la propre culture en Europe. Ainsi, les voyageuses peuvent considérer comme insignifiantes les obligations qu'elles-mêmes ont dû accepter à cause de leur appartenance au genre féminin. C'est le cas de leurs mariages forcés, pour Amalia Nizzoli à l'âge prématuré de quinze ans avec un

[408] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.,* p. 456.
[409] À ce propos, voir Kahf, Mohja, *Western representation of the Muslim woman, From Termagant to Odalisque,* Austin, University of Texas Press, 1999, p. 135. « At least (our women are) « free » ; at least (our women are) autonomous individuals with souls, and not animals ; at least we have a single sexual standard ; at least we Christians do not treat women as mere sexual playthings ».

homme qu'elle ne connaissait pas. Pour Ida Pfeiffer, outre le mariage forcé, les obligations concernaient le choix vestimentaires, les matières à étudier, l'interdiction au travail et, plus tard, les difficultés qu'elle a dû affronter pour voyager et pour publier ses récits.

Considérant les attitudes d'Ida Pfeiffer et d'Amalia Nizzoli envers les femmes orientales, elles sont très différentes. Ida Pfeiffer arrive deux fois en Orient aux cours de ses longs voyages. Bien qu'elle se documente scrupuleusement sur les pays qu'elle visite avant de partir, et bien qu'elle donne des informations intéressantes sur tous les aspects de ces pays, elle se montre très détachée dans ses descriptions des femmes des harems. Elle se présente comme une observatrice éloignée, et souvent indiscrète, n'hésitant pas à « regarder furtivement » ou à glisser « inaperçue dans quelque pièces voisines »[410], pour voir ce qui se passe là où elle n'a pas accès. Ses jugements restent sévères et ne se détachent pas des valeurs européennes et d'une vision très *Biedermeier* et conservatrice des mœurs. Elle se limite à observer et à enregistrer des états de fait, et ne se penche pas sur la possibilité d'essayer de comprendre cette société, au-delà des idées reçues. Dans son constat que les femmes orientales sont ignorantes et qu'elles ne parlent pas de langues européennes, elle affirme la supériorité de sa culture d'appartenance et son arrogance, sans pourtant mettre en cause sa propre ignorance des langues orientales.

Dans sa vision « dysphorique » et dans son attitude distante, les observations d'Ida Pfeiffer convergent vers une image figée des harems, où les comportements de ses habitants sont considérés comme immuables et sans histoire.

Amalia Nizzoli se montre plus ouverte qu'Ida Pfeiffer et que les autres voyageuses européennes de son temps. Ainsi, bien que se justifiant, elle visite des lieux estimés inconvenables pour des femmes européennes, comme les bains. Toutefois, malgré cette ouverture, Amalia Nizzoli ne parvient pas à faire des jugements qui se détachent d'une tradition orientaliste. Dans toutes les occasions qu'elle a de se rendre dans un harem, les moments de complicité avec ces dames qu'elle appelle « amies » sont rares. Elle n'abandonne pas sa position d'observatrice. Cette attitude fait penser, comme le

[410] Voir Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.,* p. 442.

remarque Sergio Pernigotti[411], à celle d'Edward William Lane, décrite par Edward Saïd. L'orientaliste Edward William Lane, auteur de l'influent exposé *Account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians* (1836) et d'une traduction en anglais des *Mille et une nuit* (1840) s'était totalement conformé aux mœurs et aux coutumes orientales pour mieux les décrire. « Ce qu'il dit de l'Orient doit donc se comprendre comme une description dans un échange à sens unique : tandis qu'*ils* parlent et agissent, *lui* observe et prend note »[412] a remarqué Edward Saïd. De la même façon, Amalia Nizzoli donne un compte rendu détaillé des habitudes de ces dames qu'elle appelle « amies ». Des repas qui lui sont offerts et des différents moments de ses visites, elle décrit minutieusement tous les évènements auxquelles elle assiste. Peu à peu, pendant ses différentes visites, elle parvient toutefois à donner une image des femmes du harem de plus en plus problématique. Elles sont enfin décrites comme donnant trop d'importance à l'aspect extérieur et comme étant pauvres d'idées. Leurs vies, qui en un premier moment semblent sereines, se révèlent dans les dernières pages de la description comme troublées par l'organisation sociale, qui les rend victimes des rivalités et des jalousies auxquelles elles font face d'une manière enfantine.

L'originalité d'Amalia Nizzoli réside dans son attitude bien plus anticonformiste par rapport aux autres voyageuses : une originalité qui s'exprime par le fait qu'elle participe sans réticence à des moments de vie des harems qui, pour la plupart des voyageuses, restent très mal vus. C'est le cas des bains, mais aussi le fait qu'elle se rende à plusieurs reprises au même harem.

Bien que les résultats des jugements d'Ida Pfeiffer et d'Amalia Nizzoli soient similaires, une différence réside dans leurs attitudes et dans leurs autoreprésentations. Ida Pfeiffer se limite à noter et à confirmer des connaissances établies, sans poser de questions supplémentaires. Dans toutes ses descriptions, elle exprime son sens de supériorité envers les femmes orientales. Amalia Nizzoli se présente toujours comme étant en dialogue avec les dames du harem, et souhaite des approfondissements sur leurs cultures. Ce désir d'en savoir plus s'accompagne du désir d'apporter des changements

[411] Pernigotti, Sergio, *Le Memorie di Amalia Nizzoli: verso una nuova edizione*, in: M. Betrò/G. Miniaci, *Talking along the Nile*, Pisa, Pisa University Press, 2013, p. 177-186.
[412] Saïd, Edward, *L'Orientalisme, op. cit.,* p. 187.

dans la vie et dans la pensée de ces femmes et, avec cela, bien qu'il soit la manifestation d'une plus grande proximité, il est aussi l'expression de son sentiment d'appartenance à une culture qui se sent supérieure et qui souhaite influencer les populations des pays orientaux considérés comme moins évolués, pour adapter leurs mœurs à celles des Européens.

5. 3. Les descriptions des femmes dans les œuvres d'Ida Pfeiffer et d'Isabelle Eberhardt

Ida Pfeiffer, en tant que vraie voyageuse, a ce point en commun avec Isabelle Eberhardt, et s'éloigne par contre d'Amalia Nizzoli, qui arrive en Égypte par défaut et déclare ne pas aimer les voyages et les déplacements. Ida Pfeiffer et Isabelle Eberhardt font des voyages itinérants, tandis qu'Amalia Nizzoli se limite à des déplacements au nord de l'Égypte jusqu'à Assiout, sans jamais arriver au sud du pays, c'est-à-dire dans la Haute-Égypte. La voyageuse italienne, pendant la plupart du temps de son séjour dans le pays sur le Nil, reste enfermée dans la communauté européenne présente dans le pays, sans s'approcher de la population orientale. Comme exceptions, on peut mentionner ses visites dans le harem de Rossane et, par la suite, son séjour aux fouilles de Saqqarah.

Ida Pfeiffer, comme nous l'avons vu, visite plusieurs harems où elle montre une attitude de distance conservatrice mais elle rencontre et décrit aussi des femmes du peuple qui ne vivent pas dans des endroits clos mais partagent la vie des villageois. Ces femmes sont l'objet de descriptions attentives de la part de la voyageuse autrichienne qui parvient aussi à avoir des échanges avec elles.

Isabelle Eberhardt décrit les femmes du Sahara qui partagent également la vie des villageois et des citadins. Il s'agit de femmes qui sortent en groupe pour chercher l'eau ou des prostituées qui vivent dans les *ksars,* les villages du Sahara ou encore des religieuses qui vivent dans les *zaouïas,* les écoles coraniques, du désert.

5. 3. 1. LES PORTEUSES D'EAU

Un premier groupe des femmes décrites par Isabelle Eberhardt est constitué par les femmes qui vont chercher l'eau, un *topos* de la littérature de voyage en Orient, présent aussi dans quelques descriptions d'Ida Pfeiffer dans son *Voyage en Terre sainte.*

Dans les descriptions d'Isabelle Eberhardt, l'image des porteuses d'eau est dématérialisée, le décor où ces femmes sont plongées est immuable dans un paysage invariablement identique : juste après le coucher du soleil, dans les ruelles désertes des

villages, des files de femmes qui portent des amphores sur leurs têtes ou sur leurs épaules traversent le village pour se rendre aux points d'eau. Lentes et élégantes dans leurs gestes, enveloppées dans les voiles qui n'ont pas changé au cours des époques, elles symbolisent l'immobilité de la culture orientale à laquelle s'oppose, dans les écrits d'Isabelle Eberhardt, non pas la vitalité d'une culture européenne, mais la dégénération causée par la présence coloniale.

Très loin de noter la saleté qui caractérise les descriptions de femmes d'Ida Pfeiffer, Isabelle Eberhardt est ravie par les couleurs et par les formes, remarquant les habits colorés flottants dans le vent. Elle décrit les mouvements et les sons produits par les allures considérées majestueuses. Ainsi, lors de son arrivée à El Oued, pendant son premier voyage dans le Grand Erg oriental en 1899, Isabelle Eberhardt admire, du haut d'une dune, le coucher du soleil sur la ville aux « innombrables coupoles rondes », quand les femmes font leur apparition.

> Tout à coup, de toutes les ruelles mortes sortirent en silence de longues théories de femmes, voilées à l'antique de haillons sombres, bleus et rouges, et portant, sur leur tête ou sur leur épaule, de grandes amphores frustes en terre cuite… avec le même geste sculptural que devaient avoir, des milliers d'années auparavant, les femmes de la race prédestinée de Sem, quand elles allaient puiser l'eau des fontaines cananéennes[413].

Ces femmes sont le seul élément qui bouge dans le paysage autrement immobile. Comme des visions, elles défilent sous les yeux de la voyageuse, charmée par l'élégance de leurs mouvements. Les images pittoresques dans ces descriptions l'emportent clairement sur toute autre recherche de détails réalistes.

Deux années plus tard, en 1901, dans un voyage au sud d'Alger, ville où elle s'était installée avec son mari, Isabelle Eberhardt fait un voyage à Bou Saada pour rendre visite à la *maraboute* Lèlla Zeynab. En route, pendant une halte à M'Sila, ses rencontres avec les femmes se font de nouveau de loin. En lorgnant dans une cour, son regard croise des prostituées, « ornées et immobiles comme des idoles ». Le soir suivant, Isabelle Eberhardt monte sur un point élevé d'où elle observe le coucher du soleil, quand soudain :

---

[413] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes, vol. I, op. cit.* p.43. (Les points de suspension sont dans l'original.)

> Des femmes descendent dans le lit de l'*oued,* drapées d'étoffes bleues et rouges, portant des peaux de bouc ou de lourdes amphores en terre poreuse… Marchant pieds nus dans le gravier et le sable, elles ont des glissements d'apparitions et ajoutent une note spéciale à ce paysage d'un charme paisible, doucement mélancolique[414].

Les femmes se fusionnent avec le paysage, elles sont une partie du décor des villages décrits par Isabelle Eberhardt, comme les dunes, les jardins, les maisons et les palmiers. Toutes ces femmes sont décrites de loin, souvent regardées d'un point élevé par la voyageuse qui, au contraire, n'est pas visible. Ainsi, l'attitude d'Isabelle Eberhardt est opposée à celle d'Amalia Nizzoli, qui raconte un contact direct aboutissant à une prétendue amitié avec les femmes du harem. Isabelle Eberhardt, dans sa distance par rapport aux femmes décrites, a une attitude qui ressemble à celle d'Ida Pfeiffer, elle aussi observatrice éloignée.

Le caractère « d'apparition » qu'Isabelle Eberhardt attribue à ses porteuses d'eau, le silence qui les entoure, les mouvements élégants et lents, les pas inaudibles, donnent un sentiment d'immatérialité. Un effet encore plus évident à Beni-Ounif, un *ksar* dans le Sud oranais, où Isabelle Eberhardt se rend en 1903 comme « reporter » à la suite des combats d'El-Moungar[415]. Les femmes ne sont pas visibles : nous en entendons seulement les voix qui résonnent des *feggaguirs,* le système de galeries qui conduisent aux sources d'eau souterraines :

> Aux jours brûlants de l'été, fuissent les rires et les voix des femmes qui se baignent. C'est là qu'elles prennent la pâleur de cire de leurs visages et la langueur de leurs gestes[416].

La pâleur de fantômes de ces femmes accentue leur incorporéité, pendant que la distance de la voyageuse devient encore plus évidente. Cette distance s'atténue dans une autre description, une année plus tard, dans un contexte plus détendu. Dans la *zaouïa* de Kenadsa, où Isabelle Eberhardt passe l'été 1904, son poste d'observation des chercheuses d'eau change. Dans la cour de l'école coranique où elle demeure, se trouve la fontaine, destination des femmes. Ainsi, Isabelle Eberhardt nous fait participer à la

[414] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes, vol. I, op. cit.,* p.115.
[415] Combat entre les légionnaires et les Berabers du sud du Maroc, le 2 septembre 1903.
[416] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes, vol. I, op. cit.,* p. 142.

scène de l'apparition de ces porteuses d'eau « aux mouvements lents », quand deux d'entre elles se matérialisent devant nos yeux. Les couleurs de leurs *mlahfa,* leurs tuniques, sont harmonieuses ; les voiles en laine, jaune citron et rouge pâle, mettent en évidence leur beauté, l'une « noire soudanaise au visage rond » et aux yeux « d'une douceur animale » et l'autre

> […] avec son sombre et étrange profil aquilin, ses grands yeux tristes, ses lèvres voluptueuses et arquées découvrant des dents aiguës.
> Une *mlahfa* de laine rouge, d'une teinte de sang pâli, drapait souplement ses formes pures. Un des pans de ses voiles tombait droit et raide de sa tête à ses reins cambrés, en passant derrière son beau bras nu, couleur de bronze ancien. Elle se tenait très droite, avec sa grande amphore en terre cuite posée sur sa hanche arrondie.[417]

Ici, encore plus que dans touts les descriptions des porteuses d'eau, il y a une composante sensuelle, la beauté des visages et des formes, l'élégance de la posture sont mis en évidence. Ainsi l'érotisation des femmes dans ces passages est évidente et soulève la question sur un possible homosexualité d'Isabelle Eberhardt. Ce qui, toutefois, est plus intéressant dans ces passages est la présence d'un discours, que nous avons déjà mis en évidence chez Ida Pfeiffer, qui réduit les femmes à leur corporéité. Selon Linda Chouiten[418] il ne s'agit pas seulement de la reproduction d'un discours patriarcal, visant à soumettre les femmes. L'objectification des femmes orientales reproduit un discours orientaliste qui vise à symboliser le contrôle politique du territoire.

> L'impulsion homosexuelle d'Isabelle Eberhardt a un sens comme double réalisation d'une volonté de puissance : il résume soit la soumission patriarcale des femmes soit la soumission de l'Orient à l'Occident[419].

Dans cette reproduction d'une tradition orientaliste de la description des femmes orientales, les textes d'Isabelle Eberhardt et d'Ida Pfeiffer se ressemblent, et sont en même temps complémentaires. Les femmes autour des points d'eau d'Ida Pfeiffer sont

---

[417] *Ibid.,* p. 256.
[418] Voir Chouiten, Lynda, *Isabelle Eberhardt and North Africa. A carnivalesque Mirage*, *op. cit.*, 2015.
[419] « The homoerotic impulse of Eberhardt thus makes sense as a double fulfilment of will-to-power: it encapsulates both the patriarchal subjection of woman and the Western subjection of the East », *ibid.,* p. 104.

réduites à leur corporéité, comme celles d'Isabelle Eberhardt, mais les aspects remarqués par la voyageuse autrichienne sont à l'opposé de ceux décrits par Isabelle Eberhardt, et s'opposent aussi aux descriptions qu'elle doit avoir lues de ses prédécesseurs. Ainsi, la voyageuse autrichienne insiste sur le manque de grâce et de beauté :

> Dans ces endroits (les points d'eau) règne continuellement la plus grande vivacité, et nulle part ailleurs ne peut-on voir autant de femmes et de jeunes filles comme ici. […] Elles portent les cruches d'eau sur la tête ou sur l'épaule comme depuis plusieurs milliers d'années, comme on les voit sur les plus anciens tableaux. Mais de grâce dans l'allure et dans les mouvements, de la beauté des corps ou du visage, comme le soutiennent quelques écrivains, je n'ai malheureusement rien vu – contrairement à de la saleté et de la pauvreté, et cela plus que ce à quoi je m'attendais.[420]

Ida Pfeiffer évoque, comme Isabelle Eberhardt, le passé lointain pour décrire les gestes de ces femmes qui portent leurs cruches d'eau et exprime de cette façon son impression que le temps s'est arrêté dans ces lieux. Cette même impression que le temps s'est arrêté symbolise chez Ida Pfeiffer le fait que le pays orientaux sont arriérés. Dans la représentation d'Isabelle Eberhardt, l'immuabilité symbolise un manque de développement perçu comme positif. Ainsi la société orientale se soustrait à la décadence que les colons européens essayent d'apporter en Algérie.

Une autre caractéristique des descriptions d'Ida Pfeiffer est néanmoins son impitoyable réalisme. Très sensible à la pauvreté et à la saleté, Ida Pfeiffer, comme déjà dans ses descriptions des femmes des harems, s'engage à démythifier la beauté des femmes d'Orient. Rien dans leurs habits, dans ces régions « uniformément bleus », n'est joli. Quant au voile qui recouvre les femmes jusqu'au visage, la voyageuse remarque, comme déjà pour les femmes des harems, à maintes reprises et non sans sarcasme qu'il n'y a en effet rien de vraiment joli à cacher, au contraire :

---

[420] « An solchen Plätzen herrscht beständig die größte Lebhaftigkeit, und nirgends anders kann man so viele Weiber und Mädchen sehen wie da. [...] Sie tragen die Wasserkrüge auf dem Kopfe oder auf der Achsel, gerade so wie vor mehreren tausend Jahren, so wie man sie auf den ältesten Bildern gezeichnet findet. Aber von Grazie im Gange, von Anmut in ihren Bewegungen und von Schönheit des Körpers oder des Gesichtes, wie manche Schriftsteller behaupten, sah ich leider nichts – dagegen Schmutz und Armut , und zwar mehr, als ich erwartete » Ida Pfeiffer, *Reise in das heilige Land, op. cit.,* p. 106-107.

> La coutume des Samaritaines et des Galiléennes, etc., est partout semblablement pauvre, sale et uniforme, elles ne portent que des chemises bleues. La seule différence est que dans certains lieux, elles ont le visage couvert, et dans d'autres, elles l'ont à découvert. D'ailleurs, elles pourraient toutes s'envelopper, car des femmes et des filles agréables, on en voit si peu qu'on pourrait les chercher avec une lanterne. Elles ont toutes une peau brune, répugnante, des cheveux hérissés.[421]

Rien de plus différent des femmes gracieuses du Sahara décrites par Isabelle Eberhardt. Le même jugement par Ida Pfeiffer attend les femmes qui cherchent l'eau à la « fontaine de Marie », aux portes de Nazareth. Leur description est bien différente de l'image gracieuse de la Vierge Marie qui, en puisant l'eau de ce puits, est rejointe dans cet endroit par l'Archange Gabriel. Les femmes décrites par Ida Pfeiffer sont sales et habillées pauvrement, et celles qui n'ont pas la tête couverte sont encore plus désagréables à regarder à cause de leurs cheveux hérissés.

Les femmes d'Isabelle Eberhardt, tout bien considéré, sont aussi toujours habillées en « loques » ou en « haillons », mais cette particularité ne dérange pas la voyageuse qui remarque davantage l'élégance de la composition de leurs voiles flottant au vent et aux couleurs changeantes dans la lumière du couchant. Compte tenu que les régions décrites par Isabelle Eberhardt et par Ida Pfeiffer ne sont pas les mêmes, nous remarquons toutefois que les deux voyageuses opèrent une transfiguration de leurs objets. Cette transfiguration devient évidente dans les descriptions des « chemises bleues » et sales composant un ensemble désagréable dans les descriptions d'Ida Pfeiffer, qui contrastent avec les « haillons sombres » bleue et rouge, donnant toutefois une scène charmante dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt. Nous observons donc une tendance à embellir ce qu'elle voit de la part d'Isabelle Eberhardt, plus sensible aux couleurs et aux formes. Son approche est celle d'une idéalisation exotique et d'une érotisation de l'Orient, qui diffère des descriptions péjoratives d'Ida Pfeiffer, qui frôlent quelquefois le racisme. Dans cette perspective, il est intéressant de considérer le temps qui sépare les descriptions des deux voyageuses. Ida Pfeiffer arrive en Orient pendant

[421] « Die Tracht der Samariterinnen und Galiläerinnen usw. ist überall leicht arm, schmutzig und einförmig; sie tragen nichts als dunkelblaue lange Hemden. Der Unterschied besteht nur darin, dass sie in manchen Orten mit bedecktem und in anderen mit unbedecktem Gesicht gehen. Übrigens könnten sie sich alle vermummen, denn von schönen, reizenden Frauen und Mädchen ist wahrlich so wenig zu sehen, dass man sie wohl mit der Laterne suchen könnte », Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.*, p. 157.

l'époque de la colonisation, tandis qu'Isabelle Eberhardt y arrive quand le procès est déjà conclu. Elle est une « voyageuse tardive[422] », terme avec lequel Ali Behdad désigne les voyageurs en Orient de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, qui apportent des modifications dans le discours orientaliste sans pourtant remettre en question ses contenus fondamentaux qui se basent sur une opposition dichotomique entre Orient et Occident. Ainsi, concernant les descriptions des femmes, nous observons que soit Ida Pfeiffer soit Isabelle Eberhardt les considèrent seulement par rapport à leur aspect physique, et reproduisent ainsi le discours patriarcal et orientaliste qui réduit la femme orientale à un simple objet du désir. Peu importe si, dans les textes d'Ida Pfeiffer, elles sont décrites comme indésirables, et si dans les textes d'Isabelle Eberhardt, elles sont l'objet d'une description érotisante : le résultat, d'un point de vue d'une optique orientaliste, reste le même.

5. 3. 2. Les jeunes filles

Comme pour les porteuses d'eau, les descriptions des jeunes filles par Ida Pfeiffer et par Isabelle Eberhardt sont à l'opposé. Dans le compte rendu de son voyage en train dans le Sud oranais, Isabelle Eberhardt peint l'image de deux jeunes filles qui se montrent aux voyageurs avec une gaie coquetterie :

> Sur un rocher, au-dessus de la voie, une petite fille vêtue de laine pourpre, baignée de lumière blonde, regarde passer le train. Elle est belle et rieuse, avec la grâce simple de ses mouvements, la joie naïve qui illumine son petit visage rond, son teint ambré et la caresse de ses larges yeux roux. Une autre fillette survient et, par jeu, par coquetterie, pour se montrer, elles se lutinent en riant.[423]

L'image tendre, axée sur la grâce et sur l'image délicate que donne la vue de couleurs des habits dans la lumière du désert, nous la retrouvons dans la description de deux fillettes à M'Sila, au sud d'Alger, qui écoutent avec attention la musique et les chants de trois hommes :

---

[422] Behdad, Ali, *Belated Travelers. Orientalism in the age of colonial dissolution,* Duke University Press, 1994.
[423] Voir Eberhardt, Isabelle, *Œvres complètes, Écrits sur le sable, op. cit.*, p. 133.

> Deux délicieuses petites filles bronzées, vêtues d'éclatantes robes vertes, avec des agrafes d'argent et des foulards de soie rouge brodés d'or sur leurs cheveux noirs, écoutent, attentives, sérieuses, debout au milieu du café maure, Tebber et Oum-Henni, Poudre d'Or et Mère de la Paix, les deux petites du cafetier[424].

Les descriptions d'Isabelle Eberhardt sont précises : la voyageuse est sensible aux harmonies des couleurs et aux plus petits détails comme des agrafes, elle remarque la forme des visages et l'attitude des enfants et elle en fait un tableau joyeux et sensible. Ces descriptions contrastent avec celles d'Ida Pfeiffer, qui ne remarque rien de tout cela : dans les descriptions des enfants qu'elle rencontre, aucun trait poétique n'adoucit leur apparence qu'elle considère comme repoussante. Ainsi, dans son compte rendu de sa visite à Hilla, en Irak, elle donne l'image habituelle qu'elle a d'elle-même comme d'une voyageuse qui préférerait seulement observer de loin la population locale, sans être obligée de subir des contacts directs :

> Les Arabes, riches ou pauvres, ont peu d'idées de la propreté. Pour me donner des marques de leur amitié, ils voulaient me mettre sur les bras ou sur les genoux les petits enfants tout barbouillés ; je ne savais réellement comment faire pour me soustraire à ces gracieusetés[425].

Ida Pfeiffer ne craint pas d'exprimer directement son ressenti, et le fait qu'il soit si négatif ne la dérange pas. Étant de passage et plus intéressée à tout remarquer et à tout noter, elle ne fait aucun effort pour adapter ses attentes et ses goûts aux pays dans lesquels elle voyage. Ses goûts, ses attentes et son éducation deviennent, au contraire, les critères de comparaison pour évaluer la culture des populations qu'elle rencontre.

Isabelle Eberhardt, comme Ida Pfeiffer, ne cherche pas le contact direct avec les habitants, et elle ne souhaite surtout pas le contact avec les femmes. Elle est une voyageuse contemplative, hôte dans les *zaouïas,* dans des hôtels ou chez les habitants, mais aussi sous les tentes des soldats. De plus, ses habits d'homme lui interdisent et en même temps évitent le contact avec les femmes et les enfants, circonstance qui facilite l'idéalisation de cette partie de la population.

---

[424] Eberhardt, Isabelle, *Œvres complètes,* vol. I. *op. cit*., p.114.
[425] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.,* p. 458.

5. 3. 3. Les maraboutes

Les seules femmes décrites sous une perspective plus rapprochée dans les œuvres non fictionnelles d'Isabelle Eberhardt sont des figures très peu décrites dans d'autres récits de voyage : il s'agit des *maraboutes*. C'est grâce à son intérêt pour l'islam et suite à sa conversion à la foi musulmane qu'Isabelle Eberhardt s'intéresse à ces femmes, qui jouissent souvent d'un bon niveau d'instruction et qui mènent une vie extraordinaire.

Le maraboutisme est une forme de soufisme, du mysticisme musulman présent au Maghreb, auquel Isabelle Eberhardt elle-même adhère. Les *zaouïas* sont les institutions qui accueillent leurs adeptes. Les femmes peuvent devenir *maraboutes* en héritant leur statut de leur père, en absence d'une descendance mâle, mais aussi grâce à leur ascétisme et à leur instruction religieuse, en signe de reconnaissance pour leur pitié ou pour leur comportement social exemplaire. Elles sont désignées par le terme Lalla ou Lella[426].

Lella Zeynab est l'une de ces *maraboutes* qu'Isabelle Eberhardt rencontre deux fois. Une autre *maraboute* mentionnée est Lella Khaddoudja, qu'elle ne rencontre jamais mais qui la fascine pour son histoire, et la dernière est une dame tout simplement appelée Lella, qui s'occupe de l'administration de la *zaouïa* de Kenadsa. Isabelle Eberhardt s'identifie à ces femmes, car comme elle l'écrit dans ses *Journaliers*, c'est à cet idéal *maraboutique* qu'elle aspire elle-même[427].

L'identification avec Lella Zeynab, qui dirige la *zaouïa* d'El Hamel, est bien perceptible dans le récit d'Isabelle Eberhardt. La *maraboute*, isolée des gens de son village, qui ne comprennent pas sa vie dévouée aux autres, se confie à la voyageuse qui, pour une fois, se fait reconnaître en tant que femme. Dans le commentaire d'Isabelle

---

[426] Voir Sossie ANDEZIAN, « Femmes et religion en islam : un couple maudit ? », Clio. Histoire, femmes et sociétés [En ligne], 2 | 1995, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 30 septembre 2016. URL :
http://clio.revues.org/493 ; DOI : 10.4000/clio.493

[427] À Marseille, après le procès de Constantine contre Abdallah, qui a tenté de la tuer, Isabelle Eberhardt réfléchit sur ses projets littéraires et sur sa foi religieuse : c'est ici qu'elle fait allusion à une possible vie consacrée à la religion. Voir Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes*, vol. I, *op. cit.,* p. 407 : « la *question maraboutique*, […] il me semble qu'avec beaucoup de volonté, il me sera facile d'arriver à cette fin très mystérieuse qui m'enchanterait […] *conduis-nous dans la voie droite*, et je crois que, pour moi, c'est bien là, le sentier droit. »

Eberhardt, nous apercevons qu'elle se sent honorée d'être reconnue par la maraboute comme une de ses semblables.

> Ma fille… j'ai donné toute ma vie pour faire le bien dans le sentier de Dieu… Et les hommes ne reconnaissent pas le bien que je leur fais. Beaucoup me haïssent et m'envient. Et pourtant j'ai renoncé à tout : je ne me suis jamais mariée, je n'ai pas de famille, pas de joie…
> Je me sens devenir triste, devant cette douleur injuste, cachée peut être depuis des années, et qui ne se fait jour qu'en présence d'une autre femme dont la destinée est aussi très éloignée de l'ordinaire[428].

Lella Zeynab, depuis la disparition du *marabout*, son père, mort sans descendance mâle, s'est entièrement consacrée à ses devoirs de *maraboute* ; et pourtant, elle laisse entendre qu'elle n'est pas tout à fait acceptée par les hommes de la congrégation parce qu'elle est une femme. Isabelle Eberhardt s'intéresse à cette femme, dont elle met en évidence l'expression d'intelligence et de simplicité, qui vit une existence différente de celle réservée normalement à son sexe. L'Orient décrit par Isabelle Eberhardt recèle ainsi bien les femmes qui, avec leur beauté, offrent seulement un décor à une région dominée par les hommes, que des femmes qui, pour le caractère extraordinaire de leur vie, peuvent être une source d'inspiration pour des jeunes Européennes. Isabelle Eberhardt, grâce à son intérêt pour l'islam, peut découvrir cet aspect de l'Orient resté caché aux voyageuses qui l'ont précédé.

L'année suivante, dans la *zaouïa* de Kenadsa, Isabelle Eberhardt tombe sur l'histoire de Lella Khaddoudja. Elle est admirative de cette femme qui a tout abandonné et, après être partie pour La Mecque avec ses enfants, a annoncé qu'elle ne reviendrait jamais dans son *ksar*, son village natal.

> À mon tour je me mets à rêver à cette Lella Khaddoudja inconnue, et qui a sans doute une âme un peu aventureuse, puisqu'elle a rompu, de sa propre volonté, avec la routine somnolente de la vie cloîtrée de ses pareilles, pour aller ailleurs recommencer une existence nouvelle, sous un autre ciel.
> Que s'est-il passé dans le cœur de cette *maraboute* voyageuse ? Pourquoi s'est-elle résolue brusquement à quitter pour toujours le ksar natal ? Quel roman y a-t-il peut-être que personne ne connaîtra jamais[429].

---

[428] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,* vol. I, *op. cit.*, p.123. (Les points de suspension sont dans l'original).
[429] *Ibid.*, p. 259. (Les points de suspension sont dans l'original).

C'est en effet dans une vie aventureuse et extraordinaire qu'Isabelle Eberhardt construit son image d'elle-même : les *maraboutes,* des femmes indépendantes et dotées de pouvoir, lui offrent une possibilité d'identification sans égale en Europe. Elles sont des religieuses qui, grâce à leur foi et à leur éducation, sont chargées de diriger les écoles coraniques et exercent leur influence sur de villages entiers. C'est l'union entre éducation et foi religieuse et indépendance qui attire Isabelle Eberhardt, des qualités qu'elle essaye de réunir elle-même.

Avec ces descriptions de maraboutes, Isabelle Eberhardt rompt avec une tradition de la littérature viatique qui s'occupe seulement des femmes assujetties des harems. Les maraboutes, en tant que femmes libres et influentes, offrent une autre image de l'Orient qui reconnaît aux femmes la possibilité d'être libres et autonomes, et d'acquérir une notoriété et une importance en dehors des cercles familiaux, grâce à leur engagement.

5. 3. 4. Les femmes et la guerre

Au cours de ses voyages, Isabelle Eberhardt se rend dans les régions en guerre où la vie des femmes se déroule à côté des soldats, des légionnaires, des *spahis* et des cavaliers du *makhzen.*

Dans ces endroits, les femmes décrites vivent des situations tristes et graves, et les descriptions qu'en fait Isabelle Eberhardt, comme déjà celles des *maraboutes*, semblent gagner en réalisme par rapport aux descriptions des chercheuses d'eau. Le lecteur est ainsi touché par la destinée de Mériéma, une mère pliée par la douleur pour la perte de son fils. La description d'Isabelle Eberhardt n'oblitère pas les marques que la souffrance et l'âge ont laissées sur le corps et sur l'esprit de cette femme :

> Un corps nu, déjeté, déchu, des seins vides, pendants, une chair noire, affaissée, souillée d'ordures et de terre. Une tête crépue et rase de garçon, une face maigre, ridée, une bouche large et épaisse s'ouvrant sur de fortes dents jaunes, et des yeux à fleur de tête, de pauvres yeux de bête malade : un masque tristement simiesque de souffrance, de crainte et d'égarement[430].

[430] *Ibid.*, p. 153.

La puissance de cette description, la richesse et la précision des détails et l'usage habile des adjectifs épithètes nous permettent d'avoir une image nette de Mériéma, une femme qui n'est pas dématérialisée comme les chercheuses d'eau, mais douée d'un nom, et présentée aux lecteurs dans toute sa réalité d'un corps épuisé et d'une misère insupportable.

Également désolé et fortement évocateur est le tableau qu'Isabelle Eberhardt peint d'une prostituée espagnole, « pauvre loque d'apparence encore femelle » dans le village Djenan-ed-Dar, qui attend les soldats et les légionnaires.

> Une maigre Espagnole sans âge, au petit museau anguleux, à la dure crinière noire, attend, avec une passivité lasse, les soldats qui les soirs de chaleur et de malaise, les soirs du rut sauvage, se jettent sur son pauvre corps dolent[431].

Les traits animaux accentuent l'état d'abrutissement de cette femme réduite à un corps. Il n'y a ni romantisme ni exotisme dans ces descriptions où tous les mots transmettent une triste désolation qui débouche sur une critique du colonialisme, qui fait des femmes qu'y demeurent le symbole d'un pays soumis, aliéné et violé.

Sans s'interroger sur la prostitution elle-même, Isabelle Eberhardt décrit l'existence plus digne de trois prostituées, Reguia, Marhnia et Khedidja, avec lesquelles elle s'entretient dans une maison de joie dans un village de la vallée de Figuig. Bien sûr habillée en homme, elle y arrive avec un soldat indigène, et passe des heures en conversation avec ces jeunes femmes et les nomades présents. Ces trois prostituées, conclut Isabelle Eberhardt après cet entretien, sont encore épargnées par la corruption due au contact avec les soldats.

> Je vois avec soulagement que, malgré le tas de loques et le désordre de la cour, ces hétaires de Zenaga sont moins sales et moins pouilleuses que leurs sœurs plus pauvres qui gîtent sous les tentes d'Oudahrir… Elles sont aussi plus aimables, moins quémandeuses.
> Comme toutes les prostituées arabes, quand elles n'ont pas été contaminées par le contact des soldats, ces trois femmes se tiennent bien, sans obscénité de gestes et de langage[432].

---

[431] *Ibid.,* p. 161.
[432] *Ibid.,* p. 118.

Cette critique envers les soldats qui, avec leur culture étrangère, portent la souffrance dans les villages, est en même temps une critique du colonialisme, qui perturbe un système qui a ses propres règles et son propre équilibre. Dans ses reportages et ses annotations dédiés au Sud oranais, Isabelle Eberhardt fait souvent allusion à une différence irréductible entre les cultures, ainsi elle décrit Mahrnia, une des trois prostituées qui à l'heure de la prière se tourne « très grave et très lointaine de ce qu'elle était tout à l'heure[433] » et prie.

L'image des femmes orientales d'Isabelle Eberhardt est très variée : à côté de l'image dématérialisée des porteuses d'eau, fantôme de la femme érotisée de la tradition orientaliste, il y a des images plus réelles des *maraboutes,* femmes qui jouissent d'une position éminente au sein de la communauté religieuse musulmane, et des femmes qui, dans les régions en guerre, souffrent des déchirements causés par la présence des soldats. Ainsi, Isabelle Eberhardt, soixante-dix ans après les descriptions d'Amalia Nizzoli, présente une image très différente, bien qu'ambiguë, de la vie des femmes en Orient.

[433] *Ibid.,* p. 190.

5. 3. 5. Ida Pfeiffer et les femmes chez les habitants

Pendant ses voyages en Orient, Ida Pfeiffer, grâce à son statut de voyageuse écrivaine, est invitée par les femmes des harems appartenant aux milieux plus élevés de la société orientale ; de plus, grâce à sa façon de voyager en solitaire et avec peu de moyens économiques, elle peut loger plusieurs fois chez les habitants, où elle est hôte de la population locale moins aisée. C'est surtout dans son *Voyage d'une femme autour du monde* que la voyageuse autrichienne décrit de façon plus proche les populations des villages et des petites villes. Elle a cette possibilité de connaître de près les villageoises, lorsqu'elle visite les sites de Babylone et de Nimrud dans les alentours de Bagdad, puis pendant sa traversée du désert de plusieurs jours en caravane pour arriver en Perse. En deux grandes étapes, elle voyage de Bagdad à Mossoul, puis de Mossoul à Tabriz. Pendant ces traversées, la voyageuse autrichienne est obligée de loger chez les habitants, et est ainsi obligée de participer activement à la vie des gens. Contrairement à Isabelle Eberhardt qui est habillée en homme, Ida Pfeiffer ne peut pas se dispenser de partager les espaces des femmes des villages, avec ses habits que la rendent bien reconnaissable en tant que femme. C'est ainsi qu'elle fait, malgré son caractère et malgré son exigence de s'isoler des populations locales, une série d'expériences assez uniques dans le panorama des voyageuses que nous avons décrites auparavant. Ida Pfeiffer, en effet, observe avec précision ses hôtes : elle examine les relations entre les membres d'une même famille, l'éducation des enfants, les habitations, les habitudes alimentaires et la façon de cuisiner certains plats, et en donne des descriptions très vives et intéressantes.

Malgré les descriptions que la voyageuse parvient à donner, sa première rencontre avec les villageoises est complètement différente de ce à quoi on pourrait s'attendre aujourd'hui de la part d'une voyageuse désireuse de rencontrer et de connaître les populations locales.

L'autoreprésentation d'Ida Pfeiffer, aux prises avec les femmes des villages, ne suscite pas la sympathie du lecteur, confronté à une attitude extrêmement arrogante. Celle-ci est évidente quand, comme dans les harems, elle se trouve dans la position

incommode d'être regardée et touchée par les femmes curieuses de connaître ses habits et son aspect. À la différence d'Amalia Nizzoli, qui change ses habits européens pour des vêtements turcs afin de ne plus attirer l'attention, Ida Pfeiffer n'accepte et ne s'adapte pas à la façon de faire des gens qui l'accueillent. Au contraire, elle entreprend des actions très surprenantes envers les autochtones. Ainsi, pendant une halte de deux jours dans un village à environ 270 km de Bagdad, après neuf jours de marche, Ida Pfeiffer est auteur d'une performance très éloquente :

> Le premier jour, j'eus beaucoup à souffrir. Les femmes de tout le voisinage accoururent pour contempler l'étrangère. Elles commencèrent par examiner et toucher mes vêtements, puis elles voulurent m'enlever mon turban de dessus ma tête. Enfin, harcelée et excédée de ces importunités, je ne pus me débarrasser d'elles que par un acte d'autorité. J'en saisis une par le bras et, lui faisant faire un demi-tour sur elle-même, je la mis si vite à la porte qu'elle se trouva dehors avant qu'elle eût le temps de se reconnaître. Je fis comprendre aux autres que pareille chose les attendait. Elles me crurent sans doute plus forte que je ne l'étais, car elles battirent en retraite.
> Je traçai ensuite un cercle autour de ma place et je leur défendis de le franchir ; elles obéirent également sans répliquer[434].

Ida Pfeiffer manie ces femmes physiquement comme on pourrait le faire avec des objets. Elle les traite comme des enfants qui la gênent au lieu de l'intéresser. L'infantilisation des peuples orientaux est un trait de l'orientalisme décrit par Edward Saïd, et Ida Pfeiffer confirme cette attitude. En considérant les autochtones comme des enfants qui doivent être réprimandés, il semble n'y avoir qu'un pas vers la légitimation d'une domination. Comme nous l'avons déjà plusieurs fois pu observer dans son attitude dans les harems, Ida Pfeiffer est une observatrice arrogante et éloignée des gens qui l'entourent. Elle ne cherche pas le contact et, au contraire, les gens qu'elle rencontre au cours de ses déplacements sont souvent vécus et décrits comme des empêchements pour la bonne poursuite de son voyage. Elle garde sa distance surtout envers les femmes du peuple, cette *Frauenwelt,* ce monde féminin, avec lequel elle ne veut rien partager.

En voyage vers l'est, de l'Irak jusqu'en Iran, Ida Pfeiffer traverse les régions montagneuses habitées par les Kurdes. Cette population qui, déjà à l'époque, habitait les régions montagneuses entre la Turquie, la Syrie, l'Irak et l'Iran, est présentée comme

[434] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.,* p. 469.

extrêmement pauvre et malfamée. En effet, la caravane d'Ida Pfeiffer se retrouve confrontée à un groupe de brigands. Ils se libèrent toutefois très facilement de cette « demi-douzaine d'hommes vigoureux, armés des gros bâtons[435] » avec la donation d'un *bakchich* (un pourboire).

Son séjour de plusieurs jours à Rawandous, « une des plus misérables villes qu'[elle eût] jamais rencontrée[436] », lui permet d'observer cette population. Elle loge auprès d'une famille qui partage avec elle ses espaces. Bien qu'à son départ elle reconnaisse la gentillesse et l'hospitalité de ces personnes, le commentaire qu'elle fait suivre à son arrivée, avec son franc-parler, révèle toute sa répulsion pour ses nouvelles hôtesses :

> Sous la porte cochère et sur des sales couvertures étaient accroupies quatre femmes dégoûtantes, couvertes à moitié de haillons et jouant avec de petits enfants. Je fus obligée de me blottir à côté d'elles, et, m'examinant des pieds jusqu'à la tête, elles me soumirent à des investigations d'une excessive curiosité[437].

Dans ces quelques lignes, nous discernons la frustration d'Ida Pfeiffer pour le fait d'être assimilée aux femmes autochtones et de devoir ainsi se contenter de loger chez elles. Le choix de mots qui, à l'époque du colonialisme et de la diffusion du racisme, ne devait pas tellement choquer les lecteurs, fait présager la réaction de la voyageuse qui, en effet, s'échappe de cet endroit pour aller chercher un refuge dans un coin de la maison lointain de ces femmes.

Apparemment plus patiente avec ces femmes de Rawandous, alors qu'elle ne l'était pas dans le village précédent, l'image qu'elle donne des villageoises et d'elle-même ne diffère guère des descriptions qu'elle a déjà peintes auparavant, dans ses comptes rendus des harems et des femmes des autres villes orientales. Son détachement et son sentiment de supériorité ne lui permettent pas de reconnaître quelques aspects positifs. Ainsi, ces femmes sont peintes comme oisives, tout le temps en train de grignoter, insouciantes et négligentes même dans la prière :

> Les femmes rôdaient toute la journée autour de moi ; quand elles cessaient de dormir ou de bavarder, elles se disputaient avec les enfants. Elles

[435] *Ibid.,* p. 484.
[436] *Ibid.,* p. 490.
[437] *Ibid.,* p. 491.

> aimaient mieux courir en haillons sales que de raccommoder et de laver leurs effets. Les enfants tyrannisaient singulièrement leurs parents, que pourtant ils ne les battaient pas ; mais quand ils voulaient quelque chose et qu'on ne le leur donnait pas, ils se roulaient par terre, frappaient autour d'eux des mains et des pieds, criaient et hurlaient jusqu'à ce qu'on les eût contentés. On ne faisait pas de repas réguliers pendant le jour ; mais, en échange, les femmes et les enfants étaient sans cesse à grignoter. […] Le soir on se baignait ; tout le monde se lavait les mains, la figure et les pieds, cérémonie qu'on répétait trois ou quatre fois avant la prière. Mais on manquait de dévotion réelle ; au milieu de la prière on jasait à droit et à gauche ! À parler vrai, n'en est-il pas de même chez nous ? [438]

Suite à ce constat d'une vie très désordonnée, Ida Pfeiffer développe finalement la même attitude que celle montrée par Amalia Nizzoli dans le harem de Rossane : ainsi, elle essaye de changer le comportement de ces femmes. Pendant les quatre jours qu'elle reste dans cette maison d'une famille kurde, elle se cale dans le rôle d'une missionnaire, et parvient d'abord à éduquer et à habituer à la propreté la petite Ascha, une fille de sept ans « très mal élevée », et ensuite à montrer aux femmes comment raccommoder leurs robes déchirées et même à créer une école de couture. Le succès dans la réorganisation des femmes de la maison, soutenu par la conviction qu'elles sont prêtes à « admettre leurs défauts et à apprendre », persuade la voyageuse du fait que les missionnaires présents sur place ne font rien pour « tenter de triompher de leurs défauts par la charité et la patience ! [439]»

Le constat que les femmes des régions kurdes ne reçoivent aucune instruction et qu'elles passent leurs journées dans l'inactivité la plus totale en compagnie des enfants, ainsi que l'observation que les femmes avec lesquelles elle s'est occupée ont envie d'apprendre, amène Ida Pfeiffer à soutenir l'importance d'une aide au développement dans ces régions. Elle pense aux missionnaires qui sont déjà sur place et critique leur action, qui se limite à chercher à gagner des nouveaux adeptes à leur religion. Nous revendions plus loin sur cette question des missionnaires dans les écrits d'Ida Pfeiffer.

À la fin de quatre jours passés dans la petite ville de Rawandous, le bilan de la voyageuse est positif : elle reconnaît, non sans son immanquable ironie, « la peine que se donnaient M. Masur et ses parents pour me rendre mon séjour sinon très agréable

[438] *Ibid.,* p. 493.
[439] *Ibid.,* p. 494.

(comme ils le croyaient), au moins supportable[440] ». Le mécontentement initial semble alors s'estomper au cours de son séjour, pendant lequel la voyageuse prend le temps de se rapprocher de ses hôtes et de considérer leurs conditions de vie et leur sensibilité.

Il y a dans l'œuvre d'Ida Pfeiffer, qui se représente de préférence comme détachée et méprisante, des moments d'ouverture envers les femmes orientales. Un autre exemple d'une rencontre où elle reconnaît aux femmes des villages une dignité et où nous la voyons changer d'attitude se voit dans une situation de besoin. Lorsqu'elle reste seule en plein désert, abandonnée par son guide exténué par ses manières péremptoires, elle parvient finalement à considérer les femmes qui accourent à son secours. Quand elle comprend que ces femmes lui amènent un plat chaud et restent à son côté pour la rassurer, Ida Pfeiffer accepte finalement leur proximité et est reconnaissante, et même un peu gênée en remarquant qu'elles n'acceptent pas son argent comme récompense. C'est alors qu'Ida Pfeiffer reconnaît que ces femmes qui l'ont assistée l'ont fait par gentillesse envers une étrangère : comme le décrit Ida Pfeiffer, elles « parurent enchantées de me voir un peu plus tranquillisée et plus consolée »[441]. La voyageuse reconnaît finalement une respectabilité et une identité personnelle à des femmes orientales.

Les observations d'Ida Pfeiffer pendant ce deuxième voyage en Orient sont très intéressantes pour deux raisons : le sujet décrit, et sa façon de voyager. Ida Pfeiffer ne décrit pas seulement les femmes des harems, mais aussi les femmes des villages ; grâce à sa façon de voyager toujours en économie que l'oblige à se mêler avec les gens des villages, elle observe, malgré les inconvénients dont elle se plaint continuellement, des aspects peu connus et peu décrits des populations orientales. Ses descriptions, qui révèlent une mentalité très enfermée dans des préjugés racistes et en contradiction avec son choix de voyager, évoluent toutefois au fur et à mesure qu'elle vit de nouvelles expériences. Bien que rarement, il s'avère toutefois que quelques descriptions méprisantes d'Ida Pfeiffer évoluent vers l'expression d'une humanité plus prononcée et d'une plus grande compréhension des peuples étranges qu'elle rencontre.

---

[440] *Ibid.,* p. 496.
[441] *Ibid.,* p. 505.

Dans la comparaison entre les récits sur les femmes des villages par Isabelle Eberhardt et par Ida Pfeiffer, nous remarquons deux tendances opposées : Isabelle Eberhardt exprime son admiration pour les *maraboutes* et sa compassion pour les femmes victimes de soldats arrivés avec la colonisation, tandis qu'Ida Pfeiffer exprime, dans presque toutes les occasions qu'elle a d'observer des femmes des villages, sa désapprobation et son sentiment de supériorité occidentale. Les deux voyageuses vivent des expériences extraordinaires : Isabelle Eberhardt, parce qu'elle est musulmane, peut accéder au monde des *maraboutes* ; Ida Pfeiffer, parce qu'elle voyage d'une façon indépendante, est accueillie dans les villages où elle est logée avec les femmes. Leurs points d'observations sont ainsi, par rapport aux descriptions des voyageuses du XIXe siècle, très originaux.

Par rapport à la question de l'orientalisme, leurs points de vue sont également opposés : le sentiment de supériorité d'Ida Pfeiffer est évident et toujours montré aux lecteurs par sa distance et par ses descriptions négatives ; Isabelle Eberhardt est critique envers le colonialisme et montre l'existence en Orient d'une différente conception de la féminité représentée par les *maraboutes*. Mais d'un autre côté, elle se montre tributaire d'une vision orientaliste et sexiste dans ses descriptions des femmes comme dématérialisées dans les villages.

SIXIEME CHAPITRE

6. 1. LA POPULATION ORIENTALE

Représentation et autoreprésentation

Les voyageuses européennes en Orient construisent leurs récits surtout autour des femmes et des harems, elles entrent néanmoins en contact, plus ou moins fréquemment, en fonction de leur façon de voyager et des raisons que les amènent en Orient, avec différents membres de la population locale, femmes, hommes, *drogmans*, marchants, guides, mais aussi, dans le cas d'Isabelle Eberhardt, avec des soldats et des *marabouts*. Les Européens présents en Orient constituent également un sujet de description, en particulier dans l'œuvre d'Amalia Nizzoli.

Pour visiter les harems il faut une invitation et les rencontres se déroulent en présence exclusivement des femmes. Bien qu'elles s'y rendent avec une certaine curiosité, les voyageuses européennes pendant leurs déplacements sont plus facilement et plus volontiers en contact avec les hommes qu'elles considèrent comme plus intéressants pour des raisons liées au pouvoir. Les interactions avec les hommes sont de nature commerciale. Ceux qui sont habitués aux échanges avec les Européens, sont souvent présentés comme impatients de rendre service aux voyageuses en échange d'une bonne paie ou d'un pourboire généreux.

La nature de ces échanges, au cours desquels les voyageuses assument un rôle actif normalement joué par les hommes, les met dans une situation de pouvoir différent par rapport à la position plus soumise qui est réservée habituellement aux femmes en Europe. Une des raisons qui rendent les voyages en Orient particulièrement intéressants pour les femmes du XIXe siècle est, précisément, ce renversement de leur position de pouvoir envers les hommes. Dans ce contexte la position d'Isabelle Eberhardt ne diffère guère de celles d'Amalia Nizzoli et d'Ida Pfeiffer. Son choix vestimentaire d'une femme européenne habillée en homme oriental la met dans une position privilégiée, car elle profite de la double identité que ses habits lui confèrent, celle d'une femme

appartenant à la culture occidentale et pour cela respectée et celle d'un jeun étudiant oriental qui est autorisé à entrer dans les *zaouïas*[442].

Pour Amalia Nizzoli et pour Ida Pfeiffer, les interactions avec les hommes sont tout à fait de nature commerciales. Pour la voyageuse autrichienne, il s'agit de trouver des guides, des possibilités de transport ou d'hébergement. La voyageuse italienne de son côté, ne nous informe pas sur les contacts pris avec la population locale pour des raisons organisationnelles, dont se charge probablement son mari. Toutefois, elle raconte ses échanges avec des Arabes pendant les semaines où elle dirige les fouilles de Saqqarah.

Un trait commun aux trois voyageuses est qu'elles décrivent les Orientaux en opposition avec les Occidentaux. La signification que prend cette opposition est cependant différente dans leurs œuvres. En particulier dans les textes d'Isabelle Eberhardt cette opposition fait ressortir une vision idéalisée de la population orientale.

6. 1. 1. Amalia Nizzoli et les Arabes

Les descriptions de la population locale par Amalia Nizzoli sont souvent contradictoires : parfois, elle met en évidence les aspects négatifs, et parfois, elle souligne les traits positifs. D'un côté, la voyageuse reprend les idées reçues sur l'impassibilité, l'indolence et le flegme des Orientaux. D'un autre côté, elle constate, à l'opposé, leur activité infatigable et leur force admirable.

L'impassibilité est, par exemple, reprochée aux Arabes lors d'un accident sur le bateau qui amène la famille Sola du Caire à Assiout, à leur arrivée en Égypte. Les marins, sous le péril d'un incendie à bord, « agissaient avec un flegme insupportable », un comportement qu'Amalia Nizzoli transforme tout de suite en une généralisation sur la population orientale :

> Les Arabes, au milieu des plus grands périls, semblent impassibles, pour la simple raison qu'ils croient que chaque chose est l'œuvre du destin et que l'homme ne peut pas éviter ce que le destin a décidé[443].

[442] Voir le troisième chapitre.

[443] « Gli Arabi […] agivano con una flemma insopportabile. Gli Arabi non si occupavano che della porta senza badare quanto più grave fosse il pericolo del fuoco nell'interno della camera: tuttavia essi non si mostravano sgomentati ed agivano con una flemma insopportabile. Gli Arabi in mezzo ai più grandi

La spécificité de la culture orientale est ce qui empêche les personnes à bord d'agir. Au contraire, la voyageuse décrit le courage de son père et de son cousin, occupés à éteindre l'incendie avec tous les moyens à disposition. Dans les lignes suivantes, l'idée du destin auparavant présenté comme cause de l'impassibilité des Orientaux perd son efficacité, car l'inaction des marins est due à une toute autre raison :

> Les marins ne se montraient pas plus ébranlés dans cette circonstance, car peu importe à quel point les choses pouvaient empirer, ce sont de très bons nageurs, et ne possédant que la seule chemise qu'ils portaient sur eux, en sautant dans l'eau, ils se seraient rendus sur terre sains et saufs sans prendre le risque de perdre quelque chose. Pendant ce temps, mon petit équipage fut presque totalement abîmé[444].

C'est donc une sorte d'insouciance générée par la pauvreté, la raison du calme et de l'inaction des marins qui observent, indifférents, le trousseau contenant les habits d'Amalia Nizzoli être détruit par les flammes. Dans les deux cas, qu'il s'agisse du destin ou de la pauvreté, le contraste entre le comportement des Arabes et celui des hommes de la famille Sola correspond à une opposition entre les deux cultures : la culture européenne est considérée comme une motivation pour agir. Tandis que la culture orientale est décrite comme encourageant plutôt l'inactivité.

Ce reproche de l'inactivité est, par la suite, contredite par une description des marins arabes, emprunté du récit de Wolfradine von Minutoli, dans lequel la voyageuse exprime toute son admiration pour ces hommes qui s'occupent des bateaux dans le Canal Mahmoudieh.

> Une des choses qui sont d'ailleurs surprenantes, c'est de voir l'agilité et la force herculéenne des marins qui vont à contre-courant, et quand le vent

---

pericoli sembrano impassibili, per la gran ragione che credono tutto essere opera del destino, e che non possa l'uomo evitare ciò che il destino medesimo ha stabilito », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. 55.

[444] « I marinai poi, tanto meno in quell'occasione si mostravano sbigottiti, giacché per quanto male le cose avessero potuto andare, essendo essi perfetti nuotatori, e non possedendo che la sola camicia che hanno indosso, con un salto nell'acqua si sarebbero recati a terra sani e salvi senza avere nulla rischiato né perduto. Intanto il mio piccolo equipaggio si rovinò quasi interamente », *ibid.*, p. 55.

> est contraire, ils plongent dans l'eau, traversent le fleuve à la nage jusqu'à la rive pour tirer le bateau.[445]

Pour finir, le reproche d'impassibilité et de flegme est relativisé ultérieurement dans le compte rendu de ses sorties à cheval avec son mari, un de leurs passe-temps préférés pendant leur séjour au Caire. La voyageuse y raconte son admiration pour les palefreniers, toujours obligés, d'accompagner les cavaliers :

> J'admirais l'infatigable activité des Arabes qui couraient à côté des chevaux pendant des journées entières sur des chemins en très mauvais état, sur le sable brûlant, et sous le fouet d'un soleil très ardent. Seule l'habitude permet à ces pauvres gens de supporter ces conditions, mais leur bonne volonté, leur douceur et leur patience sont incontestables. [446]

Dans d'autres contextes, les « Arabes » les « Turcs » et les « Orientaux » sont décrits comme indolents, à cause de leur habitude à rester assis tout le temps sur leurs divans ou sur des nattes, buvant du café ou « passant entre les doigts une couronne d'ambre ou d'autre chose »[447]. De nouveau, ce jugement d'indolence est comme renversé dans les lignes suivantes, dans lequelles la voyageuse décrit plus en détail le divan qui, dans une optique européenne, sert à se reposer[448], mais qui est reconnu en tant que meuble utilisé en Orient dans toutes les situations, y compris celles du travail. L'inactivité observée avant s'avère ainsi n'être qu'apparente :

> Et c'est ainsi que les grands, les gens communs, les employés et les marchands font leurs affaires. Le divan est considéré comme un grand meuble en Turquie ; il sert à s'asseoir, à accueillir en privé et officiellement,

---

[445] « Una delle cose che sorprende è il vedere l'agilità e la forza, per così dire erculea, dei marinari, i quali cola più grande facilità vanno contro la corrente che in certi luoghi è rapidissima, e quando fa vento contrario si gettano nell'acqua e passano il fiume a nuoto fino alla riva per tirare la barca », *ibid.,* p. 38.

[446] Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto, op. cit.,* p. 148-149, « Ammiravo l'infaticabile attività degli Arabi nel correre presso le cavalcature per intiere giornate, lungo pessime strade, come pure fra le sabbie cocenti e sotto la sferza di un sole ardentissimo. La sola abitudine può far sopportare a quella povera gente tanta fatica; ma la buona volontà, la dolcezza e pazienza loro è a tutta prova. »

[447] Nizzoli Amalia, op. cit. p. 143, « I Turchi, gli Arabi e in generale gli Orientali sono indolenti passano la maggior parte del tempo seduti sopra divani, tappeti e stuoie, ed il popolo anche sulla nuda terra, bevendo caffè (senza zucchero sempre) e passando fra le dita una corona d'ambra o d'altra materia. E così trattano gli affari i grandi, i privati, gli impiegati e i mercanti. »

[448] Amalia Nizzoli, dans le premier chapitre de son récit, laisse penser qu'elle ne connaissait pas ce meuble. *ibid.,* p 27 : « Ci sedemmo sopra un bel divano, e giudicai che questo mobile era assai più comodo delle nostre sedie. » Traduction : « Nous nous assîmes sur un beau divan, et je jugeais que ce meuble était bien plus confortable que nos chaises. »

> ou alors à se reposer comme dans un lit ; c'est le meuble le plus répandu et nécessaire.[449]

Dans cette description, comme déjà dans la précédente, Amalia Nizzoli abandonne ses préjugés et les critères de jugement qui dérivent de sa culture européenne. Elle parvient à reconnaître qu'il y a une différence entre les deux cultures qui ne peut pas être réduite : son jugement reste ainsi comme suspendu. Les descriptions d'Amalia Nizzoli restent ainsi bienveillantes, et ses jugements sont rarement définitifs, elle reste ouverte à toutes expériences et nouvelles connaissances. Ses descriptions entrent dans une logique de « pressentiment » de ce que Victor Segalen[450] appelle l'*exotisme*, qu'il décrit comme une « perception aiguë et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle », ou la « perdurabilité du plaisir de sentir le Divers »[451]. Dans sa description du divan et de la façon de travailler des Orientaux, mais aussi de quelques comportements des femmes des harems, Amalia Nizzoli découvre une différence qui ne se laisse pas réduire à des jugements formulés avec des critères taillés sur le style de vie, sur la mentalité et sur les exigences européens.

L'attitude de la voyageuse est aussi parfois contradictoire, car elle critique et dénonce certains comportements des Égyptiens, et en même temps, elle n'hésite pas à profiter de cette conduite quand cela lui convient. Ainsi, pendant les mois où elle dirige les fouilles de Saqqarah pour son mari, puisque c'est impossible pour lui de s'éloigner de l'ambassade où il est employé, elle négocie avec le cheik du village pour acheter un bas-relief soustrait aux fouilles d'un autre collectionneur.

> C'était une chose convenue parmi les ouvriers arabes de voler à chacun des agents directeurs pour revendre à l'autre […] j'ai su, après avoir quitté les fouilles, que différentes pièces qui devaient nous revenir furent achetées par les agents des consuls nommés ci-dessus (le consul anglais M. Salt, le consul de France M. Drovetti, le consul de Suède M. D'Anestasi)[452].

---

[449] « Il divano è il gran mobile di Turchia; esso serve per sedervisi, per ricevere in privato ed in etichetta, e per riposarvisi, e infine per letto; è questo il mobile più comune e più necessario », *ibid.,* p. 144.

[450] Originaire de Brest, Victor Segalen (1878-1919) est médecin et officier de marine. Doué dans plusieurs disciplines, il se dédie à l'archéologie et à la composition d'œuvres littéraires et d'essais. Il nous a légué une œuvre foisonnante qui est découpée en cycles en fonction de leur thématique. L'*Essai sur l'Exotisme,* auquel nous nous référons, fait partie du *Cycle des ailleurs et du bord du chemin*.

[451] Segalen, Victor, *Essai sur l'Exotisme. Une esthétique du divers,* Paris, Fata Morgana, 1978, p. 44.

[452] « Era cosa convenuta fra i lavoratori arabi di rubare ad ognuno degli agenti direttori per vendere all'altro […] io ho saputo dopo che lasciai gli scavi, che vari pezzi spettanti a noi furono comprati dagli

Parfaitement au courant des commerces incorrects qui ont lieu dans la zone des fouilles, Amalia Nizzoli accepte tout de même une transaction commerciale de cette sorte, en se justifiant auprès de ses lecteurs avec l'argument que c'était une façon de faire dans ce milieu. Dans le compte rendu de cette négociation, il y aussi une volonté de se mettre en avant pour montrer à son mari et à ses lecteurs son habileté et son courage. Le lecteur apprend ainsi qu'elle se rend en pleine nuit à un rendez-vous avec le cheik pour acheter l'objet désiré. Elle parvient à atteindre son objectif « après une longue négociation et plusieurs duperies »[453]. En s'adaptant aux mœurs du petit monde de l'archéologie naissante, Amalia Nizzoli peut montrer sa valeur en tant qu'experte en objets de l'Égypte antique, et en tant qu'habile et courageuse négociatrice. Elle se représente comme une femme qui sait bien gérer et accomplir une tâche qui est en dehors de la sphère domestique et normalement confiée aux hommes. Dans ces circonstances, les ouvriers arabes sont représentés comme des tricheurs et des voleurs tandis qu'elle-même et les Européens, qui gravitent autour des fouilles, sont montrés comme s'adaptant aux conditions qui leur sont imposées par les mœurs des Arabes. Cette opposition réalisée par Amalia Nizzoli ne concerne pas le genre, femmes et hommes mais l'appartenance culturelle, Occidental et Oriental. L'expérience qu'elle acquiert pendant les fouilles archéologiques menées en Égypte permet à Amalia Nizzoli de se représenter comme faisant partie de la plus grande catégorie des Occidentaux où la différence entre femmes et hommes perd de son importance.

Dans l'ensemble de son récit de voyage, cette expérience ne nous semble pas être assez valorisée. Le sous-titre de l'œuvre d'Amalia Nizzoli *Mémoires d'Égypte et particulièrement sur les coutumes des femmes orientales et les harems* et les renseignements dispensées dans l'introduction, mettent en évidence les représentations des femmes des harems. Pourtant, le choix de ne pas insister sur l'extraordinaireté d'une activité comme directrice de fouilles, ni sur l'intérêt des informations sur le monde de l'archéologie naissante, semble remarquable et est probablement en lien avec les

agenti dei sunnominati consoli », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828), op. cit.,* p. 236.

[453] « Dopo molti discorsi e raggiri », *ibid.,* p. 241.

stratégies de légitimation et de vente traité dans le premier chapitre. La représentation d'une femme occupée à des tâches hors des espaces domestiques semble moins importante et pourrait même être considérée comme péjorative.

Les exemples de représentations de la population orientale par Amalia Nizzoli, ne montrent pas seulement un système descriptif binaire qui oppose un monde arabe impassible, indolent, corrompu et malhonnête, à un monde européen actif, honnête et moralement supérieur. En effet, ce système descriptif est constamment brisé dans le récit d'Amalia Nizzoli, qui transforme ses jugements initialement négatifs en leur contraire. Les marins arabes, d'abord jugés impassibles, sont décrits peu après comme agiles et forts ; l'oisiveté attribuée aux Orientaux est révisée par le constat qu'ils travaillent en restant assis ou allongés sur leurs divans ; pour finir, le jugement selon lequel les Arabes sont malhonnêtes est affaibli par la description d'un comportement douteux des archéologues européens, dénoncé mais en même temps adopté par Amalia Nizzoli elle-même.

6. 1. 2. Ida Pfeiffer et les Orientaux

Dans ses voyages en Orient, où elle parcourt des centaines des kilomètres en caravane et où elle visite plusieurs villes en Turquie, en Égypte, en Iran, en Irak et en Syrie, Ida Pfeiffer consacre bien peu de place à la description des populations orientales, qu'elle n'a pas souvent occasion de rencontrer et qui l'intéresse peu, son principal centre d'intérêt étant elle-même.

Pendant ses voyages en caravane, elle traverse des zones désertes, où elle rencontre seulement des patrouilles de soldats aux frontières ou des groupes des brigands. Dans les villages où ses caravanes font des haltes pendant quelques jours, elle peut seulement décrire les femmes avec lesquelles elle est logée dans les espaces qui leur sont réservés.

Ses remarques sur les hommes qui croisent ses parcours sont comme celles d'Amalia Nizzoli, hétérogènes, et quand elle est hors des villes, ses rencontres sont en général jugées plutôt positivement ; les gens qui essayent de lui rendre service dans les villes sont en revanche décrits avec des mots méprisants.

Dans sa narration de ses traversées dans le désert, Ida Pfeiffer souligne la gentillesse et l'accueil généreux qu'elle reçoit et qui semblent être l'usage dans ces régions et qui correspond tout à fait à une idée très répandue de l'hospitalité orientale. Plus particulièrement, les usages des *kans*, hébergements nocturnes sur les routes caravanières, permettent à la voyageuse d'apprécier cette culture de l'hospitalité, et de souligner le caractère bien plus accueillant et généreux des Orientaux par rapport aux Occidentaux. Les *kans* sont ouverts à tout le monde et complètement gratuits : ils diffèrent ainsi des bungalows que la voyageuse a connus dans son récent voyage en Inde. Ces derniers, appartenant aux Anglais, sont payants et réservés aux chrétiens. Ainsi, la voyageuse remarque l'égoïsme et la fermeture des Européens envers les étrangers :

> En fait d'hospitalité, les Persans, les Turcs, et, en général tous les peuples mis au ban de la civilisation, ont des idées beaucoup plus larges et plus généreuses que nous autres Européens. […] Je ne doute même pas que, quand les places sont déjà occupées par des infidèles, et qu'il arrive un chrétien, ils ne se serrent entre eux pour lui procurer un asile[454].

Avec cela la voyageuse critique le comportement des Européens, notamment des Anglais en Inde, qui interdisent aux personnes qui ne sont pas chrétiennes, aux « infidèles », l'entrée des hébergements mis en place sur les parcours caravaniers. Cela fait ressortir l'humanité de la culture orientale qu'Ida Pfeiffer mentionne à plusieurs occasions et qu'elle oppose à l'attitude égoïste des Européens. Malgré cela elle entretient des relations assez conflictuelles avec les conducteurs des caravanes avec lesquelles elle voyage. Tout d'abord elle ne cache pas qu'elle les juge à partir de leur aspect :

> le conducteur de la caravane vint me chercher. Il avait l'air si peu recommandable que je me serais à peine risquée à faire un mille en sa compagnie.[455]

Elle se méfie de leurs décisions, et se sent souvent trompée par leurs comportements. Cependant, elle arrive toujours saine et sauve à sa destination, et au cours des ses

[454] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.,* p. 518.
[455] *Ibid.,* p. 482.

voyages, elle parvient à changer son avis. Ainsi, Ali, le conducteur de sa première caravane, est décrit plus tard comme quelqu'un qui « valait beaucoup mieux que sa figure[456] ». Ainsi, elle souligne l'importance du voyage, qui permet de réviser les idées reçues et de faire preuve d'une grande ouverture d'esprit.

Très autonome, la voyageuse ne se laisse pas intimider par les avertissements des voyageurs plus experts, et cela lui permet de démentir certains affirmations présentes dans de récits des ses précurseurs ou les admonitions de ses accompagnateurs. À Bandr-Abas, en Perse, la voyageuse n'écoute pas l'interdiction qu'elle reçoit de visiter la ville, car comme on le lui dit, dans « ces contrées reculées, l'apparition d'une Européenne était un évènement si extraordinaire qu'on pourrait me recevoir à coups de pierres »[457] ; et en effet, la voyageuse peut orgueilleusement remarquer comment « le peuple accourut, il est vrai, de tous côtés, me regarda tout ébahi, mais ne montra pas la moindre velléité de me maltraiter »[458].

La voyageuse autrichienne démonte sans cesse les idées reçues sur les peuples étrangers et ne se laisse pas influencer par les racontars sur les Orientaux, qui sont avancés surtout pour la dissuader de visiter les pays, les villes et les villages sous prétexte qu'en tant que femme, elle pourrait encourir des périls auxquels les hommes ne sont pas exposés. Avec les récits de ses désobéissances, Ida Pfeiffer souligne son courage et démontre que les voyages en solitaire d'une femme, même dans des régions peu fréquentées par les Européens, sont faisables : Il s'agit là d'un des thèmes majeurs dans ses récits de voyage.

Ses descriptions des personnes rencontrées dans les villes, qui essayent de se mettre au service des voyageurs, illustrent une facette différente de cette autoreprésentation de la voyageuse. Plus particulièrement, Ida Pfeiffer se heurte aux gens qui accueillent les voyageurs dans les ports. Ainsi, dans son compte rendu de son arrivée à Beyrouth, elle met en garde contre la cupidité de ces personnes. En accord avec son caractère résolu et franc, elle affirme que l'accueil que lui réservent les portefaix et les drogmans à l'arrivée dans les ports orientaux lui donne envie de se servir d'un bâton pour repousser

[456] *Ibid.,* p. 485.
[457] *Ibid.,* p. 421.
[458] *Ibid.,* p. 421.

ces « Arabes ou *Fellahs* presque nus […] si serviables et si pleins de vie »[459]. Dans un autre contexte, elle affirme que les serviteurs et les chameliers, et en général les *fellahs*, « escroquent et fraudent les étrangers », et elle conclut en disant qu'il faut se montrer inflexible :

> On ne peut s'imposer que grâce à une volonté forte, et je suis convaincue qu'ils trouvèrent cette conduite d'une femme tellement extraordinaire que de ce fait, ils se laissèrent intimider encore plus[460].

Ce jugement d'Ida Pfeiffer est renforcé par la description de sa conduite autoritaire de laquelle elle semble être fière, bien qu'elle essaye parfois de convaincre ses lecteurs du contraire :

> On se tromperait si on pensait que je communique ce genre d'événements pour me vanter de mon courage […] De ces petites aventures, il faut seulement apprendre comment il faut s'y prendre avec ces gens[461].

Ce genre de conseils révèlent aux lecteurs l'attitude de supériorité et arrogante de la voyageuse envers des personnes qu'elle considère comme étant à son service ou, dans le pire de cas, comme des inconvenants fastidieux qu'il faut chasser avec des coups de fouet. Nous remarquons ainsi une vantardise d'une attitude irrespectueuse, laquelle révèle très bien le sens de supériorité ressentie par la voyageuse envers ces hommes et comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, aussi envers les femmes appartenant normalement à un milieu assez humble.

La vantardise d'Ida Pfeiffer, ses démonstrations de force morale et de détermination mettent en évidence une fois de plus son autoreprésentation comme « sujet héroïque », c'est-à-dire de femme forte qui maîtrise toutes les situations sans jamais perdre le contrôle[462].

---

[459] Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.*, p. 94.
[460] « Nur durch festen Willen kann man ihnen imponieren, und ich bin überzeugt, sie fanden dies Benehmen einer Frau so außerordentlich, dass sie sich dadurch nur umso mehr einschüchtern ließen », *ibid.,* p. 269.
[461] « Man würde sich sehr irren, wenn man dächte, ich teile dergleichen Begebenheiten mit, um etwa mit meinem Mut zu prahlen. […] Man möge aus solchen Erlebnissen nur entnehmen, wie man mit diesen Leuten umgehen muss », *ibid.*
[462] Voir le troisième chapitre.

Un trait de ses descriptions des peuples qu'elle rencontre est, malgré son aversion pour le contact direct, la précision. Elle distingue les visages des Persans de ceux des Arabes, et elle décrit toutes les différentes personnes qu'elle rencontre avec le plus grand soin. Un exemple est cette description des Bédouins :

> Dans plusieurs endroits, nous vîmes de grandes tribus de Bédouins qui avaient dressé leurs tentes sur de longues files, d'ordinaire tout au bord du rivage. Quelques-unes de ces hordes avaient des tentes assez grandes, tout à fait couvertes ; d'autres, au contraire, n'avaient étendu sur quelques pieux qu'une natte de paille, un drap ou quelques peaux qui préservaient à peine les têtes de ces malheureux contre les rayons ardents du soleil. En hiver, où le froid est souvent assez intense pour qu'il gèle, ils ont les mêmes demeures et les mêmes vêtements qu'en été. C'est aussi dans ces temps que la mortalité est la plus grande chez eux. Ces hommes ont l'air de vrais sauvages, et ne sont vêtus que de couvertures de brun foncé. Les hommes en tiennent un morceau entre les jambes, et en roulent un autre autour du corps. Les femmes s'en enveloppent entièrement ; les enfants vont souvent tout nus jusqu'à l'âge de douze ans[463].

Ces lignes révèlent non seulement la précision documentaire des descriptions d'Ida Pfeiffer, mais aussi le fait qu'à côté de l'observation sur place, il y aussi de la part de la voyageuse écrivain un travail de documentation sur des descriptions préexistantes, comme le démontrent ses observations sur la mortalité pendant les hivers. Ce style descriptif traverse toutes les œuvres d'Ida Pfeiffer, et dans son voyage en Orient, elle décrit avec la même précision les Turcs comme les Arabes et les Persans, les Bédouins comme les Kurdes. Ce genre d'attention, manquant ou bien moins systématisé dans le récit d'Amalia Nizzoli, qui reste enfermée dans son monde de « Francs », contraste dans l'œuvre d'Ida Pfeiffer avec les nombreux exemples d'une absence d'attrait pour les rencontres réels.

Quand le contact avec les autochtones devient trop serré, elle n'hésite pas, comme nous l'avons déjà remarqué, à exprimer son ennui et son aversion. Dans un village entre Jaffa et Jérusalem, la rencontre avec le cheik, un homme très hospitalier, est décrit d'une façon peu flatteuse :

---

[463] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.*, p. 431.

> Une heure plus tard arriva le cheik lui-même, pour nous présenter ses hommages. Nous nous étendîmes sur les terrasses de l'entrée, les hommes fumaient et buvaient du café. En même temps, on mena avec l'aide du drogman une conversation très ennuyeuse. Finalement il vint à l'esprit du cheik que nous étions fatigués du voyage. Il nous fit ses adieux et il nous promit, sans que nous le lui demandions, d'envoyer deux hommes comme gardes, ce qu'il fit. Nous pouvions donc, avec la plus grande sûreté, aller nous reposer à la belle étoile dans un village turc[464].

Bien que la voyageuse rende hommage à la gentillesse du cheik, elle ne cache pas qu'elle n'apprécie pas du tout sa conversation. D'ailleurs, toutes les conversations d'usage en Orient n'intéressent pas la voyageuse autrichienne, trop pressée de poursuivre son voyage. En outre, à la différence de nombreuses voyageuses dont fait partie par exemple Cristina di Belgiojoso, Ida Pfeiffer ne joue pas le rôle de la voyageuse secouriste : elle ne voyage pas avec une valise de médicaments pour soigner les infections mineures de villageois, actions pour lesquelles les voyageuses européennes sont appréciées et admirées par les populations locales. Ida Pfeiffer ne s'intéresse pas à ce genre d'actions. Les rencontres avec la population autochtone sont considérés comme des pertes de temps précieux ou, comme dans le cas de la description suivante, comme de dangers pour sa santé :

> M'étant un jour laissé entraîner dans le fond d'un taillis par de beaux insectes, je me trouvai aussitôt entourée par une bande de femmes et d'enfants ; je jugeai plus sage de retourner près de l'équipage, non pas que j'eusse peur de ces braves gens, mais ils me prenaient les mains, touchaient mes habits, voulaient mettre mon chapeau de paille, et ces familiarités ne m'étaient pas précisément agréables, à cause de leur extrême saleté. Les enfants avaient l'air excessivement mal tenus : plusieurs étaient couverts de boutons et de petits ulcères ; tous, grands et petits, avaient toujours les mains fourrées dans leurs cheveux[465].

Ida Pfeiffer ne prend pas du plaisir à rencontrer les populations autochtones et n'entreprend pas des actions pour changer leur situation. On a souvent l'impression

---

[464] « Eine Stunde später kam der Scheik selbst, uns seine Aufwartung zu machen. Wir lagerten uns auf die Terrassen der Vorhalle, die Männer rauchten und tranken Kaffee. Dabei wurde ein Gespräch geführt, das der Dragoman übersetzte und sehr langweilig war. Endlich fiel es dem Scheik doch ein, dass wir von der Reise ermüdet seien. Er nahm von uns Abschied und versprach uns unaufgefordert, zwei Mann Wache zu senden, was er auch tat. Wir konnten also mit größter Sicherheit unter freiem Himmel, mitten in einem türkischen Dorfe, zur Ruhe gehen », Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.,* p. 110.

[465] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.* p. 432.

qu'elles ne l'intéressent pas du tout, et qu'elle trouve les insectes qu'elle veut amener à Vienne pour les vendre à des collectionneurs, bien plus intéressants. En effet, ses descriptions si précises des habits, des coiffures, des habitations et des conditions générales de vie, entrent rarement dans les détails d'une observation plus intime.

À l'occasion de ses traversées du désert avec une caravane, Ida Pfeiffer est toutefois obligée de changer son attitude pour pouvoir continuer son voyage. Sa description des femmes kurdes qui font la cuisine, élèvent leurs enfants et passent leurs journées en sa présence est ainsi bien plus personnelle. Il s'agit de quelques-unes de ses descriptions les plus intéressantes, bien que la voyageuse mette bien en évidence qu'elles sont le résultat d'un séjour prolongé et imprévu dans leur village, et qui est vécu comme un contretemps ennuyeux.

> Je passai quatre jours parmi ces gens, les jours dans un trou sombre, les soirées et les nuits sur la terrasse. Je fus contrainte, comme mon hôtesse, de rester toujours blottie par terre ; quand j'avais quelque chose à écrire, mes genoux me servaient de table. Tous les jours, on disait : « Il partira demain une caravane. » Hélas ! Ce n'était que pour me faire prendre patience ; on voyait combien j'étais ennuyée et tourmentée[466].

Ces observations ne concernent pas directement les coutumes et les mœurs des populations : elles concernent avant tout la voyageuse, ses exigences et son état de santé qui passent en premier plan : ainsi, dans ses comptes rendus, elle ne manque pas d'exprimer son inconfort, son mécontentement, mais aussi son dégoût et son mépris envers les gens qui l'accueillent.

Dans son voyage de Bagdad à Mossoul, c'est encore ainsi qu'elle annonce son séjour auprès du village de son caravanier : « Nous passâmes malheureusement deux jours dans ce triste endroit »[467]. Les descriptions qui suivent ne sont pas moins sévères :

> Vers le soir je vis, à ma grande joie, mettre sur le feu une marmite qui contenait de la viande de mouton. Depuis huit jours je n'avais vécu que de pain, de concombres et de quelques dattes ; aussi je sentais un désir et un besoin extrêmes de me réconforter d'un mets chaud, solide et nourrissant.

---

[466] *Ibid.*, p. 492-493.
[467] *Ibid.*, p. 469.

> Mais mon appétit commença à diminuer singulièrement quand je vis la manière dont on préparait le ragoût[468].

Bien que la voyageuse donne un compte rendu très intéressant de la préparation de ce repas, elle se focalise encore sur ses propres exigences et sur son autoreprésentation, qui vise toujours à mettre en évidence ses qualités de force et de contrôle et son esprit d'adaptation aux exigences d'un voyage de ce genre.

> Je m'étais bien proposé de ne pas toucher à ce ragoût […] quand il fut fait […] mon appétit se réveilla […] je me rappelai d'ailleurs que j'avais déjà mangé bien des choses qui n'avaient pas été préparées avec plus de propreté […] il me fit beaucoup de bien, et me ranima et me fortifia.[469]

Les récits d'Ida Pfeiffer se focalisent sur ses propres états d'âme et sur son bien-être physique. Elle a une attitude détachée et méprisante envers les populations qu'elle est obligée de rencontrer de plus près. Lors d'une fréquentation prolongée, toujours décrite comme peu appréciée, la voyageuse parvient à des observations personnelles qui font souvent ressortir les aspects moins agréables de leurs cultures.

6. 1. 3. Isabelle Eberhardt et les Arabes

Isabelle Eberhardt est passionnée par la vie dans le désert, et elle éprouve une vraie fascination pour ses habitants qu'elle ne cesse pas de fréquenter et de décrire.
Au contraire d'Amalia Nizzoli et d'Ida Pfeiffer, elle ne s'identifie pas aux Européens présents au Maghreb, qu'elle critique à plusieurs reprises. Ainsi elle confie aux *Journaliers* une vision très négative des colons présents dans les villes :

> Alger est gâtée par son abjecte population. La vie contemplative de la rue, cette vie heureuse, calme et féconde que j'aime tant, y est impossible […]
> De plus en plus je hais, férocement, aveuglément, la foule, cette ennemie - née du rêve et de la pensée. C'est elle qui m'empêche de *vivre* à Alger, comme j'ai vécu ailleurs. Ah, sale, malfaisante et imbécile *civilisation* ! Pourquoi l'a-t-on apportée et inoculée ici ? Non pas la civilisation du goût,

[468] *Ibid,* p. 470.
[469] *Ibid.*

> de l'art, de la pensée, celle de l'élite européenne, mais celle, odieuse là-bas, effrayante des grouillements infâmes d'en dessous ! [470]

La voyageuse dénonce la mentalité « apportée et inoculée ici » par quelques-uns des Européens qui se sont établis au Maghreb. Il s'agit d'une population qu'elle définit par son ignorance, et qu'elle considère étrangères à la « civilisation » appartenant à une « élite » européenne. La voyageuse, toutefois, ne décrit pas davantage cette population désormais nombreuse présente dans les villes du Maghreb. Comme le sont déjà les femmes orientales, les colons, bien que critiqués, sont en réalité refoulés du champ de vision de la voyageuse qui ne s'intéresse ni aux Européens ni aux femmes. En cela, Isabelle Eberhardt rejoint en partie les auteurs romantiques comme Eugène Fromentin et Théophile Gautier qui ont décrit le Maghreb comme un monde alternatif duquel ils ont toutefois effacé tout ce qui a été apporté par les Occidentaux.

Dans plusieurs textes, Isabelle Eberhardt manifeste son intention de s'établir au Maghreb et d'y mener un style de vie qu'elle appelle « nomade », qui imite celui des populations du désert. Cette intention est déclarée nettement dans les *Journaliers* :

> […] je ne suis qu'une originale, une rêveuse qui veut vivre loin du monde civilisé, de la vie libre et nomade pour essayer ensuite de dire ce qu'elle a vu et, peut être, de communiquer à quelques-uns le frisson mélancolique et charmé qu'elle ressent en face des splendeurs tristes du Sahara…[471]

Isabelle Eberhardt, dans cette autoreprésentation, s'attribue deux caractéristiques qu'elle reconnaît aussi aux peuples du désert : le caractère rêveur et la propension pour une vie nomade, qu'elle identifie à la liberté. À cette idéalisation de la vie nomade correspond l'idéalisation des populations vivant dans le désert :

> Ici, le Sahara âpre et silencieux, avec sa mélancolie éternelle, ses épouvantes et ses enchantements, a conservé jalousement la race rêveuse et fanatique venue jadis des déserts lointains de sa patrie asiatique.
> Et ils sont très grands et très beaux ainsi, les nomades aux vêtements et aux attitudes bibliques, qui s'en vont prier le Dieu unique, et dont aucun doute n'effleura jamais les âmes saines et frustes.

---

[470] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,* vol. I, *op. cit.,* p. 445.
[471] *Ibid.,* p. 398.

> Et ils sont bien à leur place là, dans la grandeur vide de leur horizon illimité où règne et vit, splendide, la souveraine lumière[472].

La population d'El Oued, des arabophones musulmans, garde ainsi ses caractères originaires de jadis, à l'époque où elle est arrivée de l'Asie. Ils sont identifiés aux Arabes nomades lesquels se différencient, selon la voyageuse, des populations qui se sont établies dans les villes, lesquelles constituent une « race métissée » pour laquelle la voyageuse ne cache pas son mépris. L'évocation du passé, de l'époque durant laquelle les Arabes ont envahi l'Afrique du nord au VIIe et VIIIe siècle, et l'allusion à leur « attitude biblique » sont des éléments typiques de la littérature orientaliste, et signalent une idée d'immobilité des populations orientales. Si pour Isabelle Eberhardt, cette immobilité a une connotation positive, elle indique néanmoins l'idée d'un manque de développement de ces populations.

Les habitants de petites villes de la Tunisie, comme Monastir, représentent de la même façon la « vraie race arabe » qu'Isabelle Eberhardt oppose aux habitants des villes plus grandes comme Tunis et Sousse :

> Les Monastiriens ne ressemblent déjà plus aux citadins efféminés de Tunis et de Sousse, qui sont gracieux, polis et affables, mais qui n'ont plus rien de la majesté âpre de la vraie race arabe, née pour le rêve et pour la guerre[473].

L'insistance d'Isabelle Eberhardt sur le concept d'une « vraie race », et en même temps sur le caractère viril des Arabes, ressort clairement dans cette opposition avec les habitants de villes plus grandes. L'idéalisation des Arabes d'un côté, correspond d'un autre côté à un rabaissement de la population non arabe et de celle des villes. Avec cette idéalisation des Arabes, Isabelle Eberhardt renverse en partie le discours orientaliste, mais cela ne la décharge pourtant pas d'un reproche de racisme et de misogynie : l'attribution de caractères virils aux Arabes – majesté âpre – opposés aux caractères féminins attribués aux habitants des villes – efféminés et gracieux – reproduit un discours misogyne.

Isabelle Eberhardt se sert du langage courant de la tournure du siècle, mais ses choix d'adjectivation reflètent aussi la complexité de sa propre identité. Ainsi, son idéalisation

---

[472] *Ibid.,* p. 44.
[473] *Ibid.,* p. 49.

des nomades du désert représente son écartement de la société européenne, qu'elle exprime par plusieurs moyens, linguistiques et vestimentaires. Son attitude ambiguë envers les femmes est exprimée par un usage misogyne et, peut-être, irréfléchie de la langue.

L'idéalisation des « vrais Arabes », ceux qui vivent dans le désert, en opposition avec les Arabes « corrompus » vivant dans les villes et désormais accoutumés à la culture européenne, est un *topos* de la littérature de voyage présent depuis la *Description de l'Arabie* de Carsten Niebuhr, explorateur allemand de la fin du XVIIIe siècle. Cette même idéalisation est liée, comme le fait remarquer Sarga Moussa, à l'image du « Bon Sauvage ». Dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755), Jean Jacques Rousseau, a créé le mythe d'une « société primitive qui vit simplement et vertueusement en accord avec les lois naturelles ». À celle-ci est opposée la population des villes, au contraire jugée décadente et immorale[474]. Dans la littérature viatique en Orient du XVIIIe et du XIXe siècle, ce mythe est représenté par les Bédouins, la population nomade du désert qui, dans les œuvres des voyageurs, sont souvent décrits de façon positive, comme une population indigène qui n'a pas été exposée aux contraintes de la civilisation. Ils sont doués des vertus naturelles, comme l'esprit poétique et l'amour pour la liberté. Ainsi, Sarga Moussa résume les caractéristiques de ce « mythe bédouin », qu'il analyse dans les œuvres viatiques de cette époque :

> Un peuple idéal, porteur de toutes les vertus associées aux communautés humaines qui auraient échappé à l'Histoire : hospitalité héritée des patriarches de l'Ancien Testament, auxquels on les associe parfois, mais aussi éloquence « naturelle » et amour pour une parole éminemment poétique, […], enfin éloge d'une fantasmatique liberté nomade[475].

La représentation des Arabes d'Isabelle Eberhardt correspondent tout à fait à l'image de ces Bédouins de la littérature viatique retracés par Sarga Moussa. Leur caractère poétique fascine la voyageuse, et leur style de vie nomade est associé à la liberté, qu'elle oppose aux contraintes d'un style de vie sédentaire auquel elle déclare plusieurs fois vouloir se soustraire.

---

[474] Sarga Moussa, *Le mythe bédouin chez les voyageurs aux XVIIIe et XIXe siècle,* Paris, PUPS, 2016. p. 61.
[475] *Ibid.*, p. 13.

6. 2. Les minorités

Les sociétés orientales se composent de différentes communautés qui sont décrites par les voyageuses : leurs récits sur les communautés de Noirs, connues seulement par ouï-dire, mais aussi sur les communautés Juives, et sur la pratique de l'esclavage permettent d'observer leurs propres attitudes envers ces groupes sociaux.

6. 2. 1. Les Esclaves

Bien que l'esclavage dans les pays chrétiens de l'Europe soit très mal vu et bien qu'il soit de plus en plus critiqué depuis la Révolution Française[476] avec les valeurs de liberté d'égalité et de fraternité répandus dans tous les pays, les trois voyageuses ne semblent pas offensées par la coutume orientale d'avoir des esclaves.

Amalia Nizzoli, bien qu'elle mentionne souvent le fait d'être croyante et de suivre les principes du christianisme, s'adapte aux mœurs de l'Égypte à tel point qu'elle achète plusieurs esclaves, l'un d'eux finissant même par être amené en Italie ; Ida Pfeiffer est rassurée par la visite d'un marché d'esclaves, car comme elle l'observe, les esclaves en attente d'être vendus ne sont pas si mal traités ; Isabelle Eberhardt, de son côté, ne semble pas choquée par la présence d'esclaves dans les *zaouïa*, mais est choquée par la peau noire de ces personnes, pour la plupart originaires du Soudan.

Si la visite du marché des esclaves est une étape obligée pour les voyageuses en Orient, et l'existence de l'esclavage est constamment sous leurs yeux, il est pourtant étonnant que les voyageuses ne se posent aucune question sur l'origine des femmes des harems. Ce sujet n'est pas présent dans le récit d'Ida Pfeiffer, et Amalia Nizzoli ne se montre pas du tout heurtée par la révélation de Rossane qu'elle-même est une victime du traître des femmes provenant du Caucase.

[476] Sur l'esclavage dans les aires de la Méditerranée, voir Bono Salvatore, *Schiavi. Una storia Mediterranea (XVI-XIX secolo),* Bologna, Il Mulino, 2016.

Les voyageuses s'occupent encore moins des eunuques, les hommes chargés de surveiller les femmes des harems. Un rare témoignage de l'époque concernant cette pratique est d'Hector Horeau, qui dénonce cette « affreuse mutilation que l'on fait subir aux jeunes garçons destinés à garder les sérails […] peu de victimes échappent à la mort[477] ».

Avec leur silence sur l'esclavage dans les harems, Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer ne sont pas isolées, elles héritent plutôt d'une tradition inaugurée par Lady Montagu[478] : c'est la voyageuse anglaise qui a été la première à décrire les esclaves comme faisant partie du décor, de la richesse et de la splendeur du harem. Le commerce humain, encouragé à leur époque par les propriétaires des harems, et le manque de liberté des femmes et du personnel qui y habitent, sont tout simplement ignorés par la société des voyageurs européens.

Dans les marchés d'esclaves, que les Européennes ne manquent jamais de visiter, les belles femmes circassiennes et les eunuques ne sont pas présents. Le personnel destiné aux harems est traité dans des lieux écartés du public. La visite du marché d'esclaves ne choque pas tellement non plus et les voyageuses rentrent chez elles soulagées parce que elles remarquent, comme le fait Ida Pfeiffer, qu'une fois achetées, ces personnes sont mieux traitées et ont une vie parfois meilleure que quelques pauvres Européens. Cela contribue à minimiser la cruauté et l'injustice de ce phénomène.

Les esclaves sont l'un des premiers objets de description d'Ida Pfeiffer dès son arrivée à Constantinople. En observant un groupe de femmes, elle remarque que les esclaves sont normalement en compagnie de leurs propriétaires, avec lesquels elles partagent les espaces et aussi les repas. Quant aux habits, ils ressemblent à ceux de leurs propriétaires : la seule différence que la voyageuse peut discerner entre esclave et personnes libres est la couleur de leur peau.

---

[477] Horeau, Hector, *Panorama d'Égypte et de Nubie avec un portrait de Méhémet-Ali, et un texte orné de vignettes, Paris, chez l'Auteur (impr. Bouchard-Huzard), 1841-1846*. Cité de Lançon, David, « Le harem en Égypte au XIXe siècle : un lieu interdit ? », dans *Traverses 19-21,.u-grenoble3.fr/spip.php?article266,* p. 8.

[478] Voir Lapeyre, Françoise, *Quand les voyageuses découvraient l'escalvage,* Paris, Payot, 2009.

Dans son *Voyage autour du Monde,* Ida Pfeiffer constate non seulement que les esclaves sont bien traités, mais aussi qu'il n'y a pas de démarcation entre les femmes du seigneur du harem et leurs esclaves :

> Les femmes du pacha ne se distinguent de leurs suivantes et de leurs esclaves que par le costume et la toilette ; elles ne diffèrent nullement entre elles par les manières. Les servantes s'asseyaient sans façon sur les divans, se mêlaient familièrement à la conversation, fumaient et prenaient du café avec nous. Les esclaves et les serviteurs sont traités avec bien plus de bonté et plus d'indulgence que dans les maisons européennes[479].

La minimisation de l'esclavage se mêle à un discours sur les classes sociales : Ida Pfeiffer est contrariée par l'inexistence dans les harems d'un ordre hiérarchique qui sépare les plus hauts du rang de ceux qui sont considérés comme de rang inférieur. Cette altération de l'ordre auquel elle a été habituée en Europe la dérange bien plus qu'une pratique de privation de la liberté des individus, qui est si bien montrée dans les harems. Cela confirme l'analyse de Daniel Lançon, selon lequel il y a un puissant discours d'euphémisation de l'esclavage en Orient, en particulier concernant les femmes des harems qui, qu'elles soient les favorites d'un seigneur ou des esclaves noires, sont toutefois réduites à un état de privation de liberté[480].

Amalia Nizzoli a une position assez particulière vis-à-vis de l'esclavage dans les pays musulmans. Après avoir visité un *Okela*, comme elle appelle le marché d'esclaves, son avis diffère de celui d'Ida Pfeiffer.

> Là, j'ai eu occasion de voir un nombre de Nègres des deux sexes […] allongés sur des vieux matelas pleins de crasse. Ils restaient là, nus, à attendre d'être tirés hors de cet état d'inexplicable misère par quelque possible acheteur[481].

La vie des esclaves domestiques, une fois achetés et accueillis dans une maison, est décrite toutefois comme assez agréable. Dans les harems, ils sont bien traités : ils partagent les espaces avec leurs propriétaires et ils ne donnent pas l'impression d'être

---

[479] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.*, p. 442.
[480] Voir Lançon, Daniel, *Le harem en Égypte au XIXe siècle, op. cit.*
[481] « Ivi ebbi occasione di vedere una quantità di Negri di ambo i sessi […] sdraiati per terra sopra vecchie stuoie piene di sudiciume. Stavano essi colà nudi aspettando di essere tolti da quello stato d'inesplicabile miseria da qualche voglioso compratore », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali, op. cit.*, p. 297.

surchargés de lourdes tâches. Ayant ainsi minimisé l'esclavage, Amalia Nizzoli raconte qu'elle-même profite des services de plusieurs domestiques achetés, pour qu'ils s'occupent de la maison mais aussi d'autres besognes.

Dans les *Memorie,* nous apprenons ainsi que le couple Nizzoli achète une esclave grecque du nom de Gioizza pour la tâche délicate d'allaiter leur fille nouveau-née. L'histoire de Gioizza est très tourmentée, et Amalia Nizzoli la raconte avec un style imagé qu'elle a déjà utilisé dans le récit de la vie de Rossane : à peine mariée, Gioizza et son époux sont agressés par trois Turcs qui, sans hésiter, coupent la tête du mari : « cette pauvre femme serrait encore contre sa poitrine palpitante ce corps qui avait déjà la tête tranchée »[482]. Suite à cette atrocité, Gioizza est faite esclave et vendue quinze fois, jusqu'au dernier propriétaire, dont elle vient juste d'avoir un enfant. Après avoir raconté cette histoire, qui met bien en évidence la cruauté des Turcs, Amalia Nizzoli souligne comment, avec son achat, elle aurait sauvé cette « pauvre chrétienne des mains de Turcs[483] ».

Si cet achat est très bien justifié par les évènements narrés, à la fin, la déception de la voyageuse envers Gioizza, qui n'accomplit pas sa tâche, est bien en contradiction avec l'image d'humanité que la voyageuse veut se donner.

Le fait que l'esclavage n'a probablement pas trop perturbé Amalia Nizzoli est confirmé par la présence d'un autre esclave dans sa maison : c'est le « loyal maure» Rikan. Avec celui-ci, à la fin de son séjour en Égypte, la voyageuse se rend à Smyrne et plus tard en Italie, où elle fait tout le nécessaire pour sa conversion au christianisme. La date et le lieu de cette célébration sont soigneusement notés par la voyageuse, l'évènement se déroulant à Milan, dans l'église de San Babila, début février de l'année 1831.

Cette conversion d'un serviteur musulman intégré dans la vie domestique n'est pas un cas isolé, et est considérée souhaitable pour instaurer une relation de confiance avec l'esclave et en vue d'une libération elle est jugée comme nécessaire[484]. Amalia Nizzoli,

---

[482] « Quella povera donna serrava ancora al suo palpitante seno quel corpo che già avea la testa recisa. », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali, op. cit.,* p. 357.
[483] *Ibid.,* p. 357.
[484] Voir Bono, Salvatore, *Schiavi. Una storia Mediterranea (XVI-XIX secolo), op. cit.,*, 2016.

dans ce contexte, concorde avec ces règles communes de conduite. Dans des écrits successifs, la voyageuse se plaint néanmoins, comme déjà de Gioizza, de son serviteur qui, au lieu de rester fidèle à sa famille d'adoption, préfère suivre ses sentiments, se marier et vivre sa liberté. Elle semble ainsi s'attendre une reconnaissance de la part de ces personnes. Dès tous ces épisodes qu'Amalia Nizzoli nous raconte sur ses relations avec les esclaves ou, selon la coutume et l'usage linguistique des Francs « les serviteurs », nous tirons la conclusion qu'elle reste très attachée aux privilèges que son appartenance à la population bourgeoise européenne en Égypte lui confère.

6. 2. 2. Les Juifs et les noirs

Les communautés juives, qui constituent un sujet important dans les écrits d'Isabelle Eberhardt, ne sont pas traitées par Amalia Nizzoli. Dans les textes d'Ida Pfeiffer, qui se rend en Terre sainte, les Juifs sont rarement mentionnés. Elle explique la présence des nombreux Juifs venus à Tibériade depuis la Galicie, par leur tradition de se rendre au moins une fois dans leur vie dans la patrie de leurs ancêtres.

Une seule description est consacrée aux personnes de confession juive dans le compte rendu de son voyage en bateau le long du Danube, de Vienne jusqu'à la Mer Noire. La voyageuse autrichienne n'as pas des mots élogieux pour ces compagnons de voyage :

> Le froid était si insupportable qu'on aurait bien volontiers fermé toutes les ouvertures, mais à cause de la présence de beaucoup de fumée de tabac et de la transpiration de tous ces gens pauvres, en particulier des Juifs […] qui changeaient de la troisième à la deuxième classe au moindre changement de temps, on aurait plutôt volontiers laissé les fenêtres grandes ouvertes[485].

Il s'agit d'une image isolée que ne nous laisse pas tirer des conclusions sur l'attitude d'Ida Pfeiffer envers cette communauté religieuse très importante en Terre sainte.

---

[485] « Die Kälte war so unleidlich, dass man gerne jede Öffnung geschlossen hätte, aber des vielen Tabakrauchens und der Ausdünstung all der armen Leute, besonders der Juden wegen, die einen großen Teil der Fracht im Ungarlande ausmachen und bei der geringsten schlechten Witterung von ihrem gezahlten dritten Platz auf den zweiten eilen, hätte man gern Tür und Fenster aufgerissen. Es ist gar nicht zu beschreiben, was man alles auf diesen Schiffen auszustehen hat », Pfeiffer, Ida, *Reise in das heilige Land, op. cit.*, p. 21.

Isabelle Eberhardt, dans ses différents textes, donne voix à toutes sortes d'habitants du désert : ainsi, elle ne laisse pas de côté les nombreuses communautés juives qui peuplent aussi ces terres depuis des millénaires. Particulièrement au XVe siècle, des Juifs arrivent de l'Espagne, d'où ils sont expulsés par Isabelle la Catholique en 1492. Ils vont enrichir la communauté déjà existante sans pourtant se mêler avec ses membres. Il s'agit des Juifs francs, qui sont très riches et qui s'occupent du commerce avec l'Europe.

Les Juifs autochtones sont, au contraire, très pauvres. Ils vivent dans les *mellahs*, des quartiers qui leur sont réservés et sont très bien décrits par Isabelle Eberhardt comme insalubres. Leurs maisons sont étroites, sans air et sans lumière, et abritent plusieurs familles. Normalement soumis à des règles discriminatoires, ils n'ont pas le droit de porter des armes et de monter un cheval et ils doivent céder le passage aux musulmans. Ils n'ont pas le droit de posséder des terres, et ainsi, ils se dédient aux métiers de l'artisanat[486].

Isabelle Eberhardt décrit donc les *Beni Israël*, les Juifs, présents un peu partout dans des petites communautés au Maghreb. Ils sont décrits comme soumis aux musulmans, sans droits et exclus des *djemâas*, les assemblées locales, où sont prises toutes les décisions regardant les villages et leur communauté. Le quartier juif de Figuig, un *mellah* pauvre et sale, est décrit en opposition avec le *ksour*, le quartier musulman, peint comme endroit propre et bien entretenu

> Une propreté extrême, un soin vigilant des maisons, des murs, pas une ruine, pas un tas d'ordures ou de décombres : c'est la première impression, la première surprise en entrant dans le *Ksour*. […] Ici au contraire, une odeur lourde de détritus qui traînent […] Dans le sombre *mellah*, dans l'obscurité lourde, une puanteur nous prit à la gorge[487].

Isabelle Eberhardt, dans le compte rendu de son rencontre avec le bijoutier Haïm, montre le mépris avec lequel sont traités les Juifs par la communauté musulmane. Haïm s'est adressé à la *djemâa* pour demander justice pour sa femme violée par des nomades.

---

[486] Katan Yvette/Chalak, Rama/Katan, Jacques-Robert, *Le Maghreb. De L'Empire ottoman à la fin de la colonisation française,* Paris, Belin, 2007.
Le Maghreb, Beli, 2007, p. 14-17. Voir Stora, Benjamin, *Histoire de l'Algerie coloniale, 1830-1954,* Paris, La Découverte, 2004, p. 30-34.
[487] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 191.

La maison où il habite est triste et sombre, et chaque chose semble exprimer l'absence de perspectives. Haïm est habillé pauvrement, avec une *gandoura* sale et un mouchoir à pois bleus noué sous le menton « usage sans doute imposé jadis aux juifs de Figuig par le dédain musulman[488] ». Devant la *djemâa*, Haïm est inévitablement humilié et chassé. L'assemblée du village ne s'intéresse pas à la cause d'une famille juive et congédie l'homme avec des mots très durs.

> Nous avons dit, juif ! va-t'en !
> Haïm se leva et partit à reculons, saluant très bas. Il fallait se résigner, car celui dont le bras n'est pas fort et qui ne sait pas tenir le fusil, n'a qu'à s'humilier et se taire au pays de la poudre[489].

Ces mots rendent bien l'état de soumission et d'humiliation dans lequel vivent les Juifs au Maghreb à cette époque. Le comportement méprisant de la population musulmane envers les Juifs est un héritage de la tradition, mais aussi le résultat d'une politique de naturalisation injuste menée par l'administration française, qui a créé des différences importantes entre les groupes ethniques peuplant l'Algérie. Le décret Crémieux de 1870 accorde la nationalité française à la population de confession juive. Cela alimente l'antisémitisme déjà présent des autres groupes ethniques : les Arabes et les colons européens, français, italiens et espagnols. Quand, à partir de 1888, les colons qui ne sont pas originaires de France mais qui sont nés en Algérie ont droit à la nationalité française[490], les populations autochtones musulmanes restent les plus défavorisées et adoptent possiblement une attitude de revanche envers la minorité juive.

À propos des descriptions par Isabelle Eberhardt de la minorité juive du Maghreb, certains auteurs parlent d'une « hiérarchisation » qu'elle pratique dans ses textes[491]. Lynda Chouiten, dans son livre *Isabelle Eberhardt and North Africa,* résume la position de Lamia Zayzafoon, qui détecte cette hiérarchisation où les Arabes jouiraient d'une position plus élevée, suivis par les Berbères, et en dessous, traités comme inférieurs, sont classés les Juifs et les noirs, qui auraient un statut proche des animaux. Nous

---

[488] *Ibid.,* p. 192.
[489] *Ibid.,* p. 193.
[490] Voir Katan Yvette/Chalak, Rama/Katan, Jacques-Robert, *Le Maghreb. De L'Empire ottoman à la fin de la colonisation française, op. cit.*
[491] Voir Chouiten, Lynda, *Isabelle Eberhardt and North Africa. A Carnivalesque Mirage*op. cit., p. 30.

partageons en partie cet avis, les Arabes vivant au désert sont effectivement considérés par Isabelle Eberhardt comme « nobles, beaux et rêveurs » et idéalisés. Néanmoins, ses descriptions des populations juives et noires dans ses textes non fictifs ne reflètent pas seulement son propre point de vue, mais aussi les relations entre les différents groupes ethniques et religieux présents sur le territoire. Ainsi, dans les mots du chef de la *djemâa* cités ci-dessus, c'est la voix de la population musulmane de Figuig, c'est l'opinion des personnages décrits, qui s'exprime dans un *discours indirect libre*. Ici, comme dans certaines autres descriptions d'Isabelle Eberhardt, les faits et les comportements sont présentés avec un regard de l'intérieur, mimétique des valeurs morales des populations qu'elle décrit. Cette technique, qui fait partie des outils du réalisme, a été héritée par Isabelle Eberhardt du *naturalisme* dont elle est une fervente lectrice[492].

En 1898, Isabelle Eberhardt elle-même, dans une époque où l'Europe se prépare à la plus grande et plus abominable vague de racisme de l'histoire, prend parti contre le racisme antisémite, en prenant position aux côtés d'Émile Zola dans « l'affaire Dreyfus ». Elle fait publier par la revue l'*Athénée* un article avec lequel elle prend ses distances de l'éditeur du même journal, qui s'est prononcé contre Émile Zola, lequel est intervenu en défense de l'officier juif faussement accusé de trahison. Dans ce contexte d'un débat qui a mobilisé pendant plusieurs années une bonne partie de la population française, il est difficile de reprocher à Isabelle Eberhardt une forme de racisme contre les Juifs.

Les observations sur les esclaves noirs sont bien plus surprenantes pour le lecteur contemporain. L'ébranlement de la voyageuse ne concerne pas le fait de l'esclavage ni la présence de personnes réduites à un état de privation de leur liberté dans la *zaouïa*, mais leur aspect, auquel elle ne semble pas être trop habituée et qui ne la met pas à l'aise.

---

[492] Voir Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,* vol. I, *op. cit.,* p. 329. Ici, Isabelle Eberhardt note ses futur projets de lecture parmi lesquels figurent des auteurs naturalistes: « Avant toute autre chose il faut ici finir la lecture et l'annotation du *Journal des Goncourt.* Ensuite, noter quelques passages saillants d'autres auteurs: du Baudelaire, du Zola, du Loti ».

> Être toujours entourée de visages noirs, en voir tous les jours de nouveaux, n'entendre que la voix grêle des esclaves à l'accent traînant, c'est ma première impression à Kenadsa, une impression étrange et forte[493].

Par la suite, elle ne semble pas trop s'habituer à l'aspect de ces esclaves, mais ici comme ailleurs, comme nous avons déjà pu le remarquer vis-à-vis des descriptions des Arabes, pour Isabelle Eberhardt, la pureté constitue une valeur et est assimilée à la beauté.

> Les Soudanais de la *zaouïa*, tant que leur sang reste pur, sont robustes et souvent beaux, d'une beauté toute arabe, qui contraste singulièrement avec le noir d'ébène de leur peau. Ceux qui sont issus du métissage avec les *kharatine* sont, au contraire, ordinairement chétifs et laids, avec des visages anguleux, des membres grêles et disproportionnés[494].

Les *kharatine* sont, pour Isabelle Eberhardt, « les vrais indigènes du Sahara, de sang noir presque pur ». Ils sont méprisés par les blancs et sont souvent leurs esclaves. Comme les Juifs, ils n'ont pas de voix dans les *djemâa.* Dans la suite de sa description des esclaves noirs de la *zaouïa,* Isabelle Eberhardt ajoute :

> L'impression inquiétante et répulsive que produisent les nègres provient presque uniquement de la singulière mobilité de leur visage aux yeux fuyants, aux traits tiraillés sans cesse par des tics et des grimaces. C'est une impression invincible de non-humanité, de non-parenté animale que j'éprouve puérilement, tout d'abord, en face de mes frères les Noirs[495].

Bien qu'elle admette la puérilité des émotions qu'elle ressent vis-à-vis des ses « frères les Noirs », elle les a néanmoins exprimées, et elle l'a fait avec des mots que nous ne pouvons pas ne pas considérer comme racistes et qui confirment la thèse de Lamia Zayzafoon. Pour sa défense, dans les quelques lignes ci-dessous, l'admission de la part de la voyageuse, qu'« il faudrait, je le sens, être guéri du préjugé des races supérieures et des superstitions des races inférieures »[496] est un constat de ne pas être à l'abri des préjugés, et c'est ainsi qu'elle déclare devoir renoncer à décrire cette population. C'est au moins une attitude d'honnêteté qu'il faut lui reconnaître et qui,

---

[493] *Ibid.,* p. 247.
[494] *Ibid.*
[495] *Ibid.*
[496] *Ibid.*

pour une époque dont l'esprit raciste est si répandu et considéré comme légitime, constitue certainement une exception.

6. 3. L'actualité politique et sociale

Dans les œuvres des trois voyageuses nous découvrons quelques réflexions liées d'une façon plus spécifique à la réalité politique et sociale de leurs temps. Dans le récit de voyage d'Amalia Nizzoli, ces réflexions concernent la communauté européenne, désormais considérable sur la terre des Pharaons, qui constitue en même temps le corps diplomatique des ambassades et les experts des fouilles archéologiques. Ida Pfeiffer aborde le même sujet sur les Européens présents en Égypte, elle analyse leurs comportements vis-à-vis du gouvernement du vice roi Méhémet Ali. Quant à Isabelle Eberhardt, nous avons déjà mentionné son point de vue sur la présence des colons au Maghreb ; son analyse de l'impact du colonialisme sur les populations présentes sur le territoire, sera traitée dans une section à part, car elle constitue une partie centrale de son œuvre.

6. 3. 1. La population europeenne dans le recit d'Amalia Nizzoli

Amalia Nizzoli fait peu de mention, dans ses *Memorie,* des habitants du pays où elle réside. Les chapitres dédiés aux harems sont parmi les rares qui s'occupent de la population autochtone. À côté de sa description des hommes qui travaillent aux fouilles archéologiques de Saqqarah, Amalia Nizzoli dédie plusieurs pages à la description de la population européenne présente en Égypte, un sujet assez rare dans les œuvres viatiques des voyageuses de l'époque. Amalia Nizzoli consacre deux chapitres à des observations portant sur les intrigues de la communauté européenne en Égypte, soit dans les fouilles archéologiques, soit dans l'entourage du vice-roi Méhémet Ali. Ce dernier essaie de moderniser le pays avec l'aide des techniciens et experts provenant de différentes régions européennes.

Le regard de la voyageuse italienne envers les Européens présents en Égypte est souvent critique. Ce qu'elle souhaite de la part des étrangers présents dans le pays est qu'ils aient un comportement exemplaire, correct et respectueux, qui puisse donner le

bon exemple à la population autochtone. Elle constate pourtant que cela n'est pas toujours le cas.

Souvent, les techniciens qui sont chargés de diriger des travaux pour Méhémet Ali sont présentés comme des aventuriers sans connaissances et sans savoir-faire. Un de ces personnages est le célèbre Giovan Battista Belzoni, présenté comme l'une des grandes figures de l'archéologie égyptienne par L.A. Balboni dans son livre dédié aux Italiens en Égypte[497]. En effet, Giovan Battista Belzoni a apporté des contributions importantes à l'archéologie naissante, avec ses découvertes de nombreuses tombes dans la « vallée des rois » et sa découverte de l'entrée de la pyramide de Khéphren à Gizeh. Il a travaillé pour le consul anglais Henry Salt et a contribué à réunir une partie de la collection Salt achetée par le Louvre. Amalia Nizzoli sous-estime la valeur de cet homme, également auteur d'un récit de voyage publié en Angleterre en 1820 intitulé *The operations and recent discoveries within the pyramids, temples, tombs, and excavations in Egypt and Nubia*[498] et traduit en italien et en français peu après. Ce récit de voyage contient le compte rendu de voyage déjà mentionné de son épouse, Sarah Belzoni. Amalia Nizzoli ne semble pas être bien informée sur Giovan Battista Belzoni. En effet, elle insiste sur le début de sa carrière, lorsqu'il arrive en Égypte comme un jongleur qui, ne pouvant pas rivaliser avec les Arabes, se convertit en plombier et essaie d'installer des fontaines pour Méhémet Ali. Echoué également dans ce domaine, selon la version d'Amalia Nizzoli, il aurait découvert par hasard l'entrée de la grande pyramide de Gizeh[499]. La voyageuse donne toutefois une information inexacte, car la pyramide découverte par G.B. Belzoni est celle de Khéphren, la petite pyramide, et non la grande, celle de Khéops. En outre, la voyageuse ne rend pas compte des nombreuses et importantes découvertes que « l'aventurier de Padoue » a faites pendant ses voyages en Égypte entre 1815 et 1819.

---

[497] Voir Balboni, L.A. (2013) *Gl'italiani nella civiltà egiziana del Secolo XIX. Storia-Biografie-Monografie.* London: Forgotten Books (Original Work published 1906).

[498] G. B. Belzoni, *The opérations and récent discoveries within the pyramids, temples, tombs, and excavations in Egypt and Nubia and of a journey to the coast of the red sea, in search of the ancient Berenice and another to the oasis of Jupiter Ammon.* London, John Murray, 1820.

[499] Voir Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, op. cit.,* p. 322.

Amalia Nizzoli décrit ensuite les péripéties d'autres personnages moins connus de son entourage, comme Baffi della Pergola, qui a installé des usines de nitre en Égypte pour Méhémet Ali. Il s'agit bien d'un personnage réel, car il est mentionné également par L.A. Balboni dans son œuvre *Gl'Italiani nella civiltà Egiziana del XIX secolo*[500]. D'autres aventuriers italiens, dont la voyageuse est encore moins fière, font le sujet d'un compte rendu assez long de leurs méfaits, qui impliquent des célébrités d'autres nationalités. Un personnage qu'elle nomme F., constructeur d'armes, est invité à abandonner le pays pour sa mauvaise foi par le colonel Rey. Ce même colonel, envoyé de France, est impliqué de nouveau par des mésaventures d'un autre Italien, Monsieur N. de Gènes. Ces faits d'actualité qui impliquent les Italiens vivant en Égypte sont attestés par d'autres voyageurs de l'époque : ainsi, les *Lettres de l'Égypte* de Jules Planat, publiées par le comte Alexandre de Laborde[501] narrent les mêmes épisodes. Ces lettres informent, exactement comme le récit d'Amalia Nizzoli, que N. se convertit à l'islam par peur d'être arrêté par son ambassade. Les narrations de cet épisode par les deux auteurs sont intéressantes, car elles révèlent leur position au sujet de la conversion à l'islam par les Européens. Pour Amalia Nizzoli, elle représente un fait grave : elle la décrit comme « la perte d'un homme[502] », ce qui révèle à la fois son fort attachement à la religion chrétienne et sa mésestime de l'islam, mésestime tout à fait courante à l'époque. Jules Planat confirme ce point de vue lorsqu'il relate la conversion du colonel français M. Sève. L'ancien officier considère cette conversion comme une décision « contraire à tout raisonnement humain[503] », tellement cela lui semble incroyable qu'un chrétien puisse embrasser la religion musulmane.

Dans d'autres circonstances, Amalia Nizzoli ironise sur les comportements bizarres de ses compatriotes vis-à-vis de la population locale. Ainsi, elle se moque de l'ami de son mari, le chevalier Peruzzi qui, ne connaissant pas la langue arabe, note sur un cahier les mots utiles pour réprimander « les Arabes indolents et obstinés de nature ». La

---

[500] Voir L.A. Balboni, *Gl'Italiani nella civiltà Egiziana del XIX° secolo. Storia-Biografie-Monografie, op. cit.,* p. 249-250.
[501] De Laborde, Alexandre, *La régénération de l'Égypte. Lettres écrites du Kaire*, Paris, Barbezat, 1830, p. 108-117.
[502] Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, op. cit.,* p. 343.
[503] De Laborde, Alexandre, *La régénération de l'Égypte. Lettres écrites du Kaire*, *op. cit.,* p. 58.

voyageuse prend position pour les marins, auxquels le chevalier fait la leçon, carnet à la main, en décrivant qu'ils « se tordaient de rire devant cette nouvelle façon d'être maltraités par un Européen[504] ». Pour Amalia Nizzoli, apprendre la langue du pays est un important signe de respect que les étrangers doivent à la population locale. Comme on le voit dans l'exemple et les remarques d'Ida Pfeiffer sur ce sujet, ce signe de respect vis-à-vis des populations orientales n'est pas perçu comme naturel par tous les voyageurs de l'époque. À ce propos, il est intéressant de remarquer qu'Ida Pfeiffer se prépare à son voyage dans le nord de l'Europe en apprenant l'anglais et le danois[505]. Pour ses voyages en Orient, elle ne fait aucun effort pour apprendre l'arabe, une langue bien sûr plus difficile, qui demande l'apprentissage d'un nouveau système d'écriture. En même temps, cette attitude révèle que la voyageuse attend de la part de la population orientale la connaissance d'une des langues européennes, l'italien, le français ou l'allemand. Elle considère l'Orient, région où nombreux européens voyagent et demeurent, comme une sorte de province de l'Europe, où elle s'attend à ce que la population locale soit adaptée et prête à accueillir les voyageurs, même par la connaissance d'une des langues plus étendues en Europe.

En racontant les évènements où sont impliqués ses compatriotes, Amalia Nizzoli regrette leur mauvais comportement en Égypte et l'image négative qu'ils donnent des Européens aux « Turcs ». La voyageuse, bien qu'elle ne soit pas toujours laudative envers les Orientaux, l'est encore moins envers une partie de la population européenne présente sur le territoire, ces personnes étant décrites comme

> […] des bandits d'Europe accusés de meurtre, de bigamie et de vol, plusieurs évadés des prisons d'Italie pour des délits déshonorants et plusieurs retranchés sans talent et sans envie de travailler[506].

La voyageuse italienne a un regard critique sur son entourage et se laisse conduire par son bon sens pour formuler ses jugements. Elle perçoit comme un devoir pour les

---

[504] « Si smascellavano dalle risa per questa nuova maniera di essere maltrattati da un europeo », Nizzoli Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, op. cit.,* p. 134.
[505] Voir le troisième chapitre.
[506] « […] molti banditi d'Europa imputati d'omicidii, di bigamia, e latrocinii, molti evasi dalle prigioni d'Italia per delitti disonorevoli, e molti rifuggiti senza abilità né voglia di lavorare », *ibid.,* p. 339.

Européens présents sur le territoire de donner une bonne image de soi aux populations autochtones. Cela témoigne d'un sentiment de respect envers les populations des pays où les Européens imposent de façon de plus en plus massive leur présence, et en même temps, d'un sentiment de supériorité de cette culture européenne par rapport à la culture orientale, qui nécessiterait donc d'être guidée par un bon exemple.

Amalia Nizzoli ne met pas en cause la présence des Européens en Égypte : au contraire, elle la légitime pour sa supériorité technique. Cette opinion d'Amalia Nizzoli, et plus largement des Européens, est confirmée par le recours du vice-roi Méhémet Ali au savoir-faire des experts médecins, ingénieurs, chimistes et militaires provenant d'Europe, afin de moderniser le pays.

6. 3. 2. MEHEMET ALI

Mehmed Ali, général albanais devenu vice-roi d'Égypte entre 1805 et 1849, constitue un sujet de description obligé pour les récits de voyage dans l'Égypte de l'époque. Le compte rendu d'une visite auprès du vice-roi est, comme le souligne Sarga Moussa, « un morceau de choix ». Ce personnage reste ambigu dans les récits des Européens : « il apparaît comme un être double, comme un Janus regardant à la fois vers le passé et vers l'avenir »[507]. D'un côté, il est loué pour sa politique d'européanisation, pour ses projets économiques et de progrès du pays ; d'un autre côté, il est critiqué pour le pouvoir autocratique qu'il exerce. Le massacre des *Mamelouks*, en 1811, est l'expression la plus éloquente et la plus souvent évoquée de son despotisme. Les *Mamelouks* sont un corps militaire formé depuis l'époque de Saladin (Xe siècle) par des esclaves. À partir de la seconde moitié du XIIIe siècle, les *Mamelouks* s'emparent du pouvoir en Égypte et y restent jusqu'à l'invasion de Napoléon, en 1798. À l'époque de Méhémet Ali, ils représentent encore une menace pour le pouvoir de ce dernier : ainsi, il les invite dans la citadelle du Caire sous le prétexte de célébrer leur alliance mais, à leur arrivée, le souverain les fait massacrer. Ainsi, le tableau de Horace Vernet de 1819, intitulé *Massacre des Mameluks dans la citadelle du Caire*, renvoie à ce fait : le tableau

[507] Voir Moussa Sarga. Méhémet-Ali au miroir des voyageurs français en Egypte. In: Romantisme, 2003, n°120. L'Égypte, p. 15-25; doi : https://doi.org/10.3406/roman.2003.6101 https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_2003_num_33_120_6101

montre le vice-roi qui observe la scène sanglante, pendant laquelle sont tués quatre-cents hommes.

Amalia Nizzoli qui, au contraire d'autres voyageurs, ne peut pas rapporter d'une rencontre avec le pacha, raconte toutefois ce personnage à plusieurs reprises. Ses commentaires révèlent la même ambiguïté décrite par Sarga Moussa, car d'un côté, elle dénonce son despotisme et son indifférence aux souffrances de la population, et d'un autre côté, elle montre et loue sa politique réformatrice et d'européanisation de l'Égypte.

Les commentaires d'Amalia Nizzoli sur la personne de Mehmed Ali sont généralement insérés dans des comptes rendus sur d'autres questions : ainsi, sa critique est faite d'une façon indirecte et quasiment voilée. L'assassinat des mamelouks est évoqué pour mémoire, en passant, lorsqu'elle décrit les plus beaux palais du Caire. L'événement, qui s'est déroulé seulement huit ans avant l'arrivée de la voyageuse en Égypte, est présenté comme un « fait historique » : ainsi, éloigné dans le temps, il est perçu comme un événement avec lequel elle ne doit plus se confronter. En effet, elle conclut que le fait est tellement connu « qu'[elle ne doit] pas ici en renouveler le récit »[508].

L'excavation du canal Mahmoudieh, un autre fait souvent cité et exalté comme « une des entreprises plus utiles du pacha actuel[509] », comme l'exprime Wolfradine von Minutoli, qui loue l'œuvre pour avoir permis à la ville d'Alexandrie, ainsi reliée directement au Caire, de s'enrichir, pour Amalia Nizzoli est avant tout la cause de l'appauvrissement de la ville de Rosette, auparavant important nœud commercial. La voyageuse italienne mentionne en outre, contrairement à Wolfradine von Minutoli, le fait que la réalisation de cette œuvre a coûté la vie de vingt-cinq mille ouvriers en raison des difficiles conditions de travail, de la faim, du fort soleil pendant l'été, du froid des nuits d'hiver, des pieds toujours dans l'eau et du mauvais traitements auxquels ils étaient exposés. Ce témoignage d'Amalia Nizzoli révèle un engagement social qui n'est pas présent dans l'œuvre de Wolfradine von Minutoli.

---

[508] « Sono fatti storici abbastanza noti, perché io non abbia qui a rinnovarne le particolarità », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, op. cit.,* p. 169.
[509] Wolfradine von Minutoli, *Mes Souvenirs d'Égypte, op. cit.,* p. 14.

La description des grands dépôts de céréales, bien visibles du port du Caire, offre l'occasion pour dénoncer le fait que Méhémet Ali s'enrichit en vendant les céréales au prix fort à l'étranger, aux dépens de la population, qui ne trouve pas de quoi se nourrir.

> Ces énormes quantités de céréales […] formaient une de plus importantes ressources du pacha […]. Pendant les périodes de pénurie alimentaire les pauvres Arabes […] se disputent pour obtenir une misérable portion de vieilles fèves pourries. [510]

Méhémet Ali et son despotisme sont encore la cible des critiques de la voyageuse lorsqu'elle visite le « Nilomètre » sur l'île de Rodah. Le vice-roi se sert de cet ancien instrument pour mesurer la quantité de l'eau du Nil, à partir de laquelle sont calculés les impôts. Si le niveau de l'eau descend sous une limite donnée, les paysans sont dispensés de payer les impôts. Mais, comme l'observe la voyageuse, cela ne se vérifie jamais.

En relation avec la présence des Européens, Amalia Nizzoli reproche à Méhémet Ali et à ses délégués de ne pas se servir de façon convenable des compétences des Européens pour réaliser les œuvres de modernisation du pays, comme le démontre l'œuvre d'excavation du canal Mahmoudieh :

> Ce canal aurait pu être plus durable pour plusieurs années, s'il avait été construit suivant les vraies règles de l'art et s'il avait suivi entièrement les traces de l'ancien canal qu'on croisait de temps en temps, mais l'orgueil des directeurs et des responsables des travaux turcs ne leur permit pas de recourir aux connaissances théoriques et pratiques qui leur étaient suggérées par de bons ingénieurs européens qui se trouvaient sur place. Pour cette raison, le canal est toutes les années bouché par une grosse quantité de boue amenée par les eaux du Nil[511].

---

[510] « Queste masse immense di cereali […] formavano allora una delle principali risorse del Pascià […]. In tempo di carestia i poveri Arabi […] altercano per ottenere quella miserabile porzione delle più vecchie e marcie fave. Ces énormes quantités de céréales […] formaient une de plus importantes ressources du pacha […]. Pendant les périodes de pénurie alimentaire les pauvres Arabes […] se disputent pour obtenir une misérable portion de vieilles fèves pourries », Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, op. cit.,* p. 38.

[511] « Questo canale sarebbe riuscito assai più durabile per più lunga serie di anni, se fosse stato costruito secondo le vere regole dell'arte e seguendo assolutamente le tracce dell'antico canale che di tratto in tratto s'incontravano, ma la vanità dei direttori e soprintendenti turchi non permise di affidarsi alle cognizioni teorico-pratiche che lor venivano suggerite da buoni Ingegneri europei che cola si trovavano, e perciò il canale rimane ogni anno ingorgato da una quantità di limo che le acque del Nilo vi depositano », Nizzoli, Amalia, *ibid.,* p. 32.

Ainsi, Amalia Nizzoli justifie et sollicite la présence des Européens en Égypte, à l'aide desquels, à son avis, le pays peut être plus efficacement modernisé. Méhémet Ali est, en effet, loué pour avoir engagé des techniciens et des experts européens afin de moderniser le pays. La voyageuse fait l'éloge du vice-roi pour avoir installé des ateliers sur le modèle européen, pour la création d'un collège militaire à Abousabel, près du Caire, dirigé par des généraux européens (surtout français)[512], où sont instruites les troupes arabes et les villageois, et où il a également fait établir une école de médecine et de chirurgie. Méhémet Ali est, enfin, décrit comme un homme de « profonde perspicacité et génie[513] » : il sait dissiper les désaccords entre les Européens et sait reconnaître quand ces mêmes Européens essaient de le tromper.

L'équilibre entre critiques et louanges envers Méhémet Ali semble, dans les descriptions d'Amalia Nizzoli, pencher légèrement du côté des louanges, surtout quand il s'agit de ses relations avec les Européens. Plus décidée est la critique d'Ida Pfeiffer, qui se sert de l'expression alors en vogue de « Napoléon égyptien » pour se référer au pacha. Cette expression met en lumière aussi bien les nombreuses conquêtes militaires comme celles du Hedjaz (la région ouest de la péninsule arabique), du Soudan et de la Syrie, que les entreprises technologiques pour moderniser le pays du vice-roi[514]. Mais à part pour la reprise de cette expression, Ida Pfeiffer ne mentionne aucune de ses œuvres qui pourrait en donner une image positive.

Ida Pfeiffer, qui, comme Amalia Nizzoli, ne peut pas rencontrer personnellement Méhémet Ali, prétend avoir pu observer son aspect de la barque avec laquelle elle navigue le long du canal Mahmoudieh. Elle le décrit comme « un tout petit vieillard avec une barbe candide, mais des yeux et des mouvements extrêmement vifs[515] ». Elle exprime toute son antipathie pour ce souverain qu'elle considère despotique. Le fait qu'il soit entouré de nombreux Européens démontre l'hypocrisie des Européens, qui approuvent et soutiennent son gouvernement :

---

[512] Le colonel Sève était un ami de son mari. Voir Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, op. cit.,* p. 272.
[513] « Profonda perspicacia e genio attivo », *ibid.,* p. 283.
[514] Voir Moussa, Sarga. *Méhémet-Ali au miroir des voyageurs français en Égypte*, *op. cit.*
[515] « [...] ein ganz kleines altes Männchen mit einem schneeweißen langen Bart, aber äußerst lebhaften Augen und Bewegungen », Pfeiffer, Ida, *Reise einer Wienerin in das heilige Land, op. cit.,* p. 229.

> Les Francs sont très fascinés par ce despote, d'autant moins le sont ses sujets. Les premiers sont très favorisés par son gouvernement, tandis que les derniers doivent plier leur tête face au joug d'un esclavage tyrannique[516].

La vision des hommes enchaînés et affamés, pendant la visite à une maison où sont reclus des « fous », est encore une raison pour ses invectives contre le vice-roi et contre les Européens qui ne s'opposent pas à sa politique despotique :

> Ce traitement existe seulement pour rendre complètement fous ceux qui le sont un peu. Et les Européens louent Méhémet Ali ! Et vous, pauvres fous, pauvres fellahs, vous participez aussi à ces louanges ?[517]

Ida Pfeiffer s'appuie sur les faits de son époque pour peindre son tableau de Méhémet Ali, et l'image qu'elle en donne est déjà tellement négative que pour montrer la nature autoritaire et tyrannique de son gouvernement, elle ne nécessite pas de mentionner le massacre des *Mamelouks* ni l'œuvre d'excavation du canal Mahmoudieh, deux faits qui remontent déjà à plus de trente ans avant sa visite en Égypte. Dans la description d'Ida Pfeiffer, Méhémet Ali est l'incarnation du despotisme oriental, et selon ses critiques, aucun progrès ne vaut l'exploitation et le maltraitance de la population. Les Européens, qui favorisent ou ne s'opposent pas à son pouvoir, sont également critiquables. Ida Pfeiffer, sur ce point, est plus intransigeante qu'Amalia Nizzoli. Le point de vue de cette dernière est mitigé, peut-être parce qu'elle-même fait partie de ces Européens qui jouissent des avantages qui leur sont conférés par Méhémet Ali : son mari est attaché à l'ambassade autrichienne au Caire et dispose d'un « firman », accordé par le vice-roi, qui lui permet d'accéder aux fouilles archéologiques.

Entre les années 1820, quand Amalia Nizzoli est en Égypte, et les années 1840 et 1850, quand Ida Pfeiffer voyage en Égypte, la situation politique internationale a changé. En 1820, la monarchie autrichienne, dont fait partie Amalia Nizzoli en tant qu'épouse d'un employé de l'ambassade autrichienne, entretient de bons rapports

---

[516] « Die Franken sind sehr für diesen Despoten eingenommen, desto weniger seine Untertanen. Erstere werden von seiner Regierung sehr begünstigt, während letztere ihren Nacken dem Joch einer tyrannischen Sklaverei beugen müssen », Pfeiffer, Ida, *Reise in das Heilige Land, op. cit.,* p. 229-230.

[517] « Diese Behandlung ist wohl nur geschaffen, einen halbverrückten Menschen vollends wahnsinnig zu machen. Und die Europäer loben Mehmed Ali! Ihr armen Wahnsinnigen, ihr armen Fellahs, stimmt ihr auch mit ein in dieses Lob? », *ibid.,*p. 244.

commerciaux et politiques avec Méhémet Ali. Dans les années 1830, Méhémet Ali est de plus en plus contrasté et isolé par les pays européens pour sa politique agressive et d'indépendance de l'Égypte par rapport à l'Empire ottoman. Ainsi, le chancelier von Metternich signe la Convention de Münchengrätz avec la Prusse et la Russie, qui s'alignent avec la France et la Grande-Bretagne dans une politique de protection de l'Empire ottoman pour sauvegarder les équilibres politiques internationaux[518]. Dans ce contexte, il est plus facile pour Ida Pfeiffer de critiquer les actions de Méhémet Ali que pour Amalia Nizzoli.

L'image de Méhémet Ali, décrit par Amalia Nizzoli, est toutefois plus complète que celle d'Ida Pfeiffer, et ressemble aux descriptions du XIXe siècle analysées par Sarga Moussa, dans lesquelles

> Méhémet-Ali reste au fond un personnage énigmatique, qui apparaît […] comme un être *double*, à la fois cruel et généreux, despotique et réformateur, « barbare » et « civilisé » - ce qu'il était sans doute[519].

Amalia Nizzoli a passé plusieurs années en Égypte, et de fait, il n'est pas surprenant que ses analyses soient plus complètes que celles d'Ida Pfeiffer, qui n'a parcouru le pays que pendant quelques semaines. Toutefois, tandis qu'Ida Pfeiffer prend fait et cause pour l'honnêteté et pour l'humanité, et critique l'attitude neutre ou connivente des Européens envers un pouvoir despotique, Amalia Nizzoli souligne la contribution donnée par les Européens à l'œuvre de modernisation du pays. Dans les deux cas, les voyageuses sont d'accord sur l'utilité d'une ingérence politique de la part de l'Europe, une fois aux côtés de Méhémet Ali pour soutenir sa politique, et une fois contre sa politique, qui est désormais celle adoptée par les puissances européennes.

Amalia Nizzoli réfléchit aussi sur la population locale, surtout mâle, en Égypte, qu'elle désigne avec les termes généralistes « Arabes », « Turcs », « Musulmans » ou « Orientaux », sans trop faire la distinction entre ces groupes d'appartenance ethnique, religieuse ou géographique différents. Ses réflexions, tirées de ses observations autoptiques, sont disséminées un peu partout dans son récit, car la voyageuse italienne

---

[518] Voir Fischer, Robert-Tarek, *Österreich im Nahen Osten,* Vienne, Böhlau, 2006, p. 70-86.
[519] Moussa, Sarga, "Méhémet-Ali au miroir des voyageurs français en Egypte", *op. cit.,* p. 25.

vit de façon assez isolée au sein de la communauté de « Francs », et ses rencontres avec la population locale se réduisent aux périodes de déplacement, à ses visites touristiques et aux jours pendant lesquels elle remplace son mari aux fouilles de Saqqarah.

6. 4. Le Maghreb

Les textes d'Isabelle Eberhardt écrits cinquante ans plus tard et centrés sur ses voyages au Maghreb justifient cette partie spécifique puisque le contexte géopolitique est fondamentalement différent de celui dans lequel évoluent Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer. Sous l'impulsion de la colonisation, les régions orientales ont radicalement changé, et dans ses récits, la voyageuse russo-suisse ne décrit pas des *portefaix*, des *drogmans* ou des assistants des fouilles archéologiques, mais des soldats, des tribus sédentarisées ou nomades et des habitants des *zaouïas* en Tunisie, en Algérie et en Maroc.

6. 4. 1. Le Maghreb a l'epoque d'Isabelle Eberhardt

Lors du premier voyage d'Isabelle Eberhardt en 1897, l'Algérie et la Tunisie sont déjà sous domination française. Quant au Maroc, le pays est en lutte pour garder son indépendance. En 1904, quand Isabelle Eberhardt visite deux villes dans l'est du pays, Oujda et Kenadsa, le général Lyautey se trouve sur place pour préparer l'occupation d'Oujda, qu'il achève en 1907.

L'occupation française de l'Algérie est réalisée en plusieurs phases à partir de 1830, après la conquête des villes de la côte. Depuis 1832, les soldats français sont confrontés aux soulèvements de l'armée de l'*émir* (chef militaire) Abd el-Kader, qui organise la résistance contre les colonisateurs. Entre 1839 et 1847, c'est une véritable guerre qui est combattue entre les soldats français et les tribus guidées par Abd el-Kader. En 1847, l'émir est définitivement contraint de se rendre et sera exilé en France, à Amboise. Toutefois, les insurrections des tribus et des villages pour conserver leurs terres

continuent, la dernière révolte est considérée celle sous la direction de Bou-Amama en 1881. Après cette dernière insurrection, le Code de l'indigénat prévoit pour les Algériens musulmans des sanctions spéciales qui les obligent à payer les impôts et à se procurer un permis de circulation. Les Algériens musulmans, depuis 1889, en raison de la loi de naturalisation de tous les étrangers nés dans le pays, sont les seuls habitants de l'Algérie qui n'ont pas la citoyenneté française.

Loin d'être achevée, l'occupation des territoires du pays continue vers le Sud : les régions du Sahara sont les dernières à être occupées, Aïn Sefra en 1882 et Timimoun en 1901. L'occupation des régions indépendantes du Sud, Djanet en 1913 et Tindouf en 1934, sont postérieures à l'époque d'Isabelle Eberhardt. Les insurrections ne cessent pas, et démontrent le mécontentement des populations locales de la nouvelle situation créée par l'occupation étrangère[520].

Isabelle Eberhardt est envoyée en 1903 par Victor Barrucand au Sud Oranais pour réaliser un reportage pour *L'Akhbar* sur les affrontements d'El Moungar et sur la vie des soldats dans la région. Ici elle rencontre pour la première fois le général Lyautey, envoyé à Aïn Sefra pour apaiser les révoltes. Ce général est le premier résident du Maroc entre 1812 à 1818 : il est connu pour avoir mené une politique respectueuse des peuples colonisés envers les autochtones.

L'occupation de la Tunisie se réalise dans un premier temps sur le plan diplomatique puis sur le plan militaire. À partir de 1830, de la première occupation de l'Algérie, le *bey* de la Tunisie s'engage pour moderniser le pays et ainsi résister à la poussée des pays européens. Pour réaliser les réformes nécessaires, il doit toutefois emprunter à plusieurs reprises de l'argent à l'étranger : plus précisément, à l'Europe. Cela provoque bientôt une banqueroute qui permet à la France, à l'Angleterre et à l'Italie de former une commission pour redresser la difficile situation financière du pays. Les trois puissances européennes ont de bonnes raisons pour se disputer l'influence sur la Tunisie : l'Angleterre veut garder le contrôle sur sa route maritime vers l'Inde, qui passe à travers le canal de Suez ; la France souhaite continuer sa politique d'occupation coloniale

[520] Voir Stora, Benjamin, *Histoire de l'Algérie coloniale 1830-1954, op. cit.* et voir Katan Bensamoun, Yvette, *Le Maghreb, de l'empire ottoman à la fin de la colonisation française, op. cit.*

commencée en Algérie ; et l'Italie a des raisons historiques - la Tunisie faisait partie de l'Empire romain - et géographiques, pour la proximité entre la Sicile et la Tunisie. La France obtient l'appui de la Grande-Bretagne, qui craint le contrôle par l'Italie des deux rives du détroit de Sicile qui amène à Suez, passage obligé pour arriver dans ses colonies en Inde. L'Allemagne favorise également la France, pour sauvegarder ses intérêts, *in primis* pour éviter que la France ne réessaye de reconquérir l'Alsace et la Lorraine, qu'elle lui a arrachées en 1870. En 1881, enfin, la France se mobilise sous le prétexte de se défendre des attaques par les *Kroumirs*, une tribu de la frontière entre la Tunisie et l'Algérie. Les Françaises arrivent à Tunis et imposent au *bey*, Mohamed Sadok, l'acceptation d'un traité de protectorat de la République française sur la Tunisie. La France a dorénavant le droit d'occuper militairement différents points sur la côte et à l'intérieur. Une rébellion au Sud permet aux Français d'entamer une guerre et de s'emparer, au fur et à mesure, de tout le pays.

Le Maroc, avant l'occupation par la France, est un sultanat indépendant, contrairement à l'Algérie et à la Tunisie, qui, bien que largement indépendants, sont sous domination ottomane. Lors de la première occupation de l'Algérie en 1830, le sultan du Maroc, comme le *bey* de la Tunisie, reconnaît le besoin de moderniser le pays pour le soustraire à l'expansionnisme européen. Ainsi, il entreprend des réformes et des traités avec les pays européens. En 1860, l'abaissement des taxes à l'entrée et à la sortie du Maroc augmente le commerce mais aussi les rivalités entre les pays européens. Jusqu'en 1911, les puissances européennes — l'Espagne, la France, l'Allemagne et l'Angleterre — se disputent le pouvoir sur le territoire. Comme la Tunisie, le Maroc finit par être gravement endetté : ainsi, en 1912, le sultan Moulay Hafid est obligé de signer un traité de protectorat avec la France. Pendant vingt-deux ans, jusqu'en 1934, la France mène une guerre de conquête, « en utilisant les moyens de destruction les plus modernes et les plus efficaces[521] ».

La France a occupé ces pays avec l'aide des pays européens et de leurs politiques incorrectes, visant à sauvegarder les intérêts économiques et les équilibres politiques

[521] Katan Yvette/Chalak, Rama/Katan, Jacques-Robert, *Le Maghreb. De L'Empire ottoman à la fin de la colonisation française, op. cit.,* p. 144.

désormais acquis en Europe. La conquête a eu un coût très élevé en vies humaines, surtout du côté des conquis. L'administration française, qu'il s'agisse de protectorats comme la Tunisie et le Maroc ou d'une colonie comme l'Algérie, se caractérise par l'exploitation de la population locale, dépouillée de son pays et de ses biens.

L'Algérie, à la différence du Maroc et de la Tunisie, est massivement peuplée par des colons français qui vont constituer une population très hétérogène. Les premiers arrivés sont les paysans du sud de la France, « déclassés par la révolution industrielle », et d'exilés quarante-huitards[522]. Plus tard, après la défaite française contre l'Allemagne en 1871, des dissidents provenant de l'Alsace, désormais devenue allemande, arrivent pour retrouver la France perdue en Algérie. Aux Français d'origine s'ajoutent des immigrés espagnols, italiens et maltais qui, avec une loi de juin 1889, reçoivent la nationalité française s'ils sont nés dans le pays. En 1896, les nés en Algérie dépassent le nombre des immigrés : les fonctionnaires français parlent alors d'une « race nouvelle qui a des qualités précieuses d'initiative et d'énergie »[523].

Telle est la situation du Maghreb lorsque Isabelle Eberhardt y arrive. Elle voyage dans les trois pays, mais elle séjourne principalement en Algérie.

6. 4. 2. Le Maghreb dans la litterature de voyage

Le Maghreb, au contraire de l'Égypte et de Constantinople, est très peu décrit avant la colonisation par la France, étant l'attrait de ces pays de l'Afrique du nord beaucoup inferieur. Comme l'explique Franck Laurent, avant l'époque coloniale « dans l'imaginaire français il n'y a aucun rêve algérien[524] » cela étant du, non seulement à la présence des pirates dans la Méditerranée occidentale qui rend la traversée dangereuse, mais surtout au mineur attrait commercial de ces régions par rapport aux ports de la Méditerranée orientale. Ici, Constantinople fréquenté en tant que capitale de l'Empire ottoman et Le Caire avec son port donnant accès à l'Inde, sont bien plus intéressants

[522] Stora, Benjamin, *Histoire de l'Algérie coloniale. 1830-1954, op. cit.,* p. 26-27.
[523] *Ibid.,* p. 25.
[524] Laurent, Franck, *Le voyage en Algérie. Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale, 830-1930,* Paris, Laffont, 2008, p. VII.

pour les voyageurs commerçants que les côtes occidentales de la Méditerranée. Ainsi, même les voyageurs en Orient plus connus, décrivent très peu le Maghreb. René de Chateaubriand, par exemple, dans son *Itinéraire* consacre une seule page à Alger, vue de loin du bateau et à son passage à Tunis il évoque l'histoire de Carthage[525].

C'est donc seulement après la colonisation et au milieu du XIXe siècle que les Européens, surtout le Français, commencent à écrire de ces régions. Leurs interventions sont souvent en lien avec les exactions perpétrées par l'armée française contre les autochtones. Ainsi Alexis de Tocqueville pourtant favorable au colonialisme, dans son *Rapport sur l'Algérie* en 1847 dénonce la destruction des institutions religieuses et des écoles à cause de laquelle la société musulmane est « plus désordonnée, plus ignorante et plus barbare qu'elle n'était avant de nous connaître[526] ».

Dans les années entre 1845 et 1860 des voyageurs - écrivains comme Fromentin et Gautier rendent l'Algérie plus connue au grand publique. Leurs œuvres effacent toutefois tout ce qui est français avec ses exactions et ses iniquités. Ils présentent, dans un esprit tout romantique, un Maghreb comme une terre rêvée, comme un monde alternatif à l'Europe. Plus tard, à partir de 1860, la présence des Européens est de plus en plus importante en Algérie et, en même temps que le tourisme se développe, le monde arabo-musulman idéalisé et l'idée de sa valeur autonome disparaissent, les Arabes sont décrits indistinctement comme les indigènes, leur culture est amoindrie.

Dans les années 1880, Guy de Maupassant décrit à plusieurs reprises l'Algérie. En tant qu'envoyé spécial du journal « Le Gaulois », il dénonce l'iniquité de l'administration coloniale envers les autochtones, les expropriations et la conséquente paupérisation et prolétarisation de la société arabo - berbère par les Français. Néanmoins dans la même enquête, l'auteur défend l'idée de la nécessité d'une progressive disparition de la population « primitive » au contact avec une population plus avancée[527].

---

[525] Chateaubriand, François-René de, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Furnet et Cie, 1865 ed. en ligne, p. 397.
[526] De Tocueville, Alexis, *Écrits et discourses politiues,* Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, cité de Laurent, Franck, *Le voyage en Algérie, op. cit.,* p. X.
[527] Voir Laurent, Franck, *Le voyage en Algérie, op. cit.,* p. 404-410.

Cela sont en grandes lignes les contenus des descriptions des régions de l'Afrique du nord colonisées par les Français. Avec quelques exceptions comme pour André Gide et Émile Masqueray, qui partagent avec Isabelle Eberhardt un sincère attachement pour le monde Arabe, les voyageurs et les écrivains envoyés dans la région pour en traire des enquêtes, sympathisent peu avec la population autochtone et bien qu'ils critiquent les méthodes, ils soutiennent les raisons de la colonisation.

6. 4. 3. La population du Maghreb

Après la colonisation, la population du Maghreb a subi des bouleversements dues à la nouvelle situation générée par la présence des colons et de leurs nouvelles lois. La population locale a réagi soit pour se défendre du colonisateur soit pour s'adapter à la nouvelle situation politique et sociale. Une partie considérable de l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, est dédiée à la représentation du Sahara et des gens qui le peuplent dans les *ksours,* qui sont les villages, dans les *douars*, des groupements d'habitations ou de tentes et dans les *bordjs,* qui sont des places fortes. Il s'agit d'une population très hétérogène composé d'Arabes mais aussi de soldats recrutés parmi la population autochtone et des légionnaires, et enfin des tribus du désert qui sont soi sédentarisées ou soit nomades.

6. 4. 4. Les soldats et la france

L'opposition entre Arabes et Européens perd de l'intérêt dans les régions où sont en cours les soulèvements antifrançais et les combats pour faire avancer l'occupation française au cœur du Sahara. Ici, dans le Sud oranais, dans les villages d'Aïn Sefra, de Beni-Ounif et de Figuig, des soldats autochtones et des légionnaires provenant de toute l'Europe se partagent les espaces. Tous ces soldats qui « se mêlent sans se confondre », sont décrits avec les mêmes traits, à la fois gentils et frustes.

Les soldats indigènes sont des hommes du pays qui sont recrutés par les officiers français pour leur connaissance de la langue, du terrain et des parcours des tribus nomades. Il s'agit d'abord des cavaliers du *makhzen* et des *goumiers,* des contingents

auxiliaires provenant des tribus des environs d'Oran, d'Alger, de Médéa et de Theniet El Had qui, sous l'Empire ottoman, qui a précédé l'occupation française, avaient la tâche de soutenir les milices des janissaires quand ils parcouraient le pays pour encaisser les impôts. Les Français reprennent ce système de protection des armées, et, de leur côté, les cavaliers du *makhzen* et les *goumiers*, maintenant sans occupation, s'allient très vite avec le nouveau conquérant. Les officiers français, pour agrandir ces contingents, recrutent progressivement d'autres volontaires du pays, attirés par le métier des armes et par un salaire garanti. À la différence des spahis, qui sont un corps de la cavalerie avec un statut régulier depuis 1841, les auxiliaires, les cavaliers du *makhzen* et les *goumiers,* sont recrutés pour des missions ponctuelles et bien définies[528].

Ces soldats, décrits par Isabelle Eberhardt dans le Sud oranais*,* ont la tâche de surveiller la voie ferrée et les avant-postes français contre les attaques des bandes et des tribus armées, les *Harka* et les *Djich.* Dans ses récits sur le Sud oranais de 1903, Isabelle Eberhardt effectue une description intéressante de ces soldats, et présente également tout un monde qui gravite autour de l'entreprise coloniale française et des tentatives d'expansion coloniale de la France au Maroc.

Une première rencontre décrite par la voyageuse concerne un *mokhazni* (un cavalier du *makhzen*) à l'hôpital d'Aïn Sefra, à qui elle rend visite juste après le combat d'El Moungar[529]. De cet entretien, la voyageuse déduit que les soldats autochtones qui ont choisi de se mettre du côté français ne s'intéressent pas à la cause de la France, mais ils la servent pour des raisons qui leurs sont propres.

> Il exprime ce que pensent tous les Arabes du Sud-Ouest. Pour eux, il n'est pas question ni de guerre avec le Maroc ni surtout de guerre sainte. La région a toujours été *bled-el-baroud* (pays de la poudre), et les tribus de la vague frontière se sont toujours razziées les unes les autres. […] Il considère les opérations militaires actuelles comme des contre-razzias et des représailles sur le *djich*, tout simplement. […] Au fond, il ne doit pas désirer

[528] Voir Frémeaux, Jacques, *La France et l'Algérie en Guerre, 1830-1870. 1954-1962,* Paris, Economica, 2002, p. 97-121.

[529] Le 2 septembre 1903, 115 hommes du deuxième régiment de l'infanterie de la Légion étrangère sont attaqués par 3000 Bérabers, des guerriers nomades du sud du Maroc. Ce combat reste célébre encore aujourd'hui, pour la résistance opposée par les légionnaires pendant huit heures avant d'être secourus. Voir Historique de la bataille d'El Moungar, Ministère des Armées, https://www.defense.gouv.fr/terre/actu-terre/archives/historique-de-la-bataille-d-el-moungar

> bien sincèrement que tout cela prenne fin : il est nomade, donc homme de poudre, et il aime se battre[530].

C'est une image infantilisée de ces cavaliers du *makhzen* participant aux combats qui est peinte par Isabelle Eberhardt. Ignorant les raisons de la France, ils se battent contre leurs ennemis de jadis, leurs raisons sont internes à leurs propres règles de vie et sont distinctes et indépendantes de celles de l'établissement colonial. Leur envie de se battre s'accompagne d'une innocence que la voyageuse exprime encore dans leur attitude : « ils ont des gamineries et des éclats de rires qui contrastent avec leurs robustes carrures et leurs visages mâles[531] ».

Les raisons des combats de Français contre les tribus des guerriers nomades sont ignorées par les soldats autochtones et également par les légionnaires, qu'Isabelle Eberhardt interroge à cette même occasion. Ces hommes de toutes nationalités sont présentés eux aussi d'une façon idéalisante comme « hommes blonds du Nord, bronzés, tannés par des soleils lointains[532] ». Contrairement aux colons, ces soldats provenant de l'Europe sont considérés comme « très sympathiques », des « pauvres diables qui ont souffert et failli mourir pour des affaires qui ne sont pas les leurs, et qui les laissent profondément indifférents[533] ». Au fond tous ces hommes présents dans la région, selon l'analyse d'Isabelle Eberhardt, ne s'intéressent pas aux raisons des combats pour lesquels ils s'engagent : leur implication avec les affaires de l'entreprise coloniale est tout à fait accidentelle. Elle exprime une grande compassion pour ces hommes, et se montre sensible à leur sort.

Dans un récit intitulé *La Bible*, elle raconte sa rencontre avec l'un de ces légionnaires, August Seemann, jeune allemand de Düsseldorf, mené à Alger par différentes aventures, où par manque de ressources il s'engage dans la Légion étrangère. Isabelle Eberhardt évoque l'image tendre de ce soldat qui, à la lumière du couchant, lit les versets d'une Bible ayant appartenu à sa mère. Les légionnaires décrits par Isabelle Eberhardt et représentés par ce jeune Allemand, ont comme les cavaliers du *makhzen* des traits enfantins et inconscients qui inspirent sympathie.

---

[530] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,* vol. I, *op. cit.*, p. 130.
[531] *Ibid.,* p. 137.
[532] *Ibid.,* p. 128.
[533] *Ibid.,* p. 129.

En ce qui concerne les légionnaires, la raison de la sympathie exprimée par la voyageuse est liée au fait que ses deux frères, Nicolas en 1883 et Augustin en 1895, se sont engagés dans la Légion étrangère et ont été envoyés en Algérie à Sidi-Bel-Abbès, à environ cent kilomètres d'Oran. Sous l'influence des expériences de ses frères, la voyageuse a écrit son seul roman, *Trimardeur*, où elle narre les aventures de Dmitri Orschanow, un légionnaire d'origine russe qui retrouve sa paix intérieure dans le désert[534].

Quant aux soldats autochtones, ils ont gardé le plus possible leurs propres coutumes et cela représente une valeur pour Isabelle Eberhardt. Ainsi, les cavaliers du *makhzen* sont admirés comme ceux qui

> […] de tous les soldats musulmans que la France recrute en Algérie, (ceux qui) demeurent les plus intacts, conservant sous le *burnous* bleu leurs mœurs traditionnelles. […]
> Cinq fois par jour on les voit s'écarter dans le désert et prier, graves, indifférents à tout ce qui les entoure ; et ils sont très beaux ainsi, avec leurs gestes nobles, à cette heure où ils redeviennent eux-mêmes[535].

Le fait d'être restés « intacts » et de garder leurs traditions sont, dans le système de représentation d'Isabelle Eberhardt, des valeurs qui se confirment dans les descriptions des *goumiers* et des *sokhars*, les responsables des chameaux, également décrits comme charmants et semblant être restés dans le lointain « passé biblique ».

Contrairement à la vision d'Isabelle Eberhardt, selon la description de l'historien Jacques Frémeaux, l'utilisation des *goumiers* n'était pas incontestée. Ces auxiliaires n'étaient pas considérés comme fiables, mais ils cherchaient à se servir des combats afin de razzier pour leur compte[536]. Sous cette lumière d'une analyse historique, la vision idéalisante de la part de la voyageuse semble évidente. Son respect des traditions et d'une culture qui s'est préservée malgré l'intervention de l'Europe, s'unit à une nostalgie du passé précédant la présence européenne dans le pays.

---

[534] Voir Eberhardt, Isabelle, *Trimardeur, dans Œuvres complètes* vol. II, éditées par M.O Delacourt et J. R. Huleu, Paris, Grasset, 1990, p. 389-515.
[535] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes.* vol. I, *op. cit.,* p. 162.
[536] Frémeaux, Jacques, *La France et l'Algérie en Guerre, 1830-1870. 1954-1962,* Paris, Economica, 2002. p. 97-121.

> Depuis longtemps les nomades ont oublié la solitude de leur existence traditionnelle, sur les Hauts-Plateaux, sans autre souci que leurs troupeaux et les éternelles querelles de groupes à fractions, que vident parfois quelques coups de fusil sans échos. […] Et avec la grande résignation de leur race, ils se sont habitués à cette vie, parce que, comme tout ici-bas, elle vient de Dieu[537].

L'attitude qui leur parvient de leur foi, ce *Mektoub* qu'Isabelle Eberhardt décrit comme positive dans d'autres contextes[538], est ici décrite comme fatale pour leur culture, condamnée à disparaître sous la double impulsion du colonialisme et du progrès technologique qu'il apporte. La critique du colonialisme par Isabelle Eberhardt a ce double aspect : un attachement à la vie d'antan des populations de ces terres, qui s'accompagne d'une critique du progrès qui vient de l'Europe. La mélancolie caractérisée par la description des préparatifs du départ d'un groupe de *goumiers* d'un campement de Beni-Ounif vers Béchar confirme cette impression :

> Pourtant elle va finir, cette grande vision de vie primitive, dont on ne reverra bientôt plus l'inoubliable splendeur, avec la sécurité et les chemins de fer.[539]

La modernité apportée par la colonisation montre son revers de la médaille : pour la voyageuse, il s'agit de la disparition d'un style de vie proche de la nature et de la spontanéité. Cela confirme la correspondance des descriptions de ces soldats avec le « mythe bédouin », décrit par Sarga Moussa, pour lequel les Bédouins ont été décrits selon un « cliché positif » qui, contrairement aux images négatives des orientaux, a pour fonction de critiquer l'Europe[540].

6. 4. 5. LES TRIBUS DU DESERT

Contrairement à Ida Pfeiffer, qui trouve toute une série d'escamotages pour ne pas entrer en contact avec les autochtones, lesquels, en fin de compte, sont perçus comme dérangeants, Isabelle Eberhardt est une voyageuse qui cherche le contact avec les personnes pour connaître leur situation et pour en écrire. Elle ne mentionne jamais les

---

[537] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,* vol. I, *op. cit.,* p. 165.
[538] Voir le troisième chapitre.
[539] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,* vol. I, *op. cit.,* p. 170.
[540] Voir Moussa, Sarga, *Le mythe bédouin chez les voyageurs aux XVIIIe et XIXe siècle*, *op. cit*.

ennuis qu'elle doit supporter et est très respectueuse envers les gens qu'elle rencontre. La voyageuse souhaite enregistrer avec une fidélité naturaliste, de reporter les habitudes, les mœurs et les caractéristiques des peuples du désert.

Dans l'un des ses premiers voyages en 1899, elle se rend pendant deux mois dans le Sahel tunisien où, pour visiter la région, elle s'appuie sur une « petite caravane chargée par les autorités tunisiennes de faire des enquêtes sommaires et de récolter les impôts arabes, toujours arriérés[541] ». Le petit groupe, constitué d'un *khalifa* (fonctionnaire local), le lieutenant Elrarby[542], de deux notaires arabes, de *spahis* et de *mokhaznis*, n'est pas bien accueilli par les tribus de la région d'Amira. Ils sont en effet envoyés dans la région pour obliger les habitants à payer la *medjba*, une taxe de capitation perçue comme particulièrement injuste, car elle est imposée seulement aux Tunisiens et pas aux colons installés dans le pays.

Isabelle Eberhardt présente ces tribus comme des « cultivateurs et bergers, […] craints dans tout le pays, car ils ont une réputation de pillards et de batailleurs[543] », et comme une « race violente qui passe du silence et du rêve au tumulte[544] » Néanmoins, elle exprime ses sentiments de pitié envers ces gens qui, dépouillés de tous leurs biens, sont condamnés aux travaux forcés s'il ne peuvent pas payer leurs impôts.

Cette expérience mène la voyageuse à critiquer l'administration française en Tunisie : elle dénonce l'idée d'une intervention de la France pour le progrès et la pacification du pays comme étant seulement un cliché avec lequel « toute la France honnête se représente sa mission en pays conquis ou protégés[545] ». La réalité qu'elle observe est que les injustices sont perpétrées avec la connivence des fonctionnaires français, qui n'interviennent pas. Toute une hiérarchie participe à ces abus : les *cheikhs* des tribus, les *khalifas* et enfin les bureaux arabes.

> Ce ne sont donc pas les vestiges non encore réprimés de la fameuse « barbarie » musulmane que je compte relater plus loin, mais bien les

[541] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,* vol. I, *op. cit.*, p. 56.
[542] La transcription de ce nom a plusieurs formes : Elrarby, Elarhby, ou Larbi. Eberhardt, Isabelle, *ibid.,* p. 47-65.
[543] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,* vol. I, *op. cit.,* p. 51.
[544] *Ibid.,* p. 52.
[545] *Ibid.,* p. 54.

> résultats des ordres, conseils et exemples donnés d'en haut par des hommes qui comprennent très singulièrement leur mission pacificatrice[546].

Isabelle Eberhardt veut dénoncer un système de favoritismes dans lequel l'administration française est impliquée. En effet, le protectorat en Tunisie prévoit que toute la gestion administrative, politique et économique passe sous l'autorité française. Le *bey,* le souverain tunisien, n'a qu'une autorité fictive, et l'administration locale, formée d'une hiérarchie composé par le *caïd* (chef de tribu représentant la France), le *cheikh* (chef de fraction, subordonné du caïd) et *le khalifa* (fonctionnaire adjoint du caïd), est surveillée par des contrôleurs civils français[547]. La critique d'Isabelle Eberhardt s'adresse alors aux fonctionnaires du protectorat français qui, au lieu de défendre la justice et garantir la paix, restent spectateurs passifs.

Ali Behdad signale l'attitude ambiguë, qu'il qualifie comme « parasitaire[548] », d'Isabelle Eberhardt pendant ce voyage et dans ce reportage. En effet, la voyageuse fait partie du groupe de délégués de l'administration française qu'elle critique. Le parasitisme décrit par Ali Behdad est cette attitude toute particulière de la voyageuse de s'appuyer et de profiter du pouvoir colonial pour ses déplacements et en même temps, de le critiquer.

Dans ce même voyage, Isabelle Eberhardt est témoin d'une enquête judiciaire, pendant laquelle les membres d'une tribu sont obligés de se soumettre, contre leur gré, à la loi française. Le *cheikh* de la tribu des *Hadjedj,* en confiant au petit groupe de fonctionnaires le cas d'un meurtre, occasionne un conflit avec les anciens du village, qui affirment la nécessité du traditionnel « prix du sang[549] » pour résoudre le cas. C'est évidemment un conflit entre la tradition nomade et les lois apportées par le gouvernement français qui se déclenche. Les *spahis,* peints de leur côté comme des « nomades habillées en soldats[550] », parviennent à ramener la paix entre les membres de

---

[546] *Ibid.,* p. 64.
[547] Voir Katan Yvette/Chalak, Rama/Katan, Jacques-Robert, *Le Maghreb. De L'Empire ottoman à la fin de la colonisation française, op. cit*., p. 162.
[548] Voir Behdad, Ali, *Belated Travelers, op. cit.,* p. 113-132.
[549] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes.* vol. I, *op. cit.*, p. 57.
[550] *Ibid.*, p. 58.

la tribu. Les *Hadjedj* acceptent, ainsi, l'ingérence du groupe de fonctionnaires du gouvernement français, et ainsi, la loi peut prendre son cours.

Une fois l'enquête terminée et l'assassin identifié comme Aly, un jeune qui appartient à une tribu voisine, Isabelle Eberhardt décrit la réaction des membres de la tribu des *Hadjedj*. Maintenant que le jeune homme est livré à la justice, ils n'éprouvent plus aucun ressentiment.

> Les Hadjedj, apaisés maintenant, le regardent passer en silence, sans haine presque, car il est entre les mains de la justice des hommes que les nomades, comme tous les hommes simples, redoutent instinctivement et n'aiment pas, car elle est étrangère à leurs mœurs et à leurs idées. Aly, pour eux, n'est plus l'ennemi qu'on a le droit de tuer, comme prix du sang : il est prisonnier, c'est-à-dire un objet de pitié, presque une victime de ce fantôme redouté et haï : l'Autorité[551].

Les membres de la tribu acceptent la loi qui leur est imposée, mais ils ont leur façon toute particulière d'en interpréter la logique, et ont donc un comportement inattendu. Les *Hadjedj*, en effet, offrent l'aumône à celui qu'ils voulaient tuer peu avant : « Tiens, nous te donnons cela dans les sentiers de Dieu ! Disent-ils. Puis ils s'éloignent, graves, presque solennels[552] ». Ainsi, les membres de la tribu se plient à la nouvelle loi, en gardant toutefois leur propre humanité et leur sens de fraternité. La description d'Isabelle Eberhardt, tout en gardant un style de reportage, est délicate et bienveillante. L'épisode montre comment les membres des tribus sont peu à peu amenés à accepter les lois des Français.

Dans ces comptes rendus de son expérience en Tunisie en compagnie du *khalifa* Elrarby, Isabelle Eberhardt exprime sa sympathie pour les tribus auprès desquelles le *khalifa* exerce sa tâche pour le compte de l'administration française. D'un autre côté, elle critique la façon d'agir des fonctionnaires du protectorat, mais elle ne remet pas en cause le principe d'une présence française dans le pays.

---

[551] *Ibid.*, p. 59.
[552] *Ibid.,* p. 60.

6. 4. 6. Les tribus de pilleurs

À côté des soldats, le désert est peuplé de tribus apaisées qui recourent à la justice française pour résoudre leurs conflits, mais aussi de nombreuses tribus qui pratiquent le pillage et qui ne reconnaissent pas l'autorité française. Ces tribus constituent un péril non seulement pour les Français mais aussi pour les soldats, les autres tribus nomades et les *ksouriens,* les populations désormais sédentarisées qui habitent dans les *ksours*, les villages. Les cavaliers du *makhzen* et les *goumiers* ont la tâche de surveiller et, si nécessaire, de se battre contre les tribus nomades pratiquant le pillage.

Les bandes armées, appelées *Harka,* et les *Djich,* terme pour designer les tribus armées, attaquent les Français et aussi les campements de soldats sur la frontière avec le Maroc. Isabelle Eberhardt raconte une alerte qu'elle-même aurait vécue pendant une nuit au Sud oranais, sous une tente des cavaliers du *makhzen*. Ils attendent longtemps en alerte sous leur tente, mais les *Djich* n'osent pas s'approcher[553].

Les *Djich* rejoignent les villages pour chercher de la nourriture et pour obtenir une trêve, l'*aman*. Ainsi, la voyageuse décrit différentes tribus : les Beni-Guils « haves, décharnés, vêtus de guenilles sans nom », qui arrivent dans un *ksar*, sont renvoyés le matin suivant ; les Ouled Daoud, une autre tribu de pillards, arrivent un soir au *ksar* d'Andarh'ir près de Figuig, à la frontière avec le Maroc, et sont aussi obligés de repartir. Isabelle Eberhardt, dans la description de leur départ, exprime bien la misère de ces gens sans repos :

> La tête courbée, le regard farouche, les Amouria écoutaient : ils n'étaient que dix : si la poudre parlait, c'était la mort.
> Alors, sans un mot, ils ramassèrent leurs loques terreuses et ils s'en allèrent dans la vallée, vers l'Ouest, pour d'autres pillages[554].

Ces gens décrits ici comme soumis, sont des peuples belliqueux en période de paix, et c'est ainsi qu'Isabelle Eberhardt décrit la tribu des Beni-Guils plus tard, au marché d'Aïn Sefra. Ils ont obtenu l'*aman*, la trêve et la protection qu'ils cherchaient : grâce à

[553] *Ibid.,* p. 138-139.
[554] *Ibid.,* p. 196.

cela, ils ont changé. Par rapport à la première rencontre, ils renaissent à la vie, déjà mieux habillés et moins farouches. Ils montrent toutefois leur caractère irascible :

> On devine ce qu'il doit en être en *bled-es-siba* marocain, loin de toute surveillance. Là-bas sur ces marchés encore plus tumultueux, la poudre parle, des cadavres roulent parmi les marchandises et du sang coule sur la terre battue. Ici, les Beni-Guil se contentent de gestes échevelés, de menaces et d'injures épiques[555].

Ces peuples du désert sont présentés comme tumultueux, aimant le combat et la confrontation. Isabelle Eberhardt décrit leur caractère impétueux sans y porter un jugement et sans les condamner pour leurs mœurs. Son style reste celui du reportage : la voyageuse enregistre dans ses pages tout ce qu'elle peut voir et en donne des tableaux soigneux et respectueux.

L'attitude d'Isabelle Eberhardt envers les populations du désert est à la fois idéalisant et bienveillante : elle exprime toujours sa sympathie pour ces populations. En revanche, elle critique les colons et méprise les habitants des villes qui ont abandonné leur vie d'antan. Sa position envers le colonialisme n'est toutefois pas si univoque.

[555] *Ibid.,* p. 205.

6. 5. Pour ou contre une intervention européenne ?

6. 5. 1. Isabelle Eberhardt et l'administration coloniale

Dans un article écrit pour le quotidien algérois *La Dépêche algérienne* en 1903, Isabelle Eberhardt prend une position différente de celle que nous venons de décrire et très nette vis-à-vis des tribus de pilleurs nomades. Dans ce texte, où la voyageuse emploie curieusement un « nous » qui indique son appartenance à l'administration française et qui a un ton complètement différent du ton habituel, Isabelle Eberhardt analyse la situation du Sud oranais comme suit :

> Nous avons devant nous deux populations absolument distinctes et dont les intérêts sont la plupart du temps opposés. Les ksouriens sédentaires, attachés au sol qu'ils cultivent et possèdent, donc directement intéressés à la pacification de leur pays, et les nomades. […] Ce sont les nomades qui sont la cause de tous les désordres, de toutes les effusions de sang qui désolent la région qui nous occupe[556].

Isabelle Eberhardt soutient ainsi la nécessité d'une intervention française pour rétablir la paix dans les régions du Sud oranais. Elle plaide en particulier pour la solution proposée et adoptée par le général Lyautey de « l'*isolement* et de la *surveillance* des *marchés sahariens ».* Cette stratégie, consistant à empêcher ces tribus de se rendre aux marchés où ils trouvent leurs moyens de subsistance, doit les obliger à se soumettre au pouvoir français.

> Il est facile dès lors comprendre qu'une fois les marchés surveillés et interdits à toute tribu ou fraction en état de dissidence, ces dernières sont obligées, à bref délai, de se soumettre, ne pouvant subsister[557].

Il s'agit, avec ce texte, d'une contradiction dans les écrits d'Isabelle Eberhardt, normalement critique envers l'intrusion française et plaidant pour le respect envers les autochtones. Une explication à cette prise de position se trouve dans le texte intitulé *Sud oranais - Deuxième partie*, de 1904. Isabelle Eberhardt y exprime sa désapprobation envers les actions de Bou-Amama, le *cheikh* rebelle qui a organisé la résistance contre le colonialisme en Algérie et qui était considéré comme responsable

[556] *Ibid.,* p. 474-475.
[557] *Ibid.*, p. 475.

non seulement des faits d'El Mounghar, mais aussi du meurtre du *marabout*[558] de la *zaouïa* d'Oudjda, où Isabelle Eberhardt a séjourné. La voyageuse exprime son regret concernant ce fait qui l'a profondément touché, en se servant des mots du *marabout* de Kenadsa :

> Et nous, malheureux fils du Mogh'rib, nous vivons dans un pays de loups affamés, où les fleuves débordent de sang et où l'iniquité triomphe. À chaque heure du jour et de la nuit, nous tremblons pour notre vie et pour nos biens.[559]

La voyageuse est contre la violence et pour la paix, deux objectifs qui peuvent être atteints grâce aux méthodes du général Lyautey décrites auparavant. L'idée de la nécessité d'une intervention sur les tribus nomades pour les apaiser, exprimées dans un ton si inhabituel dans l'article de la *Dépêche Algérienne,* est en partie confirmée.

Une possibilité ultérieure d'apaiser la région semble être suggérée dans les textes consacrés à la description des *zaouïas*, des écoles coraniques. Isabelle Eberhardt contredit et critique l'idée reçue des *zaouïas* comme endroits où on apprend la violence :

> Les *zaouïya* ne sont pas, comme l'affirment certains auteurs qui ne les connaissent que de nom, des « écoles de fanatisme ». Outre l'instruction musulmane, les *zaouïya* dispensent les bienfaits de leur charité à des milliers de pauvres, d'orphelins, de veuves et d'infirmes qui, sans elles, seraient sans asile et sans secours[560].

Qu'il s'agisse de la *zaouïa* d'El Hamel à côté de Bou-Saâda (au sud d'Alger) ou de la *zaouïya* de Kenadsa, à la frontière entre l'Algérie et le Maroc, la fonction sociale des écoles coraniques est bien soulignée. Elles ont, à côté de leur fonction de donner un abri et de la nourriture à ceux qui sont dans le besoin, celle d'adoucir les mœurs des gens qui vivent dans les alentours. Dans son compte rendu de son séjour dans la *zaouïa* de Kenadsa, Isabelle Eberhardt fait une comparaison entre l'organisation des tribus berbères, où toutes les décisions sont prises dans la *djemâa* (une assemblée du peuple),

---

[558] Hadj Mohammed ould Abdelkhaut, de la *zaouïya* d'Oudjda. Voir Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,* vol. I, *op.cit.*, p. 253.
[559] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,* vol. I, *op. cit.*, p. 253.
[560] *Ibid.,* p. 122.

et les *zaouïas*, où les décisions sont prises par le *marabout*. Bien que la voyageuse ne plaide pas pour une forme d'organisation sociale ou l'autre, et bien qu'elle affirme approuver que les tribus bédouines défendent leurs « libertés collectives », elle observe aussi qu'à Kenadsa, grâce à « l'influence séculaire des marabouts », il n'y a plus de misère, et les mœurs des Berbères et des *Kharatine* se sont adoucies et polies.

> Les disputes et surtout les rixes sont rares, parce que les gens du commun ont l'habitude de porter tous leurs différends devant les *marabouts*, qui les calment et leur imposent des concessions mutuelles[561].

L'école coranique a au moins l'effet d'apaiser les tribus sédentarisées qui vivent dans les alentours. Certes, la voyageuse ne mentionne pas les tribus de pilleurs parmi les populations qui bénéficient de l'effet apaisant de la *zaouïa*, et elle n'y croit probablement pas, comme le fait penser la déclaration d'impuissance qu'elle a fait prononcer au *marabout* de Kenadsa.

La voyageuse note néanmoins et avec regret les changements en cours dans les *zaouïas,* où les *marabouts* eux-mêmes collaborent avec l'administration française. Cette collaboration n'est pourtant pas bien vue par les *ksouriens* installées aux alentours de la *zaouïa* :

> Depuis que les *marabouts* entretiennent des rapports de bon voisinage et même d'amitié croissante avec les Français, un sourd mécontentement envahit les cœurs, dans le bas peuple. […] Quel est l'avenir de Kenadsa et que restera-t-il, dans quelques années, de ce petit état théocratique si particulier, si fermé ?[562]

Le ton d'Isabelle Eberhardt se fait nostalgique d'une organisation sociale qui, dans ses défauts et ses qualités, est destinée à se perdre sous l'action nivelant du colonialisme. Sa position reste donc critique envers l'action de présences coloniales dans le pays, bien qu'elle laisse parfois entendre qu'elle la considère nécessaire.

---

[561] *Ibid.,* p. 265.
[562] *Ibid.,* p. 265.

6. 5. 2. Ida Pfeiffer et les missionnaires

La question sur une intervention européenne dans les pays orientaux pour les changer sur un modèle de progrès occidental est présente dans les œuvres de trois voyageuses dans des termes très différents. Dans l'horizon d'Ida Pfeiffer, la question d'une intervention européenne concerne l'œuvre des missionnaires, sur laquelle elle s'interroge.

Ida Pfeiffer décrit plusieurs villages où les habitants vivent dans le besoin, en particulier dans les régions montagneuses peuplées par les Kurdes. Elle aborde la question des missions religieuses. Ida Pfeiffer a elle-même fait aboutir un petit projet de mission à Rawandous, où elle apprend aux femmes les travaux d'aiguilles : un exemple qui démontre pour elle la possibilité d'opérer des transformations sociales dans des régions marquées par la pauvreté.

Suite à cette expérience, elle se prononce sur la nécessité d'une intervention des missionnaires. Ainsi, dans un autre village, où elle est logée pendant son voyage vers la Perse, elle affirme :

> En quittant Sauh-Bulak, je laissai un billet pour le missionnaire par lequel je lui fis connaître les défauts de cette famille, et l'engageai à la moraliser par de sages instructions. Car certes, prier et jeûner, lire la Bible et fréquenter l'église, ce n'est pas là seulement ce qui fait la religion[563].

Les mauvaises manières qu'Ida Pfeiffer observe dans une famille où elle est accueillie pendant quelques jours, sont reconduites à une situation de sous-développement qui ne peut être corrigée que par l'aide de religieux européens. La voyageuse est ainsi tout à fait favorable à une intervention de l'Europe sous la forme d'une tutelle religieuse. La préoccupation principale des missions est, pour la voyageuse, de « faire abandonner des croyances erronées que l'enfant a sucées avec le lait de sa mère[564] ». L'action des missionnaires est donc tout à fait de genre religieux : selon la voyageuse, le prosélytisme doit être leur principal objectif. Toutefois, les

[563] Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde, op. cit.* p. 502.
[564] *Ibid.*, p. 512.

missionnaires qu'elle a pu observer pendant ses voyages ne sont pas à la hauteur de cette tâche :

> J'avais cru que les missionnaires étaient, sinon tout à fait des martyrs, du moins des hommes pleins d'abnégation, qui, animés du désir ardent de convertir les païens, oubliaient, comme leur divin maître, les besoins et les jouissances de la vie, ils n'existaient que pour le peuple, habitaient et mangeaient avec lui, etc. Hélas ! C'étaient là des idées que j'avais puisées dans les livres, mais en réalité, il en était tout autrement[565].

La réalité que la voyageuse observe dans les coins les plus disparates du monde est que ces missionnaires vivent de façon très aisée, dans des grandes maisons entourées de toutes sortes de luxe. Ils sont accompagnés par leurs familles, et dans les régions où ils se sont établis, ils forment une petite communauté où chacun cherche à rivaliser en élégance et en richesse. Cette réalité déçoit la voyageuse, qui est persuadée que pour exercer leur « vocation », les missionnaires doivent vivre « au milieu du peuple » et partager avec lui leur travail, leurs peines et leurs joies. Ce n'est que par ce moyen qu'ils peuvent gagner la confiance des gens, et ainsi, leur apprendre le christianisme. La voyageuse semble être persuadée qu'avec la religion, peuvent s'installer aussi les « bonnes manières » et être appris les bonnes techniques du travail pour se libérer de la pauvreté.

La position d'Ida Pfeiffer est bien sûr une position de suprématie culturelle qui prétend qu'il faut répandre la culture européenne et avant tout la religion chrétienne, capables d'encourager le développement. La présence européenne que la voyageuse souhaite est une présence culturelle et non politique, qui ne songe pas à une exploitation matérielle de ces peuples et de leurs pays.

Quant à Amalia Nizzoli, elle est confrontée seulement indirectement avec la question d'une intervention européenne, lorsqu'elle considère l'œuvre de modernisation de Méhémet Ali que nous avons déjà pris en considération dans la section consacrée au vice-roi d'Égypte[566].

---

[565] *Ibid.*, p. 512.
[566] Voir la première section du chapitre.

6. 5. 3. Le debat entre assimilationnistes et associationnistes

Tiffany Tavernier, dans sa biographie *Isabelle Eberhardt. Un destin dans l'islam*[567], classe les idées d'Isabelle Eberhardt sur le colonialisme comme « assimilationnistes ». Au début du XXe siècle, il y a un vif débat entre « assimilationnistes » et « associationnistes ». Pour les assimilationnistes, les administrations coloniales doivent intégrer les peuples colonisés dans la société française : par la transmission de la culture et des valeurs françaises, les peuples autochtones doivent enfin acquérir la culture, ainsi que la nationalité françaises. Le concept des « associationnistes » est, au contraire, de maintenir les populations autochtones assujetties et au service des colons.

Quelques textes d'Isabelle Eberhardt analysés ici confirment l'opinion de Tiffany Tavernier. Isabelle Eberhardt montre un grand respect pour les populations autochtones : son soin des détails, ses descriptions des groupes constituant la population du Maghreb, du *marabout* jusqu'au *djich*, démontrent un véritable intérêt pour ces régions et ses habitants. Le constat de la violence spécifique aux tribus nomades et leur culture du pillage, responsable de la misère des populations sédentaires, laissent penser qu'elle souhaite une intervention pour apaiser ces régions. Le modèle des *zaouïa* comme institution pouvant apporter la paix est considéré comme trop faible pour accomplir ce but.

S'il est vrai que des textes comme celui cité de la *Dépêche Algérienne*[568], comme l'ont écrit Marie-Odile Delacour et Jean René Huleu, « tranchent singulièrement avec les récits et les nouvelles qu'elle publiait ordinairement dans la presse d'Alger »[569], il est également vrai qu'Isabelle Eberhardt montre aussi dans d'autres textes qu'elle croit aux idées et aux pratiques du général Lyautey pour apporter la paix dans la région.

Dans l'enchevêtrement de textes aux caractères très différentes et dans l'expression d'opinions contradictoires, parfois dictées par une situation personnelle très compliquée, il est toutefois difficile de décerner une opinion définitive d'Isabelle Eberhardt sur la question coloniale et sur la présence des Européens dans les pays d'Afrique du Nord.

---

[567] Tavernier, Tiffany, *Isabelle Eberhardt. Un destin dans l'islam,* Paris, Tallandier, 2016, p. 230-231.
[568] Voir p. 210.
[569] Marie-Odile Delacour et Jean René Huleu, notes à Isabelle Eberhardt, *Œuvres complètes*, *Écrits sur le sable,* p.483

Surtout dans ses textes personnels et subjectifs comme les *Journaliers*, Isabelle Eberhardt s'est souvent laissée aller à des critiques très acharnées contre la présence des Européens au Maghreb, comme en témoigne cet autre passage tiré des *Journaliers*, dans lequel résonnent des mots qui nous sont déjà familiers :

> Malgré tous leurs défauts et toute l'obscurité où ils vivent, les plus infimes Bédouins sont bien supérieurs et surtout bien plus supportables que les imbéciles Européens qui empoisonnent les pays de leur présence. Où les fuir, où aller vivre, loin de ces êtres malfaisants, indiscrets et arrogants, s'imaginant qu'ils ont le droit de tout niveler, de tout rendre semblable à leur vilaine effigie ? [570]

L'aversion contre l'arrogance occidentale, qui se permet d'intervenir sur les cultures et les mœurs des populations étrangères, est évidente dans ces mots. Pour résoudre une partie de l'ambiguïté des textes d'Isabelle Eberhardt sur la présence coloniale de la France en Algérie, il faut distinguer les différents fonctions de ses textes, entre ceux écrits pour être publiés dans des revues et rédigés dans le style de reportage et ses textes d'usage personnels, comme les *Journaliers*, qui n'étaient pas destinés à la publication. Dans ces textes, la voyageuse exprime des opinions dictées, comme dans l'extrait cité, par des déceptions personnelles.

[570] Eberhardt, Isabelle, *Œuvres complètes,* vol. I, *op. cit.,* p. 452.

CONCLUSION

Au terme de ce parcours, nous avons pu retracer comment se compose l'image de l'Orient pour trois voyageuses européennes appartenant à des pays, à des cultures et à des époques différentes du XIXe siècle. L'Orient que nous avons exploré grâce à l'analyse des œuvres odéporiques de ces voyageuses sont l'Orient méditerranéen, en particulier l'Égypte, la Turquie et la Syrie de l'époque (Syrie, Liban et Israël) la Perse, l'Irak et le Maghreb.

Les œuvres présentées appartiennent pour une partie à deux voyageuses de la première moitié du XIXe siècle, Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer, toutes deux liées à l'empire austro-hongrois. Avec des motivations de voyage très différentes, voyage imposé pour la première, et choisi mais contesté par son entourage pour la seconde, elles décrivent un Orient sous la domination de l'Empire Ottoman. La troisième voyageuse présentée dans le cadre de notre thèse est Isabelle Eberhardt qui voyage au Maghreb sous domination française au tournant du XIXe siècle. Sa biographie, ses motivations de voyage et ses expériences sont différentes de celles des deux autres voyageuses et montrent comment les époques, les mentalités et les situations géopolitiques ont changé.

La comparaison des œuvre de ces trois voyageuses a permis de tracer une évolution dans la forme du genre des récits viatiques écrits par des voyageuses. Dans les œuvres d'Amalia Nizzoli et d'Ida Pfeiffer nous avons remarqué la présence de formules de modestie et d'autojustification mais aussi des thèmes bien codifiés comme par exemple, les harems, qui ont pour but de leur permettre de publier leurs récits de voyage. Dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt ces caractères ne sont plus présents. La plus jeune voyageuse n'est plus obligée de lutter pour être acceptée en tant que femme voyageuse et écrivaine.

L'évènement du colonialisme a également provoqué un changement dans la représentation de l'Orient. Pendant qu'Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer décrivent l'Orient

avec une certaine distance et avec un sentiment de supériorité culturelle de l'Occident, chez Isabelle Eberhardt cette image de l'Europe commence à vaciller et même mise en question. Non seulement Isabelle Eberhardt prend position pour les populations autochtones contre l'oppression du colonisateur mais elle présente aussi un Orient idéalisé, comme un lieu où un style de vie alternatif est possible à celui qui est mené en Europe et avec lequel elle ne se sent pas en harmonie.

L'horizon interprétatif sur lequel nous nous sommes basée pour analyser les œuvres des trois voyageuses est la thèse d'Edward Saïd sur l'orientalisme. C'est celui d'un Orient créé par l'Occident, c'est-à-dire d'une image de l'Orient construite à partir d'un point de vue purement occidental. L'Occident constitue le modèle avec lequel l'Orient est constamment comparé dans un système binaire où les deux cultures sont considérées comme étant en opposition. La culture européenne est considérée comme supérieure et toutes les caractéristiques qui ne sont pas comparables dans ce système, sont souvent ignorées. L'image de l'Orient créé grâce à ce genre d'opposition se consolide dans une longue tradition textuelle.

En découvrant certaines sources, quelque fois évidentes, comme dans le cas des emprunts d'Amalia Nizzoli du texte de Wolfradine von Minutoli, mais dans certains cas moins reconnaissables, comme la dérivation des quelques idées, images et convictions d'une tradition textuelle, comme c'est le cas pour les descriptions des harems dans l'œuvre d'Ida Pfeiffer, nous avons pu confirmer que les textes des deux voyageuses à la fois héritent et participent à cette construction textuelle qui constitue l'image de l'Orient du XIXe siècle.

Dans tous les éléments analysés, les paysages, les femmes des harems, la population orientale et européenne, les descriptions sont construites avec l'aide de cette opposition dichotomique dans lesquelles Orient et Occident sont présentés dans une relation très hiérarchisée.

Dans les œuvres d'Ida Pfeiffer et d'Amalia Nizzoli cette modalité réfléchît la structure classique des représentations de l'Orient décrite par Edward Saïd, où l'opposition entre Orient et Occident fait ressortir les aspects positifs de l'Occident au

détriment de l'image de l'Orient. Dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt ce procédé est renversé. Elle présente la culture occidentale comme corrompue et la société orientale comme ayant préservé une simplicité originaire qu'elle perçoit comme tout à fait positive.

Les paysages orientaux, le désert, les jardins et les sites archéologiques sont considérés par Amalia Nizzoli et par Ida Pfeiffer en fonction de l'occident. Les sites archéologiques qu'elles visitent sont toujours ramenés à une historie occidentale et ne sont pas considérés comme appartenant aux peuples orientaux. Isabelle Eberhardt est plus encline à considérer les témoignages historiques des régions qu'elle traverse comme appartenant à ces contrées et aux personnes qui les peuplent.

Le désert, paysage oriental par excellence, lorsqu'il renvoie à la religion judéo – chrétienne, est chargé de fortes émotions dans les descriptions d'Amalia Nizzoli et d'Ida Pfeiffer. Souvent ce désert est toutefois vécu comme plat et ennuyeux et donne lieu à des évocations des paysages européens considérés plus imposants. Le désert dans les textes d'Isabelle Eberhardt est le paysage qu'elle ressent en harmonie avec son sentiment de solitude. Il est aussi la terre des tribus arabes, préservées grâce à cette ambiance de la corruption qui règne dans les villes.

Les femmes constituent un monde à part dans les descriptions des trois voyageuses. Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer se focalisent surtout sur le monde clos des harems où l'enfermement est synonyme de l'état arriéré des femmes qui y demeurent. C'est ici qu'un écart entre les cultures orientales et occidentales devient évident. Isabelle Eberhardt considère les femmes en Orient dans un horizon plus vaste. Elle décrit soit les femmes des villages qui dans leur immatérialité reflètent un monde clos et isolé comme celui des harems, soit les maraboutes, des femmes qui jouissent d'une forme de liberté et d'autorité que les femmes en Europe ne connaissent pas. Ainsi dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, bien qu'elle ne mentionne pas les harems comme demeures typiques des femmes en Orient, les descriptions de ces femmes sont plus complètes.

Les observations sur la population des villes et des villages révèlent ce même schéma d'oppositions. Amalia Nizzoli observe les Arabes dans l'accomplissement des leurs tâches quotidiennes et quelque fois elle parvient à surmonter les idées reçues desquelles elle fait jaillir ses descriptions. Les Arabes qui travaillent aux fouilles archéologiques sont dépeints comme malhonnêtes et comme nécessitant le control et la réprimande des consuls européens pour lesquels ils travaillent. Les descriptions d'Ida Pfeiffer montrent, d'une façon similaire, comment la connaissance et la fréquentation des personnes, rendues possibles grâce aux voyages, affaiblissent ses préjugés. La voyageuse autrichienne reste toutefois très écartée des populations autochtones, surtout des groupes appartenant aux couches sociales plus humbles, qu'elle considère souvent comme importunes et comme des obstacles pour ses voyages. Quand elle a l'occasion de visiter des personnes appartenant aux classes sociales plus élevées, son attitude et ses descriptions sont plus respectueuses.

L'œuvre d'Isabelle Eberhardt se focalise sur les populations du désert dont les habitudes de vie sont bouleversées par la nouvelle situation apportée par le colonialisme. La voyageuse, en même temps qu'elle dénonce les injustices perpétrées par le gouvernement étranger, en fait toutefois, plus ou moins consciemment, un soutien.

Les trois voyageuses prennent position envers l'opportunité d'une intervention de l'Occident en Orient. La présence occidentale est globalement défendue dans leurs œuvres. Amalia Nizzoli imagine l'Égypte modernisée grâce à une collaboration avec les experts européens. Dans l'œuvre d'Ida Pfeiffer il n'est pas question de collaboration, car la voyageuse autrichienne présente une ingérence des missions religieuses chrétiennes pour agir sur les mœurs, comme nécessaire. À l'époque d'Isabelle Eberhardt on ne peut désormais plus faire abstraction de la présence européenne et l'attitude de la voyageuse est ambiguë sur ce point. Malgré ses critiques vis-à-vis des colons européens et son idéalisation des peuples autochtones, elle défend la nécessité d'intervenir auprès des tribus de pilleurs pour les pacifier, décision prise en particulier par Hubert Lyautey avec lequel elle semble être liée d'amitié

La position d'Isabelle Eberhardt semble être à l'opposée de celles d'Amalia Nizzoli et d'Ida Pfeiffer. Ses descriptions des femmes dématérialisées des villages, des hommes du désert et des paysages sont positives et souvent idéalisantes et les rares observations sur les Européens présents en Afrique du Nord sont négatives. Toutefois elles ne contredisent pas l'idée d'une vision dichotomique où Orient et Occident sont décrits en opposition. Les valeurs interprétées comme négatives par la tradition orientaliste décrite par Edward Saïd, semblent seulement renversés. La société orientale reste, bien qu'elle soit idéalisée, une société immobile, dévouée au conservatisme et s'oppose à la société européenne vouée à un progrès que la voyageuse caractérise comme négatif. Ce genre d'inversion est décrit par Sarga Moussa comme une substitution d'un « cliché négatif» avec un « cliché positif », où la vision eurocentrique propre à l'orientalisme reste intouchée. Il s'agit toutefois, comme l'observe Sarga Moussa, d'un « orientalisme différent, en tout cas non réductible à une stéréotypie négative[571] » et qui a des implications différentes.

Une de ces implications est qu'Isabelle Eberhardt a pu montrer des aspects de l'Orient et de la vie au désert rarement décrits par des autres auteurs. Ainsi elle a pu présenter la version féminine du *maraboutisme*, une forme d'émancipation des femmes qui n'était pas possible, dans les mêmes conditions, en Europe.

Dans certaines descriptions des trois voyageuses, nous avons en outre remarqué un éloignement de l'attitude orientaliste. Il y a des moments où le système de représentation qui se base sur l'oppositions entre Orient et Occident, cède le pas a une représentation où une comparaison ne semble pas possible et le jugement reste suspendu. Nous nous sommes servie de l'acception du terme exotisme crée par Victor Segalen pour définir ces moments. Le médecin de la marine, poète, essayiste et sinologue breton, dans son ouvrage resté inachevé, *Essai sur l'exotisme,* affirme que reconnaître l'autre est admettre sa *diversité*, c'est-à-dire le décrire sans se l'approprier, sans le réduire au même. Ce genre de description est observable dans certaines descriptions d'Amalia Nizzoli, en particulier quand la voyageuse se contente d'annoter l'existence d'une différence irréductible dans la perception et interprétation de quelques

[1] Moussa, Sarga, *Le mythe bédouin chez le voyageurs, op. cit.,* p. 17.

faits ; il est présent aussi dans quelques observations d'Isabelle Eberhardt en particulier sur la prostitution en Algérie comme fait regardant en particulier l'ethnie des Oulad-Nail qui n'est pas assimilable à l'idée de prostitution en Europe ; nous l'avons remarqué, enfin, dans de rares moments quand Ida Pfeiffer s'aperçoit d'une individualité et d'une identité personnelle des femmes qui accourent vers elle pour l'assister dans le besoin. Ces moments rompent avec l'attitude orientaliste d'une vision dichotomique et hierarchisante comme décrite par Edward Saïd.

Aux questions que nous nous sommes posées au début de cette analyse, si l'appartenance au genre féminin peut l'emporter sur l'appartenance culturelle dans la formulation des jugements sur l'Orient et si les voyageuses sont autonomes par rapport à une mentalité orientaliste, les réponses sont négatives. En effet, si l'appartenance du genre influence certains contenus des œuvres, la vision de l'Orient n'en semble pas être affectée.

Amalia Nizzoli est influencée par le fait d'appartenir au genre féminin sur le choix des sujets décrits. Ses descriptions des harems sont ainsi bien plus valorisées dans son œuvre que sa présence aux fouilles archéologiques, celle-ci est effectivement un fait extraordinaire pour l'époque. S'agit-il d'une forme de modestie obligée par un modèle culturel qui impose une image de la femme s'occupant exclusivement des espaces domestiques exigus? Le fait d'être l'épouse d'un attaché d'une ambassade européenne en Égypte, en outre, influence ses descriptions et ses jugements. Sa position l'oblige à respecter certaines règles du décor comme pour le choix des habits et quelques observations sur les harems, mais aussi à formuler avec prudence certains jugements, comme celui sur le gouvernement du pays et en particulier sur Méhémet Ali.

Dans le cas d'Ida Pfeiffer son autoreprésentation comme sujet héroïque et sa hâte d'accomplir ses projets de voyage détermine son image des Orientaux tantôt stéréotypée tantôt visant à mettre en évidence les aspects arriérés qui compliquent et ralentissent ses déplacements.

La condition de *heimatlose* d'Isabelle Eberhardt, l'absence chez elle d'une identification nationale et du genre lui permet d'avoir un regard plus ouvert, elle peut observer les hommes impliqués dans le conflit armé du côté français comme du côté

arabe ; la vie des femmes dans les régions en guerre et celle des *maraboutes* dans les *zaouïas*. Bien qu'elle ne parvienne pas à faire éclater le système binaire et hiérarchisant sur lequel se construisent les visions orientalistes et misogynes, son nouveau regard de « voyageuse tardive », comme il est décrit par Ali Behdad, permet de présenter une image nouvelle et positive du Maghreb.

L'exploration des images de l'Orient de ces trois voyageuses du XIXe et du début du XXe siècle nous a permis de constater que les filtres culturels sont toujours à l'œuvre quand on observe et décrit un monde étranger. La situation géopolitique, comme le montrent les différences entre Isabelle Eberhardt, Amalia Nizzoli et Ida Pfeiffer, exerce aussi une influence non négligeable sur la modalité de représenter et de juger les populations étrangères. Les œuvres de ces trois voyageuses montrent aussi que leurs spécificités et leurs choix individuels, leur ont permis de présenter l'Orient et ses habitants d'une façon parfois moins stéréotypée et plus personnelle.

Bibliographie

Corpus primaire

I. Œuvres principales

Eberhardt, Isabelle, *Lettres et Journaliers*, Présentation et commentaires par Eglal Errera, Actes Sud, Arles, 1987.

Eberhardt, Isabelle, *Écrits intimes. Lettres aux trois hommes les plus aimés,* édition établie, annotée et présentée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, avec la collaboration avec Faïza Abdul Wahab, Paris, Payot, 1991.

Eberhardt, Isabelle, Œ*uvres complètes. Ecrits sur le sable,* vol. I, Paris, Grasset, 1988.

Eberhardt, Isabelle, Œ*uvres complètes. Ecrits sur le sable,* vol. II, Paris, Grasset, 1988.

Nizzoli, Amalia, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli Harem scritte durante il suo soggiorno in quel Paese (1819-1828).* Milano, Tipografia e Litografia Pirotta, 1841. [Consultable en ligne].

Pfeiffer, Ida, *Reise einer Wienerin in das heilige Land*, Vienne, [1844], par Gabriele Habinger, Vienne, Promedia, 1995.

Pfeiffer, Ida, *Voyage d'une femme autour du monde,* traduit de l'allemand par W.de Suckau, Paris, Hachette, deuxième édition, 1859. [Consultable en ligne].

Pfeiffer, Ida, *Mon Second Voyage autour du monde en 1846* traduit de l'allemand par Wilhelm de Suckau*, Paris, Hachette*, 1868. [Consultable en ligne].

Pfeiffer, Ida*, Reise nach dem skandinavischen Norden,* [1846], par Gabriele Habinger, *Nordlandfahrt*, *Eine Reise nach Skandinavien und Island im Jahre 1845*. Vienne, Promedia, 2e édition, 1999.

Pfeiffer, Ida *Reise nach Madagaskar,* [1861], par Gabriele Habinger, *Verschwörung im Regenwald*, Vienne, Lenos, 1999.

Pfeiffer, Ida, *Voyage à Madagascar traduit de l'allemand par W. de Suckau et precédé d'une notice historique sur Madagascar par Francis Riaux ; (avant propos d'Oscar Pfeiffer)*, Paris, Hachette, 1862, [Consultable en ligne].

Saïd, Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident,* [1978], trad. par C. Malamoud, Paris, Seuil, 2003.

II. Œuvres secondaires

Auclert, Hubertine, *Les femmes arabes en Algérie,* Paris, Societé d'éditions littéraires, 1900. [Consultable en ligne].

Belgiojoso, Trivulzio, Cristina, *Asie Mineure et Syrie ; souvenirs de voyage par Mme la princesse de Belgiojoso,* Paris, Michel Lévy frères, 1858. [Consultable en ligne].

Belzoni, Giovanni Battista, *Narrative of the Operations and Recent Discoveries within the Pyramids, Temples, Tombs, and Excavations, in Egypt and Nubia; and of a Journey to the Coast of the Red Sea, in Search of the Ancient Berenice; and*

Another to the Oasis of Jupiter Ammon. London, John Murray, 1820. [Consultable en ligne].

Belzoni, Sarah, *Mrs. Belzoni's trifling account of the women of Egypt, Nubia and Syria,* London, John Murray, 1820. [Consultable en ligne].

Chateuabriand, François-René de, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris* [1811], *par* Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, 2005.

Hahn-Hahn, Ida, *Orientlische Briefe,* Berlin, Alexander Dunker, 1844. [Consultable en ligne].

Minutoli, von, Menu Heinrich, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der lybischen Wüste und nach Ober-Ägypten* in den Jahren 1820 und 1821, Berlin, Rücker, 1825. [Consultable en ligne].

Minutoli, von, Wolfradine-Auguste-Luise de, *Mes souvenirs d'Egypte,* Paris, Nepveu, 1826. [Consultable en ligne].

Lane-Poole, Sophia, *The Englishwoman in Egypt*, Philadelphia, G.B. Zeiber&CO, 1845. [Consultable en ligne].

London, Friederike, *Die Berberei. Eine Darstellung der religiösen und bürgerlichen sitten und Gebräuche der Bewohner Nordafrikas,* Frankfurt am Main, 1845. [Consultable en ligne].

Lane, Edward William. *An Account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians: Written in Egypt during the Years 1833, –34, and –35, Partly from Notes Made during a Former Visit to that Country in the Years 1825, –26, –27 and –28*. Cambridge, Royaume-Uni: Cambridge University Press, 1834. [Consultable en ligne].

Saint-Elme, Ida, *La Contemporaine à Malte et à Alger, dans* Laurent, Franck, *Le voyage en Algérie. Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale, 1830-1930,* Paris, Laffont, 2008, p. 5-31.

Schuber, Maria, *Meine Pilgerreise über Rom, Griechenland und Egypten durch die Wüste nach Jerusalem und zurück. Vom 4. Oktober 1847 bis 25. September 1848,* Graz, 1850. [Consultable en ligne].

Tristan, Flora, *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*, [1835], par Denys Cuche, Paris, l'Harmattan, 1988.

Voilquin, Suzanne, *Souvenir d'une fille du peuple, ou la Saint-Simonienne en Égypte 1834-1836,* Paris, E. Sauzet, 1866.

Wortley Montagu, Mary *Letters of the right honourable lady M--y W---y M----e: written during her travels in Europe, Asia and Africa,* London, 1763, trad. par G. Hamonière, *Lettres de Lady Marie Wortley Montagu écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique,* Paris, Théophile Barrois, 1763. [Consultable en ligne].

Corpus secondaire

I. Critique sur le corpus primaire
Œuvres

Isabelle Eberhardt :

Charles-Roux, Edmonde, *Un désir d'Orient: jeunesse d'Isabelle Eberhardt, 1877-1899,* Paris, Librairie générale française, 1991.
Chouiten, Lynda, *Isabelle Eberhardt and North Africa: Nomadism as a Carnivalesque Mirage,* Lexington Books, 2015.
Benamara, Khelifa, *Le destin d'Isabelle Eberhardt en Algérie. Amour, mystique, espionnage et mort violente. Biographie,* Paris, Publibooks, 2013.
Louise Hadouche Dris, Leila. «L'œuvre algérienne d'Isabelle Eberhardt, une écriture à revisiter». *Insaniyat / Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, n. 46 (30 décembre 2009): p. 45–50.
Stéphan, Raoul, *Isabelle Eberhardt ou la révélation du Sahara,* Paris, Flammarion, 1930.
Tavernier, Tiffany, *Isabelle, Eberhardt. Un destin dans l'islam,* Paris, Tallandier, 2016.

Amalia Nizzoli :

Frediani, Federica/Ricorda, Ricciarda/Rossi, Luisa (ed.), *Spazi, segni e parole. Percorsi di viaggiatrici italiane,* Milano, Franco Angeli, 2012.
Pernigotti, Sergio. *Aegyptiaca Bononiensia*. Giardini, 1991.
Pernigotti, Sergio/Davoli, Paola (dir.) *Ricerche di Egittologia e di Antichità Copte*, Bologna, La Mandragora, 2010.
Ricorda, Ricciarda, *Viaggiatrici italiane tra Settecento e Ottocento. Dall'Adriatico all'altrove,* Bari, Palomar, 2011.
Pietro Amat di San Filippo, *Bibliografia dei viaggiatori italiani*, Roma, Salviucci, 1874, [Consultable en ligne].
Vanzan, Anna, *L'Egitto di Amalia Nizzoli. Lettura del diario di una viaggiatrice della prima metà dell'Ottocento,* Bologna, Il Nove, 1996.

Ida Pfeiffer:

Habinger, Gabriele, *Ida Pfeiffer. Eine Forschungsreisende des Biedermeier,* Vienne, Milena, 2004.
Habinger, Gabriele, *Frauen reisen in die Fremde. Diskurse und Repräsentationen von reisenden Europäerinnen im 19. und beginnenden 20. Jahrhundert,* Wien, Promedia, 2006.
Habinger, Gabriele, *Ida Pfeiffer, Wir leben nach Matrosenweise*, Promedia, Wien, 2008.
Habinger, Gabriele, *Eine wiener Biedermeierdame erobert die Welt. Die Lebensgeschichte der Ida Pfeiffer, (1797-1858)* Vienne, Promedia, 4ème édition, 2014.

Lagarde-Fouquet, Annie. *Ida Pfeiffer, première femme exploratrice*. Paris: l'Harmattan, 2009.

Chapitres d'ouvrages et articles de revues et préfaces

Amalia Nizzoli

Pernigotti, Sergio, « Le Memorie di Amalia Nizzoli: verso una nuova edizione » *dans* M. Betrò/G. Miniaci, *Talking along the Nile*, Pisa, Pisa University Press, 2013, p. 177-186.

Gabrielli, Livia « Amalia Nizzoli, nuovi documenti per una biografia » dans Sergio Pernigotti/Paola Davoli, (dir.) *Ricerche di Egittologia e di Antichità Copte*, Bologna, La Mandragora, 2010, p. 55-74.

Kuen, Renate, « Amalia Nizzoli e Wolfradine von Minutoli. Una fonte celata » dans Anna, Bellio *Studi sul Settecento e l'Ottocento. Rivista Internazionale di Italianistica* Pisa, XII, 2017, p. 103-119.

Picchi, Daniela, « Sarah Belzoni, Amalia Nizzoli, baronessa von Minutoli: la riscoperta dell'Egitto scrive al femminile » dans Donadoni Roveri, Anna Maria; Leclant, Jean; Augry Muriel *Viaggio in Egitto. Racconti di viaggio di donne dell'Ottocento-Voyage en Égypte : récits de femmes du XIX*^{ème} *siècle,* Torino, Museo Egizio, 1998

Ida Pfeiffer

Habinger, Gabriele, «Reisen, Raumaneignung und Weiblichkeit. Zur Geschichte und Motivationsstruktur weiblicher(Vergnügungs-) Reisen», *SWS-Rundschau* (46. Jg.) Heft 3 / 2006, p. 271-295.

Isabelle Eberhardt

Hedi Abdel-Jaouad, *Portrait of the artist as a young Nomad,* Yale French Studies, No. 83, Post/Colonial Conditions: Exiles, Migrations, andNomadisms, Volume 2 (1993), Yale University Press, pp. 93-117, Stable URL: http://www.jstor.org/stable/2930089, Accessed: 20-06-2018 21:25 UTC

Bouvet, Rachel, « Les voies insolites de l'initiation soufi de Mahmoud Saadi/Isabelle Eberhardt » *dans* Lucienne, Martini, Jean-François, Durand, *Les cahiers de la SIELEC N*^{o} *5, Ecrivains français d'Algérie et societé coloniale 1900-1950,* Paris, Kailash, 2008, p. 99-119. Consultable en ligne, http://www.sielec.net/pages_site/FIGURES/bouvet_eberhardt/bouvet_eberhardt_9.htm

II. Critique et théorie générale
1. Littérature de voyage

Œuvres

Adams, Percy G., *Travelers and Travel Liars. 1600-1800,* New York, Dover, 1980.

Behdad, Ali, *Belated Travelers. Orientalism in the age of colonial dissolution,* Duke University Press, 1994.

Bourgunat, Nicolas, (dir.) *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècles),* Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008.

Brenner, Peter J. *Der Reisebericht in der deutschen Literatur*. Tübingen: M. Niemeyer, 1990.

Brilli, Attilio, *Quand voyager était un art. Le roman du Grand Tour.* Paris, G. Monfort, 2001.

Collot, Michel, *La Pensée-paysage,* Arles, Actes Sud, 2011.

Estelmann, Frank, Moussa, Sarga, e Wolfzettel, Friedrich, *Voyageuses européennes au XIXe siècle*. Paris: PUPS, 2012.

Frediani, Federica, e Antonio Prete. *Uscire : la scrittura di viaggio al femminile: dai paradigmi mitici alle immagini orientaliste*. Reggio Emilia: Diabasis, 2007.

Habinger, Gabriele, *Frauen reisen in die Fremde. Diskurs und Repräsentationen von reisenden Europäerinnen im 19. und beginnenden 20. Jahrhundert.* Vienne, Promedia, 2006.

Lapeyre Françoise, *Quand les voyageuses découvraient l'esclavage,* Paris, Payot, 2011.

Lewis, Reina *Gendering Orientalism: Race, Femininity and Represetation,* London 1996.

Lowe, Lisa. *Critical terrains: French and British orientalisms*. Ithaca (N. Y.), Etats-Unis, 1991.

Mernissi, Fatema, *Le Harem et l'Occident,* Paris, Albin Michel, 2001.

Mernissi, Fatema, *Le Harem politique. Le Prophète et les femmes,* Paris, Albin Michel, 2010.

Mills, Sara. *Discourses of difference : an analysis of women's travel writing and colonialism*. Routledge, 1993.

Moussa, Sarga, *La relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861).* Paris, Klincksieck, 1995.

Moussa, Sarga, *Le Mythe Bédouin chez les voyageurs aux XVIIIe* et XIXe siècle, Paris, Pups, 2016.

Poché, Fred, *Edward Said. L'humaniste radical. Au sources de la pensée postcoloniale,* Paris, Ed. du Cerf, 2013.

Scheitler, Irmgard. *Gattung und Geschlecht*. Tübingen: Niemeyer, 1999.

Segalen, Victor, *Essai sur l'Exotisme. Une esthétique du divers,* [1955], Paris, Librairie Générale Française, 1986.

Stamm, Ulrike, *Der Orient der Frauen,* Köln, Vienne, Weimar, Böhlau, 2010.

Ueckmann, Natascha. *Frauen und Orientalismus.: Reisetexte französischer Autorinnen des 19. und 20. Jahrhunderts.* Metzler, 2001.

Kahf, Mohja, *Western representation of the Muslim woman, From Termagant to Odalisque,* Austin, University of Texas Press, 1999.

Anthologies

Berchet, Jean Claude, *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle,* Paris, Laffont, 1985.

Clerici, Luca. *Scrittori italiani di viaggio, Volume primo: 1700-1861*. 1 vol. I Meridiani. Milan, Mondadori, 2008.

Laurent, Franck, *Le voyage en Algérie. Anthologie de voyageurs français dans l'Algérie coloniale. 1830-1930,* Paris, Robert Laffont, 2004.

Moussa, Sarga, *Le voyage en Égypte. Anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Laffont, 2004.

Chapitres d'ouvrages, articles de revues et préfaces

Berchet, Jean-Claude, « Introduction » dans *Les voyages en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle,* Paris, R. Laffont, 1985, p. 3-20.

Clancy-Smith, Julia, « Le regard colonial: Islam, genre et identités dans la fabrication de l'Algérie française, 1962 » dans *Nouvelles Questions Féministes, Vol. 25, No. 1, Sexisme et racisme: le cas français (2006)* pp. 25-40. Stable URL: http://www.jstor.org/stable/40620339.

Coester, Christiane, « Passages de frontières. Le voyage de la jeune mariée dans la haute noblesse des temps modernes (XVe-XVIIIe siècle) », *Genre & Histoire* [En ligne], 9 | Automne 2011, mis en ligne le 17 juin 2012, consulté le 10 novembre 2017. URL : http://genrehistoire.revues.org/1469.

Foster, Shirley, « Colonialism and Gender in the East: Represetntations of the Harem in the Writings of Women travellers » dans *The Yearbook of English Studies, Vol. 34, Nineteenth-Century Travel Writing (2204) pp. 6-17.*

Guillaumont, Antoine « La conception du désert chez les moines d'Égypte », *Revue de l'histoire des religions*, Vol. 188, no.1 (Juillet 1975).

Habinger, Gabriele, « Reisen, Raumaneignung und Weiblichkeit. Zur Geschichte und Motivationsstruktur weiblicher (Vergnügungs-) Reisen», *SWS-Rundschau* (46. Jg.) Heft 3 / 2006, p. 271-295.

Halen, Pierre, «Ces lettres d'un pays qui voyage» dans *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, n. 12 (1 janvier 1995), p. 7-19.

Havelange, Isabelle, « Les voyageuses françaises au prisme de la bibliographie annuelle de l'histoire de France (de 1970 à 2010) » dans *Genre & Histoire* [En ligne], 8 | Printemps 2011, mis en ligne le 21 novembre 2011, consulté le 30 octobre 2017. URL : http://genrehistoire.revues.org/1308

Lançon, Daniel, *Le harem en Egypte au XIXe siècle : un lieu interdit ?* Séminaires publics de littérature française de l'Université de Bâle (Suisse), Traverses 19-21, 2 avril 2011.

Laurent, Franck, « Introduction » *dans Le voyage en Algérie. Anthologie des voyageurs français dans l'Algérie coloniale, 1830-1930,* Paris, Laffont, 2008.

Laurent, Franck, *Le voyage en Algérie,* Paris, Laffont, 2008, p. 5-31.

Moussa, Sarga, «Introduction » dans *Le voyage en Égypte. Anthologie de voyageurs Européens de Bonaparte à l'occupation anglaise,* Paris, R. Laffont, 2004, p. I-XXI.

Pascual, Jean-Paul. *II - La Syrie à l'époque ottomane (le XIXe Siècle),* dans : *La Syrie d'aujourd'hui* [en ligne]. Aix-en-Provence : Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, 1980 (généré le 30 avril 2018).

<http://books.openedition.org/iremam/728>. ISBN : 9782271081261. DOI : 10.4000/books.iremam.728.

Sossie ANDEZIAN, « Femmes et religion en islam : un couple maudit ? », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 2 | 1995, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 30 septembre 2016.
URL :http://clio.revues.org/493 ; DOI : 10.4000/clio.493

Nolde, Dorothea, « Princesses voyageuses au XVIIe siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 28 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 08 octobre 2016. URL : http://clio.revues.org/7833 ; DOI : 10.4000/clio.7833

Rogers, Rebecca «Décrypter le regard National: voyageuses anglaises et françaises en Algérie au XIXe siècle», dans Nicolas, Bourgunat, (dir.) *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècles),* Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008.

Roman, Nathalie, *Le désert médiéval, expression du merveilleux, dans* Alif: Journal of comparative poetics, No.33, Department of English and Comparative Literature, American University in Ciro and American University in Cairo Press, 2013.

Vanzan, Anna, «Viaggiatrici italiane e Orientalismi diversi: le donne dell'Islam attraverso gli occhi di Amalia Nizzoli e Carla Serena» *dans,* f. Frediani/R. Ricorda/L. Rossi (dir.) *Spazi, segni, parole*, Milano, Franco Angeli, 2012.

Weber, Anne-Gaëlle. «Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIXe siècle» *dans Sociétés & Représentations* 21, n. 1 (1 mars 2006): 59–77. doi:10.3917/sr.021.0059.

Howe, Patricia, «*"Das Beste sind Reisebeschreibungen". Reisende Frauen um die Mitte des neunzehnten Jahrhunderts und ihre Texte.*» *dans* Anne Fuchs, Theo Harden, *Reisen im Diskurs. Modelle der literarischen Fremderfahung von den Pilgerberichten bis zur Postmoderne.* Tagungsakt des internationalen Symposions zur Reiseliteratur. University College Dublin, 1994. Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 1995.

Thèses et mémoires

Habinger, Gabriele, *Geschlecht, Differenzen und die Macht der Räume : Diskurse und Repräsentationen von reisenden Europäerinnen im 19. und beginnenden 20. Jahrhundert,* Vienne, 2002.

2. Histoire et histoire des femmes
Œuvres

Bard, Christine, *Une histoire politique du pantalon,* Paris, Seuil, 2010.

Bard, Christine, Histoire des femmes dans la France des XIXe et XXe siècle, Paris, Ellipses, 2013.

Boucène, Abderrahmane/Peyroulu, Jean-Pierre/Thénault, Sylvie, (dir.) *Histoire de l'Algérie à la periode coloniale,* Paris, La Découverte, 2014.

Bono, Salvatore, *Schiavi. Una storia Mediterranea (XVI-XIX secolo),* Bologna, Il Mulino, 2016.

Bensamoun, Yvette Katan, *Le Maghreb. De l'empire ottoman à la fin de la colonisation française,* Paris, Belin, 2007.

Duby, Georges, Geneviève Fraisse, e Michelle Perrot. *Histoire des femmes en Occident*. Paris: Perrin, 2002.

Fischer, Robert-Tarek, *Österreich im Nahen Osten,* Wien, Böhlau, 2006.

Friedrich, Margret/ Urbanitsch Peter, *Von Bürgern und ihren Frauen,* Wien, Böhlau, 1996.

Friedrich, Margret, *Ein Paradies ist uns verschlossen*: *zur Geschichte der schulischen Mädchenerziehung in Österreich im "langen" 19. Jahrhundert,* Wien, Böhlau, 1999.

Gnüg, Hiltrud, e Renate Mohrmann. *Frauen Literatur Geschichte*. Stuttgart: J.B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1985.

Frémeaux, Jacques, *La France et l'Algérie en Guerre, 1830-1870. 1954-1962,* Paris, Economica, 2002.

Lauer, Jean-Philippe, *Histoire Monumentale des pyramides en Égypte. Tome I Les Pyramides à Degrès,* Le Caire, Institut français d'archeologie orientale, 1962.

Planté, Christine, *Femmes poètes du XIXe siècle. Une anthologie*. Lyon, PUL, 2010.

Planté, Christine, La Petite sœur de Balzac, Lyon, PUL, 2015.

Prokop, Ulrike. *Weibliche Lebensentwurfe im deutschen Bildungsburgertum 1750-1770*.

Renevey Fry, Chantal Michaëlis-Germanier, Juliette, *En attendant le prince charmant: l'éducation des jeunes filles à Genève, 1740-1970,* Genève, 1997.

Régnier-Bohler, Danielle (dir.) *Croisades et pèlerinages. Recits chroniques et voyages en Terre sainte XIIe-XVIe siècle,* Paris, Laffont, 1997.

Stora, Benjamin, *Histoire de l'Algérie coloniale, 1830-1954,* Paris, La Découverte, 2004.

Chapitres d'Ouvrages, articles de revues et préfaces

Balboni, L.A. (2013) *Gl'italiani nella civiltà egiziana del Secolo XIX. Storia-Biografie-Monografie.* London: Forgotten Books (Original Work published 1906).

Bard, Christine, *Le " DB58" aux Archives de la Préfecture de Police,* Clio, n° 10, 1999.

Carraz, Damien, *Des nouvelles Amazones? Les Femmes aux croisades,* Histoire et images médiévales, n° 13 thématique, Jul. 2008.

Chabot, Marie-Emmanuel, o.s.u., « GUYART, MARIE, dite de l'Incarnation (Martin) », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 1, Université Laval/University of Toronto, 2003, consulté le 18 mars 2018, http://www.biographi.ca/fr/bio/guyart_marie_1F.html.

Deschamps Paul. Chevaliers et femmes de France aux Croisades. *In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°1, mars;1954. pp. 77-88 doi : 10.3406/bude.1954.4586* *http://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1954_num_1_1_4586*

Isabelle Ernot, « Voyageuses occidentales et impérialisme : l'Orient à la croisée des représentations (XIXe siècle) », *dans Genre & Histoire* [En ligne], 8 | Printemps 2011, mis en ligne le 21 novembre 2011, consulté le 24 novembre 2017.

Merger Marie-France «L'enseignement du francais à Lucques de 1805 à 1814 : une expérience novatrice» dans : *document pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 28 | 2002, mis en ligne le 31 janvier 2014, URL : http://dhfles.revue.org/2650

Moussa, Sarga, Suzanne Voilquin, comment être saint-simonienne sans le dire ? Le mouvement saint-simonien de Sorèze à l'Égypte, éditions Méridiennes, pp.112-119, 2012. <hal-00910054>

Moussa, Sarga, « L'Égypte en groupe, en couple ou en solitaire. Trois modalités du voyage au féminin au XIXe siècle (Suzanne Voilquin, Valérie de Gasparin et Lucie Duff-Gordon) *dans Voyageuses européennes au XIXe siècle. Identités, genres, codes,* Presse Universitaire de Paris - Sorbonne, 2012.

Natascha Ueckman « Voyage en couple et déguisement masculin: Jane Dieulafoy *» dans* Estelman/Moussa/Wofzettel, *Voyageuses européennes au XIXe siècle*, Paris, PUPS, 2012.

Planté, Christine. « Rachel SAUVÉ, De l'éloge à l'exclusion. Les femmes auteurs et leurs préfaciers au XIXe siècle, Presses universitaires de Vincennes, « Culture et Société », 2000, 250 p. », *Clio*, vol. 13, no. 1, 2001, p. 17-17.

Rogers, Rebecca «Décrypter le regard National: voyageuses anglaises et françaises en Algérie au XIXe siècle», *dans* Nicolas, Bourgunat, *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècles),* Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008.

Soldani, Simonetta, *L'educazione delle donne: scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'Ottocento*, Milano, F. Angeli, 1989.

Trebiliani, Maria Luisa «Educandati a Lucca, dalla Restaurazione all'Unità» dans Simonetta, Soldani (dir.), *L'educazione delle donne. Scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'Ottocento,* Milano, Franco Angeli, 1989

Thèses et mémoires

Faimann, Gabriele, *Mädchenerziehung in den pädagogischen Schriften Johann Ignaz von Felbigers, Eine Spurensuche in seiner Literatur zum Elementarschulwesen in der Habsburgermonarchie.* Wien, Diplomarbeit, 2007.

Sciences humaines générales

Œuvres

Cavavero, Adriana, *Nonostante Platone,* Milano, Editori Riuniti, 1992.

Bacon, Francis, *Of Travel, dans, The Essays or Counsels, Civill and Moral,* Oxford, The Floating Press, 2014.

Collot, Michel, *La Pensée-paysage : philosophie, arts, littérature,* Arles, Actes Sud, 2011.

Jakob, Michael, *Paesaggio e letteratura,* Firenze, Leo Olschki, 2017.

Chapitres d'Ouvrages, Articles des revues et préfaces

Carrive, Paulette, "Le sublime dans l'esthétique du Kant", *dans* Armand, Colin, *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, PUF, 1986-01, p. 71-85.

Frei, K.M. *et al.* Tracing the dynamic life story of a Bronze Age Female. *Sci. Rep.* **5**, [en ligne]:10431; doi: 10.1038/srep10431 (2015), https://www.nature.com/articles/srep10431

Linon-Chipon/V. Magri-Mourgues/S. Moussa, « Préface », *dans* Moreau François, *Miroir de Textes. Récits de voyage et intertextualité,* Onzième colloque du CRLV, Nice, 1998

INDEX DES NOMS

A

Adams, Percy G 141, 307
Alighieri, Dante 14
Amiel, Henri Frédéric 167
Auclert, Hubertine 36, 184

B

Balboni, L.A 132, 266, 267, 311
Bacheracht, Thérèse von 34, 47
Bacon, Francis 25
Bard, Christine 84, 85, 89, 93, 310, 311
Barrucand, Victor 54, 150, 151, 152, 153, 276
Behdad, Ali 38, 90, 100, 225, 286, 308
Belgiojoso, Trivulzio, Cristina 36, 49, 185, 186, 188, 189, 190, 191, 193, 194, 195, 196, 197, 201, 213, 249, 304
Bell, Gertrude 17
Belzoni, Giovanni Battista 33, 47
Belzoni, Sarah, 33, 47, 126, 127, 188, 191, 192, 193, 194, 266, 307
Berchet, Jean Claude 30, 106, 305, 308
Boccage, Anne-Marie du 27, 28
Bono Salvatore 255
Bouvet 102, 307
Brentano, Armin von 45
Brentano, Bettina 45
Brilli, Attilio 26, 161, 308
Brocchi, Giovanni Battista 49
Burton, Richard 17
Byron, George-Gordon, Lord 142

C

Candidi Dionigi, Marianna 27
Cavavero,Adriana 21
Charles-Roux, Edmonde 57, 64, 74, 306
Chateaubriand, François-René de 17, 43, 45, 46, 119, 172, 182, 279
Carriera, Rosalba 27
Chouiten, Lynda 90, 99, 101, 222, 261, 306
Clerici, Luca 50, 141, 309
Collot, Michel 167, 308, 312
Cusani, Francesco 48, 49, 50, 73

D

Delacour, Marie-Odile 19, 63, 83, 295, 304
Dieulafoy, Jane 33, 89, 312
Dirnböck, Jakob 51, 52
Doré, Gustave 24

E

Eberhardt, Isabelle 7, 8, 9, 10, 13, 18, 19, 20, 31, 38, 40, 48, 53, 54, 55, 56, 57, 62, 63, 64, 65, 73, 74, 75, 77, 82, 83, 89, 90, 91, 92, 93, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 114, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 161, 162, 165, 166, 167, 168, 170, 171, 173, 176, 179, 180, 181, 182, 184, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 237, 238, 239, 251, 252, 253, 254, 255, 259, 260, 261, 262, 263, 265, 275, 276, 278, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 306, 307
Égérie 23
Eglal Erreira 54, 153
Eliot, George 17
Eschyle 14
Euripide 14

F

Frediani, Federica 26
Fischer, Robert-Tarek 274, 311
Flaubert, Gustave 17

Foucault,Michel 15
Fraisse, Jeneviève 44, 311
Frei, Karin Margarita 21
Frémeaux, Jacques 281, 283, 311
Fry Renevey, Chantal 74, 311

G

Gasparin, Valérie de 37, 47, 312
Genlis, Stéphanie-Félicité, comtesse de 26, 44
Goethe, Johann Wolfgang von 22
Guillamont, Antoine 159
Guyart, Marie 25

H

Habinger, Gabriele 22, 26, 28, 52, 59, 85, 104, 110, 117, 306, 307, 308, 309, 310
Hahn-Hahn, Ida 34, 37, 186, 188, 191, 195, 198, 203
Hedi Abdel-Jaouad 64, 97, 98, 307
Hérodote 30, 72, 156, 172
Horeau, Hector 256
Howe, Patricia 46
Huleu, Jean-René 19, 63, 83, 304
Humboldt, Alexander von 108, 115, 117

I

J

Jehle, Hiltgrund 109

K

Kahf, Mohia 215, 308
Kant, Emmanuel 160
Keller, Céline 151
Khelifa, Benamara 100, 306
Kempe, Margery 24
Kleist, Heinrich von 28
Kleist, Ulrike von 28

L

Laborde, Alexandre de 267
Lagarde-Fouquet, Annie 109, 111, 112, 307
Lançon, Daniel 96, 257, 309
Lane, Edward William 17, 34, 47, 217
Lane Poole, Sophie 34, 47
Lapeyre, Françoise 184, 256
Lauer, Jean-Philippe 131, 311
Laurent, Franck 35, 184, 278, 279, 305, 309
Leopardi, Paolina 28
Lewald, Fanny 41, 142
Lowe, Lisa 15
Lyautey, Hubert 91, 100, 102, 152, 153, 275, 276, 290, 291, 295, 300

M

Marie-Antoinette, 22
Méhémet Ali, 10, 81, 127, 193, 265, 266, 267, 269, 271, 272, 273, 274, 294, 302
Merger, Marie-France 70, 312
Merian, Anna Maria Sybilla 26
Minutoli, Menu Heinrich von 131, 132
Minutoli, Wolfradine von 8, 20, 33, 49, 73, 87, 95, 97, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 139, 140, 142, 188, 190, 193, 194, 195, 196, 197 198, 201, 207, 212, 213, 240, 270, 298, 307
Montagu, Lady Mary 28, 32, 185, 186, 188, 189, 190, 192, 193, 195, 196, 198, 199, 201, 202, 203, 211, 256
Montesquieu, Charles Louis baron de 31, 142
Mouchard, Christel 85
Moussa, Sarga 15, 17, 29, 32, 37, 40, 43, 46, 89, 110, 140, 188, 254, 269, 270, 272, 274, 284, 301, 308,

N

Nizzoli, Amalia 7, 8, 9, 10, 13, 18, 20, 31, 33, 38, 40, 47, 48, 49, 50, 53, 55, 56, 57, 61, 62, 65, 69, 71, 72, 73, 75, 77, 79, 80,

81, 82, 87, 88, 89, 94, 95, 96, 97, 105, 106, 114, 121, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 154, 155, 157, 159, 162, 163, 164, 165, 167, 170, 171, 174, 175, 176, 177, 178, 181, 182, 184, 185, 192, 194, 195, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 217, 219, 221, 231, 233, 235, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 248, 251, 255, 256, 257, 258, 259, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 294, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 306, 307, 310
Nizzoli, Giuseppe 33, 57, 62, 72, 121, 133, 154

P

Pernigotti, Sergio 57, 61, 71, 72, 217, 307
Perrot, Michelle 44, 311
Pfeiffer, Ida 7, 8, 9, 10, 13, 18, 20, 24, 31, 36, 37, 40, 41, 46, 47, 48, 50, 51, 52, 53, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 65, 66, 67, 69, 71, 75, 77, 78, 79, 82, 85, 86, 87, 89, 94, 95, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 121, 123, 142, 154, 155, 156, 157, 159, 160, 162, 165, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 176, 178, 179, 180, 181, 182, 184, 185, 194, 198, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 209, 210, 211, 212, 213, 215, 216, 217, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 255, 256, 257, 259, 265, 268, 272, 273, 274, 275, 284, 293, 294, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 306, 307
Planté, Christine 39, 43, 311, 312
Pury, Albert de 157

R

Rogers, Rebecca 35
Renan, Auguste 17
Ricorda, Ricciarda 27, 197
Rousseau, Jean Jacques 74, 75, 254

S

Saïd, Edward 13, 14, 15, 16, 17, 38, 97, 120, 140, 172, 181, 182, 199, 214, 217, 233, 298, 301, 302, 304
Sacy, Silvestre de 17
Scheitler, Irmgard 28, 29, 40, 42, 45, 47, 52, 142, 308
Schwartz, Marie Espérance von 35
Scudéry, Madelaine de 25
Segalen, Victor 15, 242, 301, 308
Serena, Carla 37, 38, 310
Stamm, Ulrike 15, 17, 36, 43, 119, 138, 308
Stanhope, Esther 17
Sterne, Laurence 26, 43, 119
Stora, Benjamin 260, 276, 278, 311

T

Tavernier, Tiffany 57, 145, 146, 147, 295, 306
Teotochi Albrizzi, Isabella 27
Tocqueville, Alexis de 279
Trebiliani, Maria Luisa 70, 312
Tristan, Flora 41, 305

U

Ueckman, Natascha 45

V

Vanzan, Anna 38
Varnhagen, Rahel 45
Voilquin, Suzanne 34, 37, 184, 312

W

Ward, Mary 24

Z

Zayzafoon, Lamia 261, 263
Zola, Emile 74, 262

PUBLICATIONS

Renate, Kuen «Amalia Nizzoli e Wolfradine von Minutoli. Una fonte celata » dans Anna Bellio, *Studi sul Settecento e l'Ottocento*. *Rivista Internazionale di Italianistica*, Pise-Rome, Fabrizio Serra, Vol. XII, 2017, pp. 103-118.

Renate, Kuen «Amalia Nizzoli e l'incontro con le donne in Oriente: fra conformismo e sovversione» dans Giovanni Spani, Marco Marino, *Donne del Mediterraneo. Rappresentazioni ed autorappresentazioni*, Lanciano, 2017, pp.99-113.

Amalia Nizzoli e Wolfradine von Minutoli. Una fonte celata

Nel panorama dell'odeporica femminile in Oriente del primo Ottocento spicca, in ambito italiano, il racconto di viaggio di Amalia Nizzoli *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828)*[1]. L'autrice vi racconta spazi geografici ancora poco esplorati dalle viaggiatrici italiane e, in un'epoca in cui molte viaggiatrici-scrittrici europee scelgono di esprimersi nella più prestigiosa lingua francese, Nizzoli scrive in lingua italiana.[2] Nelle *Memorie sull'Egitto* sono, inoltre, riscontrabili alcuni elementi di intertestualità che confermano l'esistenza di contatti fra le viaggiatrici in Oriente dell'epoca.
Nel 1841, anno di pubblicazione dell'opera di Amalia Nizzoli, le testimonianze di viaggio in Egitto a firma femminile sono ancora poche. La britannica Sarah Belzoni pubblica il proprio resoconto di viaggio nel 1820, i *Memoires d'Egypte* della baronessa Wolfradine von Minutoli escono nel 1826. Di poco successivo è il racconto *An Englishwoman in Egypt* di Sophia Lane-Poole, pubblicato nel 1844, al quale seguono nel 1848 e nel 1850 i resoconti della celebre viaggiatrice austriaca, Ida Pfeiffer.[3]
La lettura incrociata di questi racconti di viaggio a firma femminile permette di rilevare la presenza di alcuni elementi comuni alle viaggiatrici-scrittrici dell'epoca. È pratica condivisa di queste autrici dichiarare la modestia delle loro conoscenze e competenze rispetto ai più preparati colleghi maschi e legittimare la pubblicazione dei propri scritti, adducendo come motivi le richieste di amici o parenti. I racconti di viaggio in Oriente scritti da donne sono, inoltre, accomunati dalla ricorrenza di alcuni temi, fra i quali vi sono la descrizione degli *harem* e dei bagni pubblici, veri e propri *topoi* di questo genere. Tali elementi permettono di affermare che vi è una specificità femminile nella narrativa di viaggio dell'epoca, dettata dalla particolare e delicata situazione sociale che le viaggiatrici-scrittrici del XIX secolo si trovano ad affrontare[4].

---

[1] AMALIA NIZZOLI, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828),* Milano, Libreria Pirotta, 1841.
[2] L'uso della lingua francese segnala l'appartenenza a un'élite culturale internazionale. Esempi di viaggiatrici europee che si servono della lingua francese sono la viaggiatrice Wolfradine von Minutoli, che pur essendo di lingua tedesca, redige i propri *Memoires d'Egypte* in francese e Cristina di Belgiojoso, che pubblica i propri racconti di viaggio *La vie intime et la vie nomade en Orient* et *Asie Mineure et Syrie* in lingua francese.
[3] LADY MONTAGU, *Letters of Lady Mary Wortley Montague, Written During Her Travels in Europe, Asia, and Africa,* Paris, Stereotype Edition, 1800. È possibile consultare copia digitalizzata in Google Libri.
SARAH BELZONI, *Mrs. Belzoni's trifling account of the women of Egypt, Nubia, and Syria,* in G. BELZONI, *Narrative of the operations and recent discoveries within the pyramids, temples, tombs and excavations in Egypt and Nubia,* Londra, John Murray, 1820. È possibile consultare copia digitalizzata in Google Libri.
WOLFRADINE VON MINUTOLI, *Mes Souvenirs d'Egypte,* Parigi, Passage de Panoramas, 1826. È possibile consultare copia digitalizzata in Google Libri.
SOPHIA LANE-POOLE, *An Englishwoman in Egypt,* Philadelphia, G.B. Zeiber&CO., 1845. È possibile consultare copia digitalizzata in Google Libri.
IDA PFEIFFER, Reise einer Wienerin in das Heilige Land del 1848.
IDA PFEIFFER, *Eine Frauenfahrt um die Welt,* 1850.
CRISTINA TRIVULZIO BELGIOJOSO, *La vie intime et la vie nomade en Orient, in Revue des Deux Mondes* (febb.- sett. 1855) - *Vita intima e vita nomade in Oriente*, Como-Pavia, Ibis, 1993.
[4] Per un'analisi della specificità femminile nei racconti di viaggio si vedano MIRELLA SCRIBONI, *Il viaggio femminile in Oriente nell'Ottocento: la principessa di Belgioioso, Amalia Nizzoli, e Carla*

Un'altra questione riguarda l'intertestualità dei racconti di viaggio a firma femminile, se cioè, oltre agli elementi comuni già menzionati, si possano riconoscere dei riferimenti a testi di altre viaggiatrici. [5]
La lettura del racconto di Amalia Nizzoli in un'ottica comparativa permette una riflessione su tale questione: le sue *Memorie sull'Egitto* presentano, infatti, elementi intertestuali che consentono di affermare che l'opera si costruisce anche come prodotto dell'elaborazione del racconto odeporico di una sua contemporanea, i *Mes Souvenirs d'Egypte* della baronessa Wolfradine von Minutoli.
Le due viaggiatrici-scrittrici sono entrambe presenti in Egitto tra il 1820 e il 1821, entrambe trascorrono lunghi periodi ad Alessandria e al Cairo e frequentano le stesse famiglie, come i Faker a Damietta e i Rossetti al Cairo.
Nata a Livorno nel 1805, Amalia Sola Nizzoli arriva in Egitto con i genitori e la sorella nel 1819. Dalle *Memorie sull'Egitto* apprendiamo che la famiglia Sola si trasferisce in Egitto su invito dello zio materno, il dottor Filiberto Marucchi, che qui esercita la professione di medico di importanti personaggi del governo turco. Per volere dello zio, Amalia si sposa con Giuseppe Nizzoli, cancelliere dell'ambasciata austriaca in Egitto e appassionato archeologo. Seguono i racconti della nascita di una figlia, della direzione degli scavi archeologici a Saqqara e dei viaggi in Italia con lo scopo di vendere le collezioni di oggetti antichi di Giuseppe Nizzoli. Il periodo "egiziano" di Amalia termina con la fine del mandato del marito, costretto a dare le dimissioni dal nuovo console, Achille Acerbi. A causa della salute cagionevole della più giovane delle due figlie, Amalia Nizzoli decide di non rientrare in Italia con il marito, ma di recarsi direttamente a Smirne, dove Giuseppe Nizzoli spera di ottenere un incarico. Durante il viaggio la bambina muore. Amalia Nizzoli giunge a Smirne con il padre e la figlia più grande e vi rimane per un anno in attesa del marito. Dal 1829 al 1835 Amalia Nizzoli è in Italia, prima a Trieste e poi a Milano. Nel 1835 Giuseppe Nizzoli ottiene finalmente un incarico di viceconsole a Zante. Dopo aver lasciato la figlia in un collegio di Verona, la coppia parte per la nuova destinazione. È qui che Amalia Nizzoli completa la sua unica opera, le *Memorie sull'Egitto* ed è qui che abbiamo per l'ultima volta sue notizie certe, in una lettera all'editore Francesco Cusani del 1841.
La baronessa von Minutoli (1794-1868), di origine tedesca, viaggia in Egitto dal mese di settembre del 1820 fino al mese luglio del 1821. La giovane donna vi accompagna il marito, il generale Menu von Minutoli, impegnato in un'importante spedizione archeologica[6]. La coppia tedesca si sposta spesso in compagnia del

---

Serena, in *Annali d'Italianistica* XIV, (1996), pp. 304-325; SCHEITLER, IRMGARD, *Gattung und Geschlecht. Reissebeschreibungen deutscher Frauen 1780-1850,* Tübingen, Niemeyer, 1999, pp. 28-41; ULRIKE STAMM, *Der Orient der Frauen. Reiseberichte deutschsprachiger Frauen im frühen 19. Jahrhundert,* Köln/Weimar, Böhlau, 2010, pp. 63-89; RICCIARDA RICORDA, *Viaggiatrici italiane tra Settecento e Ottocento,* Bari, Palomar, 2011, pp. 13-30.

[5] Osserva Irmgard Scheitler: «Ein literarischer Dialog der deutschen Reiseschriftstellerinnen kam nicht zustande. Dabei kannten sich viele Schriftstellerinnen untereinander. Gerade für ihre Reisebücher nahmen sie aber die Erfahrungen anderer Frauen kaum zur Kenntnis, sondern hielten sich an die einschlägigen Werke von Männern.» (p. 170-171). «Un dialogo letterario fra le viaggiatrici-scrittrici non si realizzò mai. Eppure molte scrittrici si conoscevano tra loro. Proprio per i loro libri di viaggio, tuttavia, non riconoscevano le esperienze di altre donne, ma si orientavano piuttosto sulle opere degli uomini». (Trad.mia)

[6] Il generale Menu von Minutoli è impegnato nella direzione di una spedizione scientifica in Egitto, da cui riporterà importanti reperti archeologici, che inaugureranno la collezione del Museo Egizio di Berlino. Scriverà inoltre un resoconto di viaggio scientifico dal titolo *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der lybischen Wüste und nach Ober-Ägypten in den Jahren 1820 und 1821*, pubblicato nel 1825, cui segue un'appendice dal titolo *Nachträge zu meinem Werk betitelt: Reise zum Tempel*

signor Drovetti, console di Francia e importante archeologo, e percorre tutta la valle del Nilo, fino a Assuan. Wolfradine von Minutoli descrive con precisione numerosi monumenti dell'antico Egitto, ma anche le abitazioni e la vita dell'Egitto moderno, senza tralasciare la descrizione delle donne e degli *harem.* Al rientro in Europa, vive con il marito prima in Svizzera e poi a Berlino. Le sue memorie di viaggio, i *Mes Souvenirs d'Egypte,* sono pubblicate in lingua francese a Parigi nel 1826. Nel 1829, appare la traduzione tedesca a firma di Wilhelmine von Gersdorf.
I testi di Amalia Nizzoli e di Wolfradine von Minutoli sembrano talvolta suggerire un incontro tra le due viaggiatrici, il quale potrebbe spiegare alcune somiglianze, ma tale evento non è mai esplicitato. Sono invece numerosi nel racconto di Amalia Nizzoli i riferimenti non dichiarati al testo di Wolfradine von Minutoli. L'ipotesi che la viaggiatrice italiana si sia servita del racconto di Wolfradine von Minutoli e non viceversa, è suffragata dalle date di pubblicazione: i *Mes Souvenirs d'Egypte* sono pubblicati, infatti, nel 1826, le *Memorie sull'Egitto* solo nel 1841.
Nel primo capitolo delle *Memorie sull'Egitto,* Amalia Nizzoli riferisce dell'approdo ad Alessandria insieme alla famiglia. Il racconto trasmette ai lettori il senso di smarrimento e di paura insieme alla nostalgia di casa, che il trasferimento improvviso e in giovanissima età in un paese così diverso e tanto lontano dall'amata Toscana, le aveva procurato. Alcune inesattezze[7] nei particolari suggeriscono che la viaggiatrice non abbia ben distinto il ricordo dei primi momenti trascorsi sul suolo egiziano. Effettivamente nell'*Introduzione* l'autrice spiega che non aveva iniziato a prendere appunti appena arrivata, poiché «troppo giovinetta ancora quando giunsi la prima volta in Egitto, non poteva cadermi in mente di tener conto di quanto avrei veduto». Solo in un secondo momento «continuando colà la mia dimora […] mi venne il pensiero di tener nota di ciò che mi pareva singolare e rimarchevole, richiamando alla memoria le circostanze più interessanti trascorse fino dal primo istante in cui vidi l'Egitto»[8]. Buona parte del racconto è dunque doppiamente retrospettiva: l'autrice, infatti, ricostruisce le esperienze del primo periodo trascorso in Egitto con qualche ritardo rispetto al vissuto, ma sempre durante il proprio soggiorno nel paese e poi, nuovamente, quando, rientrata a Milano per un più lungo periodo (vi soggiorna dal 1830 al 1835), decide «di appagare in qualche modo l'altrui curiosità pubblicando qualcosa sull'Egitto»[9]. È probabile, dunque, che nella stesura definitiva delle proprie *Memorie,* l'autrice si sia documentata per richiamare alla mente alcuni particolari caratterizzanti il paese.
Il volume di Wolfradine von Minutoli svolge senz'altro, come dimostrerò, la funzione di fornire all'autrice italiana delle informazioni utili e degli spunti per comporre il proprio testo: il libro di Nizzoli presenta somiglianze, coincidenze e talvolta dei veri e propri "prestiti" dall'opera della collega più anziana.
Nel primo capitolo delle *Memorie sull'Egitto,* Nizzoli si affida due volte alle parole di von Minutoli per descrivere la città di Alessandria. Una prima volta per descrivere la città avvistata dal mare, mentre la nave giunge nel porto. Wolfradine Von Minutoli descrive ciò che vede nell'incipit del proprio racconto:

---

des Jupiter Ammon in der lybischen Wüste und nach Ober-Ägypten in den Jahren 1820 und 1821 pubblicato nel 1827.

[7] Cfr. AMALIA NIZZOLI, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem, scritte durante il soggiorno in quel paese (1819-1828)*, Milano, Libreria Pirotta, 1841, p. 17. L'autrice descrive la colonna di Pompeo come di granito bianco e nero, mentre è di granito rosso.

[8] AMALIA NIZZOLI, cit., pp. XIII-XV.

[9] *Ibidem.*

Le 3 du mois de septembre 1820, après un voyage de trois semaines, on vint m'annoncer que nous approchions des cotes de l'Afrique. **A cette nouvelle, je courus sur le tillac; mais cette terre, tant désirée, ne s'offrait à la vue que comme un léger nuage flottant au bord de l'horizon. Cependant nous nous approchions davantage, et je commençais à distinguer les objets**; **à gauche** la ville, **le palais et le harem du pacha**, à sa **droite**, **la colonne de Sévère** et un des obélisques appelé **l'Aiguille de Cléopâtre**. Enfin **nous entrons dans le port**, d'où s'élevait **une forêt de mâts décorés des différents pavillons des nations commerçante**s. **Un soleil brillant éclairait alors ce tableau si nouveau et si intéressant pour moi**; **la mer réfléchissant un ciel d'azur avait la couleur du lapis,** si douce à la vue, **et contrastait singulièrement avec la couleur jaunâtre d'une côte aride et sablonneuse.**[10]

Amalia Nizzoli inserisce lo stesso testo a pagina 8. In neretto sono evidenziate le parti somiglianti o uguali:

In fatti, undici giorni dopo la nostra partenza da Cefalonia, il capitano annunciò che ci trovavamo prossimi alle coste d'Africa.
A tale notizia corsi all'istante sul cassero, ma quella terra che tanto anelava vedere non si offriva all'occhio nudo che come leggerissima nuvola sull'estremo orizzonte. **Al nostro avvicinarsi, a poco a poco cominciavamo a distinguere gli oggetti**, ed io che con grande ansietà stava mirando dal bordo quella nuova terra, e già esultava in vederla, non avrei mai immaginato che quello sarebbe il luogo dove decidere per sempre del destino della mia vita. La città si presentava a semicircolo sul lido del mare. **A sinistra** del porto, entrando si vedeva il **palazzo e lo *harem* del Pascià** : **alla diritta la celebre** colonna detta di Pompeo, e che altri vogliono **di *Severo,*** e le cime delle **guglie di Cleopatra** davano alla città un aspetto più che imponente.
Entrati **in porto ci trovammo in mezzo ad una selva di bastimenti adorni delle diverse bandiere delle nazioni che colà facevano commercio**, ed **un sole brillante rischiarava quel quadro sì nuovo ed interessante per me. Il mare su cui rifletteva un cielo azzurro aveva il colore del lapis**, **e contrastava singolarmente con il colore giallastro di una costa arida e sabbiosa.** Eccetto alcuni palmizii solitarii qua e là sparsi, non si riscontra sopra quella costa alcun vestigio di vegetazione. [11]

Amalia Nizzoli aggiunge delle notazioni personali e qualche osservazione accessoria al brano di Wolfradine von Minutoli, del quale, però, riporta frasi intere senza apportare modifiche. Lo stesso avviene solo qualche pagina più avanti, quando Amalia Nizzoli descrive la sua prima visita della città di Alessandria. I brani delle due viaggiatrici sono riportati di seguito, nella colonna di sinistra è reso il brano tratto dalle *Memorie sull'Egitto* e nella colonna di destra il brano in lingua francese tratto dai *Mes Souvenirs d'Egypte*. Il grassetto evidenzia le parti simili:

NIZZOLI	VON MINUTOLI
Un continuo **movimento e un tumultuoso** andare e venire ferveva in quelle **strettissime strade imbarazzate da lunghe fila di cammelli carichi, e di una quantità di asini e muli**. **I gridi dei conduttori** di questi animali **per avvertire i passanti di guardarsi** le spalle e le gambe per non essere feriti, o maltrattati fra quella confusa moltitudine; lo schiamazzo dei venditori. La diversità e la bizzarria del vestire orientale di tanti Turchi […] **il pittoresco costume dei Beduini**, il semplice loro mantello, **le lunghe barbe**, **le gravi e regolari fisionomie degli Arabi** e di tante nazioni e tribù africane ed asiatiche; **la nudità dei Santoni intorno ai quali** si affolla la credula e	*Quel **mouvement, quel tumulte** dans ces **rues étroites**, continuellement **embarassées par une quantité innombrable de chameaux**, de **mules et de baudets** ; **les cris de leurs conducteurs**, **avertissant** sans cesse **les passants de prendre garde** à leurs pieds nus ; les vociférations et les grimaces des jongleurs ; le costume brillant des fonctionnaires turcs ; **la draperie pittoresque des Bédouins, leur longue barbe**, et **la figure grave et régulière des Arabes** ; **la nudité de quelques santons**, **autour desquels** la foule se presse ; la multitude d'esclaves nègres ; **les hurlemens(sic) des femmes pleureuses**, **accompagnant un convoi funèbre en**

[10] WOLFRADINE VON MINUTOLI, cit., p. 1.
[11] AMALIA NIZZOLI, cit., p. 8.
[12] Ivi, pp. 12-13.

superstiziosa gente stupefatta dei loro miracoli […] **Gli urli delle donne pagate per piangere accompagnando qualche convoglio funebre**, e la disperazione di quelle che legate da vincoli di sangue o di amicizia col defunto, **si strappano per la via i capelli e si percuotono** follemente con le mani il viso ed **il petto** ; lo strepitoso **rumore** in senso inverso **di un corteggio di nozze** che passa colla sposa coperta da capo a fondo sotto di un baldacchino, **il canto** flebile e le voci sonore **degl'*Iman* che dall'alto** delle moschee **chiamano** i fedeli Musulmani **alla preghiera.**[12]	***s'arrachant les cheveux et se frappant la*** *poitrine, à coté* ***du bruyant cortège d'une noce ; les chants des imams appelant du haut*** *des minarets* ***à la prière***…[13]

Il raffronto mostra che alla base della costruzione dei due paragrafi vi sono le stesse idee. Se le strade di Alessandria potevano essere gremite in ogni momento di persone e di animali, la coincidenza del passaggio contemporaneo di un corteo funebre e di un corteggio di nozze in entrambi i racconti, fa pensare a un'influenza dell'uno sull'altro. Anche in questo brano, Amalia Nizzoli riporta delle intere frasi del testo di Wolfradine von Minutoli, senza modificarle.

Nei capitoli successivi di Amalia Nizzoli, dedicati al periodo trascorso ad Assiut e al primo viaggio con il marito in Italia, non vi sono più riferimenti al testo di Wolfradine von Minutoli. Si ritrovano però nel capitolo VII, nella descrizione del palazzo del viceré a Schiobra, nei pressi del Cairo. Mentre von Minutoli informa i suoi lettori che, grazie all'interessamento del signor Nozzetti (come vedremo più avanti, si tratta in realtà del signor Rossetti) ha il privilegio di recarsi al palazzo con il calesse del pascià, Nizzoli racconta che al Cairo non vi sono carrozze all'infuori di quella del pascià, che la usa solo per recarsi a Schiobra. Così la descrizione del palazzo:

NIZZOLI	VON MINUTOLI
Il palazzo di Schiobra è del genere **costantinopolitano** come lo sono tutti i palazzi dei grandi signori del Cairo. **Le camere sono molto alte** e fregiate di **dorature. Vi sono nei plafoni graziosi lavori di rilievo in legno assai belli, ben dorati, e dipinti con colori vivissimi. Magnifici tappeti** di Persia **coprono il pavimento delle sale**. Un ricco divano tutto in giro, specie di sofà molto basso con cuscini all'intorno ornati con gran frangia di seta, forma in generale tutta la mobilia dei palazzi turchi, nei quali, **sebbene non s'incontri finezza di gusto**, vi si trova però il comodo. **La religione** degli Orientali proibisce loro di tenere quadri e statue, come già ho osservato, e perciò ne rimangono sempre esclusi gli oggetti di belle arti.[14]	C'est un joli palais dans le genre **constantinopolitain**, et dont la construction me parut extrêmement fragile. **Les chambres en sont fort hautes**, surchargée de **dorures** et de glaces. **Les sculptures en bois des plafons sont vraiment fort belles**, **dorées et peintes en couleurs très vives**. **De magnifiques tapis couvrent les planchers des salons**, **et si le tout n'as pas beaucoup de gout**, au moins la richesse et la bigarrure de ces appartements frappent agréablement la vue. Les Orientaux n'ont aucun gout pour les beaux-arts ; on chercherait en vain dans leurs palais les chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture qui embellissent les nôtres. Ils dépensent des sommes immenses en dorures et glaces, et ne donneraient pas une piastre pour une madone de Raphael ou une Hébé de Canova. **La religion** mahométane n'est point favorable aux beaux-arts ; elle défend même comme un crime d'imiter en peinture et en sculpture la figure humaine.[15]

[13] WOLFRADINE AUGUSTE LUISE VON MINUTOLI, *Mes Souvenirs d'Egypte,* Paris, Passage des Panoramas, 1826, p. 4.
[14] AMALIA NIZZOLI, cit., p. 173.
[15] WOLFRADINE AUGUSTE LUISE VON MINUTOLI, cit., pp. 63-64.

In questo passaggio le appropriazioni di Nizzoli sono meno estese. Se il tono di Nizzoli è più delicato, è grazie alla ricchezza nell'aggettivazione che manca in Wolfradine von Minutoli, le cui descrizioni sono più sobrie ma anche più distaccate. La somiglianza nei due brani proposti riguarda soprattutto la sequenza delle descrizioni, dall'altezza delle stanze, alle dorature sui soffitti, ai tappeti. Entrambe le descrizioni conducono, infine, a considerazioni sulla religione islamica e sul divieto di riprodurre la figura umana.
Molto più importante ed esteso è l'utilizzo dei *Mes Souvenirs* da parte di Amalia Nizzoli nel capitolo X, nel quale è descritta la danza delle ballerine professioniste. Von Minutoli assiste a tale danza a Damietta, nella casa della famiglia Faker, dove alloggia[16]. La padrona di casa organizza lo spettacolo per permettere alla baronessa di ammirare la danza delle ballerine. Amalia Nizzoli vede l'esibizione nella casa del generale Abdin Bey, insieme all'amica Rossane e alle donne del suo *harem.* Il testo della baronessa ci informa che la danza è eseguita da:

> Une classe de femmes privilégiées appelées gavanaki en Egypte, et halmé chez le Turcs […] Ces femmes, que l'on fait venir fréquemment dans les harems pour donner aux jeunes personnes des leçons dans l'art de plaire, joignent ordinairement encore au talent de la danse celui de la musique et du chant, et font les délices des dames orientales[17].

Tali informazioni non compaiono nell'opera di Nizzoli che, invece, descrive alcuni dettagli della festa nell'harem dell'amica Rossane. Dopo aver trascorso la giornata a ballare, cantare e mangiare, le donne si recano in una tribuna da dove assistono, senza essere viste, all'esibizione delle ballerine professioniste eseguita per gli uomini. Inizialmente Nizzoli si dichiara restia a descrivere la loro danza: «La mia penna rifugge dal descrivere l'oscenità di quel ballo, e gl'indecentissimi contorcimenti di esse»[18].
Più avanti, considerando la propria indignazione e soprattutto quella delle amiche orientali che devono sopportare la vista dei propri mariti intenti a corteggiare le ballerine, Nizzoli inserisce nel proprio testo alcune osservazioni che, come mostrano le parti evidenziate in grassetto, coincidono alla lettera con quelle presenti nei *Mes Souvenirs* della baronessa von Minutoli.

NIZZOLI	VON MINUTOLI
La noia e l'insipida monotonia di un harem, la mancanza totale d'istruzione, l'ozio estremo che ne deriva, possono soltanto far trovare loro gradevole uno spettacolo insipido che ferisce la modestia ed inferocisce le grazie. Il talento principale di quelle ballerine non consiste nell'agilità de' piedi, nella leggerezza e nell'equilibrio del corpo, od in graziosi atteggiamenti, bensì in una estrema mobilità dei fianchi. Si può dire	***L'ennui et la monotonie insipide d'un harem, le manque total d'instruction*** des femmes qui y sont renfermées, ***et l'oisiveté extrême qui en résulte, peuvent seuls leur faire trouver quelque charme à un spectacle*** dénué de gout et d'esprit ***qui blesse la modestie et effarouche les grâces. Le talent principal de ces danseuses consiste, non dans l'agilité de pieds, dans la légèreté et l'équilibre du corps et dans la grâce***

[16] Tale famiglia non deve essere ignota a Amalia Nizzoli, poiché nel suo racconto riporta una lettera del Cavaliere Peruzzi, amico di famiglia, che durante il suo viaggio nell'Alto Egitto, alloggia nella stessa abitazione. Cfr. Nizzoli, *Memorie sull'Egitto,* cit., p. 156. I visitatori europei che giungevano in Egitto soggiornavano spesso presso le medesime famiglie. Per questo motivo von Minutoli e Nizzoli menzionano talvolta le stesse persone, come il signor Rossetti e il signor Faker.
[17] WOLFRADINE AUGUSTE LUISE VON MINUTOLI cit., pp. 86-87. «Una classe di donne privilegiate chiamate gavanaki in Egitto et halmé presso i turchi […] Queste donne, che si invitano spesso negli harem per dare alle giovani donne qualche lezione sull'arte di piacere, uniscono al talento della danza anche quello della musica e del canto e costituiscono la gioia delle donne orientali». (Trad. mia).
[18] AMALIA NIZZOLI, cit., p. 231.

non essere altro **quel ballo che una lasciva pantomima; l'espressione delle loro fisionomie accompagna ogni atto pieno di mollezza e di voluttà e di una indecenza ributtante**.[19]	***des attitudes et des mouvements, mais dans une extrême mobilité des hanches. Leur danse*** est une espèce ***de pantomime lascive ; car l'expression de leur physionomie accompagne tous leurs mouvements, remplis de mollesse et de volupté,*** mais fréquemment aussi ***d'une indécence révoltante.***[20]

Le conclusioni tratte dalle due viaggiatrici sono, tuttavia, diverse. La baronessa von Minutoli al termine della propria descrizione esclama: «Fatiguée de cette scène et étourdie du bruit que l'on faisait autour de moi, je m'esquivai furtivement, au risque d'être taxée par ces dames de manque de gout ou de trop de susceptibilité.»[21]
Per Nizzoli la vicenda ha uno sviluppo diverso. Dopo cena le donne dell'harem sono invitate ad abbandonare la tribuna e a rientrare nel loro appartamento mentre la festa nella sala degli uomini continua. Nizzoli, che si prepara a trascorrere la notte nell'*harem*, osservando le signore ormai addormentate sui loro divani, esprime sentimenti contrastanti: «In verità io provai una specie di compassione per quelle belle giovani abbandonate da' loro mariti […], ma vedendole dormire con tanta calma e sapore, pensai che il loro dolore non fosse gran che profondo»[22]. Il momento di empatia manifestato dalla viaggiatrice è subito mediato da una visione occidentale che giudica l'Oriente, in questo caso le emozioni delle donne, in base ai propri schemi morali.
Vi è però in Nizzoli, a differenza di von Minutoli, una maggiore sensibilità verso le donne orientali. La sua lunga permanenza in Egitto e la sua conoscenza della lingua araba le permettono di stringere amicizia con le donne dell'*harem* e di partecipare ad alcuni momenti della loro vita. Wolfradine von Minutoli assiste, invece, a "esibizioni" organizzate espressamente per lei, il suo è così lo sguardo di una turista che non subisce un vero e proprio coinvolgimento emotivo.
Un argomento altrettanto importante nei resoconti di viaggio in Egitto è la visita alle piramidi di Giza. Presente nei racconti delle due viaggiatrici, l'esperienza è narrata anche nel libro del generale Menu von Minutoli. Il confronto con quest'ultimo è interessante poiché mostra la diversa impostazione del suo racconto odeporico che ha principalmente carattere scientifico. Come si vedrà anche in una successiva descrizione, il testo del generale si distingue da quelli della moglie e di Nizzoli per la focalizzazione sull'aspetto tecnico-pratico di ciò che vede. Il suo racconto della visita alle piramidi si riduce a poche righe. Interessante è anche l'uso della terza persona singolare, il generale si riferisce a se stesso come a *der Reisende,* il viaggiatore:

Der Reisende drang nur in die Pyramide des Cheops ein, weil die des Chefren, welche von Herrn Belzoni wieder eröffnet worden, sehr mühsam zu besichtigen ist. Die großen Steine woraus die Pyramiden Stufenweise erbaut sind, liegen horizontal über einander, und haben keine Senkung nach innen. In den Gängen und Kammern sind die Steine mit Gips verbunden[23].

---

[19] Ivi, p. 230-231.
[20] WOLFRADINE AUGUSTE LUISE VON MINUTOLI, cit., vol. I, p. 87.
[21] Ivi, vol. II, p. 89. «Stanca di quella scena e stordita dal rumore che si produceva attorno a me, mi allontanai furtivamente con il rischio di essere accusata da quelle donne di mancanza di gusto e di eccessiva suscettibilità».
[22] AMALIA NIZZOLI, cit., p. 232.
[23] HEINRICH MENU VON MINUTOLI, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der lybischen Wüste und nach Ober-Ägypten in den Jahren 1820 und 1821,* Berlin, Rücker, 1825, p. 179. «Il viaggiatore entrò solo nella piramide di Cheops, poiché quella di Chefren, riaperta dal signor Belzoni, è molto difficile da visitare. Le grosse pietre, che costituiscono le piramidi a gradoni, sono poste

La descrizione di Wolfradine von Minutoli, incentrata sulle emozioni, comunica delle informazioni completamente diverse:

En apercevant de loin ces monumens [sic], ils ne nous parurent pas d'une grandeur **colossale**, et ce n'est qu'après nous en être tout à fait approchés, que nous pûmes juger de l'immensité de leur dimension par les objets de **comparaison** qui se trouvaient à notre portée. Un **étonnement** silencieux, approchant de l'effroi, **saisît l'âme** à la vue de cet amas gigantesque de pierres, qui parait être posé là, au milieu de ce désert, par enchantement[24].

Il pronome "noi" utilizzato dalla baronessa, si riferisce al gruppo di turisti con il quale la coppia era in gita. Più tardi la scrittrice passa, come si vedrà, alla prima persona singolare.

Nel testo di Nizzoli la visita alle piramidi è narrata nel capitolo XI, che è dedicato alla direzione degli scavi di Saqqarah. La viaggiatrice racconta che vi si era recata con il «marito e alcuni suoi amici e viaggiatori europei. La partita si componeva di circa dodici persone compresevi alcune signore, tutti vestiti coll'abito franco»[25]. Nel ricordare l'esperienza, la viaggiatrice italiana si serve di alcune idee che sono già presenti nel racconto di Wolfradine von Minutoli, a iniziare dal percorso di avvicinamento alle piramidi, che permette di ammirarne la maestosa grandezza, fino al romantico senso di stupore e di elevazione dell'anima suscitato dalla contemplazione del monumento:

Le **Piramidi vedute da lontano** non sembrano tanto **colossali** come da vicino, forse perché il loro isolamento in quel luogo tutto deserto non dà campo a **confronto** con altri oggetti. La loro vista reca **stupore** e **solleva l'animo** alla contemplazione[26].

Come mostrano le parole chiave evidenziate in grassetto, ancora una volta le idee che soggiacciono alla costruzione dei brani di von Minutoli e di Nizzoli sono le stesse. Von Minutoli prosegue la descrizione del percorso che la conduce all'interno della piramide fino alla camera centrale.

J'entrais dans la plus grande des pyramides, appelée la pyramide de Chéops. Les dames ne voulurent point m'y suivre, car le chemin, vouté et tortueux qui conduit dans l'intérieur de ce bâtiment, est très pénible à parcourir; […] les degrés sont si élevés, que sans l'aide de mes deux Arabes qui me soutenaient et me portaient, pour ainsi dire, je n'aurais jamais pu parvenir à les escalader […] l'atmosphère suffoquant que nous respirions, me faisaient croire pour un instant que j'étais le jouet de quelque songe dans lequel je voyais se dérouler devant moi les scènes de la lanterne magique d'Aladin […]. Me sentant trop épuisée, il me fut impossible de gravir au sommet de la pyramide […] mon mari, qui y monta, me dit cependant que la vue n'en était pas aussi ravissante, que Savary et d'autres voyageurs l'avaient prétendu[…][27].

---

orizzontalmente le une sopra le altre e non sono inclinate verso l'interno. Nei corridoi e nelle camere le pietre sono saldate con il gesso». (Trad. mia).

[24] WOLFRADINE AUGUSTE LUISE VON MINUTOLI, cit., p. 101. «Avvistandoli da **lontano, questi monumenti** non ci sembravano di dimensioni **colossali,** solo dopo esserci molto avvicinati, potemmo giudicare la loro immensità grazie agli oggetti che si trovavano alla portata e che fungevano da **paragone**. Uno **stupore** silenzioso, simile al timore colse **l'animo** alla vista di quel gigantesco ammasso di pietre che sembrava essere posto là, in mezzo a quel deserto, come per incantesimo». (trad. mia).

[25] AMALIA NIZZOLI, cit., pp. 252-253.

[26] Ivi, p. 254.

[27] WOLFRADINE AUGUSTE LUISE VON MINUTOLI, *op. cit*., vol. 1, p. 102. «Entrai nella più grande delle piramidi, detta di Cheope. Le signore non vollero seguirmi poiché il percorso curvato e tortuoso che conduce all'interno della costruzione, è molto difficile da percorrere; […] I gradoni sono così alti che senza l'aiuto dei miei due arabi che mi sostenevano e mi portavano, per così dire,

L'uso della prima persona singolare pone in rilievo il fatto che tutte le altre signore, che partecipano all'escursione (si tratta delle donne della cerchia del signor Rossetti), rinunciano a scendere all'interno della piramide a causa della tortuosità del percorso. In questo modo la baronessa assume un'attitudine eroica[28], rinforzata dall'uso del pronome "io", che non corrisponde alla realtà dei fatti, poiché nella sua avventura è accompagnata, almeno, dal marito e da più aiutanti.
Nella rievocazione della visita alle piramidi, Amalia Nizzoli si serve del più modesto pronome "noi" ma, come la baronessa, non manca di far notare che esplorare la piramide è un'impresa di non poco conto, soprattutto per una donna: «S'immagini ognuno le difficoltà che vi sono per internarvisi e per salirci al di fuori, e poi comprenderà quanto difficile, o almeno di quanto coraggio debba essere fornita una donna per accingersi a questa fatica»[29].
Nella descrizione di Nizzoli si trovano delle somiglianze con il brano di von Minutoli, per lo meno nel percorso seguito e nelle emozioni provate. Così scrive:

> Noi entrammo nella più gran piramide detta di Cheops il cui ingresso fu scoperto dal padovano Belzoni[30], ma fu d'uopo farsi sostenere dai Beduini arabi ai quali mi abbandonai interamente […] Era per me un sogno il trovarmi là dentro in mano di que' ceffi, che potevano fare di me ciò che più loro piacesse[31].

L'utilizzo dell'epiteto di "que' ceffi" per designare le persone che aiutavano la viaggiatrice durante la visita, è sorprendente anche per il contrasto che produce con la parola "sogno". Di solito utilizzato con connotazione positiva, qui il termine descrive una situazione percepita come minacciosa e sgradevole. La corrispondenza tra le parole "sogno" utilizzata da Nizzoli e *songe* di von Minutoli, fa pensare a un "prestito" da parte di Nizzoli, nel quale, però, il riferimento alle *Mille e una Notte* della viaggiatrice tedesca si è perduto, dando luogo così a quel singolare contrasto.
Giunte nel cuore della piramide, entrambe le viaggiatrici si dichiarano deluse dalla vista della camera centrale ove si vede solo un sarcofago aperto. Entrambe, infine, condividono l'impazienza di ritornare all'aperto che von Minutoli traduce nell'ammissione «j'éprouvai, en sortant, un mouvement de joie bien vif, quand je revis au-dessus de ma tête la voûte azurée et la clarté du jour» [32]. Nizzoli, invece, esclama «Oh, diceva fra me, se riesco ad uscire, non ci torno più!»

---

non sarei mai riuscita a scalarli […]. L'aria soffocante che respiravamo, mi fece credere per un istante di essere lo zimbello di un sogno, nel quale vedevo scorrere davanti a me le scene della lanterna magica di Aladino […]. Poiché mi sentivo sfinita, mi fu impossibile arrampicarmi sulla cima della piramide […] Mio marito, che vi salì, mi disse che la vista non era affatto incantevole come l'avevano descritta Savary e altri viaggiatori». (Trad. mia).

[28] Cfr. Stamm, Ulrike, *Der Orient der Frauen,* Köln, Weimar-Wien, Böhlau, 2010. Pag. 131-157. Ulrike Stamm distingue tra un'autorappresentazione eroica e un'autorappresentazione sentimentale delle viaggiatrici nei loro racconti di viaggio. Nella rappresentazione eroica, l'autrice si mostra capace di un autocontrollo fuori dal comune e capace di dominare ciò che la circonda. Nell'autorappresentazione sentimentale sono invece la sensibilità e la soggettività dell'autrice ad essere poste in primo piano.

[29] AMALIA NIZZOLI, cit., p. 259.

[30] L'affermazione di Nizzoli è errata. Belzoni scoperse l'ingresso della piramide di Chefren, come aveva affermato il generale von Minutoli (nota n. 10), e non quella di Cheops. Cfr. SERGIO PERNIGOTTI, *Amalia Nizzoli e le sue Memorie sull'Egitto*, in *Ricerche di Egittologia e di antichità Copte* a cura di Sergio Pernigotti, Paola Davoli, Torino, La Mandragora, 1999.

[31] AMALIA NIZZOLI, cit., p. 254.

[32] WOLFRADINE AUGUSTE LUISE VON MINUTOLI, cit., I, p. 105. «Provai, uscendo, un moto di viva gioia quando vidi sopra di me il cielo azzurro e il chiarore del giorno».

Nelle pagine dedicate alla città di Cairo, di cui fanno parte anche gli episodi precedenti della visita alle piramidi e al palazzo di Schiobra, Amalia Nizzoli racconta l'esibizione di un incantatore di serpenti. Nel capitolo XIV vi sono delle interessanti coincidenze con le descrizioni di questo particolare personaggio da parte sia di Wolfradine von Minutoli sia del marito. Gli elementi in comune non riguardano, infatti, solo la struttura e le idee di base nella costruzione del testo, ma anche certi aspetti dell'abitazione, nella quale lo spettacolo ha avuto luogo. Nizzoli dichiara, infatti, di aver assistito a tale esibizione nella casa del nobile Carlo De Rossetti[33]. È probabile che si tratti della stessa persona che ospita Wolfradine von Minutoli durante il suo soggiorno al Cairo, poiché nei *Mes Souvenirs* menziona un certo M. Charles Nozzetti: « Agente consolaire de Prussie, et son épouse, qui, aussi hospitaliers que les Orientaux, avaient eu la bonté de m'offrir leur maison pendant mon séjour au Caire »[34]. M. Nozzetti era, come l'autrice specificherà negli *Errata*[35], M. Rosetti. Un'ulteriore indagine mostra che M. Rosetti è, con ogni probabilità, il signor Carlo Rossetti, citato da Balboni in *Gl'Italiani Nella Civiltà Egiziana del Secolo XIX,* come il personaggio che aveva ospitato il generale Minutoli durante la sua spedizione scientifica in Egitto[36]. La baronessa von Minutoli non dice in quale casa assiste alle operazioni dell'incantatore di serpenti, ma colloca la rievocazione dell'episodio nei capitoli dedicati al proprio soggiorno al Cairo. Ci sono dunque, oltre alle somiglianze tra i testi, buone ragioni per credere che Nizzoli e la coppia von Minutoli si fossero trovati nella stessa casa per assistere alla medesima esibizione.

Wolfradine von Minutoli ci informa che l'incantatore di serpenti, che designa con il nome *psylle*, si è svestito per mostrare di non avere serpenti con sé. La capigliatura arruffata, la barba nera e lunga che arriva fino al petto e i due fili di corallo scuro intorno al collo, conferiscono al personaggio un aspetto « rebutant, et répondait parfaitement au rôle hideux qu'il s'était choisi»[37]. Il tentativo di attirare i serpenti è descritto nei minimi dettagli:

> Il commença par marmotter quelques paroles mystiques ; parcourant ensuite toute la maison, il se mit à frapper tous les murs de sa baguette magique en roulant les yeux, et en faisant des contorsions effroyables ; (plus tard il) commença des fumigations avec de la farine, du soufre et des pelures d'ognon, ce qui répandit une telle fumée et une telle puanteur, que nous faillîmes en étouffer […] Cette scène se passa dans un des souterrains de la maison, encombré d'un dépôt de charbons et d'une grande quantité de barils.[38]

Dopo lunga attesa senza risultato, la baronessa conclude comunque: «On peut cependant admettre, jusqu'à un certain point, que ces hommes possèdent le secret

---

[33] Ivi, p. 317.

[34] Ivi, p. 36. « Agente consolare di Prussia e la sua sposa che, ospitali quanto gli orientali, avevano avuto la bontà di mettermi a disposizione la loro casa durante il mio soggiorno al Cairo». (Trad. mia).

[35] Ivi, p.173, *Errata du premier volume*, «Page 36, au lieu de Nozetti, lisez Rosetti.»

[36] Cfr. L. A. BALBONI, *Gl'Italiani Nella Civiltà Egiziana del Secolo XIX Storia-Biografie-Monografie*, Alessandria, 1906, I, p. 211, «Carlo Rossetti ospitò lungamente il generale Minutoli capo di una spedizione scientifica prussiana in Egitto nel 1820. Questo Carlo Rossetti morì in giovane età, verso il 1823».

[37] WOLFRADINE AUGUSTE LUISE VON MINUTOLI, cit., p. 81, «ributtante e corrispondeva perfettamente al ruolo orrendo che si era scelto». (Trad. mia).

[38] Ivi, pp. 82-83, «Cominciò borbottando qualche parola mistica; percorrendo poi tutta la casa, si mise a battere le pareti con la sua bacchetta magica ruotando gli occhi e facendo delle contorsioni spaventose; (più tardi) preparò delle fumigazioni con farina, zolfo e bucce di cipolla, producendo un fumo e una puzza tali che per poco non soffocammo […] Tale scena si svolse in uno dei sotterranei della casa ingombro di un deposito di carbone e di una grande quantità di barili». (Trad. mia).

d'attirer à eux les serpents ; mais il est bien naturel que là où il n'y en a pas, ils ne puissent en faire paraître par le pouvoir de leur art»[39].
Nelle pagine dedicate ai «maghi in grado di richiamare i serpenti», designati con il nome *Bille,* Amalia Nizzoli scrive:

La figura di quell'uomo, a dir vero nel suo insieme **piuttosto ributtante**, **pareva adattissima alla professione che vantava**; i suoi irsuti capelli neri e lordi di polvere, la lunga barba mista di peli neri e bianchi che gli cadeva davanti, davano un'aria feroce al suo viso; portava al collo una specie di corona a grosse pallottole come i Dervisch, un cencio lo copriva attorno le reni, e teneva in mano una piccola bacchetta. **Cominciò** egli a percorrere la casa recitando **alcuni testi e parole misteriose**: indi si mise a **battere le pareti colla sua bacchetta**, facendo dei **movimenti stranissimi col corpo e stralunando gli occhi**, chiamava (diceva egli) i serpenti. Vedendo che tardavano a comparire, continuò le magiche operazioni, aggiungendovi profumi e **suffumigi con polvere bianca, come farina unita a zolfo,** che finì d'impestare col suo pessimo odore tutta la casa, benché in quel momento fossimo discesi al pian terreno, e precisamente in un oscurissimo **magazzino**.[40]

Gli elementi comuni ai due racconti sono evidenti e anche la riflessione di Nizzoli a conclusione dello spettacolo è molto simile a quella di von Minutoli:

Io credo che costoro (e di questi maghi in Cairo ve ne sono in gran numero) abbiano realmente il secreto di attirar presso di loro i serpenti quando però ve ne siano in quel tal luogo, come nel caso opposto l'arte non può mai giovare senza ricorrere all'inganno[41].

L'evocazione dell'episodio nel testo del generale Heinrich Menu von Minutoli non è dissimile dal racconto che ne fanno le due viaggiatrici. Nel suo testo leggiamo: «Das Aussehen eines Schlangenbeschwörers […] war […] das eines wahren Zauberers. Beim Anfang seiner Operationen zog er sich nackend aus, bis auf einen kleinen Schurz um die Hüften»[42].
Come nei racconti delle due viaggiatrici, sono menzionati i fili di corallo e la capigliatura scarmigliata e, proprio come nei racconti delle due donne, l'incantatore di serpenti ruota gli occhi, batte le pareti con la sua bacchetta e produce dei fumi con «farina, zolfo e bucce di cipolla » che alla fine sono « talmente penetranti che una forte tosse interrompeva spesso le formule magiche che pronunciava». I rettili non si mostrano e, nelle parole del generale, è grazie al proprio sguardo attento che l'assistente dell'incantatore non riesce a ingannare i presenti, estraendo i serpenti da un suo sacco. Il generale, come Wolfradine von Minutoli e Amalia Nizzoli, conclude che ritiene reale la capacità degli incantatori di stanare i serpenti. Unica differenza rispetto ai racconti precedenti, è il tentativo di dare una spiegazione "scientifica" all'abilità degli *psylle* o *bille*.

L'analisi comparata dei testi di Amalia Nizzoli e di Wolfradine von Minutoli mostra che vi è un'innegabile intertestualità fra i due racconti. Amalia Nizzoli attinge dall'opera della viaggiatrice tedesca per sviluppare i temi più svariati e dissemina i suoi "prestiti" in diversi capitoli del proprio racconto odeporico. Talvolta i *Mes Souvenirs* forniscono una traccia per la composizione di alcuni paragrafi, altre volte brani interi sono tradotti e inseriti nelle *Memorie* ma, come si è

[39] *Ibid.* «Possiamo tuttavia ammettere, fino a un certo punto, che questi uomini posseggano il segreto di attirare i serpenti; ma è ovvio che laddove non ve ne siano, non possano farne apparire nemmeno con la loro arte». (Trad. mia).
[40] AMALIA NIZZOLI, cit., p. 318.
[41] *Ibid.*
[42] HEINRICH MENU VON MINUTOLI, cit., p. 176. «L'aspetto di un incantatore di serpenti […] era […] quello di un vero mago. All'inizio delle operazioni si spogliò, conservando solo un piccolo telo attorno ai fianchi». (Trad. mia).

visto, in nessuna parte del testo vi è un riferimento al resoconto di viaggio di von Minutoli.
I "prestiti" di Amalia Nizzoli, sebbene abbastanza numerosi, occupano però solo una piccola parte delle *Memorie sull'Egitto* e non ne riducono l'interesse. L'opera, composta di diciassette capitoli, intreccia la descrizione del paese con la biografia dell'autrice, dando così un'immagine originale sia della società egiziana sia della presenza straniera in Egitto, composta da diplomatici e appassionati di antichità.
Nel raccontare la propria vicenda Amalia Nizzoli fornisce, inoltre, uno spaccato della vita di una famiglia borghese con sfondo migratorio di inizio Ottocento, le difficoltà ad ambientarsi nel nuovo paese, i viaggi in Italia, gli inconvenienti, i malintesi ma anche la ricchezza degli incontri con un "nuovo mondo".
Spesso gli elementi del testo di Wolfradine von Minutoli sono trasformati e hanno significati e esiti diversi nelle *Memorie sull'Egitto.* Soprattutto nelle descrizioni delle donne, Nizzoli si mostra più curiosa e più tollerante della collega tedesca.
Su questo sfondo il fatto che la viaggiatrice italiana non segnali in nessun modo le numerose appropriazioni dal racconto di von Minutoli, è ancora più sorprendente, ma può essere in qualche modo giustificato con il fatto che, nel momento della pubblicazione della sua opera, mancava ancora una definizione dei diritti d'autore. Nel 1841 il concetto di proprietà letteraria non è ancora ben definito e la Convenzione di Berna, che riconosce il diritto d'autore fra diverse nazioni, è stipulata solo nel 1886. Da un punto di vista strettamente formale, Nizzoli non è quindi tenuta a rivelare le proprie fonti.
Un altro motivo che ci permette di spiegare l'atteggiamento di Nizzoli è che l'intertestualità e il plagio nell'Ottocento sono prassi diffusa. Come rileva Luca Clerici, ciò che conta nella letteratura di viaggio del XIX secolo, non è l'originalità del discorso, ma la sua corrispondenza con il reale[43]. In questo senso Amalia Nizzoli non esita a utilizzare alcuni elementi del testo della viaggiatrice tedesca per ricostruire e riprodurre più fedelmente ciò che ha visto.
Eccettuando questi fattori "attenuanti" che rassicurano il lettore moderno sulla buona fede di Amalia Nizzoli, il fatto che la viaggiatrice non abbia segnalato i suoi debiti verso Wolfradine von Minutoli resta innegabile ed è, a mio avviso, rappresentativo dell'atteggiamento delle scrittrici di viaggio dell'epoca nei confronti delle loro colleghe. Analogamente a quanto ha notato Irmgard Scheitler per le narratrici-viaggiatrici tedesche, Amalia Nizzoli non riconosce l'importanza e l'autorevolezza dell'opera della collega e non ritiene perciò necessario e nemmeno di particolare prestigio, segnalare al pubblico l'influenza che ha avuto il testo di un'altra scrittrice sul proprio lavoro.

[43] Cfr. LUCA CLERICI, *Scrittori Italiani di Viaggio,* I, *1700-1861*, Milano, 2008, p. CX.

AMALIA NIZZOLI E L'INCONTRO CON LE DONNE IN ORIENTE: FRA CONFORMISMO E SOVVERSIONE

Renate Kuen

Nel presente contributo propongo di analizzare le descrizioni degli harem di Amalia Nizzoli per individuarvi i momenti di continuità e di rottura con la tradizione orientalista com'è stata descritta da Edward Said nella sua celebre opera *Orientalismo*. A fondamento dell'idea di Said, vi è la nozione di discorso di Michel Foucault, secondo la quale la realtà non è solo spiegata ma anche e soprattutto costruita dal testo. L'Oriente, così come noi lo conosciamo, è una costruzione dell'Occidente che, nel corso dei secoli, lo ha descritto come culturalmente e moralmente inferiore, arretrato e immutabile, come l'Altro, sul quale fondare la propria identità e sul quale esercitare la propria egemonia culturale e politica. Ciò ha contribuito, nella lettura di Said, a legittimare il colonialismo.

Amalia Nizzoli, l'autrice di *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem* giunse ad Alessandria nel 1819, all'età di quattordici anni. Viaggiava con i genitori, Giacomo e Orsola Sola, che avevano accettato l'invito dello zio Filiberto Marucchi a raggiungerlo in Egitto. Il dottor Marucchi era il medico personale di personaggi di alto rango, come Defterdar Bey, il ministro delle finanze del governo di Mehmed Ali. Nella vita di Amalia Nizzoli lo zio ebbe un ruolo importante, non solo si occupò di curarne l'istruzione, vagliando le sue letture, ma scelse per lei il marito e, grazie alle sue conoscenze, l'autrice fu invitata a visitare gli harem che descrisse nel proprio racconto odeporico.

Nelle *Memorie sull'Egitto*, pubblicate a Milano nel 1841, tredici anni dopo la sua partenza definitiva dall'Egitto, Amalia Nizzoli intreccia il racconto degli avvenimenti più importanti della propria vicenda biogra-

fica con la descrizione del paese, per presentarlo, come precisa nell'introduzione, alle donne italiane.

Vi racconta i primi mesi trascorsi in Egitto nel 1819 e il matrimonio, a soli quattordici anni, a fine gennaio 1820, con il cancelliere dell'ambasciata austriaca, Giuseppe Nizzoli, un uomo che aveva visto una sola volta. Fortunatamente, fin dal primo incontro avvenuto a nozze già celebrate, l'uomo le era piaciuto. La tappa successiva nel racconto di Amalia Nizzoli è il viaggio in Italia, durante il quale il marito, appassionato archeologo, vendette la propria collezione di reperti egizi a Leopoldo II, Granduca di Toscana. Tale collezione è ora parte del Museo Archeologico di Firenze ed è la seconda delle tre collezioni di Giuseppe Nizzoli. La prima si trova nel Kunsthistorisches Museum di Vienna e l'ultima nel Museo Archeologico di Bologna.

Al rientro in Egitto, raccontato senza celare il dispiacere con cui abbandonava di nuovo l'Italia, Amalia Nizzoli fa seguire la narrazione degli incontri con le donne negli harem. L'esperienza raccontata in seguito è quella fatta alla direzione degli scavi di alcune tombe faraoniche a Saqqarah nel 1825 per conto del marito. La successione di questi argomenti rende ancora più evidente il contrasto fra la vita isolata e, a detta di Amalia Nizzoli, inoperosa delle donne negli harem e la vita avventurosa e piena di responsabilità della narratrice, che all'epoca non aveva ancora vent'anni. Questa parte del racconto costituisce una testimonianza interessante di quella prima fase dell'archeologia in Egitto nota come *Età dei Consoli*. I capitoli finali sono dedicati alla partenza definitiva dall'Egitto nel 1828. Amalia Nizzoli s'imbarcò con le due figlie e il padre per Smirne, dove Giuseppe Nizzoli si attendeva di essere ricollocato professionalmente. Durante il viaggio la figlia minore, dalla salute già compromessa, morì. Amalia Nizzoli rimase a Smirne in attesa del marito per un anno prima di rientrare in Italia. Giuseppe Nizzoli non ottenne mai il posto che sperava, ma fu, infine, inviato a Zante diversi anni più tardi, nel 1835. Qui Amalia Nizzoli affidò il proprio racconto all'amico Francesco Cusani, che si occupò di pubblicarlo a Milano.

La narrazione di Amalia Nizzoli s'inscrive nella più ampia tipologia della narrazione odeporica femminile sull'Oriente del XIX secolo. Una delle prime opere appartenenti allo stesso genere è *Turkish Letters* di Lady Mary

Wortley Montagu[1], pubblicata nel 1763. Nei decenni successivi seguirono numerosi racconti di viaggio in Oriente scritti da donne. Fra quelli che trattano nello specifico l'Egitto, vi sono: il racconto di Sarah Belzoni dal titolo *Mrs. Belzoni's trifling account of the women of Egypt, Nubia and Syria,* pubblicato insieme al resoconto di viaggio del marito Giovanni Battista Belzoni nel 1820[2]; i *Mes Souvenirs d'Egypte* della baronessa Wolfradine von Minutoli del 1826; *Meine Pilgerreise in das heilige Land* della viaggiatrice austriaca Ida Pfeiffer del 1842*; The Englishwoman in Egypt; Letters from Cairo* di Sophia Lane-Poole del 1845;e *Vie intime et vie nomade en Oriente* della Principessa Belgiojoso del 1855, questo solo per citare i titoli che saranno analizzati in questo contesto.

Amalia Nizzoli visse in Egitto per un periodo relativamente lungo, dal 1819 al 1828, cosicché la sua permanenza coincise con i viaggi di alcune di queste viaggiatrici. Sarah Belzoni viaggiò in Egitto con il marito, Giovanni Battista Belzoni[3], tra il 1815 e il 1819. Come Nizzoli, Sarah Belzoni menzionò l'arresto del re dei Wahabiti, Abdallah[4]. Anche la baronessa von Minutoli, che accompagnava il marito, il generale Menu von Minutoli nella sua spedizione archeologica, viaggiava in Egitto tra il 1820 e il 1821, periodo che coincideva con il primo anno di matrimonio di Amalia Nizzoli ed il suo trasferimento ad Alessandria con il marito. Sebbene fosse di origine tedesca, la baronessa von Minutoli scrisse i *Mes Souvenirs d'Egypte* in lingua francese e pubblicò l'opera a Parigi nel 1826. Amalia Nizzoli deve molto ai *Souvenirs* di von Minutoli. Benché nelle sue *Memorie* non vi sia alcun accenno al libro della viaggiatrice

---

[1] Lady Montagu, *Letters from Turkey first published in 1725.* http://ebooks.adelaide.edu.au/m/montagu/mary_wortley/letters/index.html (ultima visita: 20 maggio 2016).

[2] Belzoni, *Narrative of the operations and recent discoveries in Egypt and Nubia,* Londra, John Murray, 1820.

[3] Giovanni Battista Belzoni scoprì nella Valle dei re la tomba di Sethi I, liberò dalle sabbie l'ingresso del tempio di Ramesse II ad Abu Simbel e trovò l'entrata della piramide di Chefren. Cfr. Augry – Lesopo (*et.al.*), *Voyage en Egypte – Recits de femmes du XIXème siècle,*Centre Culturel Francais de Turin, 1998, pp. 18-19.

[4] Notiamo un'incongruenza nel racconto di Nizzoli, che descrisse l'ingresso trionfale di Ibrahim Pascià con il re Abdallah prigioniero come se fosse stata presente alla scena. Il fatto storico avvenne nel 1818, ma Amalia Nizzoli arrivò in Egitto solo nel 1819.

tedesca, vi si trovano, oltre alla corrispondenza nei titoli, numerosi paragrafi pressoché identici a quelli dei *Mes Souvenirs d'Egypte*. In qualche episodio si ha addirittura l'impressione che le due viaggiatrici si fossero trovate contemporaneamente nello stesso luogo, ma nessuna delle due menziona l'altra e forse le due donne non si sono mai incontrate.

In tutte le opere sopra citate si trovano i resoconti di una o più visite agli harem. Poiché solo le donne avevano il diritto di entrarvi, la visita alle stanze loro riservate era una tappa obbligata per le viaggiatrici in Oriente del XIX secolo. Di solito non era difficile ottenervi accesso, anzi, normalmente erano le stesse donne, desiderose di conoscere le viaggiatrici straniere, ad invitarle.

Spesso nei loro racconti le viaggiatrici affermavano di voler correggere le superstizioni e le notizie infondate che correvano su questi luoghi segreti, come scrissero la principessa di Belgiojoso e la stessa Amalia Nizzoli, ma la narrazione odeporica femminile non era scevra della reiterazione di alcuni luoghi comuni sugli harem e sulle loro abitanti. In generale le viaggiatrici formulavano un giudizio negativo sulle donne che incontravano, le accusavano di essere eccessivamente curiose, e condividevano un'idea di libertà e di felicità delle donne orientali che contrastava con quella di solito affermata dai loro colleghi maschili.

Una delle viaggiatrici che si espresse nel modo più aspro sugli harem e le donne che vi vivevano, era Belgiojoso che scrisse: «Il solo ricordo di queste caverne artificiali, piene di donne trasandate e di bambini maleducati, mi fa star male»[5]. Da aristocratica qual era, non apprezzava la promiscuità in cui le signore degli harem borghesi vivevano con i bambini e le schiave.

La baronessa von Minutoli descrisse, come la principessa di Belgiojoso, il proprio disagio di fronte alle donne che vivevano negli harem. Invitata dal governatore della provincia di Damietta a visitare il proprio harem, lamentò soprattutto le difficoltà di comunicazione e la curiosità eccessiva delle donne, che s'interessavano solo ai suoi abiti all'europea e ponevano domande insignificanti. Una seconda visita a un harem terminò in fretta, poiché la viaggiatrice, mancando dell'aiuto di un'interprete,

[5] Belgiojoso, *Vita intima e vita nomade in Oriente*, Como-Pavia, Ibis, 1993, p. 36.

scappò, infastidita sia dalla curiosità delle donne per i suoi vestiti sia dall'indecenza dei loro abiti[6].

Alcune viaggiatrici condividevano con i loro colleghi di genere maschile l'idea della facilità di costumi delle donne orientali. Belgiojoso paragonava il velo usato dalle donne per uscire dall'harem alla maschera veneziana che, così scrisse, costituiva per la donna uno strumento di '*libertà eccessiva*'. Il velo, che le ricopriva interamente, rendeva le donne tutte uguali, permettendo loro di fare incontri galanti senza essere riconosciute. Per Belgiojoso l'infedeltà era molto diffusa in un paese nel quale le donne detestavano i loro mariti e non avevano il senso del dovere. Per avvallare questa tesi aggiunse che numerosi viaggiatori europei avrebbero potuto confermare di essersi trovati in situazioni piccanti con delle donne orientali nei vicoli dei bazar.

L'idea della libertà delle donne orientali, che contrastava con quella altrettanto diffusa della donna oggetto prigioniera dell'harem, era stata proposta già da Lady Montagu. La viaggiatrice inglese magnificava la straordinaria libertà di cui godevano le signore turche, cui associava l'idea della loro felicità, vista come assenza di preoccupazioni. Secondo Lady Montagu le donne turche trascorrevano il loro tempo andando a trovare le amiche, recandosi ai bagni, spendendo denaro e inventando nuove mode. Tale spensieratezza era condivisa dalle donne di tutte le classi sociali, poiché «il dovere dell'uomo è di guadagnare denaro e quello della donna, di spenderlo»[7].

La felicità delle donne negli harem è affermata anche dalla baronessa von Minutoli, ma in quest'autrice si trova un'idea di felicità più illusoria che reale: non l'assenza di preoccupazioni garantita dal marito, ma la profonda ignoranza nella quale vivevano, impediva alle donne di vedere che la loro religione le rendeva una sorta di «nullità morale e politica»[8].

---

[6] Cfr. Von Minutoli, *Mes Souvenirs d'Egypte,* Parigi, Passage de Panoramas, 1826, pp. 90-112.

[7] «'Tis his business to get money, and her to spend it», Lady Montagu, *Letters of Lady Mary Wortley Montague, Written During Her Travels in Europe, Asia, and Africa,* Paris, Stereotype Edition, 1800, p. 173.

[8] Cfr. Ivi, p. 111.

Anche Ida Pfeiffer riproduce il topos della felicità, benché illusoria, delle donne orientali. Per la viaggiatrice austriaca la felicità si manifesta nei tratti distesi ed inespressivi dei volti. Caratteristica tipica, aggiunge, di chi non sa provare delle vere emozioni. La robustezza dei loro corpi suggerisce un'assenza di preoccupazioni simile a quella descritta da Lady Montagu e che, secondo Ida Pfeiffer, rende le donne orientali diverse dalle europee.

Amalia Nizzoli affrontò lo stesso argomento e, come von Minutoli, giudicava erronea la supposizione dell'infelicità delle donne orientali e, analogamente alla baronessa, attribuiva all'educazione l'effetto di nascondere ai loro occhi la condizione nella quale si trovavano.

«Fu in quelle visite ch'io potei convincermi da me stessa, quanto fosse erroneo il supporre, come fanno taluni, che le donne turche siano infelici. Non conoscendo esse altro di meglio, ed avvezze a quel genere di vita cui furono fino dall'infanzia educate, non possono bramare piaceri ignoti»[9].

La vita delle donne orientali anche per Nizzoli è caratterizzata dall'assenza di preoccupazioni, esse trascorrono le giornate dedicandosi solo a piacevoli passatempi, come:

> La danza, il canto, le partite ai bagni che vengono considerate come il più gran sollazzo, le passeggiate nei giardini, le corse sul fiume […] il lusso del vestire: perfino l'ozio è considerato come uno dei piaceri della vita…Tuttavia le Turche si occupano talvolta in lavori di fini ricami in seta ed oro che riescono belli ed esattissimi[10].

Le viaggiatrici europee giudicano la felicità delle donne orientali con senso di superiorità, caratterizzata com'è dall'assenza di preoccupazioni, dall'ignoranza di altri possibili stili di vita e dall'inconsapevolezza della propria condizione. Aspetti che contribuiscono a produrre un'immagine infantile di queste signore di tutte le età.

---

[9] Nizzoli, *Memorie sull'Egitto e specialmente sui costumi delle donne orientali e gli harem scritte durante il suo soggiorno in quel paese (1819-1828),* Milano, Pirotta & C., 1841, p. 194.
[10] Ivi, pp. 194-195.

Solo le britanniche Sarah Belzoni e Sophia Lane-Poole, denunciano l'oppressione e la violenza cui erano spesso soggette le donne delle classi meno agiate e non considerano le donne orientali particolarmente felici.

Gli harem che visitò Amalia Nizzoli erano sufficientemente lussuosi, perché in essi non si dovesse provare disgusto per la sporcizia, come accadde a Belgiojoso, e perché non vi regnasse la violenza denunciata da Lane-Poole.

A differenza delle altre viaggiatrici del suo tempo, che visitarono e descrissero gli harem trascorrendovi solo qualche ora, Amalia Nizzoli poté visitare più volte lo stesso harem grazie all'amicizia che la legava a Rossane, la signora dell'harem del generale Abdin Bey. L'obiettivo di quest'analisi è di verificare se le frequenti visite e il legame di amicizia le consentirono di avere uno sguardo meno prevenuto di altre viaggiatrici le quali, spesso dopo un solo ricevimento, si consideravano fortunate se potevano evitare ulteriori visite alle donne orientali.

Alcuni anni prima di incontrare Rossane, Amalia Nizzoli aveva già visitato l'harem di Defterdar Bey con le signore Sola e Marucchi, rispettivamente madre e zia dell'autrice. In tale occasione la giovane fu soprattutto spettatrice dell'incontro che si svolse all'insegna della tipica ospitalità orientale. Nei gesti e nei discorsi riportati da Amalia Nizzoli è possibile, tuttavia, riconoscere una rivalità tra le donne appartenenti alle due diverse culture. Al loro arrivo le due signore italiane fecero finta di non vedere che la padrona di casa esigeva il baciamano. Rifiutavano così di riconoscere il rapporto gerarchico che la signora dell'harem segnalava con il proprio gesto. Un secondo momento d'incomprensione fu causato dalla dichiarazione della signora Sola di amare entrambe le figlie allo stesso modo. Ciò fu per la signora orientale la conferma di un pregiudizio sugli occidentali. Essa esclamò che era «dunque vero ciò che aveva inteso dire, cioè quanto più le persone sono incivilite, altrettanto sono facili a mentire». La signora Sola, grazie alla sua appartenenza alla cultura occidentale, è considerata "più incivilita", ma allo stesso tempo insincera. L'opposizione delle due culture è così riprodotta e rovesciata, la superiorità morale, prerogativa che l'Occidente normalmente rivendicava per sé, è, infatti, attribuita ai popoli orientali. Dopo questa visita, la signora Sola decise di non rimettere più piede in un harem.

Per Amalia Nizzoli passarono alcuni anni prima di una nuova visita, poiché poco dopo si sposò e partì, prima per Alessandria e poi per il suo viaggio in Italia. Rientrata in Egitto la viaggiatrice si ripromise di conoscere meglio il paese e le persone che vi abitavano. In questo spirito si svolsero le sue visite all'harem di Rossane.

Tre capitoli del libro di Nizzoli sono dedicati agli incontri con Rossane e con le altre donne del suo harem. Nel corso della narrazione il ruolo dell'autrice mutò progressivamente e da iniziale oggetto di osservazione che subiva la curiosità delle donne, divenne osservatrice delle loro attività e poi, a mano a mano che apprendeva la storia di Rossane, si calò nel ruolo di guida morale dell'amica orientale.

Nella prima visita a Rossane, Amalia Nizzoli si trovò a fare i conti con la curiosità eccessiva delle donne dell'harem che riuscivano a diventare persino fastidiose e sgradevoli. La curiosità si volgeva, come già nelle descrizioni di altre autrici, verso gli abiti occidentali che la giovane donna indossava. Nizzoli narrò di essere stata costretta più volte a spogliarsi e a rivestirsi per mostrare com'erano fatti i suoi vestiti. Invece di scappare, come fece la baronessa von Minutoli, Nizzoli sopportò l'invadenza con il pensiero di farsi preparare «un abito alla turca completo» per la visita successiva. Rendendosi uguale alle altre donne, che fin dalla visita seguente la accolsero con grande piacere, la narratrice rovesciò il proprio ruolo e da oggetto di osservazione si fece osservatrice. Questo perché, come scrisse: «amava istruirmi e conoscere quanto più potessi le usanze ed i costumi del paese». Divenne, in questo modo, amica e confidente di Rossane, che nel corso della visita successiva le raccontò la propria vita.

Rossane era stata un'odalisca del pascià d'Egitto, Mehmed Ali, ma dovette essere allontanata a causa della gelosia delle altre odalische e delle due mogli del pascià. Così il suo padrone la dette in sposa al generale Abdin Bey. La felicità che la giovane Rossane conobbe con il marito, fu presto guastata dal tradimento di quest'ultimo con una schiava. Quando Rossane lo scoperse, rinchiuse la schiava in una torre e le strappò il figlio che aveva avuto da Abdin Bey.

Il racconto, che sembra arricchito con spunti di fantasia tanto da far pensare a una vicenda da romanzo d'appendice, costituiva per Nizzoli l'opportunità di rappresentarsi come guida morale. Grazie alle sue

parole e alle sue insistenze sul fatto che una schiava doveva obbedienza al padrone in tutto e per tutto, Rossane liberò la giovane dalla torre e le restituì il figlio. In questo modo, e forse inconsapevolmente, Amalia Nizzoli suggerì a Rossane un'idea di solidarietà che sospendeva quel sistema di rivalità che metteva le donne le une contro le altre[11] e di cui la stessa Rossane era stata vittima qualche anno prima. L'epilogo di questa vicenda è costituito dal ringraziamento di Rossane riportato nel discorso diretto: «Sono io invece che devo ringraziar voi d'avermi insegnato ad essere generosa». Le parole di Rossane confermano così la funzione pedagogica che Amalia Nizzoli aveva svolto nei suoi confronti e permettono all'autrice di rappresentarsi come esponente di una cultura moralmente superiore.

La vicenda di Rossane e della sua schiava mostra, tuttavia, una sofferenza che è molto lontana dall'idea, enunciata qualche pagina prima, della felicità e della spensieratezza delle donne negli harem. Una caratteristica del testo di Amalia Nizzoli sono le frequenti contraddizioni, che forse mascherano un conflitto dell'autrice dato dall'esigenza di armonizzare le conoscenze acquisite dai libri e dai racconti sull'Oriente e le conoscenze ottenute grazie all'esperienza personale.

La visita ai bagni pubblici è descritta da Amalia Nizzoli come una vera e propria spedizione, nella quale il convoglio di cui faceva parte si muoveva scortato dagli eunuchi, che costringevano i passanti a ritirarsi per evitare che le donne, già interamente coperte, fossero viste. All'interno dei bagni, Nizzoli fu sorpresa dal numero e dalla eterogeneità delle donne presenti, che provenivano da ogni parte dell'Oriente e che appartenevano a ogni ceto sociale.

La gelosia giocava un ruolo importante anche in questo luogo. Qui le donne, in particolare quelle benestanti, venivano soprattutto per ritrovarsi e per mostrarsi. Una volta eseguiti i lavaggi, le *fregagioni*, lo scrocchiare di arti e schiena, esse indossavano i loro abiti più belli e i gioielli

[11] Chebel indica come la gelosia strutturasse i rapporti tra le donne negli harem delle Mille e una Notte e come le donne preferissero perpetuare un sistema che le rendeva schiave, piuttosto che ribellarsi all'istituzione dell'harem. Cfr. Chebel, *Psychanalyse des Mille et Une Nuits,* Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1996, pp. 308-311.

più preziosi per mettersi in mostra e suscitare l'invidia delle altre donne. Nizzoli osservava:

> Per poco che si abbia l'occhio osservatore, è facile lo scorgere che nella fisionomia di quelle signore cova una reciproca invidia, ed una gelosia della loro bellezza. Le orientali sono in genere così povere di idee che fanno consistere tutta l'importanza loro nell'essere belle, e nell'avere d'intorno ricchi ornamenti onde piacere ai mariti, e far disperare di gelosia le rivali[12].

Il commento di Amalia Nizzoli non è per nulla lusinghiero. Nello stesso spirito commentò la preghiera delle donne che, terminati i bagni e in attesa del pranzo, si alzarono improvvisamente. Amalia Nizzoli, seduta proprio nella direzione verso cui le donne s'inchinavano per pregare, non nascose il proprio imbarazzo:

> Sembrava perciò, quando esse si prostravano a terra, che io fossi l'oggetto della loro adorazione. Confesso la mia puerilità, in quel momento mi veniva voglia di ridere, e feci motto di alzarmi onde non essere veduta, ma m'invitarono a rimanere [...] La pipa che continuai a tenere in bocca mi salvò dal non ridere[13].

L'ilarità suggerita da questa scena contrasta con la descrizione rispettosa della preghiera delle donne dell'harem di Defterdar Bey, alla quale l'autrice aveva assistito qualche anno prima, e ne diviene quasi la parodia.

> Era cosa edificante il vederle concentrate a un tratto nel pensiero della religione, e con atteggiamento modesto e grave alzarsi ritte in piedi, ed ora prostrarsi distese sul pavimento, ora alzare le mani con le braccia aperte, stenderle ai due lati, e poscia portarle agli orecchi. Dopo essersi inchinate cinque volte terminarono la preghiera[14].

---

[12] Nizzoli, *Memorie*, cit., pp. 4, 221-223.
[13] Ivi, p. 223.
[14] Ivi, p. 186.

Alla serietà e alla dignità del raccoglimento religioso delle donne nell'harem di Defterdar Bey, subentra una descrizione della preghiera che, forse condizionata dal luogo e dalla maggiore familiarità che Nizzoli aveva ormai con le donne, ha perso la dignità che aveva avuto qualche anno prima agli occhi della giovane spettatrice.

In occasione di una successiva visita, Amalia Nizzoli è compiaciuta della danza delle «signore le più distinte del Cairo» invitate da Rossane alla festa di compleanno della figlia.

> Ballavano poi tutte le signore alternativamente al suono di quegl'istrumenti (delle nacchere e un cembalo), né il ballo mancava di grazia, giacché non faceano che atteggiarsi con il corpo, ora alzando le braccia, ora contorcendosi dolcemente, ora incontrandosi a due, ora allontanandosi ad un tratto quasi colpite da un pensiero odioso verso una rivale; e mille altre pantomime[15].

I divertimenti che seguirono furono giudicati da Nizzoli come "divertimenti da fanciulle da scuola", come rincorrersi in giardino, raccontarsi dei particolari piccanti, fumare la pipa. Meno svagate apparvero le donne alla fine della giornata, quando tutte insieme si recarono in una tribuna da dove, non viste, potevano osservare la stanza dove festeggiavano i mariti. Era l'occasione per Amalia Nizzoli di osservare la danza delle ballerine professioniste esibita per gli uomini. La descrizione segue alla lettera quella di Wolfradine von Minutoli, ma è arricchita dalla descrizione delle reazioni di sdegno delle donne che insieme con lei osservavano la scena.

> Non è possibile d'altronde narrare la rabbia, il dispetto e le maledizioni che le signore, con le quali mi trovava in compagnia, scagliavano alle ballerine, si rodevano di gelosia, e pure non sapevano risolversi ad abbandonare quel luogo, come avrei desiderato, essendo io pure sdegnata[16].

[15] Ivi, p. 227.
[16] Ivi, p. 230.

L'empatia mostrata da Nizzoli nei confronti delle donne dell'harem è confermata e allo stesso tempo relativizzata poco più tardi, quando le donne furono rientrate nella loro stanza. Mantenendo la posizione di osservatrice, dominando con lo sguardo sui corpi addormentati delle donne, Nizzoli osservava: «In verità io provai una specie di compassione per quelle belle giovani abbandonate da' loro mariti, [...] ma vedendole dormire con tanta calma e sapore, pensai che il loro dolore non fosse gran che profondo»[17].

Con la constatazione dell'indifferenza delle donne orientali nei confronti del comportamento dei loro mariti, Amalia Nizzoli segnala la loro diversità rispetto alla propria cultura e alla propria sensibilità europea.

Conclusione

In vari momenti della sua descrizione, Amalia Nizzoli mostrò una maggiore apertura nei confronti delle donne orientali di altre viaggiatrici europee. Grazie alla sua giovane età e alla necessità di doversi adattare a trascorrere un numero imprecisato di anni in Egitto, aveva deciso di dedicare una buona parte del proprio tempo a conoscere e a frequentare le donne del paese, rifiutandosi di trovarle fastidiose o impertinenti, ma cercando di adattarsi ai loro costumi per entrare come ospite nelle loro case. Grazie alla sua buona conoscenza della lingua araba, comunicava senza l'aiuto di un'interprete. L'assenza d'intermediari la fece accogliere come un'amica con cui condividere confidenze e momenti importanti.

In tutte le occasioni in cui Nizzoli ebbe modo di frequentare l'harem di Rossane, i momenti di complicità furono, tuttavia, troppo pochi perché la viaggiatrice potesse abbandonare la propria posizione di osservatrice. Il suo atteggiamento, com'è stato osservato da Sergio Pernigotti[18], fa pensare a quello di William Lane descritto da Edward Said. Lane si era conformato agli usi e ai costumi orientali per meglio descriverli. Le

[17] Ivi, p. 232.

[18] Pernigotti, *Le Memorie di Amalia Nizzoli: verso una nuova edizione*, in Betrò – Miniaci, *Talking along the Nile*, Pisa, Pisa University Press, 2013, pp. 177-186.

sue amicizie sono giudicate da Said come «uno scambio, per così dire, a senso unico: mentre *loro* parlavano e agivano, *egli* osservava e prendeva appunti»[19]. Allo stesso modo i resoconti di Amalia Nizzoli sono molto dettagliati, ma in ogni episodio rievocato, è evidente la distanza che la separava dalle donne dell'harem. Gradualmente, giunse a descriverle come indolenti, oziose, infantili, prive d'istruzione, povere d'idee, indifferenti e in preda a gelosie. Mentre lei stessa si rappresentava in atteggiamento educativo e come moralmente superiore nei confronti dell'amica. Se nel racconto degli incontri con Rossane, Amalia Nizzoli riuscì a descrivere le donne nella loro singolarità e a coglierne i sentimenti, vi sono tuttavia dei momenti in cui l'autrice si lasciò guidare da un senso di superiorità nei confronti delle donne d'Oriente, che è ancorato nella tradizione orientalista.

[19] Said, *Orientalismo,* Milano, Feltrinelli, 2012, p. 162.

Estratto per riassunto della tesi di dottorato

Studente: Renate Kuen
matricola: 956208

Dottorato: Italianistica

Ciclo: XXIX

Titolo della tesi :

Regards croisés sur l'Orient du XIXe siècle à travers les œuvres de trois voyageuses européennes, Ida Pfeiffer, Amalia Nizzoli et Isabelle Eberhardt

Abstract:

Il presente lavoro si è proposto di analizzare le narrazioni di viaggio di tre viaggiatrici europee che hanno visitato diverse regioni orientali nel corso del XIX secolo. Due di esse, Ida Pfeiffer (nata nel 1797) e Amalia Nizzoli (nata nel 1806) sono originarie dei territori controllati dall'Impero austro-ungarico e viaggiano nell'Oriente dominato dall'Impero ottomano. Isabelle Eberhardt (nata nel 1877) viaggia nei paesi del Nord-Africa controllati dalla Francia.
Confrontando le descrizioni dei paesaggi e delle popolazioni orientali, con una particolare attenzione per le donne e gli harem, la ricerca si pone l'obiettivo di indagare se e in quale misura il fatto di essere donne influenzi la visione dell'Oriente delle tre viaggiatrici.
La tesi di Edward Said, espressa nell'opera "Orientalismo", costituisce il punto di partenza dell'indagine. L'analisi delle opere delle tre viaggiatrici mostra che esse seguono lo stesso schema descrittivo evidenziato da Edward Said che oppone Oriente e Occidente in un sistema binario e gerarchizzante. Tale schema è tuttavia talvolta rovesciato, soprattutto nell'opera di Isabelle Eberhardt che offre una visione idealizzata delle regioni sottomesse al controllo delle potenze coloniali.

The thesis focuses on the travel writings of three European women who travelled to the Middle East and to North Africa in the 19th century. Two of them, Ida Pfeiffer (born in 1797) and Amalia Nizzoli (born in 1806) came from the Austro-Hungarian Empire and travelled in the Middle-East controlled by the Ottoman Empire. Isabelle Eberhardt (born in 1877) travelled in the North African countries controlled by the French colonial power.
By comparing the narrations of the three writers of the oriental landscapes and their inhabitants with a special attention for the oriental women, the thesis questions whether being a woman affects their vision of the Orient.
Starting point is Edward Saïd's thesis of Orientalism, that is to say of the image of the East created by the West on the basis of a binary point of view according to which the two cultures are opposed to each other and the East is described as inferior to the West.
The analyses of the narrations by the three writers shows that they seldom abandon the binary pattern of description, this is nevertheless sometimes reversed, like in the descriptions of Isabelle Eberhardt of some regions subdued to the control by the West.

Firma dello studente